

MÉMOIRES

DE BABER

TOME PREMIER


J. Claye, imprimeur
S. Benoit, 7, à Paris

MÉMOIRES

DE BABER

(ZAHIR-ED-DIN-MOHAMMED)

Fondateur de la dynastie mongole dans l'Hindoustân

Traduits pour la première fois sur le texte djagatai

PAR

A. PAVET DE COURTEILLE

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

TOME PREMIER



PARIS

MAISONNEUVE & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE, 15

—

1871



PRÉFACE.

L'ouvrage dont je soumets aujourd'hui la traduction au contrôle des orientalistes ne s'adresse pas seulement à eux, mais à tous ceux qu'intéresse l'étude de l'histoire et de la géographie. Il abonde en détails des plus instructifs sur les personnages politiques de la fin du xve siècle de notre ère et de la première partie du xvie, sur les célébrités littéraires et artistiques de cette époque, l'âge d'or de la littérature turke-orientale; sur tous les hommes enfin, soit princes, soit chefs de clan, soit simples particuliers, dont le nom a mérité de ne pas tomber dans l'oubli; il renferme les notions les plus précises et les plus dignes de foi sur la partie de l'Asie centrale que son éloignement de nous, sa situation isolée au milieu de montagnes inaccessibles et glacées, la rigueur de son climat et la pauvreté de ses

ressources; le caractère peu liant de ses habitants et leurs habitudes de déprédation rendent presque inabordable pour le voyageur isolé, et à bien plus forte raison pour un corps d'expédition; il ne néglige même pas les détails purement techniques, relatifs à la faune et à la flore de ces provinces reculées, sans oublier, bien entendu, les considérations ethnographiques; en un mot, le lecteur sérieux et désireux d'augmenter la somme de ses connaissances est assuré d'y trouver ample satisfaction à sa curiosité.

Mais ce que ce livre offre de plus intéressant, de plus digne d'y fixer l'attention de l'observateur, c'est celui même qui l'a écrit, et dont les qualités, comme les défauts, les aventures bizarres et multipliées, le caractère, les tendances, les goûts, les actes, les malheurs et les succès font une des personnalités les plus originales qui aient jamais existé.

Zahir-ed-Din-Mohammed-Bâber était le fils aîné d'Omar-Cheïkh-Mirza, fils de Sultan-Abou-Se'id-Mirza, fils de Sultan-Mohammed-Mirza, fils de Mirân-Châh, fils de Timour-Beg. Descendant de Tamerlan par son père, il se rattachait par sa mère, Koutlouk-Nigâr-Khanum, à Djagataï-Khan, second fils de Djenguiz-Khan. Agé seulement de douze ans, lorsque la mort prématurée de son père, au mois de juin 1494 de notre ère, le laissa maître de la petite

principauté de Fergana, n'ayant aucune expérience, dénué de ressources, sans troupes, sans argent, il se vit entouré d'ennemis excités par une convoitise qui étouffait en eux la voix du sang et de la parenté. Quelque redoutables que fussent les difficultés qui l'assaillaient de toutes parts, quoique abandonné de tous et compté pour rien, il parvint à force de persévérance à vaincre la mauvaise fortune et à la retourner contre ses adversaires. Sa situation, d'abord si précaire, prit de jour en jour une tournure de plus en plus brillante. De succès en succès, de victoire en victoire, il s'éleva à un tel degré de prospérité et de puissance, qu'à sa mort, arrivée le 26 décembre de l'année 1530, le chef modeste et contesté d'un petit territoire sans importance politique tenait sous sa main l'Afganistân et toutes les provinces septentrionales de l'Inde jusqu'à la Gogra, l'un des affluents du Gange. Vouloir expliquer par une série non interrompue de circonstances favorables une si haute fortune serait réellement puéril, et l'on n'arriverait qu'à une méthode d'empirisme dans les recherches historiques, si on ne cherchait pas dans le caractère même des personnages qui ont joué un rôle au milieu de leurs contemporains les causes presque toujours dominantes de leurs triomphes ou de leurs revers. Sans nier l'influence des événements qui échappent au pouvoir de l'homme et dé-

jouent sa prévoyance, on ne peut nier que Bâber fût en partie redevable à lui-même de sa prodigieuse fortune. Issu de la vigoureuse race mongole, il ne dégénéra pas de ses ancêtres. D'une persévérance à toute épreuve, doué d'une résolution inflexible, brave de sa personne, alliant la ruse à l'audace, libéral et même magnifique dans ses dons, sachant punir et pardonner au besoin, habile homme de guerre, général prévoyant, très-capable de commander une armée et d'inspirer de la confiance à ses soldats dont la fidélité lui était assurée, autant qu'elle peut l'être de la part de ces Asiatiques changeants et impressionnables, administrateur prudent et consommé qui ne méprisait aucun détail, ce prince n'a pas été seulement un conquérant, mais encore un fondateur, et il a eu le rare privilége de compter parmi ses successeurs des hommes tels que Sultan-Ekber et Aureng-Zeïb. Quoiqu'il professât l'islamisme, il est visible par ses mémoires que, durant une partie de sa vie, le Koran ne le gêna pas beaucoup; et, s'il n'est jamais très-louable de professer publiquement une religion dont on ne se fait aucun scrupule de fouler aux pieds les prescriptions fondamentales, du moins ne saurait-on reprocher à Bâber d'avoir su se soustraire à l'influence délétère du fatalisme, et de n'avoir pas connu cette divinité inflexible et implacable des Wahabites, devant laquelle l'ardeur et le

zèle des cœurs les plus chauds viennent se figer dans l'impuissance et l'immobilité. On comprend assez qu'un esprit de cette trempe repoussait le rigorisme pour les autres comme pour lui-même, et que, dans les relations habituelles de la vie, il savait plutôt attirer que repousser. Sa conversation devait être charmante et pleine d'agréments. Aimant la plaisanterie et sachant la supporter chez les autres, bon appréciateur des talents et des aptitudes, passionné pour la poésie et la musique, traitant avec distinction tous les gens de mérite quels qu'ils fussent, il avait su se former un entourage d'élite auquel il avait inspiré la plus grande affection pour sa personne. Je ne veux pas en dire davantage sur ce sujet, laissant au lecteur le plaisir d'apprécier par lui-même cet homme qu'on ne saurait mieux juger qu'en le suivant dans ces récits, où il se met en scène avec naïveté, sans prétention et sans déguisement.

La langue dont Bâber s'est servi pour écrire ses mémoires est la pure langue turke, non pas celle des Osmanlis, où les mots d'une nationalité incontestable sont remplacés par des expressions arabes ou persanes, mais celle de l'Asie centrale, telle que l'ont maniée les poëtes Nevâï, Lutfi, Obeïd-Khan, Sultan-Huceïn, Mir-Haïder, etc.; plus simple toutefois et plus naïve encore, comme il convient à une

narration intime et sans prétention. Si notre auteur n'a pas employé l'idiome persan qui lui était également familier et avait joui durant de longues années du monopole des compositions littéraires, on est assez fondé à supposer qu'il y a été déterminé, autant par cet esprit national qui poussait alors les écrivains d'élite à réagir de toutes leurs forces contre l'envahissement d'une langue étrangère, considérée par eux comme bien inférieure à la leur, que dans le but d'être accessible aux lecteurs peu instruits. Rien, en effet, n'est moins prétentieux que ces récits qui semblent faits sur des notes prises au jour le jour et mises plus tard au net, comme le prouvent les fragments insérés à la fin du second volume de ma traduction. L'auteur semble presque toujours s'y trouver en présence d'un ami auquel il fait ses confidences, je dirai presque ses *confessions,* parfois très-étranges; ce qui ne l'empêche pas d'y ajouter des observations très-profondes sur le cœur humain, ou des renseignements très-instructifs sur la politique, l'histoire naturelle, la géographie, etc. Si l'on demande à quelle époque ont été rédigés ces mémoires, je répondrai que tout porte à croire que c'est durant la cinquième et dernière expédition contre l'Hindoustân, laquelle commença dans l'année 932 de l'hégyre, 1525-1526 de l'ère chrétienne, et ne se termina qu'avec la vie de Bâber. En effet, il fait

souvent allusion à des événements qui datent de son séjour dans l'Hindoustân ; il y rappelle des circonstances qui se rapportent à ses précédentes courses dans ces régions ; il emploie des expressions qui sont usitées au delà de l'Indus, et si peu connues en deçà qu'il se croit obligé de les expliquer ; ou bien il se sert, pour désigner les distances ou la mesure du temps, de termes qu'il ne devait certainement pas connaître avant ses expéditions lointaines ; il multiplie sans y penser une foule d'indications qui, isolées, resteraient dans l'ombre, mais qui, réunies avec soin par l'observateur, prennent un caractère incontestable de vraisemblance, je ne veux pas dire de certitude. C'est ainsi, par exemple, qu'en parlant d'un jardin créé par lui, l'an 914 (1508-1509), dans les environs de Kaboul, il dit, t. I, p. 288 : « L'année même où, après avoir vaincu Behâr-Khan, je m'emparai de Lahor et de Debalpour (il faut lire ainsi, au lieu de Dibalpour), j'en rapportai des bananiers que je fis planter dans ce jardin. » Plus loin, p. 375, on lit : « Quant au fils, c'était Mohammed-Sultan-Mirza, auquel j'ai conféré cette année même le gouvernement de Kanoudj. » Or celui-ci se trouvait précisément être gouverneur de Kanoudj dans l'année 934 (1527-1528), au moment même où Bâber poursuivait le cours de ses opérations dans l'Hindoustân. Plus loin encore, t. II, p. 232, après avoir donné de

longs détails sur l'Hindoustân, son climat, ses productions, ses revenus, etc., il conclut ainsi : « Chaque fois que, par la suite, il se présentera à mes regards quelque chose qui mérite d'être noté, j'aurai soin d'en faire mention. » Ce passage prouve surabondamment qu'il prenait au jour le jour des notes qu'il revoyait ensuite pour leur donner une forme définitive.

Je ne pousserai pas plus loin cet examen d'où il ressort clairement, si je ne me trompe, que Bâber n'a guère commencé à écrire ses mémoires que dans les dernières années de son règne et qu'il les a continués aussi longtemps qu'il lui a été possible d'y travailler, c'est-à-dire jusque dans le courant de l'année 936 (1529-1530). Quant aux lacunes assez considérables qui se trouvent dans le corps de l'ouvrage, je crois qu'il faut les imputer à l'auteur lui-même, car il me paraît difficile d'admettre qu'un livre d'une date si récente, qui, de bonne heure, a trouvé un copiste dans l'héritier même du trône, ouvrage auquel le rang illustre de son auteur assurait un succès infaillible, surtout dans des pays où le souverain n'a guère à redouter les critiques de ses sujets ; j'ai peine à croire, dis-je, qu'un tel livre d'un tel auteur ait pu subir, sans que celui-ci y fût pour quelque chose, des mutilations tant soit peu importantes.

Il est à remarquer d'ailleurs qu'il a été traduit de bonne heure en langue persane, sans doute pour la commodité des Afgans ou des émirs hindous familiarisés avec cet idiome qui était celui de la cour et des relations officielles, mais étrangers à la langue turke, qui n'était guère cultivée dans l'Hindoustân. L'auteur de cette traduction, dont la Bibliothèque nationale possède deux exemplaires manuscrits sous les numéros 264 et 265 du supplément persan, n'est autre que Mirza-Khan, plus connu sous le nom d'Abd-ul-Rahim, fils de Beïram-Khan, ministre et favori de l'empereur Humaïoun, et qui jouit lui-même d'un haut degré de faveur sous le règne des empereurs Ekber et Djihân-Guir jusqu'à sa mort arrivée en 1626. La version faite par cet illustre personnage en 1590 renfermant les mêmes lacunes que le texte original qu'elle rend avec la plus scrupuleuse fidélité, il devient de toute évidence qu'il ne faut les imputer ni au temps, ni à la négligence des copistes, ni à aucun autre accident indépendant de la volonté des auteurs.

Quel que soit l'intérêt qu'offre le livre de Bâber et quoiqu'il ait dû attirer de bonne heure l'attention des orientalistes, ce n'est qu'en 1826 qu'il a été mis à la portée des lecteurs européens par la traduction anglaise de deux savants, John Leyden et William Erskine. Ce travail, précédé d'une introduction

substantielle, enrichi de suppléments historiques destinés à combler les lacunes de l'original et accompagné de notes très-instructives, est fort bien fait et mérite la plus grande estime. Toutes les questions incidentes, relatives à la géographie et à l'histoire de l'Asie centrale à cette époque, y sont traitées avec beaucoup d'érudition et d'exactitude, et le texte se trouve ainsi commenté à l'aide de documents puisés aux sources originales, telles que les écrits de Khand-Emir et de Ferichta, de manière à satisfaire les plus exigeants.

Le seul reproche que l'on puisse faire à mes habiles devanciers, comme le seul motif qui m'ait engagé à entreprendre en français une tâche dont ils s'étaient si bien acquittés en anglais, c'est qu'ils ont moins travaillé sur le texte original turk que sur la version persane. Ni l'un ni l'autre de ces deux savants n'avaient une connaissance suffisante de la langue turke-orientale, et ce qui paraîtrait incroyable, si on ne le trouvait consigné dans la préface et si le fait n'avait pas été d'ailleurs constaté par bien d'autres personnes dignes de foi, c'est qu'il leur avait été difficile de trouver, même parmi les Asiatiques, un professeur capable de résoudre d'une manière certaine et logique les difficultés d'interprétations qui les arrêtaient. C'est ainsi que, page IX de la préface, Erskine dit en parlant du docteur Leyden :

« He soon, however, found difficulties which his instructor, a Persian Tûrk of Ganj, could not solve ; » et encore : « Probably there are few persons now living even in Mâweralnaher, who could give an accurate translation of the original Tûrki of Baber's memoirs without the aid of Mirza Abdal-Rahîm's Persian translation. » Page XI Erskine dit encore : I ought to observe that my own knowledge of the Jaghâtâi Tûrki would not have enabled me to complete the translation from the original, and that I relied principally on the Persian. » Il ajoute, il est vrai, que, grâce à quelques Euzbegs qui se trouvaient alors à Bombay, grâce surtout à l'appui d'un érudit nommé Molla-Firouz, il a pu aborder le texte turk ; mais j'ai de bonnes raisons de douter de l'efficacité des secours qu'il pouvait trouver auprès des Orientaux, lesquels se contentent en général de donner des *à peu près* qu'il faut adopter sur leur parole, sans qu'il soit jamais permis d'en contrôler l'exactitude. Quant à la version persane elle-même, elle offre parfois de grandes difficultés, grâce à son style qui embarrasserait souvent un Persan, grâce surtout aux nombreux mots turks et parfois à des vers entiers qu'elle reproduit sans les traduire, soit négligence, soit ignorance, soit peut-être confiance excessive dans ses lecteurs.

Il n'est pas impossible, il est vrai, que bon nombre

de termes turks, surtout ceux qui servent à désigner des fonctions publiques, fussent familiers même à des gens qui n'entendaient que le persan. Quoi qu'il en soit, Abd-ul-Rahim transcrit, sans les traduire, des mots, tels que : *tchapgoulach* combat ; *kavgountchi* poursuivant ; *keumek* aide ; *eultcha* prise, butin ; *toura* sorte de palissade derrière laquelle s'abritent les soldats ; *yeçal* rang ; *karaoul* gardien, poste ; *iraoul* avant-garde ; *goul* corps de bataille ; *tchapgountchi* coureurs ; *berangar* aile droite ; *djevangar* aile gauche ; *toutkaoul* passe ; *kechlak* quartier d'hiver ; *kabou* occasion ; *koullouktchi* homme de peine, de service ; *outchma* précipice ; *gueul* lac ; *kara-igadj* orme ; *ourouk* parent, famille ; *dabgouli* furoncle ; *toptchak* cheval gras, aux belles proportions ; *kechka* animal qui a le front blanc, etc., etc. Certes, l'étude de la langue persane, quelque profonde qu'elle puisse être, ne donnera jamais l'explication de pareils termes. Ce n'est pas tout encore : là où la version persane s'écarte légèrement de l'original, tel du moins que le porte le texte imprimé à Kazan, la traduction anglaise s'en écarte presque toujours aussi ; elle suit dans la plupart des cas l'orthographe des noms géographiques telle qu'elle se trouve dans le persan, et la suit même dans ses lacunes, dont l'une est d'une grande importance, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de l'état détaillé du

revenu des provinces du nord de l'Hindoustân, était rédigé en langue persane, comme provenant d'une source officielle.

C'est parce qu'il m'était démontré, preuves en main, que la traduction anglaise a été faite sur la version d'Abd-ul-Rahim et non sur le texte même, que j'ai entrepris à mon tour une nouvelle traduction, rédigée aussi fidèlement que possible sur l'original, en cherchant consciencieusement à expliquer clairement en français les mots rares ou peu connus qui s'y rencontrent en grande quantité. Je n'avais pas besoin de faire de chacun d'eux l'objet d'une note séparée, puisque je les ai déjà consignés, avec des exemples à l'appui, dans mon dictionnaire auquel je me permets de renvoyer les personnes qui voudraient prendre la peine de contrôler l'interprétation que j'en donne. Je confesse, toutefois, que j'ai emprunté aux savants traducteurs anglais les renseignements relatifs à l'histoire naturelle et à la botanique dans le chapitre où Bâber donne la description de l'Hindoustân, renseignements qu'ils devaient eux-mêmes à des spécialistes, tels que les docteurs Hunter et David White.

Le texte original des mémoires de Bâber a été publié en 1857 à Kasan par M. Ilminski, et c'est sur cette édition que j'ai travaillé. J'ai eu plus d'une fois occasion de regretter l'impossibilité où j'étais de

contrôler à l'aide d'un ou de plusieurs manuscrits les passages difficiles ou douteux contre lesquels j'ai eu à lutter. Il est toujours malheureux pour un traducteur qui se respecte et veut respecter les autres de n'avoir à sa disposition qu'une seule leçon, surtout quand il est exposé, comme je l'étais, à rencontrer une foule de noms géographiques peu ou pas connus, où les mots turks et persans s'amalgament souvent d'une étrange façon ; mais la Bibliothèque nationale ne possède aucun manuscrit du texte original, dont les copies d'ailleurs n'ont pas dû être très-multipliées, grâce à la concurrence que lui faisait la version persane ; et les circonstances terribles que nous venons de traverser durant l'impression de mon travail m'interdisaient tout accès dans celles des bibliothèques étrangères qui sont plus riches que la nôtre sous ce rapport.

Dans la première partie de ses mémoires, alors que Bâber n'a pas encore adopté définitivement les termes usités dans l'Hindoustân, il se sert fréquemment pour désigner les distances des mots *igadj* et *cher'i* que j'ai conservés tels quels, ne voulant pas me risquer à préciser par un mot français une dénomination si peu susceptible de précision. D'après l'abrégé du *Senguilâkh*, l'*igadj* n'est autre chose que le *farseng* qui vaut environ six kilomètres. L'*Abouchka*, entrant dans de plus grands

détails, sans être plus clair, dit qu'on entend par *igadj* « trois fois la distance à laquelle un homme placé entre deux autres peut se faire entendre en les appelant de toute sa voix. » Le mot *cher'i*, qui signifie proprement « légal », se prend dans le sens de *igadj* avec lequel on le joint quelquefois. Un *cher'i* désignerait donc proprement un *igadj* calculé rigoureusement et officiellement. J'aurais sans doute pu traduire ces deux mots par « mille, » mais j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas chercher à donner un équivalent à des termes par trop élastiques.

Je serais heureux que ce travail, qui a exigé de moi bien des efforts, puisque je me trouvais en présence d'un texte rédigé dans une langue encore peu connue en Europe et dont il m'a fallu tout d'abord essayer de faire le dictionnaire, contribuât à répandre le goût des études philologiques relatives à l'Asie centrale. Il y a là une ample moisson à recueillir, mais il y faut des ouvriers décidés à ne pas ménager leurs peines. Pour moi, qui ai eu le bonheur de compter parmi mes maîtres d'illustres orientalistes que je ne veux pas nommer par égard pour leur modestie, je suis heureux de leur offrir ce faible hommage d'une reconnaissance qui leur est si justement acquise. Je n'ignore pas que, quelque effort que je fasse, je ne pourrai jamais leur rendre tout ce que je

leur dois, mais, pour me servir ici d'une expression arabe toute pleine de charme, j'espère que leur indulgence « voilera dans les plis de sa robe les défectuosités de mon offrande. »

12 juillet 1871.

MÉMOIRES
DE BABER

PAR la grâce du Dieu très-haut, par l'intercession de la plus noble des créatures et l'intervention de ses quatre bienheureux compagnons, le mardi cinq du mois de ramazan de l'année 899 (1493-1494), je devins roi de Fergana à l'âge de douze ans. Page 2.

Le pays de Fergana fait partie du cinquième climat. Il est situé sur la limite des terres habitées. A l'orient se trouve Kachgar; à l'occident Samarkand; au midi les montagnes qui forment la limite de Badakchân. Au nord se trouvaient autrefois des cités florissantes, telles que Almalik, Almalou et Yangui que les historiens nomment Tarar-Kent; mais aujourd'hui il n'en reste plus que des ruines, grâce aux ravages commis par les Mongols et les Euzbegs; toute trace d'habitation et de culture a disparu. Le

territoire de Fergana est d'une étendue restreinte, mais abondant en céréales et en fruits. Il est tout entouré de montagnes, sauf à l'occident, où se trouvent Samarkand et Khodjend. C'est aussi le seul côté par où les ennemis puissent y pénétrer en hiver. Le Seïhoun, qui est connu sous le nom de rivière de Khodjend, arrive du nord-est, traverse l'intérieur de la principauté, se dirige ensuite à l'ouest, au nord de Khodjend et au sud de Finâket, appelée actuellement Châhrokiyah; puis, s'infléchissant au nord, il se dirige vers le Turkestân, bien au-dessous duquel il est absorbé dans les sables, sans s'être réuni à aucun autre cours d'eau.

Le Fergana renferme sept districts : cinq au sud du Seïhoun et deux au nord. Ceux du sud sont : Endidjân situé au milieu de la principauté dont il est la capitale. Il produit beaucoup de céréales et de fruits. Ses melons et ses raisins sont exquis; les melons, à l'époque de leur maturité, se donnent pour rien dans les jardins. Ceux que l'on appelle *nâchbâti* ne sont nulle part meilleurs qu'à Endidjân. La forteresse de ce nom est la plus grande du Mâ-
Page 3. Verân-Nahar après Samarkand et Kech. Elle a trois portes. Le château est situé dans la partie méridionale. Neuf canaux entrent dans la ville, mais il y a cela d'étonnant qu'ils n'en sortent par aucune issue. Tout autour de la place, sur le bord extérieur du fossé, règne une grande voie cailloutée. Les faubourgs ceignent de toutes parts la ville dont ils ne

sont séparés que par ce fossé et la route qui le borde.

Le gibier abonde dans ce district. Les faisans y sont tellement gras que, s'il faut en croire le dicton, quatre personnes ne peuvent venir à bout d'en manger une cuisse. La population est turke : on ne rencontrerait pas une personne dans la ville et dans les bazars qui ne sût pas la langue turke. La langue parlée est la même que la langue littéraire; ce qui ressort de ce fait que les compositions de Mir-Ali-Chir-Nevâï, quoique publiées à Herat, sont conçues dans cet idiome. La population est remarquable par sa beauté. Youçouf-Khodja, le célèbre musicien, était natif d'Endidjân. L'air y est malsain, et, l'automne, les fièvres y sont fréquentes.

Vient ensuite Ouch situé à l'est-sud-est d'Endidjân à une distance de quatre *igadj*. L'air y est bon ; les eaux vives y abondent. Le printemps y est plein de charmes. On cite beaucoup de traditions qui célèbrent l'excellence de ce climat. Au sud-est d'Ouch se trouve une hauteur, aux belles proportions, connue sous le nom de *Bara-Kouh* [1], sur le sommet de laquelle Sultan-Mahmoud-Khan a fait bâtir un pavillon. Au-dessous de ce pavillon, sur un promontoire escarpé de la montagne, je construisis moi-même un pavillon avec portique à colonnade, dans l'année 902 (1496-1497). Quoique le premier de ces deux pavillons domine le second par sa position, celui-ci est

1. Sans doute pour *bala-kouh* « montagne élevée ».

de beaucoup le plus beau, puisque toute la ville avec ses faubourgs se déploie à ses pieds. La rivière d'Endidjân, après avoir traversé l'intérieur des faubourgs d'Ouch, se dirige vers Endidjân. Sur ses deux bords qu'ils dominent s'étendent des jardins. Les violettes de ce pays sont charmantes. Il est bien arrosé et le printemps y est délicieux : ce ne sont partout que tulipes et que roses. Au pied du mont *Bara-Kouh*, entre la ville et le jardin de plaisance, se trouve une mosquée appelée la *Mosquée de Djevzâ*. Un cours d'eau
Page 4. abondant passe là, venant de la montagne. Au-dessous de l'enceinte extérieure de cette mosquée s'étend un espace ouvert, tout émaillé de trèfle, et agréablement ombragé; tous les voyageurs et les passants viennent y chercher le repos. Un usage bizarre, qui a lieu chez le bas peuple d'Ouch, c'est de verser de l'eau de ce torrent sur quiconque se laisse aller au sommeil en cet endroit. Dans les derniers temps d'Omar-Cheïk-Mirza, on a trouvé dans la montagne une espèce de pierre veinée de rouge et de blanc, d'une très-belle nature, dont on fait des manches de couteaux, des fermoirs pour les ceintures et différents autres objets. Il n'y a point de district comparable à Ouch, dans tout le royaume de Fergana, pour la pureté de l'air et la beauté du climat.

Merguinân est situé à l'occident d'Ouch, dont il est éloigné de sept *igadj*. Ce district est fort riche. Les grenades et les abricots y sont d'une qualité ex-

quise. On y trouve une espèce de grenade appelée *dâneh-kelân*, d'une douceur légèrement acidulée : elle mérite d'être préférée aux grenades mêmes de Semnân. Il y a aussi une espèce d'abricot que l'on fait sécher après en avoir enlevé le noyau, à la place duquel on introduit une amande : on l'appelle *seïhâni*, le goût en est agréable. Le gibier de ce pays est excellent. Le cerf blanc se trouve dans le voisinage. Les habitants sont des *sart* [1], d'un naturel batailleur, pleins de malice et de méchanceté. Le penchant à la dispute et aux coups est répandu dans le Mâ-Verân-Nahar, et les batailleurs les plus renommés de Samarkand et de Bokhara sont, pour la plupart, natifs de Merguinân. L'auteur du *Hedâïah* (Cheïkh-Burhân-ed-Din-Ali) est originaire de Richdân, village de la dépendance de Merguinân.

Asfera est situé au pied des montagnes. Il est bien arrosé et possède de beaux jardins. Il se trouve au sud-ouest de Merguinân, dont il est séparé par une distance de neuf *igadj*. Il est riche en arbres fruitiers ; toutefois ce sont les amandiers qui dominent dans ses jardins. La population est entièrement composée de *sart* et de montagnards. A un *cher'i* d'Asfera, au milieu des monticules qui se dressent au midi, il existe un bloc de pierre appelé *seng-aïna* (le miroir-pierre), dont la longueur est d'environ dix

1. C'est ainsi qu'on nomme la population de l'Asie centrale, d'origine persane et parlant le persan.

aunes; sa hauteur, dans certaines parties, atteint la taille d'un homme; dans les parties les plus basses, elle ne dépasse pas la ceinture; tous les objets s'y reproduisent comme dans un miroir. Le district d'Asfera se partage en quatre subdivisions, toutes situées au pied des montagnes. Ce sont : Asfera, Vâroukh, Soukh, Houchiâr. A l'époque où Mohammed-Cheïbâni-Khan défit Sultan-Mahmoud-Khan et
Page 5. Aladja-Khan et s'empara de Tachkend et de Châhrokiyah, je vins dans les régions montueuses de Soukh et de Houchiâr, où je passai près d'une année dans la détresse; après quoi je partis pour l'expédition de Kaboul.

Vient ensuite Khodjend, qui est situé à vingt-cinq *igadj* à l'ouest d'Endidjân. De Khodjend à Samarkand, il y a également vingt-cinq *igadj*. C'est une ancienne cité, qui se glorifie d'avoir donné le jour à Muslih-ed-Din et à Khodjah-Kemâl. Les fruits y sont nombreux et excellents. Ses grenades sont renommées pour leur goût exquis : comme on dit les *pommes de Samarkand*, on dit les *grenades de Khodjend*. Aujourd'hui, toutefois, les grenades de Merguinân ont beaucoup plus de vogue. La forteresse est bâtie sur une éminence au nord de laquelle coule le Seïhoun à la distance d'un jet de flèche. Au nord de la forteresse et du fleuve se dresse une montagne qu'on appelle la montagne de *Mtouguil*[1], dans la-

1. La version persane porte *Miouguil*.

quelle on trouve, dit-on, des mines de turquoises et d'autres pierres précieuses. Elle est infestée de serpents. Le territoire de Khodjend est excellent pour chasser le gibier à poil ou à plume : le cerf blanc, le cerf ordinaire, la biche, le faisan, le lièvre y abondent. L'air y est malsain et les fièvres fréquentes dans l'arrière-saison : on prétend même que les moineaux y sont malades. Il paraîtrait que cette insalubrité de l'air tient à la montagne qui est située au nord. Kend-i-Bâdâm est une des dépendances de Khodjend : quoique ne formant pas un district, c'est un petit territoire qui a bien sa valeur. Ses amandes (bâdâm), dont il tire son nom, sont d'une excellente qualité : on les exporte toutes à Hormuz et dans l'Hindoustân. Kend-i-Bâdâm est situé à vingt-six *igadj* à l'est de Khodjend. Entre les deux, se trouve une plaine connue sous le nom de plaine de *Ha-dervich*. Il y règne un vent perpétuel qui souffle toujours dans la direction de Merguinân, à l'est, ou dans celle de Khodjend, à l'ouest ; parfois même il s'y élève des ouragans. On raconte que quelques dervichs rencontrèrent un jour un ouragan dans ce désert ; ne pouvant se retrouver au milieu de la tourmente, ils ne cessèrent de s'appeler, en poussant le cri de *ha dervich, ha dervich,* jusqu'à ce qu'ils périrent tous : de là est venu le nom de *désert de ha dervich.*

Parmi les districts qui sont situés au nord du Seïhoun, il faut citer d'abord Akhsi, appelé dans les

livres Akhsiket, comme on le voit par la qualification d'*akhsiketi* donnée au poëte Atir-ed-Din qui en était natif. Après Endidjân, c'est la ville la plus considé-
Page 6. rable du Fergana. Située à neuf *igadj* ouest d'Endidjân, Omar-Cheïkh-Mirza en avait fait sa capitale. Le Seïhoun coule au pied de la forteresse qui se dresse sur le sommet d'un ravin, dont les profondeurs lui tiennent lieu de fossé. Omar-Cheïkh-Mirza, à l'époque où il en avait fait sa capitale, avait augmenté, à une ou deux reprises, les escarpements qui la ceignent naturellement. Il n'existe pas dans tout le Fergana de place aussi forte. Les faubourgs en sont éloignés d'un *cher'i*. C'est sans doute pour Akhsi qu'on a créé le proverbe persan : « *Ne me parlez plus de village! ne me parlez plus d'arbres!* » Ses melons sont exquis : il y en a surtout une espèce appelée *mir-timouri*, qui n'a pas, que je sache, sa pareille dans le monde. Les melons de Bokhara ont une grande réputation ; cependant, lorsque j'eus pris Samarkand, je fis venir des melons de Bokhara et d'Akhsi ; j'en fis distribuer des tranches aux membres d'une réunion ; on trouva ceux d'Akhsi incomparables. Le gibier de toute espèce est excellent dans ce district. Sur le côté du Seïhoun qui regarde Akhsi, s'étend un désert où abonde le cerf blanc. Sur le côté qui regarde Endidjân, sont des jungles où on trouve beaucoup de cerfs, de biches, de faisans et de lièvres dont la chair est succulente.

Ensuite vient Kâçân, situé au nord d'Akhsi et qui

est une assez petite ville. Comme la rivière d'Endidjân vient d'Ouch, de même la rivière d'Akhsi vient de Kâçân. Le climat de ce pays est très-salubre. Il s'y trouve des jardins pleins d'agrément; mais, comme ils bordent tous les rives du torrent, on les désigne en général sous le nom de « *fourrure d'agneau de première qualité*[1]. » Il y a une rivalité entre les habitants d'Ouch et ceux de Kâçân sur la beauté et la salubrité de leur pays. Dans les montagnes qui entourent la principauté de Fergana, il y a d'excellents campements d'été. On y trouve aussi l'arbre appelé *taboulgou*, qui ne se rencontre nulle part ailleurs. Son écorce est rouge : avec le bois, on fait des bâtons, des manches de fouet, des cages pour les oiseaux; on le taille aussi en flèches. C'est un très-bon bois; on le transporte au loin, et il trouve un débit avantageux. Suivant certains auteurs, la plante appelée *iabrouh-es-sanam* (la mandragore) croîtrait dans ces montagnes; mais jamais je n'en ai entendu parler. J'ai ouï dire que, dans les montagnes de *ieti-kent*, on trouvait une plante que les indigènes nomment *aïik-oti* (l'herbe aux ours); elle a les mêmes propriétés que la *mihr-kâh* (herbe d'amour), avec laquelle il faut probablement la confondre,

1. *Poustin-i-pich-bereh.* M. Leyden a lu *bich* et traduit mal à propos par « the mantle of five lambskins », ce qui est contraire à la construction turke. On peut remarquer, par tout ce qui est rapporté ici, que la langue persane était en usage dans la plaine, tandis que les populations montagnardes parlaient le turk.

quoiqu'elle ne soit connue que sous le premier de
Page 7. ces deux noms. Ces montagnes renferment encore des mines de turquoises et de fer.

Les revenus de la principauté de Fergana, bien administrés, suffisent pleinement à l'entretien de trois à quatre mille hommes de troupes. Comme Omar-Cheïkh-Mirza était doué de nobles instincts, secondés d'une vaste ambition, il était tourmenté par la passion des conquêtes. Plusieurs fois, il conduisit ses troupes contre Samarkand; plusieurs fois aussi, il y essuya une défaite, ou revint simplement sans avoir obtenu l'objet de ses désirs. A plusieurs reprises, il avait appelé auprès de lui son beau-père, mon grand-père à moi, Younous-Khan, descendant de Djagataï-Khan, second fils de Djenguiz-Khan, et qui était alors khan des tribus mongoles installées dans le pays de Djagataï-Khan. Chaque fois qu'il l'avait fait venir, il lui avait donné en récompense des territoires; mais la fortune n'ayant pas secondé les projets d'Omar-Cheïkh-Mirza, soit par suite de ses propres fautes, soit par l'opposition des tribus mongoles, Younous-Khan, incapable de se maintenir dans la province à lui concédée, était retourné dans le Mongolistân. Cependant, la dernière fois qu'il était venu, alors que la ville de Tachkend, que les écrivains appellent tantôt *Chach*, tantôt *Djadj*, d'où est venue l'expression *arc de Djadj*, était au pouvoir d'Omar-Cheïkh-Mirza, ce prince la lui avait cédée, ainsi que Châhrokiyah; et toutes deux, depuis cette

époque jusqu'à l'année 908, étaient restées en la possession des Khans de Djagataï. A cette dernière date, la dignité de khan et de sultan des Mongols appartenait à Sultan-Mahmoud-Khan, mon oncle maternel, fils aîné de Younous-Khan. Sultan-Ahmed-Mirza, pâdichâh de Samarkand, frère aîné d'Omar-Cheïkh-Mirza et Sultan-Mahmoud-Khan, khan des Mongols, lésés dans leurs intérêts par les mauvais procédés d'Omar-Cheïkh-Mirza, conclurent entre eux une alliance. Sultan-Ahmed-Mirza ayant fait son gendre de Sultan-Mahmoud-Khan, tous deux marchèrent contre Omar-Cheïkh-Mirza, l'an 899, le premier, par la route sud de la rivière de Khodjend, le second, par la route nord. C'est dans ces circonstances qu'arriva un étrange événement. Il a été dit que la forteresse d'Akhsi était située au-dessus d'un profond ravin, sur le bord duquel s'élevaient des constructions. A cette date 899 (1494), le lundi, Page 8. quatre du mois de ramazan, Omar-Cheïkh-Mirza s'étant envolé du haut du précipice avec son pigeon et son pigeonnier, se changea en faucon, à l'âge de trente-neuf ans [1].

Il était né à Samarkand, l'an 860 (1455), de Sultan-Abou-Se'id-Mirza, dont il était le quatrième fils, étant plus jeune que ses frères, Sultan-Ahmed-Mirza, Sultan-Mohammed-Mirza et Sultan-Mahmoud-Mirza.

1. Il veut dire qu'il tomba du haut du précipice et se tua. L'expression « il se changea en faucon » pour dire « il mourut » est fréquente chez les écrivains turks et persans.

Quant à Sultan-Abou-Se'id-Mirza, il était fils de Sultan-Mohammed-Mirza, fils de Miran-Châh-Mirza, troisième fils de Mir-Timour. Mirân-Châh-Mirza était le cadet d'Omar-Cheïkh et de Djihân-Guir-Mirza, et l'aîné de Châh-Rokh-Mirza. Sultan-Abou-Se'id-Mirza avait d'abord donné Kaboul à Omar-Cheïkh-Mirza, et lui avait permis de se rendre à son poste après lui avoir adjoint Baba-Kabouli en qualité de gouverneur. Mais il n'était encore arrivé qu'à *Dereh-i-Guez* (au sud de Balkh), qu'il l'avait fait revenir à Samarkand pour assister aux fêtes données à l'occasion de la circoncision des *Mirza*, ses frères. Après la cérémonie, se fondant sur ce que Timour-Beg avait donné à Omar-Cheïkh-Mirza, l'aîné de ses fils, la principauté de Fergana, il lui avait conféré la principauté d'Endidjân, où il l'avait envoyé en compagnie de Khoda-Berdi-Tougtchi-Timour-Tach, son gouverneur.

Omar-Cheïkh-Mirza était un homme d'une taille peu élevée, à la barbe clair-semée, au teint coloré, ayant de l'embonpoint. Il portait sa tunique très-serrée. Comme pour en nouer les cordons il avait coutume de contracter son ventre, il arrivait souvent que lorsqu'il lui rendait sa liberté après cette opération, les cordons se rompaient. Il était simple et sans recherche dans ses habits et dans sa nourriture. Il portait le turban à un seul tour, tandis qu'il était d'usage, dans ce temps-là, de le porter à quatre tours ; du reste, il n'y faisait pas de plis et en lais-

sait pendre les bouts. L'été, à moins qu'il ne fût au conseil, il ne portait, la plupart du temps, que le bonnet mongol.

Il appartenait au rite hanéfite, et avait des opinions très-orthodoxes. Il ne négligeait jamais de s'acquitter des cinq prières canoniques, et toute sa vie il s'acquitta de tous ses devoirs religieux. Il passait une bonne partie de son temps à lire le Koran. Il avait une grande sympathie pour Khodjah-Obeïd-Allah, dont il prisait beaucoup les entretiens : celui-ci, de son côté, l'appelait « *mon fils.* » Ses lectures courantes étaient le *Khamseh*, les *Mesnevi*, les livres d'histoire et surtout le *Châh-nâmeh*. Il avait une Page 9.
disposition naturelle pour la poésie, mais il ne s'était pas appliqué à cultiver cet art. Le fait suivant donnera une idée de sa justice. Une caravane, qui venait du Khataï, fut assaillie par une telle tempête de neige, au pied des montagnes situées à l'est d'Endidjân, que, sur mille personnes qui la composaient, deux seulement purent s'échapper. Instruit de cette catastrophe, le sultan envoya sur les lieux des agents chargés de mettre le sequestre sur tous les effets de la caravane. Malgré l'absence des héritiers, et en dépit de sa propre détresse, il conserva le tout religieusement. Ce ne fut qu'un an ou deux plus tard qu'il put faire venir de Samarkand et du Khoraçân les héritiers entre les mains desquels il remit intact tout ce qui leur appartenait.

C'était un prince doué d'une grande générosité,

qui était chez lui la qualité dominante : d'un bon naturel, gai dans sa conversation, il n'en était pas moins brave. En deux occasions différentes, il marcha seul en avant de tous les braves et fit des prodiges de valeur : la première fois aux portes d'Akhsi, et la seconde aux portes de Châhrokiyah. Il était d'une force moyenne dans le maniement de l'arc. Il avait une vigueur extraordinaire dans le bras ; il n'y avait pas de lutteur qui ne fût renversé sous ses coups. Par suite de l'ambition qui le tourmentait, il vit bien souvent la paix se changer en guerre, et l'amitié dégénérer en inimitié. Dans les premiers temps, il avait été très-adonné à la boisson : dans la suite, il restreignit ses parties de plaisir à une ou deux par semaine. C'était un gai compagnon : à l'occasion, il récitait très-agréablement des vers. Dans les derniers temps de sa vie, il faisait grand usage des compositions enivrantes (*ma'djoun*) qui lui faisaient perdre la tête. C'était un homme unique en son genre. Il aimait beaucoup le jeu, surtout le *nerd* (espèce de tric-trac) ; parfois même il ne dédaignait pas les dés.

Il s'était fort distingué à la guerre. Il avait livré trois batailles rangées. La première, à Younous-Khan, au nord d'Endidjân, sur le bord du Seïhoun, au lieu appelé *Tekkeh-siguirikan* (le bouc a sauté [1]). Ce nom

1. La version persane porte *tekkeh-siguiritgou* (capable de faire sauter le bouc).

provient de ce qu'à cet endroit le cours de la rivière est tellement resserré par le pied des montagnes, qu'un bouc, dit-on, la franchit une fois d'un seul bond. Quoi qu'il en soit, Omar-Cheïkh-Mirza y fut vaincu et tomba entre les mains de son ennemi. Celui-ci, usant de générosité, lui permit de retourner dans ses états. Comme l'action avait eu lieu dans cet endroit, la bataille de *Tekkeh-siguirikan* est une date célèbre dans ces contrées. La seconde affaire avait eu lieu dans le Turkestân, sur le bord de la rivière Aras[1], avec les Euzbegs, qui se retiraient après avoir pillé les environs de Samarkand. Ayant Page 10. passé l'eau sur la glace, il était tombé victorieusement sur les envahisseurs et leur avait repris tout leur butin, qu'il avait restitué aux propriétaires légitimes, sans rien convoiter pour lui-même. Il avait livré sa troisième bataille à Sultan-Ahmed-Mirza, près d'un village appelé Khâss, situé entre Chârokhiyah et Ouratipa; il y avait été vaincu.

Son père lui avait donné Fergana. Tachkend et Seïram furent, pendant quelque temps, en sa possession, grâce à son frère aîné, Sultan-Ahmed-Mirza, qui les lui avaient cédées. Il s'était emparé par ruse de Châhrokiyah, qu'il garda quelque temps. Finalement, cette ville, ainsi que Tachkend, était sortie de ses mains, et il ne lui était resté que Fergana, Khod-

1. C'est un des affluents de droite du Seïhoun, au nord de Tachkend. Conf. la carte annexée à la *Description des hordes et des steppes des Kirghiz-Kazaks*, par Alexis de Levchine.

jend et Ouratipa : le nom de celle-ci s'écrit originairement Ousrouchana [1], ou bien Ousrouch. Quant à Khodjend, certains auteurs disent qu'elle ne fait pas partie du Fergana. A l'époque où Sultan-Ahmed-Mirza, conduisant son armée contre les Mongols, à Tachkend, fut défait sur les bords du Tchir (le Seïhoun ou le Sir), qui coule à deux milles de cette ville, Hâfiz-Beg-Douldaï, gouverneur d'Ouratipa, remit cette place à Omar-Cheïkh-Mirza, entre les mains duquel elle resta depuis lors.

Ce prince laissa trois fils et cinq filles. L'aîné des garçons, c'est moi-même Zahir-ed-Din-Mohammed-Bâber. Ma mère se nommait Koutlouk-Nigâr-Khanum. Venait ensuite Djihân-Guir-Mirza qui avait deux ans de moins que moi. Sa mère, nommée Fâtimeh-Sultan, descendait d'un des *Touman-begs* (chefs de dix mille hommes) des Mongols. Le troisième fils était Nâcir-Mirza, dont la mère native d'Endidjân, et qui n'était qu'une concubine, s'appelait Umid : il avait quatre ans de moins que moi. L'aînée de toutes les filles était Khan-Zâdeh-Begum, née de la même mère que moi et âgée de cinq ans plus que moi. Lorsque je m'emparai de Samarkand pour la seconde fois, j'en sortis pour aller me heurter à *Serpoul* contre un ennemi comme Cheïbâni-Khan ; en vain, moi et mes compagnons nous fîmes tout ce qui était en

1. Le *Merâcid* lit « *asrouchana* » et « *ouchrouçana*, » et place cette ville à vingt-six *farsakhs* de Samarkand. D'après Istakhri, ce n'est pas le nom d'une ville mais d'un district.

notre pouvoir, comme il sera raconté en son temps; nous subîmes une défaite à la suite de laquelle nous rentrâmes dans la ville, que nous défendîmes pendant cinq mois, sans rien négliger pour en conserver la Page 11. possession, pour nous y fortifier et pour bien nous acquitter des devoirs d'un général. Toutefois, comme il ne me venait aucun secours de la part des rois et des begs qui étaient dans le voisinage, perdant toute espérance, je dus me résigner à quitter la place. Au milieu de tout ce désordre, Khan-Zâdeh-Begum tomba entre les mains de Mohammed-Cheïbâni-Khan. Il en eut un fils, nommé Khourrem-Châh, jeune homme recommandable pour ses bonnes qualités. Il lui avait donné le gouvernement de Balkh. Une ou deux années après la mort de son père, Khourrem-Châh fut reçu lui-même dans la miséricorde de Dieu. Lorsque Châh-Ismaël battit les Euzbegs à Merv, Khan-Zâdeh-Begum se trouvait dans cette place. Par égard pour moi, il la traita avec beaucoup de considération et me la renvoya. Ce fut à Koundouz qu'elle me rejoignit, après une séparation qui n'avait pas duré moins de dix ans. Lorsque nous nous présentâmes devant la princesse, moi et Mohammed, mon frère de lait, ni elle ni ceux qui l'entouraient ne nous reconnurent tout d'abord, quoique je me fusse nommé; ce ne fut qu'après un certain temps qu'elle se rappela mes traits.

La seconde fille était Mihr-Bânou-Begum, qui

était née de la même mère que Nâcir-Mirza, et avait deux ans de plus que moi. La troisième était Cheher-Bânou-Begum, née également de la même mère que Nâcir-Mirza et ayant huit ans de moins que moi. La quatrième était Yâd-Kâr-Sultan-Begum ; elle devait le jour à une concubine nommée Aga-Sultan. La cinquième était Rakiyah-Sultan-Begum, connue sous le surnom de Kara-Gueuz-Begum. Ces deux dernières étaient venues au monde après la mort du Mirza. C'était ma grand'mère Içan-Devlet-Begum, qui avait élevé Yâd-Kâr-Sultan-Begum. A l'époque où Cheïbâni-Khan s'était emparé d'Endidjân et d'Akhsi, cette princesse était tombée entre les mains d'Abd-ul-Letîf, fils de Hamzah-Sultan. Lorsque, après avoir vaincu dans le pays de Khottalân les sultans à la tête desquels était Hamzah-Sultan, je me rendis maître de Hiçâr, ma sœur se trouva réunie à moi. Dans ces temps de trouble, Rakiyah-Sultan-Begum était tombée entre les mains de Djâni-Beg-Sultan, dont elle avait eu un ou deux fils, qui ne vécurent pas. Elle-même était entrée dans la miséricorde de Dieu, comme je l'appris alors.

Parmi les femmes et les concubines d'Omar-Cheïkh-Mirza, il faut citer d'abord Koutlouk-Niguâr-Khanum, seconde fille de Younous-Khan et sœur aînée de Sultan-Mahmoud-Khan et de Sultan-Ahmed-Khan. Younous-Khan descendait de Djagataï-Khan, second fils de Djenguiz-Khan. En effet, il était fils de Veïs-Khan, fils de Chîr-Ali-Oglan, fils de Mo-

hammed-Khan, fils de Khizr-Khodjah-Khan, fils de Touglouk-Timour-Khan, fils de Içan-Bouga-Khan, fils de Deva-Khan, fils de Bourrâk-Khan, fils de Içoun-Teva, fils de Moutou-Khan, fils de Djagataï-Khan, fils de Djenguiz-Khan. Puisque l'occasion s'en présente, disons quelques mots des khans. Younous-Khan et Içan-Bouga-Khan étaient fils de Veïs-Khan. Les fils de Younous-Khan étaient Afâk-Khan et Djân-Baba-Khan. La mère de Younous-Khan, native du Turkestân, était fille ou petite-fille de l'un des begs du Kiptchak, Cheïkh-Nour-ed-Din-Beg, que Timour-Beg avait traité avec considération. A la mort de Veïs-Khan, la horde des Mongols s'était partagée en deux troupes, dont l'une avait rejoint Younous-Khan, tandis que l'autre, qui était la plus nombreuse, s'était attachée à Içan-Bouga-Khan. Précédemment, Oulough-Beg-Mirza avait pris la sœur aînée de Younous-Khan pour Abd-ul-Aziz-Mirza. Encouragés par cet événement, Irzen, l'un des *touman-begs* de Barin, et Mirek-Turkman, l'un des *touman-begs* de Tchiras, conduisirent Younous-Khan à Ouloug-Beg-Mirza, en compagnie d'une tribu mongole de trois à quatre mille tentes, espérant qu'il leur prêterait assistance pour ramener à l'obéissance le reste des Mongols. Mais Ouloug-Beg-Mirza, bien loin de se montrer généreux à leur égard, en retint une partie prisonniers et dispersa les autres dans le pays. La *dispersion d'Irzen* est devenue une date célèbre chez les Mongols. Quant à Younous-Khan, il le fit

partir dans la direction de l'Irâk. Ce prince, ayant suivi cette route, demeura plus d'un an à Tebriz, dans le temps où la souveraineté de cette ville appartenait à Djihân-Châh-Bârâni-Kara-Koïlouk. De là il vint à Chirâz, où régnait Ibrahim-Sultan-Mirza, second fils de Châh-Rokh-Mirza. Ibrahim-Mirza étant mort cinq ou six mois après, son fils Abd-Allah-Mirza monta sur le trône à sa place. Le khan se mit à son service et s'attacha à sa personne. Il passa ainsi dix-sept ou dix-huit ans à Chirâz. Lorsque des troubles éclatèrent entre Ouloug-Beg-Mirza et ses fils, Içan-Bouga-Khan, ayant trouvé une occasion favorable, envahit le pays de Fergana jusqu'à Kend-i-Bâdâm, s'empara d'Endidjân et en emmena tous les habitants en captivité. Sultan-Abou-Se'id-Khan, étant monté sur le trône, se mit à la tête de
Page 13. son armée et battit complétement Içan-Bouga-Khan dans le Mogoulistân, à Achfera, ville située au delà de Yangui (Otrar). Pour se mettre à l'abri de nouvelles attaques de ce genre, Sultan-Abou-Se'id-Mirza, en considération de ce qu'Abd-ul-Aziz-Mirza avait épousé la sœur aînée de Younous-Khan, rappela ce dernier de l'Irâk et du Khoraçân. Il donna de grandes fêtes en son honneur, contracta alliance avec lui et le renvoya en qualité de khan des tribus mongoles. Les *touman-begs* de Pechagur-Bakhchi [1], tous sans exception, s'étant brouillés à cette occa-

1. La version persane, suivie par M. Leyden, porte « *Sagaridji.* »

sion avec Içan-Bouga-Khan, étaient venus dans le Mogoulistân. Younous-Khan se rendit au milieu d'eux. Chir-Hadji-Beg était alors le principal des begs de Pechagur-Bakhchi. Younous-Khan épousa sa fille Içan-Devlet-Begum. Suivant l'usage des Mongols, on les fit asseoir tous deux sur un feutre blanc, puis on les éleva en l'air, en signe de souveraineté. Younous-Khan eut trois filles de sa femme Içan-Devlet-Begum. L'aînée de toutes était Mihr-Nigâr-Khanum, que Sultan-Abou-Se'id-Mirza avait demandée en mariage pour son fils Sultan-Ahmed-Mirza. Aucun enfant ne naquit de cette union. Plus tard, pendant les troubles, elle était tombée entre les mains de Cheïbâni-Khan. Lorsque je me rendis à Kaboul, elle vint avec Châh-Begum de Samarkand dans le Khoraçân et du Khoraçân à Kaboul. A l'époque où Cheïbâni-Khan eut investi Nâcir-Mirza dans Kandahâr, je partis pour Lemgân. Khan-Mirza, Châh-Begum et Mihr-Nigâr-Begum se dirigèrent vers Badakhchân. Mubârek-Châh ayant invité Khan-Mirza à venir dans la citadelle de Zafer, ce prince rencontra dans sa route des coureurs d'Abou-Bekr-Kachgari. Châh-Begum, Mihr-Nigâr-Khanum et tous ceux de leur maison qui les accompagnaient furent réduits en captivité. Ce fut dans les fers de ce maudit que la princesse dit adieu au monde périssable.

La seconde fille de Younous-Khan était ma mère, Koutlouk-Nigâr-Khanum. Elle m'accompagna dans

la plupart de mes courses aventureuses et des vicissitudes agitées de ma vie. Cinq ou six mois après que je me fus rendu maître de Kaboul, elle entra dans la miséricorde de Dieu, l'an 911 (1505-1506).

La troisième fille était Khoub-Nigâr-Khanum, qu'on avait donnée en mariage à Mohammed-Huceïn-Gourgan-Doglat. Une fille et un fils étaient nés de cette union. Obeïd-Khan avait épousé la fille. Quand je pris Bokhara et Samarkand, elle y resta enfermée. Lorsque son oncle paternel vint me trouver à Samarkand, en qualité d'ambassadeur, de la
Page 14.
part de Sultan-Se'id-Khan, elle l'accompagna à son retour. Sultan-Se'id-Khan l'épousa et en eut un fils, nommé Haïder-Mirza. Celui-ci, après que les Euzbegs eurent fait mourir son père, s'attacha à mon service, où il resta trois ou quatre ans. Ensuite il me demanda son congé, et se retira à Kachgar auprès du Khan :

« Chaque chose retourne toujours à son principe, soit l'or pur, soit l'argent, soit l'étain. »

On dit qu'actuellement il est revenu à de meilleurs sentiments et qu'il est entré dans une bonne voie. Calligraphie, peinture, fabrication des flèches, des fers de flèche, des anneaux pour bander l'arc, sa main réussit à tout. Il a un goût naturel pour la poésie. Il m'avait fait parvenir, dans une occasion, une requête dont le style n'était pas mauvais.

Pour en revenir aux femmes d'Younous-Khan, il

faut encore citer Châh-Begum. Quoiqu'il ait eu d'autres épouses, Içan-Devlet-Begum et Châh-Begum ont été les mères de ses enfants, soit garçons, soit filles. Châh-Begum, native de Badakhchân, était fille de Châh-Sultan-Mohammed. La famille de ces rois de Badakhchân remonte, dit-on, jusqu'à Alexandre, fils de Philippe. Châh-Sultan-Mohammed avait une autre fille, sœur aînée de Châh-Begum. Sultan-Abou-Se'id-Mirza l'avait épousée, et en avait eu Abou-Bekr-Mirza. Quant à Châh-Begum, le khan en avait eu deux fils et deux filles. L'aîné de ces enfants, quoique plus jeune que les trois princesses qui viennent d'être nommées, était Sultan-Mahmoud-Khan, auquel, à Samarkand et dans les environs, on donnait parfois le nom de Djânikeh-Khan. Plus jeune que lui était Sultan-Ahmed-Khan, généralement surnommé Aladja-Khan. Ce sobriquet venait, dit-on, de ce que, dans la langue des Kalmouks et des Mongols, *aladji* signifie « *celui qui tue* [1]. » Comme il avait plusieurs fois mis en déroute les Kalmouks, auxquels il avait tué beaucoup de monde, on l'avait surnommé *aladji*, dont l'usage avait fait *aladja*. Il sera plusieurs fois question des khans dans cette histoire, quand l'occasion s'en présentera et que j'aurai à raconter les événements qui les concernent. La plus jeune de ces enfants, sauf une fille, était Sultan-

1. Conf. le diction. mongol de Schmidt, p. 11, où le mot « *alagatsi* » est rendu par « *schlachter.* »

Nigâr-Khanum, qu'on avait donnée en mariage à Sultan-Mahmoud-Mirza, dont elle avait eu un fils,
Page 15. nommé Sultan-Veïs; il en sera question dans cette histoire. Après la mort de Sultan-Mahmoud-Mirza, elle avait pris son fils, et, sans en donner avis à personne, elle avait été retrouver ses frères aînés à Tachkend. Quelques années après on l'avait accordée à Adik-Sultan, l'un des sultans des Kazaks, issu de Djoudji, fils aîné de Djenguiz-Khan. Lorsque Cheïbâni-Khan, après avoir défait les khans, s'empara de Tachkend et de Chârokiyah, cette princesse s'enfuit avec douze serviteurs mongols et se rendit auprès d'Adik-Sultan. Deux filles naquirent de ce mariage. L'une fut donnée à l'un des sultans de Cheïbâni-Khan et l'autre à Rechid-Khan, fils de Sultan-Se'id-Khan. Après la mort d'Adik-Sultan, sa veuve devint la femme de Kâcim-Khan, khan de la horde des Kazaks. On dit que de tous les khans et les sultans des Kazaks, il n'en est pas un seul qui ait su contenir ces peuples comme Kâcim-Khan, et on estimait qu'il pouvait mettre sur pied près de trois cent mille hommes. Après sa mort, la princesse se retira à Kachgar, auprès de Sultan-Se'id-Khan. La cadette de Sultan-Nigâr-Khanum et la plus jeune de tous ses frères et sœurs était Devlet-Sultan-Khanum. Lors du sac de Tachkend, elle était tombée entre les mains de Timour-Sultan, fils de Cheïbâni-Khan, qui l'avait prise et en avait eu une fille. Elle était sortie avec moi de Samarkand. Elle resta trois ou quatre

ans dans le pays de Badakhchân, après quoi elle se rendit à Kachgar auprès de Sultan-Se'id-Khan.

Oulous-Aka, fille de Khodjah-Huceïn-Beg, était une des femmes d'Omar-Cheïkh-Mirza. Il en avait eu une fille qui mourut en bas âge. Quant à elle, il l'avait fait sortir de son harem six mois après. Vient ensuite Fatimeh-Sultan-Aga, fille de l'un des *touman-begs* des Mongols, qu'il avait épousée la première de toutes. Il y a enfin Kara-Gueuz-Begum, qu'il avait épousée plus tard et pour laquelle il avait une grande affection. Pour complaire au mirza, on rattachait sa parenté à Minoutcheher-Mirza, frère aîné de Sultan-Abou-Se'id-Mirza.

Il avait beaucoup de maîtresses et de concubines. Je citerai entre autres Umid-Agadja, qui était morte avant lui; Tersoun-Sultan, d'origine mongole, qu'il avait prise dans les derniers temps de sa vie, et Aga-Sultan.

Les émirs d'Omar-Cheïkh-Mirza furent : Page 16.

1° Khodaï-Berdi-Timour-Tach, de la famille du frère aîné d'Ak-Bouga-Beg, gouverneur de Herat. Lorsque Sultan-Abou-Se'id-Mirza assiégeait Djouki-Mirza dans Châhrokiyah, il donna le pays de Fergana à Omar-Cheïkh-Mirza, en confiant la charge de *maître du palais* à ce même Khodaï-Berdi-Timour-Tach. Celui-ci, qui n'avait alors que vingt-cinq ans, fit preuve, malgré sa jeunesse, d'un grand talent dans la gestion des affaires et dans l'administration de l'État. Un an ou deux après, Ibrahim-Begtchik

ayant fait irruption dans le territoire d'Ouch, Khodaï-Berdi-Timour-Tach se mit à sa poursuite et lui livra bataille. Il remporta la victoire, mais il fut tué. Dans cette occasion, Sultan-Ahmed-Mirza se trouvait dans les campements d'été d'Ouratipa, au lieu appelé *Ak-Kaptchigaï*, à dix-huit *igadj* à l'est de Samarkand. Quant à Sultan-Abou-Se'id-Mirza, il était à Baba-Khâki, à cent douze *igadj* de Herat, dans la direction de l'est. La nouvelle de cet événement lui fut transmise par Abd-ul-Vahhâb-Chigaoul, qu'on lui expédia en courrier et qui ne mit que quatre jours à parcourir cette route de cent vingt-sept *igadj*.

2° Hâfiz-Mohammed-Beg-Douldaï, fils de Sultan-Melik-Kachgari et frère cadet d'Ahmed-Hâdji-Beg. Après la mort de Khodaï-Berdi-Beg, il fut envoyé pour lui succéder dans la charge de *maître du palais*. Lors de la mort de Sultan-Abou-Se'id-Mirza, comme les begs d'Endidjân ne s'entendaient pas avec lui, il alla à Samarkand se mettre au service de Sultan-Ahmed-Mirza. A l'époque de la bataille près du Tchir [1], où ce prince fut défait, il se trouvait à Ouratipa. Omar-Cheïkh-Mirza s'étant présenté devant cette ville dans sa marche contre Samarkand, Hâfiz-Beg remit la place aux officiers du mirza, au service duquel il entra lui-même. Il en reçut le gouvernement d'Endidjân. Plus tard il se rendit auprès de Mahmoud-Khan qui lui confia la charge de *mirza-*

1. C'est le même que le Sir ou le Seïhoun.

khan et lui donna le gouvernement de Dizak. Avant que je ne m'emparasse de Kaboul, il était parti pour l'Inde dans l'intention de faire le pèlerinage de la Mecque ; mais, en route, il entra dans la miséricorde de Dieu. C'était un homme simple, sans ambition, et Page 17.
un peu taciturne.

3° Khodja-Huceïn-Beg, homme simple et sans prétention : dans les festins, il excellait à chanter les chansons à boire (*kouchouk*), suivant la mode de ce temps.

4° Cheïkh-Mezid-Beg, qu'on m'avait d'abord donné comme *eteke-beg* (gouverneur). C'était un très-bon administrateur. D'abord attaché au service de Bâber-Mirza (petit-fils de Châhrokh, mort en 1457), il avait acquis le plus haut degré de faveur auprès d'Omar-Cheïkh-Mirza. C'était cependant un homme de mœurs corrompues, et qui entretenait des *mignons*.

5° Ali-Mezid-Beg-Koutchin. Il s'était insurgé deux fois : une fois à Akhsi, une autre fois à Tachkend. C'était un hypocrite, un vicieux, un ingrat, un vaurien.

6° Haçan-Ya'koub-Beg. C'était un homme à petites vues, quoique d'un bon naturel, actif et appliqué. C'est de lui qu'est ce vers :

« Reviens, ô *houma*, car si ton duvet, aux teintes vertes, n'arrive à mon aide, la corneille est bien près d'enlever mes os. »

Il avait du courage, tirait bien de l'arc, excellait au jeu du mail et au saut du *khâk-belleh* (espèce

de saute-mouton). Après la mort d'Omar-Cheïkh-Mirza, il fut *maître du palais* à ma cour. C'était un esprit étroit et d'une conception un peu écourtée.

7° Kâcim-Beg-Koutchin, qui précédemment avait été l'un des chefs de corps d'Endidjân. Après Haçan-Ya'koub-Beg, il avait rempli à ma cour la charge de *maître du palais*. Il jouit jusqu'à la fin de sa vie d'un pouvoir et d'une considération qui ne diminuèrent jamais. C'était un homme tout à fait digne de ce nom. Lors d'une irruption que les Euzbegs firent dans les environs de Kâçân (au nord du Sir), il se mit à leur poursuite et leur infligea une grave défaite. Il avait fait le coup de sabre au service d'Omar-Cheïkh-Mirza. A la bataille d'*Iaci-Guitchit* (1498), il se distingua par sa valeur. Lorsque, à l'époque où je menais une vie aventureuse, je formai le projet d'aller rejoindre Sultan-Mahmoud-Khan, en passant par le pays montueux de Mecikha, Kâcim-Beg se sépara de moi et se rendit auprès de Khosrev-Châh. L'an 910 (1504), quand je pris Khosrev-Châh et que j'assiégeai Mukim dans Kaboul, Kâcim-Beg se rallia à moi, et je lui accordai la même considération et la même bienveillance qu'auparavant. Dans l'irruption que je fis à *Dere-i-Khoch* contre les Turkomans-
Page 18. Hezâreh, Kâcim-Beg, malgré son âge, déploya une ardeur si supérieure à celle des jeunes gens que je lui donnai en récompense le gouvernement de Benguech. Plus tard, à mon arrivée à Kaboul, je le nommai gouverneur (beg-eteke) de mon fils Humaïoun.

A l'époque où je m'emparai de Zimin-Dâver[1], il entra dans la miséricorde de Dieu. Musulman sincère, très-attaché à la religion, d'une grande piété, il s'abstenait scrupuleusement de toute nourriture d'un usage douteux. Il avait beaucoup de jugement et d'esprit de conduite. Il aimait beaucoup la plaisanterie, et, quoiqu'il fût aveugle, son heureuse nature était féconde en saillies.

8° Baba-Kouli-Beg, qui était de la famille de Cheïkh-Ali-Behâdur. Après la mort de Cheïkh-Mezid-Beg, on me le donna pour gouverneur. Lorsque Sultan-Ahmed-Mirza conduisait une armée contre Endidjân, il entra dans ses intérêts et lui livra Ouratipa. Après la mort de Sultan-Mahmoud-Mirza, il fuyait de Samarkand et était en route pour me rejoindre, lorsque Sultan-Ali-Mirza, sortant d'Ouratipa, lui livra bataille, le défit et le tua. Il était très-appliqué à maintenir la discipline parmi ses soldats et à les bien équiper. Il entretenait avec beaucoup de soins ceux qui étaient à son service. Du reste il n'observait ni le précepte de la prière, ni celui du jeûne; il vivait dans l'impiété et se conduisait comme un infidèle.

9° Ali-Dost-Tagaï, l'ùn des *touman-begs* de Pechagur-Bakhchi et parent de ma grand'mère Içan-Devlet-Begum. Dès le temps d'Omar-Cheïkh-Mirza,

1. Ce district est situé sur la rive droite du Helmend, à l'ouest de Kandahâr.

je lui avais témoigné beaucoup de considération. On m'avait dit que c'était un homme capable; mais durant tant d'années qu'il resta auprès de moi, il ne fit rien qui mérite qu'on en parle. Il avait été au service de Sultan-Abou-Se'id-Mirza. Il se vantait d'être habile dans la magie[1]. Il avait la charge de *fauconnier*. C'était un homme de mauvaise nature et de méchante conduite. Avare, brouillon, fauteur de perfidies, hypocrite, présomptueux, il avait le verbe dur et l'air haut.

10° Veïs-Lagari, natif de Samarkand et de la tribu de *Touktchi*. Dans les derniers temps de sa vie, Omar-Cheïkh-Mirza en avait fait un de ses confidents intimes. Il m'avait tenu compagnie dans toutes les péripéties de ma vie errante. Doué de beaucoup de jugement et de capacité dans les affaires, il avait néanmoins quelque penchant à la discorde.

11° Mir-Guiâs-Tagaï, frère cadet d'Ali-Dost. De tous les nobles mongols, il n'y en avait pas de plus
Page 19. haut placé que lui à la cour d'Abou-Se'id-Mirza, qui lui avait confié le sceau de l'empire (le sceau carré). Dans les derniers temps d'Omar-Cheïkh-Mirza, il jouissait auprès de ce prince d'un grand degré de familiarité. Il était lié avec Veïs-Lagari. Depuis le temps où on donna Kâçân à Sultan-Mah-

1. Le texte porte « *iadatchilik* », ce qui signifie littéralement « l'art de se servir de la *pierre à pluie*. »

moud-Khan jusqu'à la fin de sa vie, il resta au service de ce prince, qui l'avait en grande estime. Il était railleur et aimait à plaisanter; mais il se livrait sans scrupule au désordre.

12° Ali-Dervich, natif du Khoraçân. Il avait servi auprès de Sultan-Abou-Se'id-Mirza, dans la troupe des pages (*djoura*) du Khoraçân. Lorsque cette province et Samarkand tombèrent au pouvoir de ce prince, Ali-Dervich organisa en gardes du corps (*tabin*) les jeunes gens de ces deux principautés qui étaient bons au service, et leur donna le nom de *gardes du corps du Khoraçân* et *gardes du corps de Samarkand*. Il se conduisit fort bien, en ma présence, dans l'affaire qui eut lieu aux portes de Samarkand. C'était un homme très-énergique. Il écrivait très-bien le *neski* et le *ta'lik;* mais il était trop porté à la flatterie, et l'avarice était le trait dominant de son caractère.

13° Kanber-Ali, mongol de naissance et l'un des écuyers. Quand son père vint dans le pays, il exerça pendant quelque temps la profession d'écorcheur, d'où lui vint le surnom de Kanber-Ali *l'écorcheur*. Il remplit les fonctions d'écuyer auprès de Younous-Khan. Plus tard il fut élevé à la dignité de *beg*. Il jouit à ma cour de beaucoup de considération. Son application ne se démentit pas jusqu'à ce qu'il fût arrivé à jouer un rôle. Une fois parvenu, il se laissa aller à l'incurie. Il n'était pas maître de sa langue et parlait à tort et à travers; car il est certain que

celui qui parle beaucoup parle mal. C'était un homme d'une conception étroite et dont le cerveau n'était pas net.

Lorsque ce funeste accident arriva à Omar-Cheïkh-Mirza, j'étais à Endidjân, dans le *tchehâr-bâg*. Ce fut le mardi, cinq de ramazân, que la nouvelle parvint à Endidjân. Je montai en toute hâte à cheval, et, accompagné des gens de ma suite qui se trouvaient à mes côtés, je me dirigeai vers le château. Comme j'arrivais à la « *Porte du mirza*, » Chirim-Tagaï, saisissant la bride de mon cheval, le fit marcher du côté du *namâz-gâh*. Il lui était venu à l'idée que, Sultan-Ahmed-Mirza étant un puissant
Page 20. roi, quand il viendrait à se présenter avec une nombreuse armée, les begs lui livreraient ma personne et tout le pays; qu'il fallait donc me conduire dans la direction d'Ouzkend[1] au pied de l'*ala-tag;* que dans le cas où les grands remettraient la principauté à l'ennemi et entreraient dans son parti, du moins je ne tomberais pas en son pouvoir, mais que j'irais rejoindre mes oncles maternels, Aladja-Khan ou bien Sultan-Mahmoud-Khan.

Parmi les begs qui se trouvaient alors dans le château était Khodja-Mevlânaï-Kâzi, fils de Sultan-Ahmed-Kâzi, de la race de Cheïkh-Burhân-ed-Din-Kilidj et se rattachant par sa mère à Sultan-Ilik-

1. Cette place, que le Meràcid appelle aussi Oudjkend, se trouve sur la rive gauche du Seïhoun, à l'est d'Endidjân.

Mâzi. Les princes de cette famille avaient une grande influence dans ce pays, où ils jouaient le rôle de *cheïkh-ul-islâm :* il sera plusieurs fois question d'eux dans ces mémoires. Les begs ayant donc appris que je voulais me retirer, dépêchèrent Khodja-Mohammed-Derzi qui avait été directeur d'Omar-Cheïkh-Mirza et précepteur d'une de ses filles. Celui-ci, ayant calmé les inquiétudes de mon entourage, m'atteignit non loin du *namâz-gâh* et me ramena au château où je descendis. Khodja-Mevlânaï-Kâzi et les begs, s'étant réunis auprès de moi, tinrent conseil et s'occupèrent des moyens de garder et de fortifier les tours et les murailles de la citadelle. Haçan-Ya'koub, Kâcim-Koutchin et quelques-uns de leurs begs, qui avaient poussé des reconnaissances de cavalerie du côté de Merguinân et dans ces parages, revinrent un ou deux jours après se mettre à ma disposition. Tous convinrent unanimement de déployer les plus grands efforts pour se maintenir dans le château.

Cependant Sultan-Ahmed-Mirza, après s'être emparé d'Ouratipa, de Khodjend et de Merguinân, vint camper à Kouba, à quatre *igadj* d'Endidjân. Dans ces circonstances, un des notables d'Endidjân, appelé Dervich-Gâv, qui avait tenu des propos inconvenants, fut puni de la peine capitale : il suffit de cet exemple pour tenir en respect toute la population. Khodja-Kâzi, Ouzoun-Haçan et Khodja-Huceïn furent envoyés en ambassade, avec mission de repré-

senter au sultan qu'il était nécessaire qu'un de ses serviteurs fût chargé du gouvernement de ce pays; que j'étais pour lui un serviteur et un fils; que s'il voulait bien me confier cette charge, tout s'arrangerait à sa satisfaction et sans difficulté. Sultan-Ahmed-Mirza était un homme qui ne savait pas défendre ses opinions, d'un caractère mou et sans Page 21. consistance; il était incapable de proférer une parole ou d'exécuter quoi que ce fût sans l'avis de ses begs. Ceux-ci ne s'étant pas montrés favorables à ma proposition, il me fit une réponse dure et marcha en avant. Mais le Dieu très-haut, qui, dans sa toute-puissance a toujours arrangé mes affaires de la manière la plus convenable et la plus heureuse, sans l'assistance d'aucune créature, suscita encore en cette occasion des événements tels, que les ennemis se dégoûtèrent de leur entreprise, se repentirent de s'y être engagés, et durent même s'en retourner avec le chagrin de n'avoir pas réussi. Une des causes de cet insuccès fut que Kouba a un ruisseau boueux qu'on ne peut traverser que sur un pont. L'armée ennemie, qui était nombreuse, étant venue s'entasser sur le pont, beaucoup de chevaux et de chameaux furent précipités dans l'eau, où ils périrent. Trois ou quatre ans auparavant, au passage du Tchir, les mêmes soldats avaient subi une grande défaite. Cet accident la leur rappela, et la crainte s'empara de leurs cœurs. En outre, il y eut alors une telle mortalité parmi les chevaux, que ces animaux commen-

cèrent à périr par bandes. Disons encore que l'ennemi trouva chez mes soldats et chez tous mes sujets en général une telle unanimité de sentiments, qu'ils étaient disposés à se dévouer pour moi tant qu'il leur resterait un souffle de vie et un peu de force. Contraint par la nécessité, Sultan-Ahmed-Mirza, qui n'était plus qu'à un mille d'Endidjân, m'envoya en ambassade Dervich-Mohammed-Tarkhan. Haçan-Ya'koub, sortant de la ville, vint s'aboucher avec lui dans les environs du *Namâz-gâh:* tous deux firent un accord en vertu duquel les envahisseurs se retirèrent.

Dans le même temps, Sultan-Mahmoud-Khan, s'étant dirigé au nord de la rivière de Khodjend, vint mettre le siége devant Akhsi, où se trouvait Djihân-Guir-Mirza avec plusieurs de ses begs, tels que: Ali-Dervich-Khan-Beg, Mirza-Kouli-Keukultach, Mohammed-Baker-Beg, Cheïkh-Abd-Allâh, le maître du palais. Veïs-Lagari et Mir-Guiâs-Tagaï s'y trouvaient également. Ces deux derniers, se méfiant des autres begs, s'étaient retirés à Kâçân, qui était sous l'autorité de Veïs-Lagari. Celui-ci étant beg-gouverneur de Nâcir-Mirza, ce prince résidait à Kâçân. Lorsque le khan fut arrivé dans les environs d'Akhsi, ces deux begs, entrant dans son parti, lui remirent Kâçân. Mir-Guiâs resta au service du khan. Quant à Veïs-Lagari, il emmena avec lui Nâcir-Mirza, qu'il remit entre les mains de Sultan-Ahmed-Mirza, lequel le confia à Mohammed-Mezid-Tarkhan. Page 22.

Cependant le khan, s'étant approché d'Akhsi, livra plusieurs combats, qui n'eurent pour lui aucun résultat, grâce au dévouement dont firent preuve les begs, les chefs et les hommes d'armes qui étaient dans la place. Sur ces entrefaites, une maladie se déclara chez Sultan-Mahmoud-Khan, qui, déjà dégoûté de la guerre, s'en retourna dans son pays.

Aba-Bekr-Doglat-Kachgari, qui depuis plusieurs années gouvernait Kachgar et Khoten sans dépendre de qui que ce fût, profita, lui aussi, des troubles qui agitaient le royaume pour venir s'installer près d'Ouzkend et y bâtir un château, d'où il commença à ravager tout le pays. Khodja-Kâzi et tous les begs résolurent de se mettre en marche pour repousser Kachgari. Lorsqu'ils furent près de l'atteindre, celui-ci, voyant bien qu'il n'était pas en état de résister à une pareille armée, prit pour intermédiaire Khodja-Kâzi, et échappa au danger à force de ruse et d'astuce.

Durant tous ces grands événements, les begs et les hommes d'armes qui avaient survécu à Omar-Cheïkh-Mirza firent preuve de beaucoup de constance et de dévouement. La mère du mirza, Sultan-Begum, Djihân-Guir-Mirza, toutes les personnes qui composaient le harem et les begs se rendirent d'Akhsi à Endidjân, où on accomplit toutes les cérémonies du deuil et où furent faites des distributions de vivres aux pauvres et aux malheureux. Une fois

ce devoir rempli, on s'occupa de pourvoir à l'organisation de l'armée et à l'administration du pays. Le gouvernement d'Endidjân et la charge de grand-maître du palais furent concédés à Haçan-Ya'koub; Ouch fut donné à Kâcim-Koutchin; Akhsi et Merguinân furent attribués à Ouzoun-Haçan et à Ali-Dost-Tagaï. Quant aux autres begs et aux hommes de guerre qui avaient servi Omar-Cheïkh-Mirza, on assigna à chacun d'eux, suivant sa condition, soit un gouvernement, soit une place, soit une fonction, soit un rang, soit une pension.

Lorsque Sultan-Ahmed-Mirza reprit le chemin de ses états, il n'eut pas plutôt parcouru deux ou trois stations, que sa santé se trouva gravement altérée, et qu'une fièvre brûlante s'empara de lui. Arrivé à Aksou, dans les environs d'Ouratipa, il dit adieu à ce monde périssable, au milieu du mois de chewâl, l'an 899 (1493-1494), dans la quarante-quatrième année de son âge.

Il était né en 855 (1451-1452), l'année même où Abou-Se'id-Mirza, dont il était le fils aîné, prit possession du trône. Sa mère, fille d'Orda-Bouga- Page 23.
Tarkhan et sœur aînée de Mohammed-Tarkhan, était la plus considérée des femmes du mirza. Quant à lui, c'était un homme de haute taille, à la barbe brun foncé, au teint rouge, d'une grande corpulence. Il avait de la barbe sur le menton, mais pas du tout sur les deux joues. Sa conversation était pleine d'agrément. Il faisait quatre tours à son turban,

suivant la mode de ce temps, et en laissait pendre le bout sur le sourcil.

Il suivait le rite hanéfite et avait des croyances très-orthodoxes. Il ne négligeait aucune des cinq prières canoniques, et ne manquait même pas à ce devoir quand il s'adonnait à la boisson. Il avait beaucoup de goût pour Khodja-Obeïd-Allah, son précepteur et son guide spirituel. Il avait très-bonne tenue, surtout en compagnie du khodja. On dit que jamais, en sa présence, il ne serrait ses genoux l'un contre l'autre. Une seule fois, le khodja étant là, il resta assis en rapprochant ses pieds, contrairement à son usage. Lorsque le mirza se fut relevé, le khodja fit examiner l'endroit où ce prince s'était assis: on y trouva un os.

Il n'avait jamais rien lu, et était fort ignorant, quoiqu'il eût été élevé en ville. C'était un turk simple et naïf, qui n'avait reçu de la nature aucun don. Il aimait la justice, et, comme le Khodja y mettait toujours la main, la plupart des grandes affaires trouvaient une solution conforme à la loi. Il était droit et ferme dans ses promesses et dans ses paroles : jamais on ne put l'accuser d'y avoir manqué. Il avait de la bravoure ; si son bras n'a jamais accompli aucun exploit, il n'en est pas moins avéré que dans plusieurs combats il a donné des preuves incontestables de courage. C'était un excellent archer. Ses flèches, celles qui étaient garnies d'un fer, comme celles qui n'avaient ni fer ni plume, atteignaient toutes, pour

la plupart, le canard; le plus souvent, il frappait le but dès son entrée dans le champ d'exercice et au point le plus éloigné. Sur la fin de sa vie, quand il fut devenu corpulent, il se contentait de tirer le faisan et la caille, et il manquait rarement son coup. Il aimait la chasse au faucon, et lançait souvent cet oiseau, ce à quoi il excellait. Sauf Oulough-Beg-Mirza, jamais aucun souverain n'eut autant de passion que lui pour ce divertissement. Page 24.

C'était un homme si réservé dans ses manières, que, même dans l'intimité, au milieu de la vie de famille, il n'aurait pas, dit-on, découvert ses pieds devant ceux de son intérieur. Parfois il se laissait aller à la boisson et buvait pendant vingt ou trente jours consécutifs; parfois aussi il s'abstenait du vin et restait également sans y toucher durant un même espace de temps. Quelquefois il prolongeait une partie de plaisir toute une nuit et un jour, en buvant copieusement avec ceux qui lui tenaient compagnie. Les jours où il ne prenait pas de vin, il bannissait d'auprès de lui les élans de la gaieté. Il était naturellement parcimonieux. C'était un homme peu apte à la parole, de capacité ordinaire, et dont toutes les volontés étaient entre les mains de ses begs.

Il avait livré quatre batailles, la première contre Ni'met-Argoun, frère cadet de Cheïkh-Djemâl-Argoun-Beg, à *Akar-Touzi*, dans les environs de Zâmin[1],

1. Zâmin, d'après le *Merâcid*, est le chef-lieu d'un petit district des

où il avait remporté la victoire. Dans sa seconde bataille, il avait eu l'avantage sur Omar-Cheïk-Mirza, à Khâs [1]. La troisième fois il s'était rencontré avec Sultan-Mahmoud-Khan, sur les bords du Tchir, mais il n'y avait pas eu, à vrai dire, de bataille rangée. Quelques coureurs mongols isolés, étant venus sur les derrières de l'armée, s'étaient mis à piller les bagages. Les soldats, si nombreux qu'ils fussent, sans qu'il y eût combat ni engagement quelconque, avaient été mis en pleine déroute, n'ayant pas même eu le temps de se reconnaître. Un grand nombre d'entre eux s'étaient noyés dans les eaux du Tchir. Il avait livré sa quatrième bataille à Haïder-Keukultach, dans les environs du Yar-Yaïlak [2], et était resté victorieux.

Il possédait les villes de Samarkand et de Bokhara qu'il avait reçues de son père. Après la mort de Cheïkh-Djemâl, tué par Abd-ul-Kaddous, il s'était rendu maître de Tachkend, de Châhrokiyah et de Seïrâm, dont il avait gardé la possession pendant quelque temps. Ensuite il avait donné Tachkend et Seïrâm à son frère cadet Omar-Cheïkh-Mirza, lequel, de son côté, avait cédé pendant un certain temps Khodjend et Ouratipa à Sultan-Ahmed-Mirza.

environs de Samarkand, dépendant d'Ouchrouçana, sur la route de Fergana.

1. Khâs est situé entre Ouratipa et Tachkend.

2. Il s'agit ici, si je ne me trompe, de la région qui s'étend au nord-est de Samarkand, sur le versant oriental de l'*Ak-Tag*.

Il avait eu deux fils, morts tous les deux en bas âge, plus cinq filles, dont quatre avaient pour mère Koutouk-Begum. L'aînée de toutes était Râbi'eh-Sultan-Begum, qu'on appelait *Kara-Gueuz-Begum*. Il l'avait mariée, de son vivant, à Sultan-Mahmoud-Khan. Elle en avait eu un fils, nommé Baba-Khan, qui était un jeune homme de grande valeur. A l'époque où les Euzbegs tuèrent le khan à Khodjend, ils firent aussi périr son fils, en même temps que plusieurs autres adolescents. Quant à la mère, après la mort de Sultan-Mahmoud-Khan, elle devint la femme de Djâni-Beg-Sultan. — La seconde fille était Sâliheh-Sultan-Begum, surnommée *Ak-Begum*. Après la mort de Sultan-Ahmed-Mirza, Sultan-Mahmoud-Mirza la fit épouser à son fils aîné, Sultan-Mes'oud-Mirza, et donna de grandes fêtes à cette occasion. Plus tard cette princesse fut conduite à Kachgar avec Châh-Begum et Mihr-Nigâr-Khanum. — La troisième était Aïcheh-Sultan-Begum. Lorsque je vins à Samarkand, n'étant encore âgé que de cinq ans, on la demanda pour m'être fiancée. Plus tard, au milieu des vicissitudes aventureuses de ma jeunesse, elle se rendit à Khodjend où je l'épousai. Lorsque je pris Samarkand pour la seconde fois, j'avais d'elle une petite fille qui entra dans la miséricorde de Dieu quelques jours après. Peu de temps avant la destruction de Tachkend, elle me quitta d'après les suggestions de sa sœur aînée. — La quatrième était Sultan-Begum, que Sultan-Ali-Mirza avait

Page 25.

épousée. Après lui elle était devenue la femme de Timour-Sultan, puis enfin de Mehdi-Sultan. — La plus jeune de toutes ses filles était Ma'soumeh-Sultan-Begum. Sa mère, Habibeh-Sultan, sortait de la tribu d'Argoun, étant fille d'un frère de Sultan-Argoun. A l'époque où je me rendais dans le Khoraçân, je la vis, et, l'ayant trouvée à mon goût, je la demandai; puis je la conduisis à Kaboul où je l'épousai. Elle mit au monde une fille; mais elle mourut à cette occasion des suites d'une couche laborieuse. On donna à l'enfant le nom de sa mère. Parmi ses femmes, il faut citer d'abord Mihr-Nigâr-Khanum, celle-là même qu'avait demandée Sultan-Abou-Se'id-Mirza. C'était la fille aînée de Younous-Khan et la sœur aînée de ma mère. — Tarkhan-Begum, issue de la tribu de *Tarkhan*. — Koutouk-Begum, sœur de lait de Tarkhan-Begum. Sultan-Ahmed-Mirza l'avait épousée par amour. Elle en était très-aimée et avait beaucoup d'empire sur lui. Elle buvait du vin. Tant qu'elle vécut, Sultan-Ahmed-Mirza n'eut de rapports avec aucune autre femme. A la fin cependant il la fit mourir, et se délivra ainsi des scènes de
Page 26. violence qu'elle lui faisait. — Khan-Zâdeh-Begum, l'une des princesses issues des khans de Termiz. Lorsque je m'étais rendu à Samarkand, à l'âge de cinq ans, et que je m'y étais rencontré avec Sultan-Ahmed-Mirza, ce prince l'avait épousée. Elle n'avait pas encore quitté son voile, suivant l'usage des Turkes, et c'est moi que l'on avait chargé de le lui le-

ver. — Letifeh-Begum, petite-fille d'Ahmed-Hadji-Beg. Après la mort du mirza, Hamzah-Sultan l'épousa et en eut trois fils. Lorsque je m'emparai de Hiçâr, après avoir battu les sultans commandés par Hamzah-Sultan et Timour-Sultan, beaucoup de fils de sultans se trouvaient auprès de ces trois princes; je les mis tous en liberté. — Habibeh-Sultan-Begum, fille du frère de Sultan-Argoun.

Parmi ses émirs, il faut citer : 1° Djâni-Beg-Douldaï, frère cadet de Sultan-Melik-Kachgari. Sultan-Abou-Se'id-Mirza lui avait donné le gouvernement de Samarkand et la grande-maîtrise du palais de Sultan-Ahmed-Mirza, en lui conférant le titre de *grand chambellan*.

C'était un homme singulier et de manières extraordinaires. On cite de lui une foule de traits on ne peut plus curieux. On raconte, entre autres anecdotes, que, tandis qu'il était gouverneur de Samarkand, il reçut la visite d'un ambassadeur Euzbeg, célèbre parmi ses compatriotes pour sa force prodigieuse. Or, il faut savoir que chez les Euzbegs le mot *bouka* signifie un athlète. Djâni-Beg dit donc à l'ambassadeur : « Es-tu *bouka?* si tu l'es, viens, luttons ensemble. » Celui-ci eut beau s'en défendre, l'autre n'en démordit pas. Ils luttèrent donc, et Djâni-Beg renversa son adversaire. C'était un homme de grand cœur.

2° Ahmed-Hadji-Beg, fils de Sultan-Melik-Kachgari. Sultan-Abou-Se'id-Mirza lui avait abandonné

pendant un certain temps le gouvernement de Hérat. Après la mort de Djâni-Beg, son oncle paternel, on lui donna le rang qu'avait occupé celui-ci, et on l'envoya à Samarkand. Il avait une bonne nature et des qualités tout à fait viriles. Il prenait le surnom poétique de *vefaï*. Il est l'auteur d'un *divân*, et ses vers ne sont pas mauvais. En voici un de lui :

« Je suis ivre, ô mon juge, épargne-moi aujourd'hui ; examine-moi le jour où tu me trouveras en pleine possession de mon intelligence. »

Page 27. Mir-Ali-Chir-Nevâï se trouvait avec Ahmed-Hadji-Beg à l'époque où celui-ci vint de Hérat à Samarkand. Lorsque Sultan-Huceïn-Mirza devint pâdichâh, Nevâï se rendit à Hérat où il trouva la plus grande considération. Ahmed-Hadji-Beg avait des écuries très-bien montées et était excellent cavalier. La plupart de ses chevaux étaient des élèves qu'il avait faits. Quant à lui, quoique homme de résolution et de cœur, sa capacité pour le commandement n'égalait pas son courage. Naturellement négligent, c'étaient ses serviteurs et les gens attachés à sa personne qui dirigeaient ses affaires les plus importantes. Lorsque Baï-Soungar-Mirza se battit dans Bokhara avec Sultan-Ali-Mirza et fut vaincu, Ahmed-Hadji-Beg tomba entre les mains de ses ennemis qui le firent mourir ignominieusement, en punition du meurtre de Dervich-Mohammed-Tarkhan dont il était accusé.

3° Dervich-Mohammed-Tarkhan, fils d'Ordou-

Bouga et oncle maternel par le sang de Sultan-Ahmed-Mirza et de Sultan-Mahmoud-Mirza. Il était le premier de tous les begs à la cour du mirza. C'était un bon musulman, homme simple, vivant comme un derviche, assidu à la lecture du koran. Il aimait beaucoup le jeu d'échecs et y excellait. Il possédait à un haut degré l'art de chasser au faucon, et était très-habile à le lancer. Parvenu au plus haut point de sa faveur, il périt misérablement, au milieu des troubles qui éclatèrent entre Baï-Soungar-Mirza et Sultan-Ali-Mirza.

4° Abd-ul-Ali-Tarkhan, proche parent de Dervich-Mohammed-Tarkhan, dont il avait épousé la sœur cadette, celle-là même qui fut mère de Bâki-Tarkhan. Quoique Dervich-Mohammed-Tarkhan lui fût bien supérieur par la naissance et le rang, ce nouveau Pharaon daignait à peine le regarder. Il exerça, pendant plusieurs années, le gouvernement de Bokhara. Les personnes de sa suite n'étaient pas moins de trois mille, et il les entretenait d'une manière très-généreuse. Les dons, les cadeaux, la tenue des conseils, la magnificence de la cour, les festins, les audiences publiques, tout était digne d'un roi. Avec cela, il se montrait dur et tyrannique, était vicieux et perdu de vanité. Cheïbâni-Khan, quoique ne faisant pas partie de sa maison, vécut quelque temps avec lui. Les sultans, petits ou grands, avaient été pour la plupart attachés à son service. Si Cheïbâni-Khan s'éleva à un si haut degré de puissance,

si tant de princes appartenant à d'anciennes familles virent leur fortune entièrement ruinée, la cause en doit être attribuée à Abd-ul-Ali-Tarkhan.

Page 28. 5° Seïd-Youçouf-Oglakdji. Son grand-père, descendait des Mongols.Ouloug-Beg-Mirza avait témoigné de la considération à son père. Pour lui, c'était un homme qui avait beaucoup de jugement et d'esprit de conduite, tout en étant doué de bravoure et d'énergie. Il excellait à jouer de la *kopouz* (sorte de guitare). Quand je vins pour la première fois à Kaboul, il se trouvait auprès de moi, et je le traitai avec infiniment d'égards; ce dont il était tout à fait digne. L'année même où je montai à cheval pour l'expédition de l'Hindoustân, j'avais laissé Youçouf-Beg à Kaboul. Ce fut précisément à cette époque qu'il mourut.

6° Dervich-Beg, qui descendait d'Ikou-Timour-Beg, favori de Timour-Beg. Il était attaché à Khodja-Obeïd-Allah. Il était instruit dans la musique et avait un certain talent d'exécution. Il était doué de dispositions naturelles pour la poésie. Lorsque Sultan-Ahmed-Mirza éprouva une défaite sur les bords du Tchir, Dervich-Beg se noya dans les eaux de ce fleuve.

7° Mohammed-Mezid-Tarkhan, frère cadet de père et de mère de Dervich-Mohammed-Tarkhan. Il fut gouverneur du Turkestân pendant plusieurs années, et c'est sur lui que Cheïbâni-Khan s'en empara. Il avait du jugement et de l'esprit de con-

duite; mais c'était un homme sans scrupule et vicieux. Lorsque j'avais pris Samarkand pour la deuxième et la troisième fois, il était venu se ranger à mes côtés, et je l'avais reçu avec beaucoup d'égards. Il périt à la bataille de *Gueul-Melik.*

8° Bâki-Tarkhan, fils d'Abd-ul-Ali-Tarkhan, et cousin paternel de Sultan-Ahmed-Mirza. Après son père, on lui avait donné le gouvernement de Bokhara. Du temps de Sultan-Ahmed-Mirza, il était parvenu à un haut degré de puissance. Les personnes attachées à sa maison n'étaient pas moins de cinq à six mille. Il ne se montrait pas très-obéissant et très-soumis envers Sultan-Ahmed-Mirza. Dans le combat qu'il livra à Cheïbâni-Khan, dans la forteresse de *Debouci* [1], il éprouva une défaite, à la suite de laquelle son adversaire marcha sur Bokhara et s'en rendit maître. Il était très-amateur de faucons, et il en possédait, dit-on, jusqu'à sept cents. Son caractère et ses manières n'avaient rien de remarquable. Né dans un rang princier, il avait été élevé pour le pouvoir. En retour de tous les bienfaits qu'il avait reçus de son père, Cheïbâni-Khan n'eut pour lui ni égard ni commisération. Il était dans une situation misé- Page 29.
rable et triste lorsqu'il quitta ce monde, dans la province d'Akhsi.

9° Sultan-Huceïn-Argoun, qui eut pendant un

1. Le *Merâcid* et Aboul-Fedâ écrivent « *Debouciyah.* » Cette place est située entre Samarkand et Bokhara.

certain temps le gouvernement de Kara-Gueul [1], d'où lui vint le surnom de Sultan-Huceïn-Karagueuli. Doué de beaucoup de jugement et d'esprit de conduite, il s'était montré très-assidu auprès de ma personne.

10° Koul-Mohammed-Bagdadi-Koutchin, qui avait de la virilité dans le caractère.

11° Abd-ul-Kerim-Achrat, Ouïgour d'origine, qui était grand chambellan à la cour de Sultan-Ahmed-Mirza. C'était un homme généreux et d'un caractère mâle.

Après la mort de Sultan-Ahmed-Mirza, les begs, d'un commun accord, dépêchèrent par la route des montagnes un courrier à Sultan-Mahmoud-Mirza, pour mander ce prince auprès d'eux. Cependant Melik-Mohammed-Mirza, fils de Minoutcheher-Mirza, frère aîné de Sultan-Abou-Se'id-Mirza, tourmenté par l'ambition de régner, s'étant adjoint un ramassis d'aventuriers et de gens sans aveu, se sépara du camp, et vint à Samarkand où il ne put rien faire; mais cette tentative n'eut d'autre résultat que de causer sa perte et celle de quelques princes innocents. Sultan-Mahmoud-Mirza ayant appris cette nouvelle, marcha aussitôt sur Samarkand où il monta sur le trône sans éprouver aucune opposition. Mais ce prince se laissa aller à plusieurs actes qui éloignèrent de lui les petits comme les grands, les sol-

1. A l'ouest de Bokhara.

dats et ses autres sujets. Tout d'abord, il fit conduire à *Gueuk-Seraï*, où on leur ôta la vie, Melik-Mohammed-Mirza, dont il a été question, fils de son oncle paternel et son propre gendre, et quatre autres mirza, dont quelques-uns n'avaient aucun droit au rang suprême et ne nourrissaient nullement l'ambition d'y arriver. Quoique Melik-Mohammed-Mirza fût légèrement coupable, on ne pouvait reprocher aux autres ni crime, ni faute quelconque. En second lieu, Sultan-Mahmoud-Mirza tenait, il est vrai, d'une main ferme, les rênes du gouvernement, se parait des dehors de la justice, et possédait la science de l'administration ; mais il avait un penchant naturel pour l'injustice et la débauche. A peine entré à Samarkand, il commença à régler les affaires publiques et les dépenses d'après des bases toutes nouvelles. Toutes les créatures de Khodja-Abd-Allah avaient précédemment employé leur influence à protéger les pauvres et les faibles contre les injustices Page 30.
et la tyrannie dans la répartition des dépenses et des charges. Non content de les accabler d'exactions, quoiqu'ils ne méritassent en rien un traitement si vexatoire, il étendit son oppression jusque sur les enfants du khodja. Ajoutons à cela que sa tyrannie et ses déréglements trouvaient des imitateurs dans ses begs et ses principaux officiers, comme dans ses serviteurs et les gens de sa suite. Les gens de Hiçâr, et spécialement ceux qui étaient au service de Khosrev-Châh, n'étaient occupés qu'à boire et à se

livrer à la débauche. C'était au point qu'un de ces derniers ayant entraîné de force une femme mariée, comme son mari fût allé demander justice à Khosrev-Châh, celui-ci répondit au plaignant : « Cette femme est avec toi depuis plusieurs années ; elle peut bien rester avec lui pendant quelques jours. » En outre, les bourgeois et les marchands, les Turks et les soldats eux-mêmes n'osaient pas sortir de leurs maisons dans la crainte que Sultan-Mahmoud-Mirza ne fît des mignons de leurs enfants imberbes. Les habitants de Samarkand qui, pendant vingt ans, du temps de Sultan-Ahmed-Mirza, avaient vécu dans la tranquillité et le calme, sous le règne de la justice et de la loi presque toujours triomphantes, grâce à l'influence du khodja, furent blessés du fond du cœur de tant de tyrannie et de déréglement. Petits et nobles, pauvres et humbles, tous élevèrent la voix dans un concert unanime d'imprécations et de malédictions.

« Méfie-toi des plaies cachées dans le fond des cœurs, qui tôt ou tard se montreront au grand jour ; ne jette pas le trouble dans une âme, car il ne faut qu'un soupir pour bouleverser tout un monde. »

La funeste influence de la tyrannie et du désordre ne lui permit pas de régner à Samarkand plus de cinq à six mois.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 900

(1494-1495).

Un ambassadeur, nommé Abd-ul-Kaddous, vint me trouver de la part de Sultan-Mahmoud-Mirza. Il m'apportait les cadeaux de noce de son fils aîné, Sultan-Mes'oud-Mirza, qui avait épousé au milieu des fêtes et des cérémonies d'usage Ak-Begum, seconde fille de Sultan-Ahmed-Mirza, frère aîné de Sultan-Mahmoud-Mirza. Ces cadeaux consistaient en amandes et en pistaches d'or et d'argent. Cet Page 31. ambassadeur, qui avait des liens de parenté avec Haçan-Ya'koub, n'était venu en réalité que pour engager ce dernier, par des promesses, dans les intérêts du mirza. Haçan-Ya'koub le congédia avec une réponse évasive; mais ses actes témoignaient qu'il était déjà gagné. En effet, cinq ou six mois plus tard, ses manières d'être changèrent complétement, et il commença une lutte ouverte avec ceux qui m'entouraient. Il en voulait venir à me renvoyer et à établir roi à ma place Djihân-Guir-Mirza. Ses procédés avec les autres émirs et les soldats étaient on ne peut plus mauvais, et il n'était personne qui ne fût au fait du but secret de ses menées. Khodja-Kâzi, Kâcim-Koutchin, Ali-Dost-Tagaï, Ouzoun-Haçan et quelques autres de mes partisans s'étant réunis auprès de ma grand'mère Içan-Devlet-

Begum, furent tous d'accord qu'il fallait mettre de côté Haçan-Ya'koub pour couper court à toutes ses intrigues. Il y en avait peu, parmi les femmes, qu'on pût comparer à ma grand'mère, Içan-Devlet-Begum, pour le jugement et le sens pratique. Très-intelligente et douée de beaucoup de capacité pour le gouvernement, la plupart des affaires importantes ne se décidaient que d'après ses conseils. Haçan-Ya'koub était dans le château, tandis que ma mère et ma grand'mère étaient dans le fort attenant à l'enceinte extérieure [1]. Pour mettre notre dessein à exécution, je montai à cheval et pris le chemin du château. De son côté, Haçan-Ya'koub était parti pour la chasse. Instruit de ce qui se passait, il se dirigea aussitôt vers Samarkand. Les personnes de sa suite et les begs qui tenaient son parti furent arrêtés. C'étaient Mohammed-Baker-Beg, Sultan-Mahmoud-Douldaï, père de Sultan-Mohammed-Douldaï, et quelques autres. On permit à plusieurs d'entre eux de se rendre à Samarkand. La charge de maître du palais et le gouvernement d'Endidjân furent donnés à Kâcim-Koutchin. Haçan-Ya'koub, poursuivant sa route vers Samarkand, alla jusqu'à Kend-i-Bâdâm; il y resta quelques jours, après lesquels il prit le chemin d'Akhsi pour y mettre à exé-

1. Le texte porte « *tchikarda idilar* ». J'ai lu, d'après la version persane « *tchakar* », qui signifie « un fort extérieur ». Ce mot, qui appartient au turk oriental, n'a pas été rendu par M. Leyden.

cution ses projets coupables. Il atteignait le district de Khoukan (Kokand) lorsque, informés de sa marche, nous envoyâmes à sa poursuite un corps de cavalerie légère avec quelques begs. Ceux-ci détachèrent en vedettes quelques hommes d'armes pour Page 32. éclairer leur marche. Haçan-Ya'koub, qui en fut averti, marcha contre eux à la faveur des ténèbres, et, tombant à l'improviste sur leur campement de nuit, il les assaillit d'une grêle de flèches. Dans la confusion de cette attaque nocturne, un trait lancé par ses propres gens le toucha lui-même. Atteint dans sa fuite, il tomba victime de ses propres œuvres avant d'avoir pu s'échapper.

« Quand tu as fait le mal, ne te crois jamais à l'abri des catastrophes, car le crime ne saurait échapper à une juste rétribution. »

Cette même année je commençai à m'abstenir des mets illicites (m. à m. douteux). J'étendis mes précautions jusqu'aux couteaux, aux cuillers et aux nappes. La prière de nuit elle-même fut rarement négligée.

Dans le mois de rebi'-ul-âkhir, un mal terrible étant venu visiter Sultan-Mahmoud-Mirza, il partit de ce monde dans l'espace de six jours, à l'âge de quarante-trois ans. Ce prince était né l'an 857 (1453). Il était le troisième fils d'Abou-Se'id-Mirza et était né de la même mère que Sultan-Ahmed-Mirza. C'était un homme d'une taille au-dessous de la médiocre, à la barbe clair-semée, corpulent, parlant peu.

Il avait de bonnes qualités. Il était très au fait de la science du gouvernement. Il ne négligeait jamais le précepte de la prière. Son administration était parfaitement bien réglée. Il ne se dépensait pas dans son gouvernement un *dirhem* ou un *dinâr* sans qu'il en eût connaissance. Jamais les gages de gens de sa suite n'avaient manqué d'être payés. Ses audiences, ses dons, ses distributions publiques de vivres, ses conseils étaient magnifiques; tout y était parfaitement disposé suivant les principes qu'il avait posés. Quelque règlement et quelque loi qu'il eût établis, personne, qu'il fût soldat ou simple citoyen, n'y contrevenait jamais. Dans les premiers temps, il était passionné pour la chasse au faucon; plus tard il chassa beaucoup le *behlem* (espèce d'antilope). Il était très-adonné à des œuvres d'iniquité et de corruption. Il buvait continuellement du vin et entretenait presque toujours des mignons. A quelque endroit de sa domination qu'il se trouvât de beaux garçons imberbes et dans la fleur de la jeunesse, il les faisait venir par n'importe quel moyen pour se les attacher comme mignons. Il avait consacré à cet usage non-seulement les fils de ses begs et leurs frères de lait, mais encore les enfants de ses propres frères de lait. Cette détestable pratique était devenue d'un usage tellement général, de son temps, qu'il n'y avait personne qui ne voulût avoir ses mi-
Page 11. gnons. On tenait à honneur d'en entretenir; et c'était une honte de n'en point avoir. Ce fut en

punition de tant de désordres que les enfants de Sultan-Mahmoud-Mirza moururent tous dans leur jeune âge. Ce prince avait un goût naturel pour la poésie et il avait composé un divan; mais ses vers étaient plats et dénués de sel : mieux vaut n'en pas produire que d'en produire de cette espèce. C'était un homme de peu de foi et qui traitait avec mépris le vénérable Khodja-Obeïd-Allah. Il était sans cœur et n'avait guère le sentiment de sa dignité. Il était toujours entouré de bouffons et de gens sans vergogne qui commettaient toutes sortes d'actes vilains et détestables en plein divan et en public. Il parlait mal, et on ne saisissait pas du premier coup ce qu'il voulait dire.

Il avait livré deux batailles rangées, et toutes les deux contre Sultan-Huceïn-Mirza : la première, à Esterâbâd, où il avait été vaincu; la seconde, dans les environs d'Endekhoud[1], dans un lieu appelé *tchekmen*, où il avait encore été battu. A deux reprises différentes, il avait porté la guerre sainte dans le pays des infidèles, au sud de Badakhchân. C'est pour cela qu'en tête de ses firmans il prenait le titre de Sultan-Mahmoud-Gâzi.

Sultan-Abou-Se'id-Mirza lui avait donné Esterâbâd. Après sa défaite dans l'Irâk il vint dans le Khoraçân. Kanber-Ali-Beg, qui était alors gouverneur de Hiçâr, s'était mis à la tête de l'armée de l'Inde,

1. Cette ville se trouve au sud de l'Oxus entre Balkh et Merv.

par ordre de Sultan-Abou-Se'id-Mirza, et cheminait dans la direction de l'Irâk sur les traces du mirza fugitif. Ayant fait sa jonction avec lui, tous deux se rendirent auprès de Sultan-Huceïn-Mirza. A cette nouvelle les habitants du Khoraçân s'insurgèrent et expulsèrent Sultan-Mahmoud-Mirza de leur territoire. Ce prince se retira alors à Samarkand, chez Sultan-Ahmed-Mirza. Quelques mois après, Seïd-Bedr, Khosrev-Châh et d'autres hommes d'armes, sous la conduite d'Ahmed-Muchtâk, s'emparèrent de sa personne et s'enfuirent à Hiçâr, auprès de Kanber-Ali-Beg. Depuis cette époque tout le pays qui est situé au midi de Kahlouga et du mont Kouhten [1], comme Termiz, Djagâniân, Hiçâr, Khottalân, Koundouz, Badakhchân, jusqu'à l'Hindou-Kouch, resta au pouvoir de Sultan-Mahmoud-Mirza. Après la mort de son frère aîné, Sultan-Ahmed-Mirza, les
Page 34. possessions de ce dernier tombèrent également entre ses mains.

Il avait eu cinq fils et onze filles. De tous ses enfants, l'aîné était Sultan-Mes'oud-Mirza, dont la mère, Khan-Zâdeh-Begum, était fille de Mir-Buzurg de Termiz. Son second fils était Baï-Soungar-Mirza, qui avait pour mère Pecheh-Begum. Le troisième était Sultan-Ali-Mirza, dont la mère, Zohrah-Begui-Aga,

1. Kalouga et non Kouhka, comme porte le texte imprimé, est le nom d'un défilé célèbre dans le Kara-Tag entre Kech et Hiçâr; le Kouhten semble être une ramification du Kara-Tag.

était une concubine. Le quatrième, Sultan-Huceïn-Mirza, avait pour mère Khan-Zâdeh-Begum, petite-fille de Mir-Buzurg. Il était mort du vivant même du mirza, n'étant âgé que de treize ans. Le cinquième était Sultan-Veïs-Mirza, dont la mère, Sultan-Nigâr-Khanum, était fille de Younous-Khan et sœur cadette de ma propre mère. Chacun des événements qui concernent ces quatre mirza sera raconté en son temps dans ces mémoires.

Parmi ses filles, il y en avait trois qui étaient nées de la même mère que Baï-Soungar-Mirza. Il avait donné en mariage l'aînée de celles-ci à Melik-Mohammed-Mirza, fils de Minoutcheher-Mirza, son oncle paternel. Cinq autres de ses filles étaient nées de Khan-Zâdeh-Begum, petite-fille de Mir-Buzurg. L'aînée de celles-ci fut mariée à Aba-Bekr-Kachgari, après la mort de son père. La seconde était Begueh-Begum. Quand Sultan-Huceïn-Mirza assiégeait Hiçâr, il prit cette princesse pour l'un de ses fils, Haïder-Mirza, né de Païendeh-Sultan-Begum, fille de Sultan-Abou-Se'id-Mirza. A la suite de cette alliance, il fit la paix et leva le siége de la place. La troisième se nommait Ak-Begum. La quatrième était Aï-Begum. Elle avait été fiancée à Djihân-Guir-Mirza, fils d'Omar-Cheïkh-Mirza, alors que son père l'envoyait avec les troupes d'Endidjân au secours de Koundouz contre laquelle marchait Sultan-Huceïn-Mirza. L'an 910 (1504-1505) à l'époque où Bâki-Djagâniâni vint se mettre à mon service sur

les bords de l'Amou, ces princesses, qui se trouvaient avec leur mère à Termiz, accompagnèrent celui-ci et se joignirent à moi. Une fois à Kâhmerd, Djihân-Guir-Mirza épousa sa fiancée, dont il eut une fille qui se trouve actuellement dans le pays de Badakhchân avec sa grand'mère Khan-Zâdeh-Begum. La cinquième était Zeïneb-Sultan-Begum. Page 35. Lorsque je m'emparai de Kaboul, je l'épousai sur les instances de ma mère, Koutlouk-Nigâr-Khanum. Je n'eus pas lieu d'en être très-satisfait. Deux ou trois ans plus tard, elle mourut d'un furoncle. Parmi les filles de Sultan-Mahmoud-Mirza, il faut encore citer Makhdoum-Sultan-Begum, sœur aînée de mère de Sultan-Ali-Mirza, résidant actuellement dans le pays de Badakhchân, et enfin deux autres princesses nées de concubines, l'une nommée Redjeb-Sultan, l'autre Muhibb-Sultan.

La première de ses femmes était Khan-Zâdeh-Begum, fille de Mir-Buzurg. Il l'aimait beaucoup et en avait eu Mes'oud-Mirza. Sa mort lui avait causé une vive affliction. Après elle, il épousa une petite-fille de Mir-Buzurg, fille d'un frère de Khan-Zâdeh-Begum, et portant elle-même ce nom. Il en eut cinq filles et un fils. — Une autre de ses femmes était Pecheh-Begum, fille d'Ali-Chir-Beg, l'un des begs turkmans de la tribu Kara-Koïlouk-Beharli. Mohammed-Mirza, fils de Djihân-Châh-Mirza-Bavâni-Kara-Koïlouk, l'avait épousée le premier. Lorsque Ouzoun-Haçan-Ak-Koïlouk avait pris l'Azerbaïdjân

et l'Irâk aux fils de ce Djihân-Châh, les enfants d'Ali-Chir-Beg, accompagnés de quatre à cinq mille chefs de famille de Turkmans Kara-Koïlouk, étaient venus se mettre au service de Sultan-Abou-Se'id-Mirza; puis, après la défaite de ce dernier, ils s'étaient rendus dans ces contrées (au nord de l'Amou). A l'époque où Sultan-Mahmoud-Mirza arriva à Hiçâr, venant de Samarkand, ils passèrent à son service. Ce fut alors que le mirza épousa cette Pecheh-Begum, dont il eut un fils et trois filles. — La dernière de ces femmes était Sultan-Nigâr-Khanum, sur la naissance de laquelle nous avons donné des détails, en parlant des événements relatifs aux khans. — Il avait un grand nombre de concubines, parmi lesquelles il affectionnait surtout Zohrah-Begui-Aga, qui était Euzbegue de naissance. Il l'avait prise du vivant de Sultan-Abou-Se'id-Mirza, et lorsque lui-même était encore jeune. Elle était la mère d'un fils et d'une fille. De toutes ses autres concubines, il en était encore deux qui lui avaient donné chacune une fille, dont il a été question.

Parmi ses émirs, il faut citer d'abord Khosrev-Châh. Il était originaire du Turkestân et appartenait Page 36. à une tribu du Kiptchak. Dans sa jeunesse il avait rempli des fonctions intimes auprès des begs des Tarkhan; il y avait même joué le rôle de mignon. Plus tard il entra au service de Mezid-Beg-Argoun, qui le traita avec beaucoup d'égards. Il accompagnait Sultan-Mahmoud-Mirza dans la désastreuse

expédition de l'Irâk, et les services qu'il lui rendit pendant la route lui méritèrent une grande faveur de la part de ce prince. Dans la suite, il s'éleva à un haut degré de puissance. Du temps de Sultan-Mahmoud-Mirza, le nombre des gens de sa maison s'élevait à cinq ou six mille. Le pays de Badakhchân, des bords de l'Amou jusqu'à l'Hindou-Kouch, dépendait de lui et était entièrement sous sa main. Il faisait de larges distributions de vivres et se montrait très-libéral. S'il déployait une grande énergie pour se procurer toutes les ressources de la vie, il n'était pas moins grand et magnifique dans l'usage qu'il en faisait. Après la mort de Sultan-Mahmoud-Mirza, et du vivant de ses enfants, il continua à progresser en puissance. Ceux qui étaient attachés à sa fortune approchaient du nombre de vingt mille. Quoiqu'il fût fidèle au précepte du *namâz* (la prière canonique) et qu'il se soumît aux règles de l'abstinence, c'était un homme à l'âme noire et corrompue, dépourvu d'intelligence, d'un esprit lourd, sans foi, ignorant les droits de la reconnaissance. Pour les biens de ce bas-monde passager, il fit aveugler l'un des enfants de son bienfaiteur qui l'avait couvert de sa protection et fit mourir l'autre : par là il se rendit coupable d'un grand péché aux yeux de Dieu et digne de réprobation devant les hommes; il attira sur sa tête la malédiction et l'anathème jusqu'au jour de la résurrection; et des actes si criminels, il les commit, disons-nous, pour les intérêts de ce

monde qui ne fait que passer. Possesseur de territoires si florissants, à la tête d'une si grande quantité de serviteurs armés de pied en cap, il ne se commit jamais à lutter même contre une poule. Nous reparlerons de lui dans le cours de ces *Mémoires*.

2° Mohammed-Iltchi-Bouga, qui était *Koutchin*[1]. Lors du combat contre les Hezâreh[2], à la porte de Balkh, il s'escrima à coups de poing, par bravade, en présence d'Abou-Se'id-Mirza. C'était un homme d'une mâle énergie. Il ne quittait jamais le mirza, qui n'agissait que d'après ses conseils. Dans le temps où Sultan-Huceïn-Mirza assiégeait Koundouz, il osa, par rivalité contre Khosrev-Châh, sortir sans armes et à la tête de quelques personnes pour tenter une attaque de nuit qui ne réussit pas. Que pouvait-il faire, en effet, dans de pareilles conditions, contre une armée si nombreuse? Poursuivi de près par l'ennemi, il se jeta à l'eau, où il se noya. Page 37.

3° Eioub, qui servait auprès de Sultan-Abou-Se'id-Mirza, dans la troupe des pages du Khoraçân. Homme d'énergie, il était beg-gouverneur de Baï-Soungar-Mirza. Recherché dans sa nourriture et ses vêtements, il était grand amateur de plaisanteries et de contes fantastiques. Sultan-Mahmoud-

1. *Koutchin* doit être pris ici comme le nom d'une famille ou d'une tribu.

2. La version persane porte « *der djeng-i-hezâresp*, » lors du combat livré à Hezâresp.

Mirza lui donnait le sobriquet de *bi-haïâ* (sans honte).

4° Veli, frère cadet de père et de mère de Khosrev-Châh. Il entretenait avec beaucoup de soin ceux qui étaient à son service. Il fut cause qu'on aveugla Sultan-Mes'oud-Mirza, et qu'on mit à mort Baï-Soungar-Mirza. Il médisait de tout le monde, était mauvaise langue et aimait à tenir de méchants propos. Plein de complaisance pour lui-même, il n'était cependant qu'une pauvre cervelle. En tout et pour tout, il n'acceptait jamais que sa propre personnalité. Lorsque je revins de Koundouz et, qu'après avoir séparé Khosrev-Châh de tous ses partisans, dans les environs de Douchi, je lui laissai la liberté de s'en aller, celui-ci, qui craignait les Euzbegs, se rendit à Enderâb[1] et à Serâb, d'où ayant battu et pillé les *Aïmak*[2] de ces cantons, il vint à Kaboul en protestant de son innocence. Quant à Veli, il alla trouver Cheïbâni-Khan, qui lui fit couper la tête dans la ville de Samarkand.

5° Cheïkh-Abd-Allah-Berlas. Il avait épousé une fille de Châh-Sultan-Mahmoud, qui se trouvait être la tante maternelle d'Abou-Bekr-Mirza et de Sultan-Mahmoud-Khan. Il portait des vêtements serrés et étroits. C'était un homme d'une bonne nature et doué de qualités essentielles.

1. Cette ville est située entre Balkh et Gaznin et est traversée par les caravanes qui se rendent à Kaboul.

2. On désigne sous ce nom les tribus de ces cantons qui se livrent principalement à l'élève du bétail.

6° Mahmoud-Berlas, de la tribu des *Berlas-noundak*. Il avait été beg au service de Sultan-Abou-Se'id-Mirza. Ce prince, après avoir assujetti l'Irâk à sa domination, avait donné la ville de Kermân à Mahmoud-Berlas. Lorsque Mezid-Beg-Argoun et les begs turkmans-karakoïlouk, réunis à Abou-Bekr-Mirza, marchèrent sur Hiçâr, contre Sultan-Mahmoud-Mirza, celui-ci se réfugia à Samarkand, auprès de son frère aîné. Quant à Mahmoud-Berlas, il ne rendit pas Hiçâr, qu'il sut conserver intacte. Il était poëte et il avait composé un divan.

Après la mort de Sultan-Mahmoud-Mirza, Khosrev-Châh, cachant à tout le monde cet événement, s'empara du trésor. Mais un fait de ce genre n'étant pas de nature à rester caché, la nouvelle s'en répandit bientôt dans toute la ville. Comme ce jour- Page 38.
là se trouvait précisément être une grande fête pour les habitants de Samarkand, les soldats et le reste de la population se disposèrent à fondre sur Khosrev-Châh. Ahmed-Hadji-Beg et les Tarkhan-begs, comprimant le tumulte, firent sortir Khosrev-Châh et l'envoyèrent à Hiçâr. Sultan-Mahmoud-Mirza, de son vivant, avait donné cette ville à son fils aîné, Sultan-Mes'oud-Mirza, et Bokhara à Baï-Soungar-Mirza, et leur avait permis de se rendre à leur gouvernement : aucun d'eux n'était donc présent dans ces circonstances. Après avoir fait sortir Khosrev-Châh, les begs de Samarkand et de Hiçâr, d'un commun accord, dépêchèrent un envoyé à Bokhara,

auprès de Baï-Soungar-Mirza, et firent venir le prince, qu'ils installèrent sur le trône de Samarkand. Baï-Soungar-Mirza, à son avénement au pouvoir, était âgé de dix-huit ans. Sur ces entrefaites, Sultan-Mahmoud-Khan, excité par Sultan-Djouneïd-Berlas avec quelques-uns des grands de Samarkand, se mit à la tête d'une armée pour s'emparer de cette ville, et s'avança jusqu'aux environs de Kunbaï. De son côté, Baï-Soungar-Mirza sortit de Samarkand avec une armée nombreuse, puissante et bien équipée, et livra bataille à son ennemi non loin de Kunbaï. Haïder-Keukultach, le champion de l'armée mongole, était à l'avant-garde. Lui et ses hommes étant descendus de cheval, étaient occupés à faire pleuvoir sur l'ennemi une grêle de flèches. Une nombreuse troupe des guerriers de Samarkand et de Hiçâr, bien armés et remplis d'ardeur, arrivant au galop, les hommes qui avaient quitté leurs montures sous le commandement de Haïder-Beg furent foulés aux pieds des chevaux. Les Mongols, affaiblis par la défaite de leur avant-garde, ne purent pas soutenir le combat et furent mis en déroute. Beaucoup d'entre eux furent tués sur le champ de bataille ; un si grand nombre d'autres furent exécutés en présence de Baï-Soungar-Mirza[1], que l'entassement des cadavres força à déplacer sa tente quatre fois de suite.

1. Ce qui suit est en persan dans le texte original et a subi des altérations. J'ai rétabli le passage d'après la version persane.

Dans le même temps, Ibrahim-Sarou, qui, après avoir été au service de mon père, où il était parvenu au rang d'émir, en avait été chassé pour une faute, entra dans Asfera[1], y récita la prière publique au nom de Baï-Soungar-Mirza, et se mit en hostilité directe contre moi. Ayant à cœur de comprimer cette révolte, mon armée monta à cheval dans le mois de cha'bân, et vint camper devant Asfera. Ce jour-là même et à peine arrivés, nos jeunes guerriers voulant faire parade de leur courage, s'emparèrent d'un ouvrage fortifié que les ennemis avaient élevé sur le flanc de l'ancienne citadelle. Dans ce combat, Seïd-Kâcim, le maître du palais (ichik-aga), devança tous les autres le sabre à la main. Sultan-Ahmed-Tenbel fit aussi des prodiges de valeur à l'exemple de Mohammed-Dost-Tagaï, mais ce fut Seïd-Kâcim qui gagna le prix de la bravoure (oulouch). C'est un privilége ancien parmi les Mongols, et dont jouit dans les festins publics et les repas quiconque est sorti du milieu des rangs pour faire le coup de sabre contre l'ennemi. Lorsque j'allai voir à Chârokhiyah mon oncle maternel, Sultan-Mahmoud-Khan, Seïd-Kâcim était honoré de cette distinction. Le premier jour, un coup d'arbalète atteignit Khoda-Berdi, mon gouverneur, et le tua. Comme nos braves s'étaient précipités dans le combat sans armes défensives, Page 59.

1. Cette ville se trouve au sud de Kokan et sur la rivière qui porte son nom, laquelle est un des affluents du Seïhoun.

beaucoup d'entre eux furent tués, et quelques-uns en revinrent blessés. Du côté d'Ibrahim-Sarou était un arbalétrier, très-bon tireur, et qui n'avait pas son pareil : ce fut lui qui atteignit la plupart des miens. Après la prise de la place, il entra à mon service[1].

Comme le siége traînait en longueur, j'ordonnai de construire des fortins (*ser-koub*) en deux ou trois endroits, de pratiquer des mines et de faire tous les efforts possibles pour hâter la reddition de la place. L'investissement de la ville dura quarante jours, après lesquels Ibrahim-Sarou, ne pouvant plus tenir, eut recours à l'entremise de Khodja-Mevlâna-Kâzi pour faire sa soumission. Ce fut dans le mois de chewâl qu'il vint se rendre, le sabre et le carquois pendus au cou, et qu'il remit la place. La ville de Khodjend dépendait depuis longtemps des domaines d'Omar-Cheïkh-Mirza. Profitant de l'occasion qui se présentait, je marchai contre elle. Dans ses murs se trouvait Abd-ul-Vahhâb-Chigaoul, père d'Emir-Mogoul; à mon arrivée, il me remit la place sans difficulté.

Dans ces circonstances, Sultan-Mahmoud-Khan s'était rendu à Châhrokiyah. Lorsque, quelque temps auparavant, Sultan-Ahmed-Mirza était venu dans les environs d'Endidjân, le Khan, de son côté, avait été mettre le siége devant Akhsi, comme il a été dit plus haut. Il me vint à l'esprit que la parenté qui existait

1. Ici finit le fragment en langue persane.

entre nous était très-proche ; que le Khan était pour moi comme un père, comme un frère aîné ; que si j'allais lui faire ma cour, tous les nuages qui s'étaient élevés entre nous seraient dissipés ; qu'une pareille démarche ferait un très-bon effet de loin et de près sur tous ceux qui en entendraient parler ou qui en seraient témoins. En conséquence, je me rendis dans un jardin que Haïder-Beg avait fondé hors des murs de Châhrokiyah. Le Khan se tenait assis dans un vaste pavillon qu'il avait fait dresser au milieu du jardin. A mon entrée, je fis trois génuflexions. Lui, de son côté, se leva pour me faire honneur. Nous nous embrassâmes ; puis je retournai à ma place et je fis encore une génuflexion. Alors il m'appela auprès de lui et me montra beaucoup d'affection et de cordialité. Un ou deux jours après, je marchai dans la direction d'Akhsi et d'Endidjân, en passant par la montagne de *Kunderlik*[1]. Arrivé à Akhsi, je visitai le tombeau de mon père. Je partis d'Akhsi à l'heure Page 42. de la prière du vendredi, et passant par Bend-Salour, j'entrai à Endidjân, entre la prière du soir et celle du coucher. Cette route de Bend-Salour est de neuf *igadj*.

Parmi les nomades de la province d'Endidjân, il y a la tribu des *Djegreg* qui est nombreuse et compte au moins cinq ou six mille familles. Elle habite dans

1. Au lieu de « *Kunderlik dabani* » M. Leyden a traduit par « *Kunderlik and amâni*. » La version persane que j'ai sous les yeux ne porte ni l'un ni l'autre.



les montagnes qui se trouvent entre Fergana et Kachgar. Elle possède un grand nombre de chevaux et de moutons; plus, beaucoup de *koutas*, que l'on élève dans ces montagnes au lieu du bœuf ordinaire. Comme cette région est d'un accès difficile et située sur la frontière, ses habitants ne se prêtent pas facilement à payer de tribut. Je donnai un détachement à Kâcim-Beg et je l'envoyai contre les *Djegreg* pour y faire une razzia qui pût procurer des ressources à l'armée. Celui-ci partit et enleva environ vingt-cinq mille moutons et quinze cents chevaux qu'il partagea entre tous les soldats.

Au retour de cette expédition, l'armée marcha contre Ouratipa. Cette ville avait été longtemps au pouvoir d'Omar-Cheïkh ; mais elle était sortie de nos mains, l'année même de la mort du mirza. Pour le moment, elle renfermait dans ses murs Sultan-Ali-Mirza, frère cadet de Baï-Soungar-Mirza, qui y commandait pour lui. Ce prince, à la nouvelle de notre marche, s'enfuit seul dans la région montueuse de Mecikha [1], laissant dans la ville son gouverneur Cheïkh-Zoun-Noun. Pour nous, après avoir dépassé Khodjend et gagné la route même d'Ouratipa, nous députâmes Khalifeh à Cheïkh-Zoun-Noun comme porteur d'un message. Ce misérable insensé, sans donner aucune réponse convenable, fit saisir Khali-

1. Entre Samarkand et Khodjend, sur le versant occidental de l'*Ak-Tag*.

feh et ordonna qu'on le fit mourir. Mais Dieu ne le permit pas, et notre envoyé, réussissant à s'échapper, nous rejoignit deux ou trois jours plus tard, à pied et dépouillé de tout, après avoir supporté toute espèce de misères. Nous arrivâmes dans les environs d'Ouratipa. Comme l'hiver approchait, les habitants avaient enlevé toutes leurs récoltes et tous leurs vivres, ce qui nous força, quelques jours après, à reprendre le chemin d'Endidjân. A la suite de mon départ, les gens du khan marchèrent contre Ouratipa. Les défenseurs, incapables de résister, évacuèrent la place et s'en allèrent. Le khan en donna le gouvernement à Mohammed-Huceïn-Gourgan, qui l'a conservé de- Page 41.
puis cette époque jusqu'à l'an 908 (1502-1503).

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 901

(1495-1496).

Sultan-Huceïn-Mirza, à la tête d'une armée qu'il amenait du Khoraçân contre Hiçâr, arriva droit à Termiz pendant l'hiver. De son côté, Sultan-Mes'oud-Mirza, ayant réuni ses soldats, vint se poster en face de Termiz. Quant à Khosrev-Châh, il se fortifia dans Koundouz et envoya à l'armée son frère cadet Veli. Après avoir passé la plus grande partie de l'hiver sur le bord du fleuve (l'Oxus) sans pouvoir le traverser, Sultan-Huceïn-Mirza, qui était un souverain plein de ressources et très-expéri-

menté, décampa en remontant le fleuve dans la direction de Koundouz. Après avoir déjoué par ce mouvement la surveillance de l'armée qui lui barrait le chemin, il envoya à la passe de *Kelef* (en aval de Termiz) cinq à six mille hommes d'élite, sous le commandement d'Abd-ul-Letif-Bakhchi. Celui-ci, avant que l'ennemi ne s'en aperçût, traversa la passe avec ses soldats d'élite et occupa fortement le bord de la rivière. A peine la nouvelle de cet événement parvint-elle aux oreilles de Sultan-Mes'oud-Mirza, que Khosrev-Châh et Veli firent tous leurs efforts pour le déterminer à marcher sans délai contre le détachement qui avait effectué le passage; mais le sultan, soit manque de cœur, soit par suite des menées de Bâki-Djagâniâni, ennemi de Veli-Beg, bien loin de faire aucun mouvement en avant, se replia en désordre dans la direction de Hiçâr. Cependant Sultan-Huceïn-Mirza, ayant traversé le fleuve à son tour, envoya en coureurs contre Khosrev-Châh Bedi'-uz-Zemân-Mirza, Ibrahim-Huceïn, Mohammed-Buroundouk-Berlas et Zoun-Noun-Argoun; puis il expédia Muzaffer-Mirza dans la direction du Khottalân [1], tandis que lui-même marchait sur Hiçâr. Il en était tout proche lorsqu'il fut informé que Sultan-Mes'oud-Mirza, n'ayant pas trouvé à propos de rester dans Hiçâr, était parti pour Sa-

1. Cette région est située au nord de Badakhchân dont elle est séparée par le cours supérieur de l'Oxus.

markand, auprès de Baï-Soungar-Mirza, son frère cadet, par la route du Serv-Tag [1], en remontant le Kem-Roud; que Veli avait tiré vers le Khottalân; que Bâki-Djagâniâni, Mahmoud-Berlas et Sultan-Ahmed, père de Koutch-Beg, se fortifiaient dans Hiçâr. Hamzah-Sultan et Mehdi-Sultan, depuis plusieurs années déjà, s'étaient séparés de Cheïbâni-Khan et s'étaient mis au service de Sultan-Mahmoud-Mirza avec tous leurs Euzbegs. Mahmoud-Doglat, Sultan-Huceïn-Doglat, ainsi que tous les Mongols installés dans le gouvernement de Hiçâr, profitèrent de la confusion générale pour se retirer dans la direction du Kara-Tekin [2]. Page 42

Sultan-Huceïn-Mirza, ayant appris ces nouvelles, envoya à la poursuite de Sultan-Mes'oud-Mirza Aboul-Muhcin-Mirza et quelques soldats d'élite qui remontèrent la vallée du Kem-Roud. Ils atteignirent l'ennemi au moment où il pénétrait dans le défilé; mais ils ne purent pas lui faire grand'chose. Mirza-Beg-Frengui-Bâz fit bravement le coup de sabre dans cette course. Ibrahim-Tarkhan, Ya'koub-Eïoub furent expédiés avec un corps de troupes, dans la direction du Kara-Tekin, contre Hamzah-Sultan et

1. La version persane porte « Sereh-Tak ». Le Kemroud sort du *Kara-Tag* et coule vers Hiçâr. Peut-être n'est il que la rivière de Hiçâr elle-même?

2. Le Kara-Tekin est une vaste région située au sud des montagnes d'Asfera, s'étendant à l'est jusqu'au Boulout-Tag, à l'ouest jusqu'au Yar-Yaïlak et bornée au midi par le district de Hiçâr et le Khottalân.

les Mongols. Les ayant atteints dans le Kara-Tekin, ils leur livrèrent bataille. La cavalerie légère de Sultan-Huceïn-Mirza eut le dessus, démonta la plupart de ces begs, puis les laissa aller. Hamzah-Sultan, Mehdi-Sultan, Memak-Sultan, fils de Hamzah-Sultan, Mohammed-Doglat, connu plus tard sous le nom de Mohammed-Hiçâri, Sultan-Huceïn-Doglat, les Euzbegs qui dépendaient de ces sultans, les Mongols établis dans le gouvernement de Hiçâr et attachés au service de Sultan-Mahmoud-Mirza, tous vinrent de ce pas à Endidjân, dans le mois de ramazân, se présenter à moi. Dans cette occasion, j'étais assis sur un trône [1], suivant le cérémonial du souverain et des princes de la famille des Timourides. Au moment où parurent Hamzah-Sultan, Mehdi-Sultan et Memak-Sultan, je me levai pour leur faire honneur. Étant descendu de mon trône, nous nous embrassâmes, puis je les fis asseoir à ma droite [2]. Les Mongols, conduits par Mohammed-Hiçâri, vinrent à leur tour, et tous sans exception prirent le parti de s'attacher à mon service.

Cependant Sultan-Huceïn-Mirza, étant arrivé,

1. Le mot « *teuchek* » que j'ai rendu par « trône » signifie proprement « tenture, tapis ». Je crois qu'ici il désigne une sorte de matelas ou de couchette.

2. Le texte porte : « *ong kolda baguichda oltourgouzdoum* ». Le mot « *baguich* », que la version persane s'est bornée à reproduire, est turk et signifie « action de s'asseoir les genoux croisés ». C'est donc par inadvertance que les savants traducteurs anglais ont mis en note : « the baghish were probably cushions or carpets.

vint camper autour de la forteresse de Hiçâr, qu'il assiégea. Aussitôt il s'occupa avec une activité infatigable, de jour et de nuit, à pratiquer des mines, livrer des assauts, lancer des pierres, dresser des batteries. On pratiqua des mines dans quatre à cinq endroits différents. Celle qu'on avait ouverte à la porte qui est du côté de la ville était déjà très-avancée lorsque les assiégés qui, de leur côté, avaient ouvert une contre-mine, découvrirent ces travaux. Aussitôt ils dirigèrent d'en haut sur les travailleurs un jet de fumée. Ceux-ci ayant bouché l'ouverture, Page 41. la fumée remonta sur les assiégés, qui, se trouvant suffoqués, prirent la fuite. Eux, de leur côté, vidèrent dans la mine une quantité de jarres d'eau, ce qui contraignit les assiégeants à évacuer les travaux. Une autre fois un détachement de braves pleins d'ardeurs fit une sortie et mit en fuite les soldats qui gardaient la mine.

Du côté nord où était campé le mirza, on avait installé un canon et battu à coups redoublés une tour qui, se trouvant ruinée, s'écroula au moment de la prière du coucher. Quelques soldats d'élite, animés de zèle, demandèrent à marcher à l'ennemi; mais le mirza ne le permit pas, sous prétexte qu'il était nuit. Au lever de l'aurore les assiégés avaient complétement réparé la tour : on ne livra donc pas l'assaut le lendemain. Durant ces deux mois ou ces deux mois et demi, on se contenta de pousser en avant les travaux du siége, de prati-

quer des mines, d'élever des fortins, de lancer des projectiles; du reste, il n'y eut aucun fait d'armes remarquable.

Bedi'-uz-Zemân-Mirza, à la tête du détachement qu'on avait envoyé contre Khosrev-Châh, étant venu camper à trois ou quatre *igadj* au-dessous de Koundouz, Khosrev-Châh, s'étant mis sous les armes avec ses hommes, sortit de Koundouz, campa entre la ville et l'ennemi, puis vint fondre sur l'armée de Bedi'-uz-Zemân-Mirza. Celle-ci, qui comptait dans ses rangs tant de mirza, de serdar, de begs, dont les soldats n'étaient pas, il est vrai, le double des gens de Khosrev-Châh, mais étaient bien de moitié plus nombreux qu'eux, observant les lois d'une inqualifiable prudence, ne sortit pas de ses retranchements. Khosrev-Châh, en tenant compte des bons et des mauvais, des grands et des petits, n'avait pas avec lui plus de quatre à cinq mille hommes. Khosrev-Châh, qui, pour les biens passagers du monde, pour des partisans sujets à disparaître et infidèles, avait commis, de propos délibéré, tant de crimes et d'infamies, lui, qui s'était fait comme un drapeau de l'injustice et de la tyrannie, qui avait conquis tant de vastes provinces, qui avait trouvé le moyen d'entretenir tant de serviteurs et de clients, que dis-je? dont les gens à ses ordres et à sa solde avaient atteint, dans les derniers temps, le nombre de vingt à trente mille, qui avait ravi à leurs rois et à leurs princes légitimes tant de contrées et de districts; cet homme,

dont la vie avait été souillée de pareils actes, n'en conquit pas moins, au degré où nous le voyons, la réputation de général, tandis que ses soldats s'illustrèrent par leur bravoure. Au contraire, ceux qui, n'osant pas sortir de leurs retranchements, firent preuve de couardise, devinrent la risée publique par leur lâcheté! Bedi'-uz-Zemân-Mirza ayant décampé se transporta avec beaucoup de peine au *grand jardin* de Tâlekân[1] où il s'installa. Quant à Khosrev-Châh, il s'était retiré dans la forteresse de Koundouz et il avait envoyé à Iskemich[2], à Fuloul et aux abords de cette région montagneuse, son frère cadet Veli, à la tête d'un détachement de soldats d'élite, pour menacer et harceler l'ennemi en rase campagne. De son côté, Muhibb-Ali-Kourtchi, ayant pris quelques hommes choisis, fondit avec impétuosité sur ceux qui se trouvaient près du bord de la rivière de Khottalân, en renversa plusieurs, coupa un certain nombre de têtes et s'en alla. A la suite de cet événement, Sidim-Ali-Derbân, Kouli-Beg, son frère cadet, et Behloul-Eïoub voulant calmer la fougue des vainqueurs, s'avancèrent avec des troupes d'élite et en vinrent aux mains avec eux

Page 44.

1. Le Tâlekân dont il s'agit ici est à soixante milles environ au-dessus de Koundouz et ne doit pas être confondu avec la ville du même nom, que le *Merâcid* place entre Balkh et Merv-Roud.

2. Iskemich et Fuloul, que la version persane nomme Khuloul, se trouvent au-dessus de Koundouz sur une branche de la rivière Ak-Seraï.

dans les environs de Khodja-Djengal [1], au pied du mont *Anber*, à l'endroit même d'où l'armée du Khoraçân avait décampé. L'ennemi s'étant présenté en grand nombre renversa complétmeent Sidim-Ali, Kouli-Baba et une partie de leurs braves. La nouvelle de ce malheur parvint à la connaissance de Sultan-Huceïn-Mirza. L'armée campée devant Hiçâr avait à souffrir des pluies du printemps. Mahmoud-Berlas vint de la part des assiégés pour jeter les fondements d'un accord. Du côté des assiégeants, Hadji-Pir-Bakavoul, les grands officiers du palais ainsi que tout ce qui se trouvait là de musiciens et de chanteurs, allèrent chercher la fille aînée de Sultan-Mahmoud-Mirza, née de Khan-Zâdeh-Begum pour Haïder-Mirza, qui, étant né de Païendeh-Sultan-Begum, était petit-fils, par sa mère, de Sultan-Abou-Se'id-Mirza. Ensuite l'armée décampa de devant Hiçâr et prit la route de Koundouz. Quand on y fut parvenu, on accomplit quelques opérations préliminaires et on s'installa comme pour un siége régulier. A la fin, Bedi'-uz-Zemân-Mirza s'interposa et conclut une convention, grâce à laquelle les soldats des deux partis qui se trouvaient hors des rangs furent échangés et on s'en retourna. Si Khosrev-Châh parvint à un si haut degré de puissance, s'il fut en mesure de commettre tant d'actes exorbitants, il faut

1. A quatorze milles en aval de Tâlekân sur la rivière de ce nom. La version persane porte « Khodja-Djengân. »

en rechercher la cause dans l'insuccès de ces deux expéditions que fit contre lui Sultan-Huceïn-Mirza et dont il revint sans avoir pu se rendre maître de sa personne. Quant à ce prince, une fois arrivé à Balkh, il en confia le gouvernement à Bedi'-uz-Zemân-Mirza, pour pouvoir s'appliquer lui-même exclusivement aux affaires du Mâ-Verân-Nahar. En même temps il donna le gouvernement d'Ester-Abâd, qui avait appartenu à Bedi'-uz-Zemân-Mirza, à Muzaffer-Huceïn-Mirza. Tous les deux furent Page 45.
admis, dans la même audience, à venir faire leur hommage pour Balkh et Ester-Abâd. Cet arrangement produisit de l'irritation chez Bedi'-uz-Zemân-Mirza et fut l'origine de discordes et de troubles qui se prolongèrent pendant tant d'années.

Dans le mois de ramazân de la même année, il y eut à Samarkand une sédition des *Tarkhani*, à la suite des circonstances suivantes :

Baï-Soungar-Mirza, qui entretenait les relations les plus suivies avec les begs et les soldats de Hiçâr, ne vivait pas à beaucoup près sur le même pied avec les begs et les soldats de Samarkand. Cheïkh-Abd-Allah-Berlas était alors grand maître du palais. Ses enfants avaient conquis auprès du prince un tel degré d'intimité, qu'il n'était comparable qu'à l'union qui existe entre l'amant et sa maîtresse. Les begs de Tarkhan et quelques-uns de ceux de Samarkand en conçurent de l'ombrage. Dervich-Mohammed-Tarkhan sortit de Bokhara, fit venir de Karchi Sul-

tan-Ali-Mirza qu'il proclama pâdichâh, et tous ensemble se rendirent au *jardin neuf*, où, ayant traité en prisonnier Baï-Soungar-Mirza qui s'y trouvait alors, ils le séparèrent de tous ses gens et le conduisirent au château. Là on fit asseoir les deux mirza dans un même endroit. Dans l'après-midi, au moment de la prière, on imagina de transporter Baï-Soungar-Mirza au *Gueuk-Seraï*. Ce prince, sous prétexte de satisfaire un besoin, entra dans un cabinet dépendant des bâtiments qui se trouvent au nord-est du jardin du palais. Les Tarkhan se tenaient à la porte du cabinet, où n'étaient entrés avec le mirza que Mohammed-Kouli-Koutchin et Haçan-Cherbetdji. Or, sur les derrières de ce cabinet se trouvait une porte donnant accès hors de la cour et au travers de laquelle on avait élevé une barricade de bois [1]. Le mirza renversa cette barricade, s'échappa du cabinet, sortit du rempart par un aqueduc qui donne sur la face du château dite *Gatfer*, se jeta en bas du chemin couvert (*doutehi*) et se réfugia dans le quartier de *Khodja-Kefcher* chez Khodjakeh-Khodja. Ceux qui se tenaient à la porte des latrines, après avoir attendu un certain temps, s'aperçurent que le mirza avait pris la fuite. Le lendemain les Tarkhan, s'étant rassemblés, se rendirent à la demeure de Khodjakeh-Khodja. Celui-ci nia

1. La version persane porte « *Khicht,* » brique, au lieu de « *Khachab,* » bois, ce qui vaut peut-être mieux.

que le fugitif fût chez lui. Ceux-ci, de leur côté, ne purent pas forcer la maison ; car le Khodja était trop haut placé pour qu'ils employassent la violence à son égard. Un ou deux jours après, Khodja-Aboul- Page 46. Mekârim, Ahmed-Hadji-Beg et quelques uns des begs, des officiers et des soldats suivis de toute la population de la ville, fondirent en masse sur la maison de Khodja, en retirèrent le mirza et assiégèrent Sultan-Ali-Mirza et les Tarkhan dans le château. Ceux-ci n'y purent pas tenir même un seul jour. Mohammed-Mirza-Tarkhan en sortit par la *Porte des quatre chemins* et se retira à Bokhara. Quant à Sultan-Ahmed-Mirza et à Dervich-Mohammed-Tarkhan, ils tombèrent entre les mains de leurs ennemis.

Baï-Soungar-Mirza était dans la maison d'Ahmed-Hadji-Beg lorsqu'on lui amena Dervich-Mohammed-Tarkhan. Il lui fit une ou deux questions auxquelles il n'eut rien à répondre.

L'acte dont lui et ses complices s'étaient rendus coupables n'était pas de ceux qui puissent se justifier. Le mirza prononça la sentence de mort. Dervich-Mohammed-Tarkhan, perdant toute sa fermeté, se cramponna à un pilier [1], espérant par là obtenir merci; mais il n'en fut rien, et on lui fit subir sa peine. Quant à Sultan-Ali-Mirza, il fut condamné à être conduit au *Gueuk-Seraï*, où on devait

1. Allusion au respect des Tartares et des Arabes pour le pilier qui supporte la tente.

l'aveugler, en lui faisant passer l'aiguille (mil) devant les yeux. *Gueuk-Seraï*, qui est situé dans le château de Samarkand, est un des palais fondés par Timour-Beg. Cet édifice a une destination étrange : c'est dans son enceinte que viennent s'asseoir ceux des descendants de Timour-Beg que la fortune a élevés jusqu'au trône ; c'est là aussi que laissent leur tête tous ceux qui l'ont compromise en aspirant au pouvoir. C'est pour cette raison que dire d'un prince qu'on l'a fait *monter au Gueuk-Seraï* est une expression métaphorique pour exprimer qu'on l'a mis à mort. On fit donc monter Sultan-Ali-Mirza au *Gueuk-Seraï* où on lui passa l'aiguille devant les yeux. Mais cette opération n'eut aucun résultat funeste pour sa vue, soit par la complaisance du chirurgien, soit par une circonstance indépendante de sa volonté. Sans en rien faire paraître sur l'instant, il se rendit chez Khodja-Yaïa. Deux ou trois jours après, il s'enfuit à Bokhara auprès des Tarkhani. De là naquit une rivalité entre les fils de Khodja-Obeïd-Allah. L'aîné devint le directeur de l'aîné des princes (fils de Sultan-Ali-Mirza), et le plus jeune se chargea de soutenir le plus jeune d'entre eux. Une nuit et un jour plus tard, Khodja-Yaïa se rendit aussi à Bokhara.

Cependant Baï-Soungar-Mirza conduisit une armée contre Bokhara, à la poursuite de Sultan-Ali-Mirza, quand il fut près de la ville, Sultan-Ali-Mirza
Page 47. et les begs de Tarkhan sortirent des murs en ordre

de bataille. A la suite d'un léger combat la victoire se déclara en faveur de Sultan-Ali-Mirza. Baï-Soungar-Mirza fut mis en déroute. Ahmed-Hadji-Beg et nombre de ses meilleurs soldats tombèrent au pouvoir des ennemis qui en tuèrent la plus grande partie. Quant à Ahmed-Hadji-Beg, les esclaves mâles et femelles de Dervich-Mohammed-Tarkhan le mirent à mort ignominieusement pour venger le sang de leur maître qu'ils l'accusaient d'avoir versé. Sultan-Ali-Mirza s'avança jusqu'à Samarkand à la poursuite de Baï-Soungar-Mirza. Ces nouvelles me parvinrent à Endidjân dans le mois de chewâl. Le quatre du même mois je montai moi-même à cheval à la tête d'une armée pour faire valoir mes prétentions sur Samarkand. Depuis que Sultan-Huceïn-Mirza s'était éloigné de Hiçâr et de Koundouz, le calme était rentré dans l'esprit de Sultan-Mes'oud-Mirza et de Khosrev-Châh. Sultan-Mes'oud-Mirza, tourmenté, lui aussi, du désir de s'emparer de Samarkand, marcha contre Chehr-i-Sebz, et il fut rejoint par Veli, frère cadet de Khosrev-Châh. Nous assiégeâmes Samarkand de ces trois côtés pendant trois ou quatre mois. A la fin, Khodja-Yaïa vint me trouver de la part de Sultan-Ali-Mirza pour me porter des paroles de paix et de conciliation. On convint d'une entrevue. Je me rendis, en conséquence, avec mon armée à deux ou trois *igadj-cher'i* au-dessous de Samarkand, en venant du Sogd. Sultan-Ali-Mirza vint, de son côté aussi, avec son armée. Chacun de nous deux, accompagné de

quatre ou cinq hommes, s'avança jusqu'au milieu du Keuhik, lui, venant d'au delà de la rivière, moi, d'en deçà. Nous nous abouchâmes sans mettre pied à terre, et, après nous être adressé quelques questions de politesse, nous nous en retournâmes, lui de son côté et moi du mien. C'est dans cette occasion que je vis auprès de Khodja-Yaïa Molla-Bennâï et Mohammed-Sâlih. Ce fut la seule fois que je rencontrai Mohammed-Sâlih. Quant à Molla-Bennâï, il resta longtemps, par la suite, à mon service.

Après mon entrevue avec Sultan-Ali-Mirza, comme l'hiver était proche et que les habitants de Samargand étaient loin d'en être réduits à l'extrémité, je retournai à Endidjân, tandis que Sultan-Ali-Mirza reprenait le chemin de Bokhara. Sultan-Mes'oud-Mirza était devenu très-amoureux de la fille de Cheïkh-Abd-Allah-Berlas. Il ne l'eut pas plutôt obtenue que, laissant là toutes les suggestions de l'ambition, il re-
Page 48. partit pour Hiçâr. A vrai dire, son expédition n'avait pas eu d'autre but. Mehdi-Sultan s'étant enfui des environs de Chirâz, ville maintenant ruinée, au nord Samarkand et de Kunbaï, alla à Samarkand. Hamza-Sultan, avec ma permission, s'y rendit également de Zâmin.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 902

(1496-1497).

Cet hiver les affaires de Baï-Soungar-Mirza furent généralement prospères. Abd-ul-Kerim-Achret étant venu de la part de Sultan-Ali-Mirza à Koufin, dans ces parages, Mehdi-Sultan sortit de Samarkand à la tête de la cavalerie légère de Baï-Soungar-Mirza et marcha contre lui. Lorsque les deux adversaires se rencontrèrent face à face, Mehdi-Sultan frappa d'un coup de sabre le cheval d'Abd-ul-Kerim qui s'abattit aussitôt. Au moment où le cavalier se relevait, Mehdi-Sultan lui asséna un coup qui lui fit tomber la main du poignet et s'empara de sa personne. Les troupes qu'il commandait furent mises en pleine déroute. Mais Mehdi-Sultan, voyant que les affaires de Samarkand et des Mirza étaient très-incertaines, se retira et alla dans le désert, près de Cheïbâni-Khan.

Cependant les habitants de Samarkand, enhardis par ce mince succès, sortirent en armes à la rencontre de Sultan-Ali-Mirza. Baï-Soungar-Mirza se rendit à Serpoul tandis que Sultan-Ali-Mirza s'avança jusqu'à Khodja-i-Kard-Zen. Sur ces entrefaites, Khodja-Aboul-Mekârim, Veïs-Lagari, Mohammed-Bâki, ces deux derniers faisant partie des begs d'Endidjân, un certain nombre d'hommes d'armes Mir-Kâcim-Douldaï et quelques-uns des fami-

liers de Baï-Soungar-Mirza, tous poussés en avant par les excitations de Khodja-Member de Ouch, firent une course contre Bokhara. Arrivés près de la ville, ils furent obligés de s'en retourner sans avoir rien fait, parce qu'il se trouva que les habitants étaient instruits de leur dessein.

Lors de mon entrevue avec Sultan-Ali-Mirza, il avait été convenu que pendant l'été nous viendrions lui de Bokhara, et moi d'Endidjân, pour faire le siége de Samarkand. Conformément à cette convention, je sortis d'Endidjân, dans le mois de ramazân et, montant à cheval, je m'avançai dans la direction de Yar-Yaïlak. Arrivé là, j'appris que les mirza et les begs étaient campés vis-à-vis les uns des autres. J'envoyai
Page 49. en coureur Touloun-Khodja, le Mongol, deux à trois cents Kazaks et cent Mongols. Ceux-ci ne se furent pas plutôt approchés de l'ennemi, que Baï-Soungar-Mirza, sachant notre arrivée, s'en retourna tout en désordre. La nuit même de son départ, mes braves soldats, tombant sur ses derrières, percèrent de leurs flèches beaucoup de ses gens, firent nombre de prisonniers et emmenèrent un grand butin. Un ou deux ours après, nous arrivâmes devant la place de Chirâz, qui était au pouvoir de Kâcim-Douldaï. Le gouvereur ne pouvant conserver la place, nous la remit aussitôt. La possession en fut assurée à Ibrahim-Sarou. Le lendemain, après nous être acquittés de l'*oraison paschale*, nous nous dirigeâmes vers Samarkand et vînmes camper au *parc d'Ebiar* (ebiar Kou-

rougui). Ce jour-là même, Kâcim-Douldaï, Veïs-Lagari, Haçan-Nebireh et Sultan-Mohammed-Dervich vinrent m'offrir leurs services avec trois ou quatre cents hommes. « Baï-Soungar-Mirza a décampé, dirent-ils, et nous nous sommes détournés de lui pour venir nous mettre au service du Pâdichâh. » Je finis par savoir que c'était de propos délibéré qu'ils s'étaient séparés de Baï-Soungar-Mirza et qu'ils étaient venus pour essayer de conserver Chirâz, mais que, vu ce qui s'était passé de ce côté, ils n'avaient eu d'autre ressource que de se rendre auprès de moi. Comme nous étions campés à Kara-Boulak, on saisit et on m'amena des Mongols, qui avaient commis des actes d'indiscipline dans quelques villages[1] où ils étaient entrés. Kâcim-Beg, pour faire un exemple sévère en fit mettre en pièces deux ou trois. Quatre ou cinq ans plus tard, dans le cours de ma vie errante, comme je me dirigeais vers le khan, en passant par Mecikha, Kâcim-Beg, qui craignait des représailles, me quitta et alla à Hiçâr. Cependant nous partîmes de Kara-Boulak et, traversant la rivière, nous vînmes camper en face de Yam. Ce jour-là même quelques-uns des begs de mon entourage en vinrent aux mains avec les gens de Baï-Soungar-Mirza auprès de l'avenue (Khiabân). Un coup de javeline atteignit Sultan-Ahmed-Tenbel à la gorge,

1. Le texte porte « *Kent-Kiçak,* » des villages de briques; ce que la version persane n'a pas rendu. *Kiçak* signifie proprement « brique séchée au soleil. »

mais il ne tomba pas. Khodjaki-Molla-Sadr, frère aîné de Khodja-Kelân, reçut une flèche dans le cou et mourut sur-le-champ. C'était un homme très-recommandable. Mon père, qui en faisait grand cas, en avait fait son chancelier. Il avait du goût pour l'étude, et son style ne manquait pas d'élégance. Habile dans l'art de chasser au faucon, il n'était pas moins versé dans la pratique des enchantements à l'aide de la pierre à pluie (yada). Nous ne fûmes pas plutôt arrivés
Page 50. dans les environs de Yam, qu'un grand nombre de personnes, marchands ou autres, sortirent de la ville et établirent un bazar en plein vent, où elles se livraient au trafic. Un jour, dans l'après-midi, il s'éleva un tumulte général, au milieu duquel tous ces musulmans furent pillés. Toutefois la discipline était telle dans mon armée que, l'ordre ayant été donné que personne n'eût à garder les effets de ces gens, mais qu'on devait les rapporter et les leur rendre, dès le lendemain, avant la fin de la première garde[1], il ne restait pas dans les mains des soldats le plus petit objet, tel qu'un bout de corde ou un tronçon d'aiguille; ils avaient tout rendu aux propriétaires légitimes.

Étant partis de là, nous vînmes camper à Khan-Yourti (la demeure du Khan), à trois *Kurouh*[2] à l'est de Samarkand. Nous y restâmes quarante à cinquante jours. Tandis que nous étions dans ce campement,

1. Le texte se sert du mot sanscrit « pahar, » qui désigne un espace de temps de trois heures.

2. Le *kurouh* représente une distance d'environ deux milles.

les hommes d'armes des assiégeants et des assiégés se livrèrent à plusieurs reprises de rudes combats sur l'avenue. Un jour qu'à ce même endroit Ibrahim-Begtchik prenait part au combat, on lui asséna sur le visage un coup de sabre : d'où il fut surnommé Ibrahim *le balafré (tchapouk)*.

Une fois, sur l'avenue, à Poul-i-Mogâk, Aboul-Kâcim-Keuhber accomplit des exploits avec sa masse d'arme. Une autre fois, toujours sur l'avenue, dans les environs de Ternav, il y eut une escarmouche dans la quelle Mirza-Châh-Koutchin se distingua par son adresse à se servir de la masse d'arme. Il y reçut un coup de sabre qui lui trancha presque le cou; mais, en définitive, l'artère ne fut pas coupée.

Tandis que j'étais campé à Khan-Yourti, les assiégés, voulant nous tromper, nous envoyèrent des gens qui nous dirent : « Venez cette nuit du côté de la *caverne des amants*, nous vous livrerons la place. Séduit par cette promesse, je montai à cheval la nuit même et me rendis à Poul-i-Mogâk. Un détachement d'hommes d'armes et de fantassins fut envoyé en même temps au lieu du rendez-vous. Les assiégés ne furent pas plutôt instruits de leur arrivée qu'ils enlevèrent quatre ou cinq piétons des nôtres, hommes des plus agiles. L'un d'eux, appelé Hadji, me servait depuis mon enfance. Un autre se nommait Mahmoud-Gueundourseng. Tous furent mis à mort.

Durant notre séjour à ce campement, les bourgeois et les marchands sortirent en si grande quan-

tité de Samarkand pour venir nous trouver, que le camp était devenu une véritable ville, où l'on rencon trait tout ce qu'on peut désirer dans les cités. Dans cet espace de temps, places fortes, montagnes et plaines, tout, à l'exception de Samarkand, était entré sous notre pouvoir. Une troupe de rebelles s'était fortifiée
Page 51. dans un château appelé Erket, au pied du mont Châv-Dâr; force me fut de quitter mon campement pour marcher contre eux. Ceux-ci, ne pouvant me résister, se soumirent par l'entremise de Kodja-Kâzi. Je leur pardonnai et revins investir Samarkand.

Cette même année, il y avait entre Sultan-Huceïn-Mirza et Bedi'-uz-Zemân-Mirza des recriminations et des querelles dont voici l'explication. L'année d'avant, Sultan-Huceïn-Mirza avait donné Balkh à Bedi'-uz-Zemân-Mirza et Ester-Abâd à Muzaffer-Mirza, et les avait admis tous deux à lui prêter hommage, ainsi qu'il a été raconté. Depuis lors, il y avait eu entre eux un continuel échange d'ambassadeurs. A la fin, Ali-Chir-Beg lui-même vint en mission; mais, en dépit de tous ses efforts, il ne put déterminer Bedi'-uz-Zemân-Mirza à céder à son frère cadet la possession d'Ester-Abâd. « Le mirza, disait-il, l'a donnée en cadeau à mon fils Mohammed-Mumin-Mirza lorsqu'il a été circoncis. » Un jour eut lieu entre le mirza et Ali-Chir-Beg une conversation qui montre à la fois la finesse du premier et la sensibilité du second. Ali-Chir-Beg, après lui avoir dit confidentiellement tout ce qu'il savait, ajouta « Oubliez ces pa-

roles. » — « Desquelles parlez-vous ? » reprit sur-le-champ le prince. Ali-Chir-Beg, péniblement affecté, se mit à pleurer. A la fin, toutes ces disputes entre le père et le fils en vinrent au point que le père marcha à la tête d'une armée sur Balkh et Ester-Abâd pour y faire la guerre à son fils.

Sultan-Huceïn-Mirza venant du sud et Bedi'-uz-Zemân-Mirza descendant du nord s'avancèrent dans la direction de la prairie de Yek-Tcherâg qui borne le territoire de Gourzvân [1]. Le mercredi du commencement de ramazân, Aboul-Haçan-Mirza, accompagné de quelques begs de Sultan-Huceïn-Mirza et d'un corps de cavalerie légère, poussa une reconnaissance en avant. Après un léger combat, l'ennemi fut battu, et un grand nombre de ses plus braves champions tomba entre les mains du vainqueur. Sultan-Huceïn-Mirza leur fit couper le cou à tous. Ce ne fut pas seulement dans cette occasion qu'il en agit avec une pareille sévérité; mais chaque fois qu'il marcha contre un de ses fils révoltés et qu'il le battit, il fit mettre à mort tous ceux de ses gens qui lui tombèrent entre les mains. Et qui pourrait l'en blâmer? N'avait-il pas le droit de son côté? Ces Page 52.
mirza étaient tellement adonnés à la débauche et au plaisir, qu'au moment où un roi aussi expérimenté et avisé que leur père s'était approché d'eux de la

1. Cette ville, que quelques-uns appellent « *Djourzbân* » est située non loin de Tâlekân et de Merv-Roud, dans des montagnes contiguës à la chaîne du Gour.

distance d'une demi-journée; lorsque, d'autre part, il ne restait plus qu'une nuit pour entrer dans un mois béni et vénérable comme celui de ramazân, eux, sans se soucier de leur père et sans craindre Dieu, n'avaient eu d'autre occupation que de boire du vin, que de tenir des réunions joyeuses. Il n'est pas douteux que des gens qui se conduisaient de la sorte devaient éprouver une pareille défaite, et que n'importe qui l'emporterait sur des hommes d'une vie si étrange. Durant plusieurs années que le gouvernement d'Ester-Abâd avait appartenu à Bedi'-uz-Zemân-Mirza, les gens de sa suite et de son entourage, ainsi que ses hommes d'armes, avaient vécu dans l'abondance et dans le luxe. Il s'était vu l'heureux possesseur de belles étoffes, de riches tentures, de chevaux de prix, d'armes et d'ustensiles d'or et d'argent. Lors de cette défaite, il jeta tout cela au vent. Dans sa fuite, il rencontra la route des montagnes, où il trouva des précipices et des pentes escarpées dont il ne se tira qu'avec beaucoup de difficultés et après y avoir vu périr bon nombre de ses gens.

Cependant Sultan-Huceïn-Mirza, après avoir vaincu son fils, se rendit à Balkh. Bedi'-uz-Zemân-Mirza y avait laissé Cheïkh-Ali-Tagaï. Celui-ci, ne pouvant résister, se soumit et rendit la place. Sultan-Huceïn-Mirza en donna le commandement à Ibrahim-Huceïn-Mirza et y installa en même temps Mohammed-Veli-Beg et Châh-Huceïn-Mirza. Lui-même reprit le chemin du Khoraçân.

Bedi'-uz-Zemân-Mirza qui, à la suite de sa défaite, s'était vu dépouillé de tout, se retira à Koundouz auprès de Khosrev-Châh, avec ses hommes d'armes et ses fantassins. Kkosrev-Châh lui rendit toute espèce de bons offices. Chevaux, chameaux, tentes, pavillons, équipages princiers et équipages de guerre, il fournit tout si généreusement au mirza et à ceux qui l'accompagnaient, que ceux qui en étaient témoins disaient : « A part les armes montées en or et en argent, il n'y a pas de différence entre l'équipement d'autrefois et celui d'aujourd'hui. »

Lorsque s'élevèrent des différents et des brouilles entre Sultan-Mes'oud-Mirza et Khosrev-Châh, causés par le manque d'équité du premier et le trop grand pouvoir du second, celui-ci adjoignit Veli et Bâki à Bedi'-uz-Zemân-Mirza et les envoya à Page 51.
Hiçâr contre Sultan-Mes'oud-Mirza; mais ils ne purent même pas approcher de la place, dans les environs de laquelle les deux partis échangèrent une ou deux fois des coups de sabre. Dans une de ces occasions, à la fauconnerie qui se trouve au nord de Hiçâr, Muhibb-Ali-Kourtchi se sépara des siens et alla de l'avant en se battant avec beaucoup de valeur. Renversé à bas de son cheval, il allait périr lorsque ceux de son parti, forçant tous les obstacles, parvinrent à le dégager. Quelques jours après, les assaillants firent une paix telle quelle et s'en retournèrent.

A peu de temps de là, Bedi'-uz-Zemân-Mirza, prenant la route des montagnes, s'en alla à Kanda-

hâr et à Zimin-Dâver [1] pour y visiter Zoun-Noun-Argoun et son fils Châh-Chedjâ'-Argoun. Zoun-Noun-Argoun, malgré son avarice et sa ladrerie, se montra très généreux envers le prince, auquel il fit hommage de quarante mille moutons. Une chose étrange à noter, c'est que le mercredi même où Sultan-Huceïn-Mirza battit Bedi'-uz-Zemân-Mirza, Muzaffer-Mirza remporta une victoire sur Ahmed-Mumin-Mirza à Ester-Abâd. Ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que le personnage qui démonta Mohammed-Mumin-Mirza et l'emmena prisonnier se nommait *tchârchenbeh* (mercredi).

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 903

(1497-1498).

Mon campement était installé dans le *Bâg-i-Meïdân* touchant à la *prairie de Koulbeh*, derrière Koulbeh. Les gens de Samarkand, réunis en grand nombre, tant soldats que citadins, firent une sortie dans la direction du *pont de Mohammed-Djib.* Comme nos hommes n'étaient pas prêts, les ennemis eurent le temps, avant que personne ne fût équipé, de démonter Sultan-Ali et Baba-Kouli et de les conduire dans la place. Après un certain nombre de jours, je décampai et vint m'installer auprès de Koulbeh, derrière le Keuhik. Ce jour-là même on fit sor-

1. Chef-lieu d'un district situé à l'ouest du Helmend, au pied des hauteurs, sur la rive droite de la rivière Siâh-Bend.

tir de Samarkand Seïd-Youçouf-Beg, qui vint me trouver à mon campement et m'offrit ses services. Les habitants de la ville voyant que j'avais levé mon camp pour le transporter ailleurs, s'imaginèrent que je battais en retaite. Ils sortirent donc tous, auxiliaires, soldats, citadins, jusqu'au *pont du Mirza*, et passant par la porte de *Cheïkh-Zâdèh*, s'avancèrent aussi loin que le *pont de Mohammed-Djib*. J'ordonnai aussitôt aux hommes d'armes qui se trouvaient Page 54.
là de s'équiper, de monter à cheval et de charger à la fois par le *pont du Mirza* et par le *pont de Mohammed*. Dieu fit réussir cette attaque, et l'ennemi fut mis en déroute. Mes gens démontèrent et firent prisonniers des begs valeureux et de braves hommes d'armes. Parmi eux, se trouvaient Mohammed-Meskin-Hâfiz-Douldaï, qui fut saisi après avoir eu l'index coupé d'un coup de sabre, et Haçan-Nebireh, frère cadet de Mohammed-Kâcim-Nebireh, qui fut jeté à bas de son cheval. On mit également la main sur un grand nombre de combattants de marque, soit hommes de guerre, soit citadins. On m'amena encore des individus de la populace, misérables tisserands et ramasseurs de cendres, gens querelleurs et capables de tout dans les émeutes et les désordres. J'ordonnai qu'on les fît périr au milieu des tourments pour venger le sang des fantassins qui avaient été tués dans la *caverne des amoureux*. Cette déroute des habitants de Samarkand fut complète, et par la suite ils renoncèrent à faire des sorties.

Les choses en vinrent au point que mes gens s'aventuraient jusqu'au bord du fossé où ils enlevaient des esclaves et des jeunes filles.

Le soleil entra dans la Balance, et le froid se fit sentir. Je convoquai tous les begs qui avaient entrée au conseil et je délibérai avec eux. Le résultat de la délibération fut que les assiégés étaient réduits à une telle extrémité, qu'avec la grâce de Dieu nous pouvions, un jour ou l'autre, nous emparer de la place, mais en nous exposant sans abri à toutes les rigueurs du froid ; qu'il valait donc mieux se retirer à une petite distance et prendre des quartiers d'hiver dans une place forte ; que de cette manière, en admettant qu'il fallût nous retirer, nous pourrions le faire sans trop d'embarras. Ayant reconnu que Khodja-Didâr était très-convenable pour y installer nos quartiers d'hiver, nous décampâmes et vînmes planter nos tentes dans une prairie qui s'étend devant cette place. Étant entré dans ses murs, j'y jetai les fondements des baraques et des huttes, j'assignai à chaque homme d'armes son cantonnement, j'y mis des ouvriers et des inspecteurs et je revins à mon campement. Nous restâmes plusieurs jours dans la prairie jusqu'à ce que les quartiers d'hiver fussent préparés. Dans cet intervalle, Baï-Soungar-Mirza envoya coup sur coup des messagers dans le Turkestân pour réclamer l'appui de Cheïbâni-Khan. Quant à nous, aussitôt que nos cantonnements furent prêts, nous entrâmes dans la place.

Le matin même de ce jour, Cheïbâni-Khan, qui était venu à marches rapides du Turkestân, se présenta en face de notre campement. Je n'avais pas alors mon armée sous la main. La nécessité de s'assurer de bons quartiers d'hiver avait dispersé les soldats, les uns vers Ribât-Kodja, les autres vers Kâbid, les autres vers Chirâz. Malgré cela je rangeai en bataille ceux de mes hommes qui étaient présents et je sortis de nos retranchements. Cheïbâni-Khan ne tint pas, et, se retirant vers Samarkand, arriva dans les environs de cette ville. Baï-Soungar-Mirza, voyant que les choses ne se passaient pas comme il l'avait espéré, ne lui fit pas une très-bonne réception. Aussi, quelques jours après, Cheïbâni-Khan s'en retourna dans le Turkestân, désespéré et n'ayant rien pu faire. Baï-Soungar-Mirza supportait un siége depuis sept mois. Il avait placé son suprême espoir dans Cheïbâni-Khan, et cet espoir venait d'être déçu. Il prit donc le parti de se retirer à Koundouz auprès de Khosrev-Châh avec deux à trois cents de ses parents à moitié morts de faim. Comme il était en train de traverser l'Amou, aux environs de Termiz, le gouverneur de cette ville, Seïd-Huceïn-Ekber, parent de Sultan-Mes'oud-Mirza et très-avancé dans son estime, ayant eu vent de ce qui se passait, marcha aussitôt contre les fuyards. Quand il les atteignit, le mirza avait déjà effectué son passage. Mirim-Tarkan se noya dans cette occasion. Ceux qui étaient restés en arrière et tout le gros bagage tom-

Page 55.

bèrent entre les mains de l'ennemi. Un des pages du prince, nommé Tâhir-Mohammed, fut également fait prisonnier. Khosrev-Châh accueillit bien Baï-Soungar-Mirza. Pour moi, je n'eus pas plutôt appris la fuite de ce dernier, que montant à cheval, je quittai Khodja-Didâr pour me diriger vers Samarkand. Les grands, les begs, les hommes d'armes vinrent au-devant de moi sur la route. Ce fut dans les derniers jours du mois de rebi'-ul-ewell que je vins mettre pied à terre à *Bostân-Sera*, dans la citadelle. Ce fut ainsi que, par la grâce de Dieu, la ville et le gouvernement de Samarkand tombèrent en mon pouvoir.

Il y a peu de villes dans le monde comparables à Samarkand. Elle fait partie du cinquième climat. Samarkand est le nom de la cité dont le Mâ-Verân-Nahar forme le territoire. Comme aucun ennemi ne s'en est jamais emparé de force, on l'a surnommée *la bien gardée* (mahfouzeh). Elle a embrassé l'islam dès le temps de sa majesté Osman, l'émir des croyants, grâce à l'un de ses fidèles, Kâcim-Ben-Abbas, qui était venu s'y établir, et dont le tombeau se trouve auprès de la *porte de fer* sous le nom actuel de *Mezâr-i-Châh* (le monument funéraire du roi). C'est Alexandre qui a bâti cette ville, que les tribus turkes et mongoles appellent *Simerkent*. Timour-Beg en avait fait sa capitale, et jamais avant lui un aussi grand pâdichâh n'y avait installé
Page 56. le siége de son gouvernement. J'ordonnai de mesurer en pas le mur de circonvallation de la place : on trouva qu'il avait dix mille six cents pas. Les habitants de

Samarkand sont tous sunnites, orthodoxes, fidèles observateurs de la loi et attachés à la religion. Depuis le temps de sa seigneurie le Prophète (sur qui soient les bénédictions et le salut du Dieu très-haut!) une si grande quantité de docteurs de l'iślam ont surgi dans le Mâ-Verân-Nahar qu'on ne connaît pas un pays au monde qui en ait produit autant. Cheïkh-Aboul-Mansour, l'un des *docteurs de la parole* était né dans un des quartiers de Samarkand appelé *mâturid*[1].

Les *docteurs de la parole* se divisent en deux écoles : l'une dite des mâturidiyeh, l'autre des ach'ariyeh. Les premiers sont ainsi nommés de Cheïkh-Aboul-Mansour. L'auteur du *Sâhih*, Bokhari, autrement dit Khodja-Ismaël de Khartenk[2] est aussi originaire du Mâ-Verân-Nahar. L'auteur du *Hedâïeh* (Burhân-ed-Din), ouvrage dont aucun traité de jurisprudence dans le rite hanéfite ne peut surpasser le mérite, était également natif d'un des districts de Fergana, Merguinân, lequel est compris dans le Mâ-Verân-Nahar, et situé à la limite des terres cultivées.

A l'est de Samarkand, se trouvent Fergana et Kachgar; à l'ouest, Bokhara et le Khârizm; au nord, Tachkend et Chârokiyah appelées aussi Châch et Benâket; au sud Balkh et Termiz. Le Keuhik coule à deux *Kurouh*, au nord de la ville. Entre cette der-

1. Le *merâcid* donne « mâtirb. »

2. Khartenk est un village à trois *farsakh* de Samarkand, où Bokhari s'était retiré et où se trouve son tombeau.

nière et la rivière se dresse une colline dite le Keuhik. Comme la rivière baigne le pied de cette colline on lui a également donné le nom de Keuhik. On a pratiqué dans le cours d'eau une large saignée qui forme comme un petit fleuve : c'est le Dargam qui coule au sud de Samarkand, à la distance d'un *cher'i*; il sert à féconder les jardins et les faubourgs de la capitale ainsi que plusieurs districts qui en dépendent. Jusqu'à Bokhara et à Kara-Gueul, c'est-à-dire sur un espace qui comprend près de trente à quarante *igadj*, tout est vivifié et fertilisé, grâce aux eaux du Keuhik. Une rivière aussi considérable a de la peine à suffire aux nécessités de l'ensemencement et de la culture; aussi durant l'été, pendant trois ou quatre mois, l'eau n'arrive pas jusqu'à Bokhara. Les raisins, les melons, les pommes, les grenades et, pour mieux dire, tous les fruits de ce pays sont excellents et très-abondants; toutefois, on estime par-dessus tout les pommes de Samarkand et le *Sâhibi* (espèce de
Page 57. raisin). Il fait très-froid à Samarkand, quoique la neige n'y tombe pas en aussi grande quantité qu'à Kaboul. L'été, la température est agréable, sans valoir celle de Kaboul.

Dans les faubourgs de Samarkand, on voit beaucoup de constructions et de jardins qui remontent à Timour-Beg et àOuloug-Beg-Mirza. Le premier des deux a bâti dans le château un vaste kiosque, haut de quatre étages et célèbre sous le nom de *Gueuk-Seraï*. C'est un édifice très-élevé. Près de la *Porte de fer*,

dans l'intérieur de la ville fortifiée, ce prince a encore fondé une mosquée de pierre, dont le travail est dû en grande partie à des tailleurs de pierre qu'il avait amenés de l'Hindoustân. L'inscription qui orne le frontispice de la mosquée et qui renferme en entier le verset « *et alors Ibrahim éleva les fondements* » est tracé en caractères d'une telle dimension qu'on peut les lire à une distance d'un ou même de deux *Kurouh*. C'est un monument gigantesque. On doit aussi à Timour-Beg la création de deux jardins à l'est de Samarkand. L'un, qui en est le plus éloigné, est le *Bâg-Boldi* (le jardin parfait), l'autre qui est le plus rapproché, est le *Bâg-i-Dil-Kuchâ* (le jardin qui ouvre le cœur). De ce dernier jusqu'à la *Porte des turquoises*, on a planté une avenue formée de deux rangées de peupliers blancs. Dans le *Dil-Kuchâ*, il a fait élever un grand kiosque, où l'on a représenté en peinture son expédition de l'Hindoustân. Au pied du Keuhik, sur les bords du ruisseau de *Kân-i-Gul* (mine de roses), vulgairement appelé *Ab-i-Rahmet* (eau de la merci), il avait planté un jardin qu'on nomme le *Nakch-i-Djihân* (le tableau du monde). Du temps où je le vis, il avait été dévasté et il n'en restait plus que le nom. Au sud de Samarkand et près de l'enceinte fortifiée, se trouve le *Bâg-i-Tchenâr* (jardin des platanes). Au dessous de la ville, sont le *Bâg-i-Chimâl* (jardin du nord) et le *Bâg-i-Bihicht* (jardin du printemps). Mohammed-Sultan-Mirza, fils de Djihân-Guir-Mirza et petit-fils de Timour-Beg, a fondé une

medreceh dans l'enceinte extérieure de Samarkand, qui forme un ouvrage à part. C'est là que se trouvent les tombeaux de la fille de Timour-Beg et de tous ceux des enfants de ce prince qui ont régné dans cette capitale.

Parmi les constructions dues à Ouloug-Beg, il faut citer dans l'intérieur des fortifications de Samarkand une medreceh et un couvent. Le dôme de ce dernier est colossal ; il est cité comme n'ayant pas son égal dans le monde. Près de la medreceh et du couvent, Ouloug-Beg a fondé de beaux bains appelés *Bains du Mirza*. Ils sont revêtus de pierres de toute espèce. Dans tout le Khoraçân et à Samarkand, on n'en connaît pas de semblables.

Page 58.

Au sud de la medreceh, le même prince a fait bâtir une chapelle appelée *Mesdjed-i-Mukatta'* (la chapelle découpée). Ce nom lui vient de ce que ses murailles et sa voûte sont ornées de dessins à la chinoise, exécutées à l'aide de morceaux de bois artistement découpés. Il y a une grande différence entre l'orientation (*Kiblah*) de cette chapelle et l'orientation de la chapelle de la medreceh. Il est probable que la première a été faite d'après des observations astronomiques.

Une autre fondation importante d'Ouloug-Beg, c'est l'observatoire bâti au pied du Keuhik pour servir à dresser les tables astronomiques. Il a trois étages. C'est à l'aide de cet observatoire qu'Ouloug-Beg Mirza a dressé les tables *gourganiennes*, dont l'usage

à peu près exclusif est répandu dans le monde entier. Avant leur composition, on se servait des tables *ilkhaniennes*, œuvre de Khodja-Nacir-Touci, qui avait bâti un observatoire à Mérâga, du temps de Houlagou-Khan, auquel on donnait aussi le titre d'*ilkhan*. Selon toute apparence, on n'a pas construit dans le monde entier plus de sept à huit observatoires. L'un d'eux a été bâti par le khalife Mamoun et a servi à dresser les tables *mamouniennes*. Un autre est dû à Ptolémée. Un autre encore a été élevé dans l'Hindoustân, du temps du radja Bikermadjit l'hindou, à Oujeï et Dahâr, dans le royaume de Malva, connu maintenant sous le nom de Mandou. Les tables de cet observatoire sont encore celles dont les Indous se servent dans l'Hindoustân ; mais sa construction remontant à quinze cent quatre-vingts ans, l'examen des tables fait voir qu'elles sont inférieures aux autres.

Toujours au pied du Keuhik et vers l'Occident, Douloug-Beg a créé un jardin dit *Bâg-i-Meïdân* (le jardin de la plaine). Au milieu de ce jardin, il a fondé un bâtiment nommé *Tchehel-Sutoun* (les quarante colonnes). Il a deux étages, et toutes ses colonnes sont de pierre. Aux quatre tours de cet édifice, on a élevé quatre tourelles semblables à des minarets et dans lesquelles on a ménagé des escaliers qui mènent jusqu'au haut. Dans toutes les autres parties, se dressent des colonnes de pierre, dont quelques-unes sont torses et d'une forme al-

Page 59. longée (*mâr-pitch-khiâreh*). Chacun des quatre côtés de l'étage supérieur forme un salon supporté par des piliers de pierre, tandis que le milieu est occupé par un pavillon (*tchâr-dereh-oï*). Le plancher de ce palais est tout entier pavé de pierres. Il est situé dans la direction du Keuhik, au pied duquel le même prince a encore installé un lieu de plaisance qu'il a décoré d'un grand salon. Dans ce salon on a fait un siége d'une énorme pierre dont la longueur est d'environ quatorze à quinze aunes, la largeur de sept à huit et la hauteur d'une. On a apporté cette masse si lourde d'un endroit très-éloigné. Elle est fendue par le milieu, mais on dit que cet accident n'est arrivé que depuis qu'elle a été amenée à la place où elle est maintenant. Dans ce même jardin, il a aussi fait élever un pavillon dont les côtés sont tout de porcelaine de Chine, ce qui l'a fait surnommer le *cabinet de porcelaine*. Il a été apporté du Khataï. Il existe dans l'intérieur des murs de Samarkand un ancien monument qu'on appelle *Mesdjed-i-Laklaka* (la chapelle de l'écho). Quand on frappe du pied le sol, au centre de la coupole, il en sort un écho. C'est un phénomène étrange et dont personne ne peut expliquer la cause.

Du temps de Sultan-Ahmed-Mirza tous les begs et les officiers de haut rang créèrent en grande quantité des jardins et des lieux de plaisance. Entre tous il faut citer le parc (*Tchehâr-Bâg*) de Mohammed-Tarkhan auquel on ne saurait rien comparer

pour la beauté du site, du climat et de la vue. Il est situé sur un éminence, au-dessous du *Bâg-i-Meïdân* et donne sur la prairie de Koulbeh, qui se déploie tout entière à ses pieds. On y a ménagé dans un ordre symétrique des espaces en forme de gradins, qu'on a plantés agréablement d'ormes, de cyprès et de peupliers blancs. C'est un séjour charmant, dont le seul défaut est de n'avoir pas de grandes eaux.

La ville de Samarkand renferme beaucoup de beautés. Une particularité qu'on retrouverait difficilement dans une autre ville, c'est que chaque corps de métier à son bazar particulier, de sorte qu'il n'y a pas de confusion entre les différentes industries. C'est une excellente disposition. Les boutiques de boulangers et de cuisiniers n'y laissent rien à désirer. Le meilleur papier qui existe au monde provient de Samarkand. L'espèce appelée *djevâz* sort en totalité de *Kân-i-Gul* qui est situé sur les bords d'un ruisseau qu'on appelle l'*Eau de la merci*. Une autre production de Samarkand, c'est le velours cra- Page 60.
moisi qu'on exporte dans toutes les contrées.

Tout autour de Samarkand, sont des prairies charmantes. Celle de *Kân-i-Gul* est très-renommée. Elle se trouve à un *cher'i* de la capitale, dans la direction de l'est, en inclinant légèrement vers le nord. Le ruisseau qu'on appelle l'*Eau de la merci* la traverse par le milieu, et alimente dans son cours sept ou huit moulins. Ses bords sont entièrement occupés par des cultures. Cette prairie s'ap-

pelait, dit-on, originairement *Kân-i-Ab-Guir* (mine de flaques d'eau) ; mais, dans les chroniques, on écrit toujours et sans exception *Kân-i-Gul*. Elle est ravissante, et les sultans de Samarkand ne manquent pas de s'en faire un campement de plaisance. Ils s'y rendent chaque année et y résident un ou deux mois. Au-dessus de cette prairie, dans la direction du sud-est, il s'en trouve une autre, connue sous le nom de *Campement du Khan*. Elle s'étend à l'est de Samarkand, dont elle est éloignée d'un *igadj*. Le ruisseau, dont nous avons parlé plus haut, après l'avoir traversée, se dirige vers *Kân-i-Gul*. Il décrit, dans la partie supérieure de son cours, un cercle tellement vaste, que l'espace serait suffisant pour y installer un camp ; au contraire, à son issue de la prairie, il passe par un défilé très-étroit. Comme j'avais reconnu tous les avantages de cet endroit, j'y avais campé un certain temps durant le siége de Samarkand. Il y a une troisième prairie, qu'on appelle le *Parc aux cailles* (boudeneh-kourougui). Elle se trouve entre Samarkand et le jardin *Dil - Kuchâ*. Vient ensuite la prairie de l'*Étang profond* (Gueul-i-Mogâk) qui est à près de deux *cher'i* de Samarkand, dans la direction de l'ouest, mais en inclinant légèrement vers le nord. Elle est fort belle. A un de ses côtés se trouve un grand étang, d'où lui est venu son nom. Durant le siége de Samarkand, tandis que j'étais posté au *Campement du Khan*, Sultan-Ali-Mirza avait planté ses tentes dans le *Gueul-i-Mogâk*.

Enfin il y a la prairie de Koulbeh, dont l'étendue est plus restreinte. Elle a au nord le village de Koulbeh et la rivière Keuhik, au midi, le *Bâg-i-Meïdân* et le parc de Dervich-Mohammed-Tarkhan, à l'orient, le mont Keuhik.

Samarkand est la capitale d'importantes divisions territoriales. Le chef-lieu le plus important avec la ville de Samarkand est Bokhara, qui en est située à vingt-cinq *igadj*, à l'ouest, et dont dépendent également de nombreux districts. C'est une fort belle ville, abondante en fruits excellents. Ses melons sont exquis, et ils n'ont pas leurs pareils dans tout le Mâ-Verân-Nahar pour la quantité et la qualité. Il y a bien à Akhsi, dans le gouvernement de Fergana, une espèce de melons, connus sous le nom de *mir-timour* et qui sont plus doux et plus délicats que ceux de Bokhara, mais, dans cette dernière ville, on y en trouve en abondance de toutes les espèces et de qualité supérieure. On cite aussi les prunes de Bokhara, qui défient la comparaison avec celles de tous les autres pays. On les pèle, on les fait sécher et on les exporte de contrées en contrées avec beaucoup de profit. C'est un excellent laxatif. On élève dans ce pays beaucoup de poules et d'oies. Dans tout le Mâ-Verân-Nahar, il n'y a pas de vin qui ait plus de force que celui de Bokhara. Lorsque je commençai à faire usage du vin à Samarkand, je bus toujours de celui de Bokhara.

Page 61.

Vient ensuite le gouvernement de Kech, situé au

sud de Samarkand, dont il est éloigné de neuf *igadj*. Entre cette dernière ville et Kech, se trouve une montagne appelée *inmek-danaï*[1], d'où on extrait toutes les pierres de taille. Au printemps, la campagne, la ville, tous les toits se parent de couleurs verdoyantes, ce qui a fait donner à Kech le surnom de *Chehr-i-Sebz* (la ville verte). Comme cette ville était le berceau de Timour-Beg, il fit tous ses efforts pour en faire une cité importante et une capitale, et y éleva de vastes constructions. Il bâtit, pour tenir ses audiences, un vaste portique, à la droite et à la gauche duquel il en fit faire deux plus petits, où siégeaient à leur tribunal ses commissaires et ses ministres. A l'un des côtés de cette salle du conseil, il construisit de petites arcades, où pouvaient s'asseoir ceux qui avaient des réclamations à faire valoir. On ne cite, dans tout le monde, aucune voûte de cette élévation. On prétend même qu'elle l'emporte en hauteur sur le *Kesra-Tâki* (la voûte de Kosroës, au sud de Bagdad). Sur les derrières, il bâtit une medreceh et établit un cimetière, où sont les tombeaux de Djihân-Guir-Mirza et de quelques-uns de ses enfants. Comme Kech ne pouvait aspirer à devenir une ville semblable à Samarkand, Timour-Beg finit par choisir cette dernière pour être sa capitale.

Il y a encore le gouvernement de Karchi, qu'on appelle aussi Necef et Nakhcheb. Karchi est un mot
Page 62. mongol, qui signifie cimetière dans cette langue. Ce

1. C'est-à-dire, je pense, « qui refuse de descendre. »

nom lui fut sans doute donné à la suite de la conquête de Djenguiz-Khan. Son territoire n'est pas très-bien arrosé. Le printemps y est charmant. Ses grains et ses melons sont d'une excellente qualité. Cette ville est située au sud de Samarkand, en inclinant légèrement vers l'ouest, à la distance de dix-huit *igadj*. On y trouve un petit oiseau semblable au *gorge noir* et qu'on appelle vulgairement *queue de cheveux* (kil-koirougui). Comme il se rencontre en quantité extraordinaire dans le gouvernement de Karchi, on le connaît de ces côtés-là sous le nom de *petit oiseau de Karchi*.

Viennent ensuite : le gouvernement de Kharar; celui de Kermineh, qui est situé entre Samarkand et Bokhara; celui de Kara-Gueul, qui est plus que tous les autres à la limite de l'eau, et à une distance de sept *igadj* de Bokhara, dans la direction du nord-ouest.

Si ce gouvernement a dans sa dépendance de beaux districts (*toumanât*), Samarkand en a de non moins beaux. Il faut citer parmi ces derniers les districts de Sogd et ceux qui sont contigus à Sogd, tous très-riches, commençant à Yar-Yaïlak et venant finir tout près de Bokhara. On n'y parcourt pas un mille sans rencontrer des villages et des cultures. Ce pays est si renommé pour sa beauté que c'était à lui que Timour-Beg faisait allusion, lorsqu'il disait : « Je possède un jardin qui a trente milles de longueur. »

Le district de Châv-Dâr est contigu à Samar-

kand et à ses faubourgs. C'est un très-beau canton, l'un des côtés duquel est occupé par la montagne qui est entre Samarkand et Chehr-i-Sebz. Les villages y sont nombreux, et sont bâtis, pour la plupart, au pied de cette montagne. La partie de ce district, qui est arrosé par le Keuhik, jouit d'une température salubre et très-pure; l'eau y abonde et son territoire est très-fertile et très-riche. Les voyageurs qui ont visité l'Egypte et la Syrie n'ont cité aucun pays qui puissent lutter avec lui. Il y a encore d'autres districts dans cette région, mais comme ils ne valent pas ceux qui ont été cités, je n'en dirai pas d'avantage sur ce sujet.

Timour-Beg avait conféré le gouvernement de Samarkand à Djihân-Guir-Mirza, et, après la mort de ce prince, au fils aîné de celui-ci, Mohammed-Sultan. Châh-Rokh-Mirza avait donné à son fils aîné Oulougbeg-Mirza tout le Mâ-Verân-Nahar, dont il fut dépouillé par son propre fils Abd-ul-Letif-Mirza. Séduit par l'appât de ce monde passager, ce prince ôta la vie à un savant aussi illustre que son père.
Page 63. Voici un chronogramme qui exprime d'une manière ingénieuse la date de la mort d'Oulou-Beg-Mirza.

« Ouloug-Beg, cet océan de science et d'intelligence, qui était le soutien de ce monde et de la religion, a goûté de la main d'Abbas le miel du martyre. La date de sa mort est contenue dans ces mots : *Abbas koucht* (Abbas a tué) [1]. »

1. En additionnant ensemble les nombres représentés par chacune

Toutefois Abd-ul-Letif-Mirza ne garda pas lui-même le pouvoir plus de cinq à six mois, et on peut lui appliquer ce vers :

« Un meurtrier n'est pas digne de la royauté : s'il l'obtient, elle ne lui dure pas six mois. »

Voici également un chronogramme bien réussi sur sa mort.

« Abd-ul-Letif, qui rivalisait de splendeur avec Khosrev et Djemchid, qui comptait dans la file de ses esclaves Feridoun et Zerdehcht, Baba-Huceïn l'a tué d'une flèche dans la nuit du vendredi : écris comme date de sa mort : *Baba-Huceïn koucht* (Baba-Huceïn a tué [1]). »

Après Abd-ul-Letif-Mirza, Abd-Ullah-Mirza, fils d'Ibrahim-Mirza, petit fils de Châh-Rokh-Mirza et gendre d'Oouloug-Beg-Mirza, s'assit sur le trône. Il régna d'un an et demi à deux ans. Il eut pour successeur Sultan-Abou-Se'id-Mirza, qui transmit lui-même le pouvoir à Sultan-Ahmed-Mirza. A la mort de ce dernier, Sultan-Mahmoud-Mirza monta sur le trône de Samarkand. Après lui, on proclama pâdichâh Baï-Soungar-Mirza. Lorsque les Tarkhan se soulevèrent, ils arrêtèrent ce prince et firent asseoir à sa place sur le trône pendant un ou deux jours son frère cadet Sultan-Ali-Mirza. Puis Baï-Soungar-Mirza ressaisit le pouvoir,

des lettres de ces deux mots, on obtient en effet la somme de 853, qui correspond à l'année de l'ère chrétienne 1449-1450.

1. Ces mots donnent la somme de 854, soit 1450-1451 de l'ère chrétienne.

comme il a été mentionné dans cette histoire, et c'est sur lui que je conquis Samarkand. Les événements qui se produisirent à la suite de cette conquête seront portés à la connaissance du lecteur.

Une fois assis sur le trône de Samarkand, j'accordai aux begs de cette capitales les grâces et les faveurs auxquelles ils étaient accoutumés avant moi. Je récompensai aussi les begs qui m'avaient accompagné, en les traitant chacun suivant leur rang. Sultan-Ahmed-Tenbel fut particulièrement bien traité. Il faisait partie du corps des begs attachés spécialement à ma personne : je le traitai avec les mêmes égards que les grands begs. Lorsque cette Samarkand, que nous avions assiégée pendant sept mois et que nous n'avions prise qu'après avoir enduré mille fatigues, se soumit à notre pouvoir, il n'était tombé entre les
Page 64. mains des soldats qu'un butin tel quel. A l'exception de la capitale, les gouvernements, sans exception, avaient tout d'abord fait leur soumission, soit à moi, soit à Sultan-Ali-Mirza. Il n'y avait donc pas eu possibilité de faire des courses sur ces pays, qui étaient entrés sous nos lois. D'un autre côté, que pouvait-on ramasser dans des contrées qui avaient été tant de fois pillées et ravagées? Le butin des gens de guerre fut donc très-borné. En prenant Samarkand, nous la trouvâmes tellement ravagée que, pendant un certain temps, il fut nécessaire de fournir aux cultivateurs de quoi ensemencer leurs terres; à plus forte raison n'y pouvait-on rien trou-

ver à prendre. Par ces motifs, les soldats eurent à supporter beaucoup de misère. Pour moi, j'étais dans l'impossibilité de rien procurer à mes gens. Se souvenant alors de leurs familles, ces malheureux commencèrent à déserter un à un, deux à deux. Le premier qui s'enfuit fut Khan-Kouli-Koul-Beïân-Kouli. Ensuite ce fut le tour d'Ibrahim-Begtchik. Tous les Mongols prirent le même chemin; puis plus tard Sultan-Ahmed-Tenbel. Pour apaiser ce désordre, je députai Khodja-Kâzi, qui avait su gagner auprès de Ouzoun-Haçan la réputation d'un ami sincère et fidèle. Tous deux devaient se concerter pour châtier quelques-uns des fugitifs et m'en envoyer quelques autres. Mais le traître Ouzoun-Haçan était lui-même l'instigateur de ces actes d'indiscipline, et c'était lui qui poussait au mal les déserteurs qui avaient quitté leurs rangs. Tous se mirent ostensiblement sur le pied de la rébellion aussitôt après le départ de Sultan-Ahmed-Tenbel.

Lorsque pendant plusieurs années j'avais conduit mes soldats à grand prix à la conquête de Samarkand, je n'avais reçu aucune espèce de secours ni d'assistance de la part de Sultan-Mahmoud-Khan. Toutefois il ne me vit pas plutôt en possession de cette ville qu'il désira avoir Endidjân. Au moment même où la plupart de mes soldats et tous les Mongols, désertant ma cause, s'étaient retirés à Endidjân et à Akhsi, Ouzoun-Haçan et Tenbel convoitèrent ces provinces pour Djihân-Guir-Mirza. Mais il n'était

pas possible de satisfaire à ce vœu pour plusieurs raisons. D'abord, quoique ces villes n'eussent pas été promises formellement au Khan, il n'en était pas moins vrai qu'il les avait demandées ; or, du moment qu'il était en instance pour les obtenir, je me verrais forcé de lui rompre en visière si je les donnais à Djihân-Guir-Mirza. En second lieu, ce dernier m'imposait en quelque sorte sa volonté quand il me la faisait connaître au moment même où mes gens m'avaient abandonné pour se retirer sur les territoires en ques-
Page 65. tion. Si ce désir s'était manifesté plus tôt, il aurait été possible d'y accéder; mais le moyen de se soumettre à une exigence impérieuse! Les Mongols, les soldats d'Endidjân et quelques-uns de leurs begs étaient partis pour Endidjân. Il n'était resté avec moi à Samarkand, tant begs qu'hommes d'armes de toute qualité, qu'environ un millier de personnes.

Cependant Ouzoun-Haçan et Tenbel voyant que les choses ne tournaient pas comme ils le prétendaient, mandèrent tous les mécontents qui avaient déserté et les joignirent à leurs forces. C'était ce que ceux-ci, effrayés de leur position, demandaient avant tout à Dieu. Se trouvant ainsi à la tête d'une armée, tous deux marchèrent d'Akhsi contre Endidjân et déclarèrent ouvertement leur rébellion et leurs intentions hostiles.

L'un de mes hommes d'armes les plus braves, les plus accomplis, les plus capables d'affronter tous les périls, était le nommé Touloun-Khodja, que mon

père, Omar-Cheïkh-Mirza, avait toujours traité, et jusque dans les derniers temps de sa vie, avec beaucoup d'égards, et à l'élévation duquel j'avais moi-même contribué. C'était un soldat d'un courage extraordinaire et un partisan décidé, digne de toutes les faveurs. Grâce à Touloun-Khodja, j'avais parmi les Mongols des hommes de confiance que je traitais avec considération. Lorsque ceux-ci commencèrent à déserter de Samarkand, j'expédiai vers eux Touloun-Khodja, qui devait leur porter des conseils, chasser de leurs esprits toute pensée de méfiance et les empêcher de s'abandonner follement à la terreur. Mais ces deux perfides fauteurs de discordes avaient tellement perverti les masses, que promesses, menaces, conseils, injonctions, rien n'y fit. Touloun-Khodja avait transporté alors ses tentes entre les deux rivières[1], à un lieu appelé le *District de la petite station* (rebâtek-ourtchini). Ouzoun-Haçan et Sultan-Ahmed-Tenbel envoyèrent contre lui un corps de cavalerie légère. Surpris au moment où il n'était pas sur ses gardes, il fut emmené prisonnier et mis à mort.

A la suite de cet événement, Ouzoun-Haçan et Tenbel, conduisant avec eux Djihân-Guir, vinrent mettre le siége devant Endidjân. A l'époque où mon armée s'était mise en marche pour Samarkand, j'avais laissé Dost-Tagaï à Endidjân et Ouzoun-Haçan à

1. Ces deux rivières sont à l'ouest la rivière d'Endidjân, et a l'est la rivière Irmich, toutes deux affluents du Seïhoun.

Akhsi. Plus tard Khodja-Kâzi s'était rendu de son côté à Endidjân. Parmi les déserteurs qui avaient fui de Samarkand, il y avait beaucoup de braves soldats. Khodja-Kâzi, voulant me conserver la place et plein de zèle pour mes intérêts, distribua dix-huit mille
Page 66. moutons tant aux hommes d'armes qui étaient enfermés dans Endidjân qu'aux familles de ceux qui se trouvaient avec moi. Dans le cours du siége, il me vint des lettres de ma grand'mère, de ma mère, de Khodja-Kâzi et de ceux qui les accompagnaient, où l'on disait : « Ces traîtres sont venus et nous tiennent assiégés. Si vous n'accourez pas à nos cris, les choses tourneront mal. Vous auriez déjà dû monter à cheval avec les forces de Samarkand et d'Endidjân ; car, tant que cette dernière ville sera en votre possession, si Dieu vous favorise, vous serez toujours à même de mettre la main sur Samarkand. » Des missives de ce genre m'arrivaient coup sur coup. J'étais en ce moment en train de me remettre d'une indisposition assez forte. Les circonstances ne me permettant pas de suivre avec soin le régime de ma convalescence, mes forces furent anéanties. Cette fois, je tombai si gravement malade que je perdis la parole pendant trois jours entiers. On se servait d'un morceau de coton pour faire égoutter un peu d'eau dans ma bouche. Ceux qui étaient restés avec moi, tant begs qu'officiers et hommes d'armes, désespérant de ma vie, ne pensèrent plus qu'à leur sécurité individuelle. Ce fut au milieu de pareilles circonstances qu'arriva un

serviteur d'Ouzoun-Haçan-Beg, envoyé en ambassade et porteur de propositions confuses. Les begs, égarés dans leur jugement, lui montrèrent dans quel état j'étais et le laissèrent repartir. Cinq jours après, je me trouvai un peu mieux, quoique ayant toujours de l'embarras dans la langue. Enfin, quelques jours encore s'écoulèrent et je recouvrai entièrement la santé.

Cependant je reçus de ma mère et de ma grand' mère Içan-Devlet-Begum, ainsi que de mon maître et guide spirituel, Kodja-Mevlânaï-Kâzi, un message et des lettres par lesquelles ils réclamaient mon arrivée avec de si vives instances qu'il était impossible d'y résister. Ce fut un samedi du mois de redjeb que je partis pour Endidjân et sortis de Samarkand, où je venais d'exercer la souveraineté pendant cent jours. J'arrivai le samedi suivant à Khodjend. Ce même jour, un messager venu d'Endidjân m'apporta la nouvelle que sept jours auparavant, le dimanche même où j'étais sorti de Samarkand, Ali-Dost-Tagaï avait rendu la place aux dissidents dans les circonstances suivantes. Le serviteur d'Ouzoun-Haçan, auquel on m'avait fait voir dans ma maladie et qu'on avait renvoyé ensuite, était venu trouver ceux des dissidents qui étaient occupés à faire le siége d'Endidjân et leur avait dit que le pâdichâh avait perdu la parole et qu'on lui introduisait de l'eau dans la bouche, goutte à goutte, à l'aide de coton. Admis en présence d'Ali-Dost, il lui répéta sur la foi du serment tous les détails qui me concernaient. Ali-Dost, qui se

Page 67.

tenait à la *Porte du Khakan*, perdant pied en apprenant ces nouvelles, appela les dissidents, conclut avec eux un arrangement et leur livra la ville, quoiqu'elle ne fût dépourvue ni de vivres, ni de défenseurs en état de combattre. Bref, ce malheur n'arriva que par la lâcheté de ce misérable traître, qui prit pour prétexte les rapports relatifs à ma santé.

Une fois maîtres d'Endidjân, les ennemis, apprenant mon arrivée à Khodjend, pendirent Khodja-Mevlânaï-Kâzi à la porte de la citadelle et le firent mourir ignominieusement. Son véritable nom était Abd-Ullah, mais il était plus connu sous l'autre. Il était parent, par son père, de Cheïkh-Burhân-ed-Din-Kilidj ; par sa mère, il remontait jusqu'à Sultan-Sandjar, d'antique mémoire. Ses ancêtres n'avaient jamais cessé d'occuper dans le pays de Fergana le rang de directeur, de guide spirituel, de cheïkh-ul-islâm, de kâzi. Pour lui il avait été disciple de Khodja-Obeïd-Allah, qui l'avait élevé. Je n'ai, quant à moi, aucun doute sur sa sainteté. Quelle preuve plus palpable en pourrait-on donner que l'extinction complète et radicale, en peu de temps, de tous ceux qui avaient attenté à ses jours? C'était un homme extraordinaire, ignorant entièrement ce que c'était que la crainte. Je n'ai jamais vu un homme aussi courageux, ce qui est encore une preuve de sainteté. Les autres hommes, quelque braves qu'ils soient, sont toujours susceptibles d'un léger mouvement de trouble, d'appréhension, dont le khodja était radica-

lement exempt. Après sa mort on fit prendre et on pilla sans exception tous ceux qui avaient eu des relations avec lui, serviteurs, domestiques, paysans, clients.

J'avais donc lâché Samarkand pour Endidjân, et encore cette dernière ville m'était-elle échappée. Je m'étais mis sans m'en douter dans la position de ceux dont on dit : « *qu'ils avancent d'un côté et reculent de l'autre.* » Ma position me paraissait d'autant plus dure et pénible que, depuis que j'étais pâdichâh, je n'avais jamais été séparé, comme à l'heure présente, de mes serviteurs et de mon pays; et que depuis que je me connaissais moi-même, je Page 68.
n'avais jamais eu à supporter de pareilles épreuves. En arrivant à Khodjend, quelques hypocrites, parés de beaux dehors, ne pouvant souffrir de voir à ma porte Khalifeh, travaillèrent tellement Huceïn-Mirza et d'autres encore, que Khalifeh reçut son congé pour se rendre à Tachkend.

Cependant je dépêchai Kâcim-Beg à Tachkend, auprès du khan, pour le presser de marcher contre Endidjân. Le khan ayant mis son armée en mouvement, s'avança par la *Vallée des forgerons* et vint camper au pied du Kunderlik, où moi-même, ayant quitté Khodjend, je m'abouchai avec mon oncle maternel. Ensuite nous franchîmes le pied du Kunderlik et campâmes dans la direction d'Akhsi. D'une autre part, les dissidents rassemblèrent les troupes qui se trouvaient à leur disposition et se rendirent à

Akhsi. A cette occasion, on avait fortifié Pâp [1] pour me la conserver; mais les dissidents, profitant de ce qu'une partie seulement de la cavalerie du khan marchait contre eux, enlevèrent cette place de vive force. Quoique ce prince eût d'ailleurs de bonnes qualités et du mérite, il n'entendait rien au commandement et à l'art militaire. Au moment même où les choses en étaient à ce point, qu'en faisant une seule marche en avant, il était à peu près certain que la possession du pays lui appartiendrait sans combat, il prêta l'oreille aux propositions insidieuses de ses adversaires. Il leur envoya donc, en qualité d'ambassadeurs chargés des propositions d'un accommodement, Khodja-Aboul-Mekârim et le frère aîné de Tenbel, Beg-Tilbeh, qui était alors un de ses chambellans. La troupe des factieux, cherchant à se tirer d'affaire, mêla dans ses paroles la vérité au mensonge et consentit à donner de l'argent et des présents au khan et à ses intermédiaires. En conséquence de cet arrangement, il reprit aussitôt le chemin de ses états. Les begs, les officiers de mon intérieur et les hommes d'armes qui étaient restés avec moi avaient, pour la plupart, leurs femmes dans Endidjân. Désespérant de reprendre cette place, sept à huit cents hommes d'entre eux se séparèrent de moi. Les begs qui m'abandonnèrent ainsi étaient :

1. Cette place se trouve sur la rive droite du Seïhoun, entre Akhsi et Kaçân.

Ali-Dervich-Beg, Alî-Mezid-Koutchin, Mohammed-Baker-Beg, Cheïkh-Abd-Ullah, chambellan, Mirim-Lagari. Ceux qui me restèrent fidèles et se condamnèrent volontairement à l'exil et aux souffrances étaient environ deux à trois cents, tant bons que mauvais. C'étaient parmi les begs Kâcim-Koutchin-Beg, Veïs-Lagari-Beg, Ibrahim-Beg, Sari-Menglik-Beg, Mirim-Tagaï, Seïd-Kara-Beg; parmi les officiers de mon intérieur, Mir-Châh-Koutchin, Seïd-Kâcim, l'un des chambellans, Kâcim-Djelaïr, Adjeb-Mohammed-Dost, Ali-Dost-Tagaï, Mohammed-Ali-Munchi (le secrétaire), Khodaï-Berdi-Tougtchi (le porte-étendard), Mogoul-Yarek-Tagaï, Sultan-Kouli, Baba-Kouli, Pir-Veïs, Cheïkh-Veïs, Yâr-Ali-Belâl, Kâcim-Mir-Akhor (maître de l'écurie), Haïder-Rikâb-Dâr (l'écuyer). Accablé par la mauvaise fortune, je ne pus m'empêcher de pleurer abondamment. Je me rendis à Khodjend. Là on me renvoya ma mère, ma grand'mère et les femmes de quelques-uns de ceux qui étaient restés avec moi. Le mois de ramazân se passa dans cette ville. Je députai un messager à Sultan-Mamoud-Khan pour lui demander du secours et je marchai contre Samarkand. Ce prince désigna pour cette expédition son fils, Sultan-Mohammed-Djanikeh et Ahmed-Beg, avec un corps de troupes de quatre à cinq mille hommes, et lui-même, montant à cheval, s'avança jusqu'à Ouratipa. Là j'eus une entrevue avec lui, puis je me dirigeai vers Samarkand par la route de Yar-Yaïlak. Sultan-

Page 69.

Mohammed et Sultan-Ahmed-Beg étaient arrivés avant moi à Yar-Yaïlak par un autre chemin. Quant à moi, passant par Beurekeh-Yaïlaki, je parvins à Seng-Zâr, place où réside le gouverneur de Yar-Yaïlak. Sultan-Mohammed et Sultan-Ahmed-Beg, qui avaient appris l'arrivée de Cheïbâni-Khan à Chirâz, d'où il faisait des courses dans tout le pays, avaient pris le parti de rétrograder. Je me vis donc forcé d'en faire autant, et je retournai à Khodjend.

Cependant, tourmenté par le désir de régner et ayant l'ambition de faire des conquêtes, il ne m'était pas possible de rester simple spectateur des événements parce que j'avais échoué une ou deux fois. Ayant conçu le projet d'une expédition sur Endidjân, je me rendis à Tachkend auprès du khan, pour solliciter son concours et son aide. Je profitai de cette occasion pour rendre visite à Châh-Begum et à mes parents, que je n'avais pas vus depuis huit ans. Quelques jours après, le khan désigna pour me secourir Seïd-Mohammed-Mirza-Doglat, Eïoub-Begtchik et Djân-Haçan avec sept à huit cents hommes. Je partis aussitôt avec ces troupes auxiliaires, et, sans m'arrêter à Khodjend, je poursuivis ma route en faisant diligence. Laissant à ma gauche Kend-i-Bâdâm, j'arrivai de nuit à Naçoukh, place éloignée de Khodjend de dix *igadj* et de trois de Kend-i-
Page 70. Bâdâm; j'y appliquai les échelles et l'enlevai par escalade. C'était l'époque de la maturité des melons. Il en existe à Naçoukh une espèce connue sous le

nom d'*ismaël-cheïkhi*, dont l'écorce est jaune, peu rugueuse, lisse. Les pepins sont de la dimension de ceux de la pomme ; la chair a quatre mains d'épaisseur. C'est un excellent fruit et qui n'a pas son pareil dans ce pays. — Le lendemain, les begs mongols me représentèrent que nous n'étions que bien peu nombreux et que la prise d'une place de ce genre ne nous avançait pas à grand'chose. Rien n'était plus vrai. C'est pourquoi, ne jugeant pas à propos de nous y installer et de la fortifier, nous revînmes à Khodjend.

Cette même année, Khosrev-Châh, accompagné de Baï-Soungar-Mirza, vint avec une armée à Djagâniân. Là, dans des intentions perfides, il envoya un ambassadeur à Sultan-Mes'oud-Mirza pour lui dire : « Allons, marchons contre Samarkand ; si elle tombe entre nos mains, l'un de nous deux y résidera et l'autre s'établira à Hiçâr. » Or, à ce moment, il régnait du mécontentement parmi les begs, les officiers intérieurs et les hommes d'armes de Sultan-Mes'oud-Mirza. La raison en était que Cheïkh-Abd-Ullah-Berlas, ayant quitté Baï-Soungar-Mirza pour embrasser le parti de Sultan-Mes'oud-Mirza, dont il était le beau-père, en avait été traité avec la plus grande distinction. Quoique le gouvernement de Hiçâr ne soit que d'une étendue médiocre, ce prince avait assigné à Cheïkh-Abd-Ullah une pension de mille *touman*[1], outre la concession du territoire du Khot-

1. Le *touman*, qui aujourd'hui ne vaut guère plus de 12 francs,

talân. Il y avait dans ce gouvernement beaucoup de tenanciers appartenant aux begs et aux officiers de l'intérieur de Sultan-Mes'oud-Mirza. Cheïkh-Abd-Ullah s'empara de tout. Lui et ses enfants étaient les directeurs de tout, des grandes comme des petites choses. Les mécontents s'enfuirent l'un après l'autre et commencèrent à affluer auprès de Baï-Soungar-Mirza. Ce prince et Khosrev-Châh ayant réussi à endormir Sultan-Mes'oud-Mirza par leurs propositions insidieuses, sortirent en diligence de Djagâniân et investirent Hiçâr au moment où on battait la caisse (à l'aube). Sultan-Mes'oud-Mirza se trouvait alors dans le palais de *Devlet-Serâ*, fondé par son père dans les faubourgs, en dehors de l'enceinte. Ne pouvant rentrer dans la place, il prit la fuite et se dirigea vers le Khottalân, chez Cheïkh-Abd-Ullah-Berlas. Mais, au milieu de la route, il se sépara de ce dernier et, par le gué d'Oubâdj [1], se rendit auprès de Sultan-Huceïn-Mirza.

Page 71. Une fois maître du gouvernement de Hiçâr, Khosrev-Châh y installa Baï-Soungar-Mirza et donna le Khottalân à son frère cadet Veli. Lui-même, quelques jours après, monta à cheval pour aller mettre le siége devant Balkh. Il s'était fait précéder dans les environs de cette ville par un de

valait du temps de Chardin 45 livres, et certainement beaucoup plus encore au commencement du XVI[e] siècle.

1. Le gué d'Oubâdj se trouve sur l'Amou, au-dessus de Kobadiân, dans le pays de Balkh.

ses grands officiers nommé Nazar-Bahâder. Il le suivit de sa personne à trois ou quatre jours de distance, menant avec lui Baï-Soungar-Mirza, et tous deux investirent Balkh. La place renfermait dans ses murs Ibrahim-Huceïn-Mirza et bon nombre des begs de Sultan-Huceïn-Mirza. Khosrev-Châh donnant à son frère cadet Veli un nombreux corps de troupes, l'envoya assiéger Chebouragân [1] et faire le dégât dans tous les alentours. Celui-ci se mit en marche, mais il ne put parvenir à serrer de près Chebouragân. Il envoya les troupes qu'il avait à sa disposition faire une course chez les tribus et les hordes qui habitaient dans le désert de Zerdek. Celles-ci y exécutèrent en effet une razzia à la suite de laquelle elles ramenèrent plus de cent mille moutons et près de trois mille chameaux. De là, Veli répandit ses coureurs sur les territoires de Sân et de Djerik [2], les mit au pillage, enleva quelques tribus qui s'étaient fortifiées dans les montagnes et revint à Balkh faire sa jonction avec son frère aîné.

Un jour, tandis qu'il assiégeait Balkh, Khosrev-Châh chargea Nazar-Bahâder, celui de ses officiers dont il a déjà été parlé, d'aller intercepter les canaux

1. Chebouragân, qu'on nomme aussi Chouprougân, est à trois journées à l'ouest de Balkh.

2. Ce sont deux bourgs du gouvernement de Balkh. Au lieu de Djarik, que portent le texte et la traduction persane, le *merâcid* écrit Chârik.

qui fournissaient de l'eau à la place. Tangri-Berdi-Samantchi, l'un des begs le plus en faveur auprès de Sultan-Huceïn-Mirza, fit une sortie à la tête de soixante-dix à quatre-vingts hommes d'armes, attaqua de front Nazar-Bahâder, lui déchargea un coup terrible qui le renversa, lui coupa la tête dont il s'empara, et rentra dans l'enceinte, après avoir accompli des prodiges de valeur.

Cette même année, Sultan-Huceïn-Mirza voulant châtier le rebelle Châh-Chedjâ', fils de Zoun-Noun-Argoun, qui s'était mis traîtreusement au service de Bedi'-uz-Zemân-Mirza, marcha à la tête d'une armée et vint camper sous les murs de Bost [1]. Là, comme il ne pouvait se procurer des vivres d'aucun côté, il était sur le point d'en être réduit à la dernière extrémité, lorsque le gouverneur de Bost lui remit la place. Les provisions qu'il y trouva le mirent à même d'effectuer son retour dans le Khoraçân. Sultan-Huceïn-Mirza, ce grand pâdichâh, en dépit de sa puissance et de ses ressources, n'avait pas réussi dans les différentes expéditions qu'il avait conduites contre Koundouz, Hiçâr et Kandahâr, dont il lui avait
Page 72. fallu lever le siége. Ces échecs enhardirent à un tel point ses fils et ses begs, qu'ils osèrent lever ouvertement l'étendard de la révolte. Sultan-Huceïn-Mirza voulant avant tout réprimer les entreprises de son

1. Cette ville, située sur la rive gauche du Helmend, fait partie du Sedjestân.

fils Mohammed-Huceïn-Mirza, qui s'était proclamé indépendant dans Ester-Abâd, où il agissait en rebelle, fit partir en toute diligence les begs et un nombreux corps d'armée commandés par Mohammed-Veli-Beg. Lui-même établit sa résidence dans la *prairie de Nichin* (près de Herat). Comme il s'y attendait le moins, Bedi'-uz-Zemân-Mirza et Châh-Beg, fils de Zoun-Noun-Beg, marchèrent pour l'attaquer à la tête d'une armée. Par une heureuse coïncidence, Sultan-Mes'oud-Mirza, qui, après s'être laissé prendre Hiçâr, s'était mis en route pour rejoindre Sultan-Huceïn-Mirza, arriva ce jour-là même, tandis que les troupes qui étaient allées à Ester-Abâd rejoignirent aussi de leur côté. Lorsque les deux armées furent en présence, l'ennemi ne se trouva pas assez fort pour combattre. Bedi'-uz-Zemân-Mirza et Châh-Beg prirent la fuite. Sultan-Huceïn-Mirza reçut très-bien Sultan-Mes'oud-Mirza et l'admit à l'honneur d'être son gendre. Il jouissait de la plus grande faveur auprès de son beau-père, lorsque, cédant aux investigations du frère cadet de Khosrev-Châh, Bâki-Djagâniâni, qui s'était attaché précédemment au service de Sultan-Huceïn-Mirza, il sortit du Khoraçân sous un prétexte, et, sans en demander la permission à son bienfaiteur, se rendit chez Khosrev-Châh. Celui-ci avait envoyé chercher Baï-Soungar-Mirza et l'avait fait venir de Hiçâr.

Sur ces entrefaites, Mirân-Châh-Mirza, fils d'Ou-

loug-Beg-Mirza [1], qui s'était révolté contre son père et était entré chez les Hezâreh où il n'avait pu rester grâce à sa conduite déréglée, s'était retiré également auprès de Khosrev-Châh. Quelques conseillers peu réfléchis étaient d'avis de faire mourir les trois princes fugitifs et de réciter la prière publique au nom de Khosrev-Châh; mais lui ne crut pas devoir s'engager dans une entreprise si délicate. Toutefois il se saisit de la personne de Sultan-Mes'oud-Mirza, et, pour les intérêts de ce monde passager, qui a toujours trahi et trahira toujours ceux qui le courtisent, ce misérable ingrat fit crever les yeux au prince qu'il avait élevé et vu croître dès son enfance et dont il avait été le gouverneur. Quelques-uns des frères de lait, des compagnons et des anciens servi-
Page 73. teurs de Sultan-Me'soud-Mirza l'enlevèrent et se rendirent à Kech [2], avec l'intention de le conduire à Samarkand auprès de Sultan-Ali-Mirza. Là, ses ennemis ayant comploté de le faire périr, il s'enfuit, traversa la rivière (l'Amou) au passage de *Tchâr-Djouï* et vint se réfugier chez Sultan-Huceïn-Mirza. — Quand a-t-on jamais commis d'aussi odieux forfaits ? Puissent cent mille malédictions retomber, jusqu'au jour de la résurrection, sur celui qui s'en

1. Celui-ci, qu'il ne faut pas confondre avec le grand souverain de ce nom, était roi de Kaboul et l'un des oncles paternels de Bâber.

2. Chef-lieu d'un district fertile et bien arrosé à trente milles sud-est de Samarkand, sur la route de Karchi. Il est plus connu sous le nom de Chehr-i-Sebz.

est rendu coupable! Que quiconque entendra parler de ces actes de Khosrev-Châh le maudisse, et soit maudit celui qui ne le maudirait pas! — A la suite de cet acte abominable, il proclama pâdichâh Baï-Soungar-Mirza et le laissa retourner à Hiçâr. Quant à Mirân-Châh-Mirza, il l'envoya du côté de Bâmiân en lui adjoignant Seïd-Kâmil comme auxiliaire.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 904

(1498-1499).

Deux expéditions successives contre Samarkand et Endidjân n'ayant pas eu de résultat, j'étais revenu à Khodjend. Mais Khodjend n'offre qu'un espace resserré où celui qui a à son service cent à deux cents personnes mène une vie peu aisée. Quelles considérations détermineraient donc un homme qui a des prétentions à y résider? Conservant toujours le projet de marcher sur Samarkand, je députai des envoyés à Mohammed-Huceïn-Gourgan-Doglat, à Ouratipa où il était, pour le prier de me prêter cet hiver Pechâguir, l'un des villages de Yar-Yaïlak, faisant autrefois partie des possessions de sa révérence le khodja, mais qui dans ces temps de confusion étaient entrés dans sa dépendance. De là il m'était facile de faire des courses sur le territoire de Samarkand jusqu'à ce qu'elle fût tombée entre mes

mains. Il consentit à ma demande, et, moi, je partis de Khodjend et pris la route de Pechâguir. Comme j'arrivais à Zemin, je fus pris par la fièvre. En dépit de mon mal, je sortis en diligence de Zemin et, passant par le chemin des montagnes, je marchai contre Ribât-i-Khodja. J'espérais qu'en tombant dessus à l'improviste je pourrais prendre à l'escalade cette place où réside le gouverneur du district de Châdvar. Nous arrivâmes à l'aube et trouvâmes les habitants sur leurs gardes. Alors nous tournâmes bride et revînmes à Pechâguir sans faire halte nulle part. Je fis ainsi, malgré la fièvre, une route de treize à qua-
Pag. 74. torze *igadj ;* mais ce ne fut pas sans en éprouver beaucoup de fatigue.

Quelques jours après, j'envoyai en course Ibrahim-Sari, Veïs-Lagari et Chirim-Tagaï avec des begs de mon intérieur et des hommes d'armes, pour tâcher de s'emparer, par composition ou de vive force, des forteresses de Yar-Yaïlak. Ce district était alors au pouvoir de Seïd-Youçouf-Beg, qui était resté à Samarkand lorsque j'en étais sorti et avait été fort bien traité par Sultan-Ali-Mirza. Il avait chargé son frère cadet et son fils à lui, de la garde et de la défense des forteresses de Yar-Yaïlak. Admed-Youçouf, qui a actuellement le gouvernement de Sial-Kout (dans le Pendjâb), était employé au service de ces places. Mes begs et mes hommes d'armes de leur côté, mettant à profit tout l'hiver, en enlevèrent plusieurs par ruse et par stratagème et

en demeurèrent maîtres. Dans ces pays, à cause des Mongols et des Euzbegs, il n'y a pas de village qui n'ait sa partie fortifiée. Dans les circonstances présentes, comme on avait conçu des soupçons sur le compte du fils de Seïd-Youçouf-Beg, par rapport à moi, on le renvoya dans le Khoraçân.

L'hiver se passa en hostilités et en tiraillements de cette sorte. Le printemps venu, Sultan-Ali-Mirza m'envoya Khodja-Yaïa pour traiter de la paix; lui-même, suivant l'impulsion de son armée, se rendit dans les environs de Chirâz et de Kâbid. Les forces que j'avais à ma disposition dépassaient deux cents hommes et n'atteignaient pas trois cents, et j'étais entouré de toutes parts d'ennemis puissants. J'avais marché contre Endidjân, mais la fortune ne m'avait pas été favorable. Un coup de main tenté sur Samarkand n'avait eu aucun résultat. Force me fut donc de conclure la paix et de quitter Pechâguir.

Khodjend est un séjour restreint où un pâdichâh comme moi ne peut que traîner une vie misérable. J'y étais resté un an et demi, près de deux ans même, avec ma famille et ma maison. Ces mulsumans, durant tout cet espace de temps, avaient fait leur possible pour fournir à mes dépenses et me rendre toute espèce de services. Comment pouvais-je penser à retourner à Khodjend, et, si j'y retournais, qu'y deviendrions-nous?

« Si je partais, je n'avais pas d'asile où me rendre; si je restais, quel avantage en pouvais-je attendre? »

A la fin, en proie à toutes les angoisses de l'incertitude, je me rendis aux campements d'été qui sont
Page 75. au sud d'Ouratipa. J'y passai plusieurs jours, consterné de l'état de mes affaires, ne sachant si je devais partir ou rester, la tête perdue. Un jour que j'étais dans ce campement, Khodja-Aboul-Mekârim, qui était comme moi dans l'exil et dans la détresse, vint me voir. Je le consultai sur le parti que j'avais à prendre et la conduite que je devais tenir. Il fut vivement affecté, s'apitoya sur mon sort et partit après avoir récité une *fâtihah,* me laissant moi-même sous l'empire d'une grande émotion. Ce même jour, dans l'après-midi, à l'heure de la prière, un cavalier se montra à l'entrée de la vallée. C'était un serviteur d'Ali-Dost-Tagaï, très-bien monté. Son maître l'avait chargé de me dire « que, quoiqu'il fût bien coupable à mon égard, il espérait que je le recevrais en grâce, que je lui pardonnerais et que je me rendrais chez lui ; qu'il remettrait Merguinân entre mes mains et se dévouerait tout entier à mon service ; qu'ainsi il laverait ses fautes et en effacerait toute la honte. »

A la réception de ce message, qui arrivait quand je ne savais plus où donner de la tête, je n'hésitai plus et, sans perdre de temps, je pris en toute diligence le chemin de Merguinân, au moment même où le soleil se couchait. La distance entre mon campement et Merguinân est d'environ vingt-quatre *igadj*. Je marchai tout d'une traite cette nuit, jus-

qu'au lever de l'aurore, et, le jour suivant, jusqu'à l'heure de la prière de midi. Alors on fit halte au village de *Tenuk-Ab*, qui dépend de Khodjend. On fit rafraîchir les chevaux, on leur donna à manger et on repartit à minuit, au moment où on battait les timbales. Nous marchâmes tout le reste de la nuit jusqu'au lever de l'aurore, et ce ne fut qu'avant l'aube de la nuit suivante que nous arrivâmes à un *igadj* de Merguinân. Veïs-Beg et quelques autres, en proie à l'inquiétude, me représentèrent « combien d'actes de félonie avait commis Ali-Dost; qu'il n'y avait eu aucun message échangé entre nous ; que nous ne nous étions fait ni propositions, ni promesses, ni conditions; qui pouvait donc nous donner la confiance de pousser de l'avant » ? Il faut convenir que ces hésitations étaient bien naturelles. Nous nous arrêtâmes donc pour tenir conseil. Le résultat fut « que si il était vrai que les tergiversations avaient leur raison d'être, il ne l'était pas moins qu'elles auraient dû avoir lieu plus tôt; que pendant trois nuits et trois jours, sans nous reposer, sans nous arrêter nulle part, nous avions parcouru vingt-quatre *igadj;* que tous, chevaux et hommes, étaient également à bout Page 76
de forces; qu'on ne pouvait pas reculer maintenant; que, le pût-on, on ne saurait de quel côté se retirer; qu'au point où en étaient les choses, il fallait absolument avancer, d'autant plus que rien n'arrivait sans la permission de Dieu». Bien résolus cette fois

et pleins de confiance en Dieu, nous nous mîmes en marche.

Il était l'heure de la prière de la matinée (sunnet) quand nous arrivâmes à la porte de Merguinân. Ali-Dost-Tagaï se tenait derrière la porte qui était restée fermée, et demanda que je souscrivisse aux conditions qu'il me posa. Je n'eus pas plus tôt accepté ses propositions qu'il fit ouvrir et vint me présenter ses hommages devant la porte. A la suite de cette entrevue je m'installai dans une belle maison située dans l'intérieur de la place et qui ouvrait sur une cour. Ma suite se composait de deux cent quarante personnes de tous les rangs. Ouzoun-Haçan et Sultan-Ahmed-Tenbel avaient commis beaucoup d'actes de tyrannie envers les habitants du pays et s'étaient fort mal conduits. Aussi le désir de me ravoir était-il général. Deux ou trois jours après mon entrée à Merguinân, Kâcim-Beg, auquel j'avais adjoint plus de cent hommes, tant des habitants de Pechâguir que de mes nouveaux clients et de ceux d'Ali-Dost, fut envoyé aux tribus qui habitent les montagnes au sud d'Endidjân, telles que les *Achpari*, les *Touroukchar*, les *Djegrek* et autres des mêmes quartiers, pour tâcher de les amener sous mes drapeaux, soit par la persuasion, soit par la force. J'expédiai en même temps dans la direction d'Akhsi Ibrahim-Sarou, Veïs-Lagari et Seïd-Kara avec environ cent hommes, en leur donnant pour instructions de passer la rivière de Khodjend (le Sir) et de s'effor-

cer de réunir dans les intérêts de ma cause les habitants des places situées dans cette plaine et ceux des montagnes.

Quelques jours plus tard Ouzoun-Haçan et Sultan-Ahmed-Tenbel, prenant avec eux Djihân-Guir-Mirza, ramassèrent tout ce qu'ils avaient de soldats et de Mongols, incorporèrent dans leur armée le contingent d'Endidjân et d'Akhsi, et, résolus à assiéger Merguinân, vinrent camper au village de Sapan, un *cher'i* à l'est de cette ville. Un ou deux jours après ils se rangèrent en bataille, et s'avancèrent tout équipés vers les faubourgs de Merguinân. Quoique les hommes qui étaient sous les ordres de Kâcim-Beg, d'Ibrahim-Sarou et de Veïs-Lagari eussent été envoyés en troupes légères dans deux directions différentes et qu'il ne restât avec moi qu'un nombre restreint de défenseurs, mes hommes d'armes firent une sortie en bon ordre et ne permirent pas à l'en- Page 77.
nemi de dépasser les faubourgs. Ce même jour, Khalil, le page chargé de rouler mon turban (destâr-pitch), se distingua par des prodiges de valeur. Les assiégeants ne purent faire aucun progrès. Ils s'y reprirent à deux fois sans réussir à s'approcher de la place.

Cependant Kâcim-Beg, qui s'était rendu dans les montagnes au sud d'Endidjân, avait gagné à ma cause les *Achpari*, les *Touroukchar*, les *Djegrek* ainsi que les cultivateurs et les pasteurs (*aïmak*) établis dans ces parages, soit sur les montagnes, soit dans les

plaines. Les soldats, de leur côté, commencèrent à déserter, un à un, deux à deux, et à se réfugier auprès de moi. Quant au détachement qui, sous les ordres d'Ibrahim-Sarou et de Veïs-Lagari, avait passé la rivière (le Sir) pour se diriger du côté d'Akhsi, il pénétra dans la place de Pâp et dans une ou deux autres. Ouzoun-Haçan et Tenbel étaient des tyrans, des débauchés menant une vie d'infidèles, qui avaient exaspéré contre eux les cultivateurs et tous les habitants du pays. Un des personnages les plus considérables d'Akhsi, Haçan-Diktcheh, suivi de ses partisans et d'une troupe de gens sans aveu qu'il avait réunie, souleva un tumulte populaire, fondit sur la garnison qui se tenait dans l'enceinte extérieure d'Akhsi, la refoula dans la citadelle, appela le détachement commandé par Ibrahim-Sarou, Veïs-Lagari et Seïd-Kara et l'introduisit dans la place. Sur ces entrefaites arrivèrent aussi Bendeh-Ali, Haïder-Keukultach, Hadji-Gâzi-Mangat, qui avait abandonné Cheïbâni-Khan pour venir auprès du khan et les touman-begs de Barin que Sultan-Mohammed-Khan avait chargés de marcher à notre aide.

Cependant Ouzoun-Haçan, ayant appris ces nouvelles, en fut renversé. Il se hâta d'expédier au secours de la citadelle d'Akhsi ceux de ses officiers qu'il estimait le plus avec des hommes d'armes choisis. Ils arrivèrent à l'aube sur les bords du fleuve. Au premier avis qu'elles en reçurent, mes troupes et celles des Mongols firent passer l'eau à un détache-

ment dont les chevaux étaient entièrement nus. Ce mouvement jeta le trouble parmi les auxiliaires, tellement qu'ils laissèrent dériver leurs montures au-dessous du point de passage qu'ils avaient choisi en amont de la ville, devant laquelle ils ne purent aborder et qu'ils dépassèrent en aval. Alors nos soldats et ceux des Mongols, dépouillant leurs chevaux, commencèrent, à entrer dans l'eau de tous les côtés. Ceux des ennemis qui étaient dans des bateaux se trouvèrent hors d'état de combattre. Karlougatch-Bakhchi s'étant mis après un des fils de Mogoul-Beg, le prit par l'épaule, le frappa de son sabre et le tua. Tout ce qui en résulta, c'est que cette troupe d'assassins fut cause de la mort de ceux qui étaient dans les bateaux. En un instant on saisit et on massacra tout ce qui se trouva dans le fleuve. Parmi ceux qui étaient le plus estimés d'Ouzoun-Haçan étaient Karlougatch-Bakhchi, Khalil-Divâneh et Kâzi-Goulâm. Ce dernier fut épargné sous prétexte qu'il était esclave. Il faut encore citer au nombre de ses hommes d'armes les plus en renom Seïd-Ali, qui jouit aujourd'hui de beaucoup de crédit à ma cour, Haïder-Kouli et Koulikeh-Kachgari. Sur soixante-dix à quatre-vingts hommes d'armes d'excellente qualité, il n'en échappa que ces cinq à six. Page 78.

A la nouvelle de ce revers, l'ennemi, incapable de tenir dans les environs de Merguinân, décampa en désordre dans la direction d'Endidjân. Il avait laissé dans cette place Nâcir-Beg, beau-frère d'Ou-

zoun-Haçan, qui, s'il n'était pas le second en importance, était sans conteste le troisième. C'était un homme d'expérience et qui ne manquait pas d'énergie. Informé de ce qui s'était passé et voyant que le parti de mes ennemis menaçait ruine, il fortifia la place d'Endidjân et m'envoya un émissaire. Eux de leur côté, étant arrivés à Endidjân, reconnurent qu'il s'y était renfermé. Alors la discorde se mit parmi eux, et ils tombèrent en désarroi. Ouzoun-Haçan se retira du côté d'Akhsi, auprès de sa famille. Sultan-Ahmed-Tenbel alla à Ouch dans son propre gouvernement. Quelques-uns des officiers particuliers et des hommes d'armes de Djihân-Guir-Mirza désertèrent le parti d'Ouzoun-Haçan et allèrent rejoindre Tenbel, qui n'était pas encore arrivé à Ouch.

Je n'eus pas plus tôt appris qu'Endidjân avait fermé ses portes à l'ennemi que, sans perdre un instant, je partis de Merguinân comme le soleil se levait et j'arrivai à Endidjân comme il était sur son déclin. J'eus une entrevue avec Nâcir-Beg et ses fils Dost-Beg et Mirim-Beg, je m'entretins avec eux et les comblai de joie en leur laissant voir qu'ils pouvaient tout espérer de ma faveur et de mon amitié. C'est ainsi que, dans le mois de zil-ka'deh de l'année 904 je recouvrai par la grâce de Dieu l'héritage paternel qui était resté hors de mon pouvoir pendant près de deux ans.

Sultan-Ahmed-Tenbel, qui, accompagné de Djihân-Guir-Mirza, était retourné à Ouch, n'y fut

pas plus tôt entré qu'il s'y éleva un tumulte terrible et des attaques réitérées à la suite desquels les habitants le chassèrent de leurs murs, en même temps qu'ils me firent dire qu'ils gardaient la place pour me la remettre. Djihân-Guir-Mirza et Tenbel, accompagnés d'un petit nombre de partisans, s'enfuirent comme s'ils avaient perdu la tête et se réfugièrent à Ouzkend. Ouzoun-Haçan, à la suite de sa tentative infructueuse pour pénétrer dans Endidjân, avait pris la route d'Akhsi où il était parvenu à entrer, comme nous l'apprîmes. Nous n'en fûmes pas plus tôt informés que, considérant qu'il était le chef et la tête de la rébellion, sans nous arrêter plus de quatre ou cinq jours à Endidjân, nous prîmes à notre tour le chemin d'Akhsi. A notre arrivée, l'ennemi, hors d'état de se défendre, demanda à capituler et rendit la place. Après être resté à Akhsi quelques jours que j'employai à administrer et à régler les affaires de cette ville, de Kâçân et de toutes ces contrées, je congédiai les begs mongols qui m'avaient accompagné dans ma course, et prenant Ouzoun-Haçan avec sa famille et tous ceux de sa maison, je revins à Endidjân. Kâcim-Adjeb, qui, de la classe des officiers de l'intérieur, était parvenu au rang de beg, fut laissé provisoirement à Akhsi en qualité de gouverneur. Page 79.

Ouzoun-Haçan, qui était couvert par une capitulation, ne souffrit aucun dommage dans sa personne, ni dans ses biens et reçut la permission de se retirer à Hiçâr par le chemin de Kara-Tekin. Il se

mit en route avec une suite peu nombreuse, abandonné de tous ses autres clients, qui restèrent après lui. C'étaient ceux-là mêmes qui, pendant les derniers troubles, avaient pris et pillé mes partisans, sans compter Khodja-Kâzi et les siens. Après en avoir conféré avec quelques begs, nous tombâmes d'accord sur ce point « que c'était à ces gens-là qu'il fallait imputer tant de déprédations et de dégâts, tant de violences et de rapines, dont avaient été victimes un si grand nombre de croyants et de musulmans attachés à notre cause ; qu'ils ne s'étaient guère montrés fidèles à leur beg pour que nous puissions nous-mêmes en attendre un service loyal; que personne ne pourrait nous blâmer de les arrêter et de les livrer au pillage, d'autant plus que sous nos propres yeux ils montaient nos chevaux, se paraient de nos vêtements, consumaient nos ressources, ce que personne ne pouvait tolérer; que si, par compassion, nous ne permettions pas qu'ils fussent saisis et dépouillés, il fallait du moins autoriser formellement ceux qui nous avaient tenu compagnie dans nos courses aventureuses et dans nos fatigues à reprendre possession de leur propriété légitime, actuellement à leur portée ; que les ravisseurs, s'ils en en étaient quittes à si bon marché, nous devraient de
Page 80. la reconnaissance ». En conséquence, je jugeai convenable d'ordonner que ceux qui avaient fait campagne avec moi reprissent ce qu'on leur avait enlevé. Quoique cette mesure fût rationnelle et con-

forme à la justice, elle fut peut-être un peu prématurée. Il n'y avait pas de bon sens à irriter les gens à ce point-là, lorsqu'un ennemi comme Djihân-Guir était assis à mes côtés. Dans la carrière des conquêtes et dans celle du gouvernement il y a de ces choses qui, au premier abord, semblent logiques, mais dont le fond doit être examiné avec la plus scrupuleuse attention. Que de troubles et de désordres furent la conséquence de cette décision prise avec légèreté ! Pour avoir donné un ordre sans réfléchir à ses suites, je fus obligé de sortir une seconde fois d'Endidjân.

Les Mongols, concevant des craintes et des soupçons de ma conduite dans cette occasion, s'éloignèrent du district de Ribâtek, connu aussi sous le nom de l'*Entre deux eaux* (iki sou araci), pour se diriger vers Ouzkend, d'où ils envoyèrent un messager à Tenbel. Or il y avait en ce moment près de ma mère environ quinze cents à deux mille Mongols. Il en était venu le même nombre de Hiçâr en compagnie de Hamzah-Sultan, Mehdi-Sultan et Mohammed-Doglat. De tout temps les actes de perversité et de félonie ont été le propre des Mongols. Jusqu'au temps actuel ils se sont mis cinq fois en état de rébellion contre moi, et qu'on ne s'imagine pas que ces actes d'hostilité provinssent d'un manque d'entente réciproque ; car, à plusieurs reprises, ils se sont rendus coupables des mêmes procédés vis-à-vis de leurs propres khans.

La nouvelle de cette défection me fut apportée par Sultan-Ali-Tchanak, dont le père, Khodaï-Berdi-Boukak, que j'avais traité avec une distinction toute particulière parmi les Mongols, était mort peu de temps auparavant. Lui-même, quoiqu'il fût alors au milieu d'eux, se conduisit très-bien avec moi et se sépara de ses compatriotes. Quoique, dans cette circonstance, je n'aie eu qu'à me louer de lui, il commit plus tard de tels actes de félonie, qu'ils auraient effacé cent mille services de ce genre, comme il sera expliqué en son temps; mais il est certain que cette conduite blâmable ne doit être imputée qu'à sa nature mongole.

A la réception de cet avis, j'assemblai les begs et je tins conseil avec eux. Ils me représentèrent « qu'il n'y avait rien là de sérieux; qu'il n'était pas besoin que le pâdichâh en personne montât à cheval; que Kâcim-Beg partirait à la tête des begs et de leurs contingents. » On résolut d'agir en conséquence. Page 81. L'événement prouva qu'on s'était grossièrement trompé en traitant légèrement une pareille affaire. Kâcim-Beg partit le même jour avec les begs et l'armée. Tandis qu'ils étaient en marche, Tenbel, de son côté, alla se joindre aux Mongols. Le lendemain, dès le matin, les nôtres ayant passé la rivière Aïlamich au gué de *Iaci-Guitchit* (large gué), se trouvèrent face à face avec l'ennemi. Un combat acharné s'engagea. Kâcim-Beg se rencontra de sa personne avec Sultan-Mohammed-Argoun et lui asséna deux

à trois coups sans réussir à lui faire tomber la tête. Beaucoup de mes hommes d'armes se battirent vaillamment, mais à la fin ils furent défaits. Kâcim-Beg, Ali-Dost-Tagaï, Ibrahim-Sarou, Veïs-Lagari, Seïd-Kara, plus trois à quatre begs et officiers de mon intérieur parvinrent à s'échapper ; les autres tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Parmi les begs et les officiers de l'intérieur qui restèrent prisonniers étaient Ali-Dervich-Beg, Mirim-Lagari, Touka-Beg, Tagaï-Beg, Mohammed-Dost, Ali-Dost, Mir-Châh-Koutchin, Mirim-Divân. Dans cette affaire, il y eut un combat singulier très-brillant entre deux hommes d'armes; c'étaient de notre côté Hamid, l'un des frères cadets d'Ibrahim-Sarou, et, du côté de l'ennemi, Cheh-Suvâr, l'un des Mongols de Hiçâr. Le dernier porta à son adversaire un tel coup, que le sabre traversa le casque et s'enfonça profondément dans la tête. Celui-là, malgré sa blessure, riposta par un coup si furieux que son sabre laboura tous les os de Cheh-Suvâr, depuis la tête jusqu'à la paume de la main. Quoiqu'il n'eût pas de casque lorsqu'il fut atteint, on banda la plaie et il guérit. Quant à Hamid, comme il n'y avait personne pour le panser, il mourut de sa blessure trois jours après.

Cet échec arriva bien mal à propos au moment où, délivré de toutes les misères d'une vie aventureuse, je venais de reprendre mon héritage paternel. Kanber-Ali-Mogoul, mon principal appui, était retourné dans son gouvernement et avait disparu, dans

le temps où j'avais pris possession d'Endidjân. Tenbel ne sut pas plus tôt la défaite des miens qu'il emmena avec lui Djihân-Guir et vint camper dans une prairie qui est située vis-à-vis le pied de la colline de *Aïch*, à un *cher'i* d'Endidjân. Une fois ou deux ses troupes se rangèrent en bataille à *Tchehil-Dokhterân* (les quarante filles) et s'avancèrent jusqu'au pied de la colline. Mes hommes d'armes s'étant mis en
Page 82. ligne en dehors des faubourgs et des jardins, arrêtèrent leurs progrès et les forcèrent à reculer au delà de leur position. Ce fut durant le cours de cette expédition que Tenbel mit à mort deux des begs qui étaient tombés entre ses mains, Mirim-Lagari et Touka. Après être resté environ un mois dans ces positions sans pouvoir rien faire, il se retira dans la direction d'Ouch. Il y avait déjà une année que ses gens étaient dans ce pays. Quant à Ouch, on l'avait mise en état de défense.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 905

(1499-1500).

Des commissaires et des inspecteurs furent envoyés en toute hâte aux troupes de mon territoire, soit à cheval, soit à pied. J'eus grand soin aussi de dépêcher des officiers à Kanber-Ali et aux troupes qui étaient retournées dans leurs provinces. Je chargeai des inspecteurs pleins d'activité de rassembler

des *toura* [1], des pelles, des haches et tout ce qui est nécessaire à l'équipement et à l'approvisionnement des troupes. J'attirai à moi tous les hommes à cheval ou à pied qui devaient se rendre à l'armée, et je fis réunir tous ceux de mes clients et de mes soldats qui arrivaient de tous les côtés pour partager mes travaux. Puis, mettant ma confiance en Dieu, le dix-huit du mois de moharrem, je partis pour le *Tchâr-Bâg* de Hâfiz-Beg. Après m'y être arrêté un ou deux jours pour mettre en état et compléter tout ce qui était défectueux dans les équipements, je marchai sur Ouch à la rencontre de l'ennemi. L'armée s'avançait en bon ordre, chacun suivant son rang [2], aile droite, aile gauche, centre, avant-garde, cavalerie.

En arrivant à Ouch je fus informé que les ennemis, ne pouvant tenir dans les environs de cette ville, avaient pris la direction du canton de Ribât-i-Serheng, qui est situé au nord. Nous campâmes ce soir-là à Lâb-Kent [3]. Le lendemain, ayant repris nos rangs, nous dépassâmes Ouch et nous apprîmes que les ennemis s'étaient dirigés vers Endidjân. Nous marchâmes alors contre Ouzkend en nous faisant

1. Les *toura* sont des pièces de bois et de fer qu'on rattache ensemble avec des chaînes et des crochets, et qui forment des espèces de boucliers derrière lesquels s'abritent les soldats.

2. Le texte imprimé porte mal à propos « *ieçaoul bileh.* » Je lis : « *ieçal bileh,* » comme la traduction persane qui a mis « *ieçal besteh.* »

3. La traduction persane lit « *Lât-Kent.* »

précéder par des coureurs qui devaient battre les environs de cette place. Le parti qui avait fait l'expédition d'Endidjàn descendit dans le fossé à la faveur des ténèbres; mais au moment où il appliquait les échelles contre le rempart, ceux qui étaient dans la ville prirent l'éveil, et les assiégeants s'en retournèrent sans avoir rien pu faire. Nos coureurs, qui avaient battu les environs d'Ouzkend, revinrent sans avoir mis la main sur un butin bien considérable.

Parmi les châteaux dépendants de Ouch est Page 83 celui de Mâdou, qui est célèbre dans ces contrées par ses ouvrages. Tenbel y avait laissé pour le défendre son frère cadet, Khalil, avec cent cinquante hommes. Je me détournai de ma route pour venir l'attaquer et essayer de l'emporter de vive force. C'est une place presque inexpugnable. Du côté du nord, où il y a un torrent, elle se trouve située à une telle hauteur, qu'une flèche lancée des bords du torrent arriverait avec peine jusqu'aux remparts. C'est précisément de ce côté qu'est la prise d'eau. On a construit deux murs qui forment comme une rue, laquelle descend de la place jusqu'à la rivière. La hauteur sur laquelle s'élève Mâdou est entourée d'un fossé. Profitant de la proximité du torrent, les assiégés en avaient tiré d'énormes pierres, grosses comme des canons, et les avaient transportées dans leurs murs. Dans les nombreux siéges auxquels j'ai assisté, je n'ai jamais vu lancer d'aucun château autant de

grosses pierres que les défenseurs de Mâdou nous envoyèrent. Abd-ul-Kaddous, frère aîné de Keuh-Ber-Ketteh-Beg, était monté jusqu'au pied du rempart. L'ennemi fit tomber sur lui une pierre d'un tel calibre que, sans s'arrêter nulle part et d'un seul jet, il roula d'une aussi grande hauteur jusqu'au bas du glacis de la citadelle; là, il remonta aussitôt à cheval et s'éloigna sain et sauf. Dans le chemin creux (*douteh*) qui conduit à l'eau, Yâr-Ali-Belâl reçut une pierre qui lui fracassa la tête. Un grand nombre des miens périt de la même manière. Le combat, qui avait commencé le matin avant l'heure du déjeuner et qui dura jusqu'au soir, se termina dans le chemin couvert. Une fois qu'il fut en notre pouvoir, les assiégés, ne pouvant plus tenir, demandèrent quartier dès le lendemain et évacuèrent la place. Les soixante-dix à quatre-vingts ou cent hommes d'élite que commandait Khalil, le frère cadet de Tenbel, furent faits prisonniers et envoyés à Endidjân pour y être gardés avec soin ; car plusieurs de mes begs, de mes officiers particuliers et de mes braves soldats étaient tombés entre les mains de l'ennemi. Cet événement fut donc très-heureux pour nous.

Après avoir pris Mâdou, je vins camper dans un village de la dépendance d'Ouch appelé Oundjou-Toupa. De son côté, Tenbel, s'étant retiré de devant Endidjân, s'arrêta à un endroit connu sous le nom d'Ab-i-Khan, village dépendant du canton de Ribât-i-Serheng, de sorte que les deux armées n'étaient

Page 84. séparées que par un espace d'un *igadj*. Dans cette circonstance, Kanber-Ali, se trouvant indisposé, se retira à Ouch. Pendant un mois à quarante jours on resta campé sans en venir aux mains. Toutefois il n'y avait pas de jour que mes maraudeurs et ceux de l'ennemi n'échangeassent des coups de flèches Durant cet espace de temps le pourtour du camp fut gardé avec beaucoup de soin toutes les nuits. Là où il n'y avait pas de fossé, et tandis qu'on en creusait un, on mettait des palissades de branches d'arbre. Les soldats qui étaient de garde se présentaient tout équipés au bord du fossé. En dépit de tant de précautions, une fois tous les trois ou quatre iours, il y avait une alerte de nuit dans le camp et on y entendait le cri « aux armes. » Un jour Seïd-Beg-Tagaï avait été escorter les maraudeurs : les ennemis, survenant avec des forces supérieures, l'enlevèrent au milieu du combat et le firent prisonnier.

Cette même année, Khosrev-Châh, ayant formé le projet de marcher contre Balkh, appela à lui Baï-Soungar-Mirza, le fit venir à Koundouz et partit avec lui pour Balkh. Arrivé à Oubâdj, ce misérable, cet ingrat Khosrev-Châh, tourmenté par la soif du pouvoir, comme si le pouvoir était fait pour un homme de rien de son espèce, sans mérite, sans valeur, sans esprit de conduite, dénué de courage, de justice, d'équité ; ce misérable, dis-je, arrêta Baï-Soungar-Mirza et ses begs ; puis, le 10 du mois de moharrem,

il fit étrangler à l'aide d'une corde d'arc ce prince d'un si bon naturel, d'un si grand mérite, aussi distingué par ses qualités que par sa naissance. Il mit également à mort quelques-uns de ses begs et des officiers de son intérieur.

Baï-Soungar-Mirza était né dans le pays de Hiçâr, l'an 882 (1477-1478), de Sultan-Mahmoud-Mirza, dont il était le second fils, étant le cadet de Mes'oud-Mirza et l'aîné de Sultan-Ali-Mirza, de Sultan-Huceïn-Mirza et de Sultan-Veïs-Mirza, plus connu sous le nom de Khan-Mirza. Sa grand'mère était Pechcheh-Begum. Avec de grands yeux, un teint rouge [1], une taille moyenne, une figure turcomane, c'était un jeune homme plein d'élégance. Ce prince aimait la justice, était humain, d'un bon naturel, doué de beaucoup de mérite. Il avait eu pour précepteur Seïd-Mahmoud le *chiite*, d'où il était résulté que lui-même avait suivi les voies maudites de l'hérésie. Dans la suite, étant à Samarkand, il était revenu de ses erreurs et avait professé la pure doctrine. Il avait beaucoup de goût pour le vin, Page 85.
mais, quand il ne buvait pas, il s'acquittait exactement du précepte de la prière. Sa libéralité s'exerçait dans une juste mèsure. Il écrivait très-bien le *neskhi*

1. L'expression « *kouia-yuzlik,* » que j'ai traduite par « teint rouge » sur l'autorité de la version persane qui l'a rendue dans un passage précédent par « *meï-gun-rouï,* » est rendue dans celui-ci par « *guird-rou,* » visage ovale. Je me suis contenté de garder la première interprétation.

et le *ta'lik*. Il ne manquait pas non plus de talent pour la peinture. Il versifiait agréablement sous le pseudonyme de *âdil*, mais ses poésies n'ont pas été composées sous la forme d'un *divân*. Voici le premier distique d'un de ses poëmes en langue persane :

« Dans mon impuissance, je me traîne de place en place comme l'ombre sans consistance : si je ne trouvais pas une muraille pour y appuyer ma faiblesse, je perdrais entièrement l'équilibre. »

Les vers de Baï-Soungar-Mirza sont tellement estimés à Samarkand, qu'il n'y a guère de maison où ne se rencontre la copie de quelqu'un de ses *gazel*.

Ce prince avait livré deux batailles rangées : l'une, dans les premiers temps de son intronisation, contre Sultan-Mahmoud-Khan. Celui-ci, excité par Sultan-Djouneïd-Berlas et par quelques autres, s'était mis en marche à la tête d'une armée dans l'espoir de s'emparer de Samarkand, avait franchi la *Passe blanche* (ak-keutel) et s'était avancé jusqu'aux environs de Ribât-i-Sogd et de Kenbaï. Baï-Soungar-Mirza était sorti de Samarkand, avait livré bataille à Kenbaï et avait infligé à son ennemi une rude défaite, à la suite de laquelle trois ou quatre mille Mongols avaient eu la tête coupée: Haïder-Keukultach, le conseiller intime du khan, avait perdu la vie dans cette affaire. Sa seconde bataille avait eu lieu à Bokhara, contre Sultan-Ali-Mirza, et il y avait été vaincu.

Sultan-Mahmoud-Mirza, son père, lui avait

donné le gouvernement de Bokhara. A la mort de celui-ci, ses begs, s'étant assemblés, l'avaient d'un commun accord proclamé pâdichâh à Samarkand, sans préjudice de Bokhara, qui était restée pendant un certain temps soumise à son administration. Elle en était sortie plus tard par suite de la révolte des tarkhans. Pour lui, il s'était retiré auprès de Khosrev-Châh quand j'avais pris Samarkand. Khosrev-Châh, s'étant emparé de Hiçâr, lui avait donné cette ville.

Baï-Soungar-Mirza ne laissa pas d'enfants. A l'époque où il s'était rendu chez Khosrev-Châh, il avait épousé la fille de son oncle paternel, Sultan-Khalil-Mirza. Il n'avait ni autre épouse, ni concubine. Il n'avait jamais exercé le pouvoir avec assez d'indépendance pour créer de sa propre autorité un beg de considération. Il n'avait d'autres begs que ceux de son père et de son oncle paternel.

Après la mort de Baï-Soungar-Mirza, Sultan-Ahmed-Mirza, faisant sur sa route l'office d'éclaireur (*karaoul*), sortit du pays de Kara-Tekin avec le père et le frère aîné de Koutch-Beg, ainsi qu'avec sa famille à lui et toute sa maison, et vint se mettre Page 86. à ma disposition. Kanber-Ali, relevé de la maladie qui l'avait retenu à Ouch, me rejoignit également. En pareille circonstance, l'arrivée de Sultan-Ahmed-Mirza, avec son corps d'observation, était à mes yeux une assistance providentielle. Nous partîmes donc de grand matin et marchâmes en bon ordre à la rencontre de l'ennemi. Celui-ci ne tint pas

à Ab-i-Khan et décampa de sa position, laissant aux mains de mes soldats des tentes, des tapis et du bagage. Nous campâmes à la place qu'il avait occupée. Le soir du même jour, Tenbel, prenant avec lui Djihân-Guir, fit un mouvement de conversion à notre gauche et vint s'établir au village de Khoubân, situé dans la direction d'Endidjân, sur notre flanc et à trois *igadj* de nous. Le lendemain matin, nous marchâmes à l'ennemi en bon ordre, l'aile droite, l'aile gauche, le centre, l'avant-garde étant à leur place, les chevaux couverts de leur armure, les hommes tout équipés, les fantassins marchant devant, leurs *toura* élevés en l'air. Ali-Dost-Tagaï, avec ceux qui étaient sous ses ordres, se tenait à l'aile droite. Ibrahim-Sarou, Dervich-Lagari, Seïd-Kara, Mohammed-Ali-Munchi, Kitchik-Beg, frère aîné de Khodja-Kelân-Beg, quelques officiers de mon intérieur, Sultan-Ahmed, l'*éclaireur*, Kotch-Beg, avec ses frères aînés et cadets, furent postés à l'aile gauche. Au centre et près de moi était Kâcim-Beg. Kanber-Ali et quelques-uns de mes officiers particuliers formaient l'avant-garde. Nous atteignîmes un endroit appelé Sakâ, situé à un *igadj* au sud-est de Khoubân, au moment où l'ennemi commençait à évacuer ce village. Alors nous pressâmes notre marche.

L'infanterie, qui s'avançait avec précaution, en conservant la symétrie de son rempart de boucliers et de sa ligne, était restée en arrière au moment de

la rencontre. Grâce à Dieu nous n'eûmes pas besoin de son concours. Avant qu'elle ne parût, notre aile gauche s'engagea avec l'aile droite de Tenbel. Kitchik-Beg, frère aîné de Khodja-Kelân-Beg, fit là des prodiges de valeur. Mohammed-Ali-Munchi eut après lui les honneurs de la journée. L'ennemi, ne pouvant tenir, lâcha pied. Le combat ne s'étendit pas jusqu'à l'aile droite et l'avant-garde. Les vainqueurs m'amenèrent beaucoup d'hommes d'armes auxquels je fis couper la tête. Kâcim-Beg et Ali- Page 87
Dost-Beg, mais principalement ce dernier, craignant de compromettre leur responsabilité de commandants, ne jugèrent pas à propos de laisser trop s'éloigner ceux qui poursuivaient les fuyards. Il en résulta qu'il ne tomba entre nos mains qu'un nombre restreint de prisonniers. Nous campâmes précisément au village de Khoubân. Telle fut la première bataille rangée que je livrai. Le Très-Haut, par un acte de sa générosité et de sa munificence, m'accorda la victoire. Le surlendemain[1] de ce jour, Châh-Begum-Sultan, ma grand'mère paternelle, arriva d'Endidjân dans l'intention de demander qu'on lui remît Djihân-Guir, en cas qu'il se trouvât au nombre des prisonniers. Comme l'hiver approchait et qu'il ne restait dans les champs ni grains ni fourrages, je ne jugeai pas à propos de marcher sur Ouzkend et j'effectuai mon retour à Endidjân.

1. Au lieu de « *chou gun teuluk* » que porte le texte imprimé, je lis « *chou gun teugul,* » ce qui est tout à fait dans le sens.

Quelques jours après, nous tînmes un conseil dont le résultat fut le suivant : si nous prenions nos quartiers d'hiver à Endidjân, il n'en résulterait pour l'ennemi aucune espèce de préjudice ou de dommage ; bien loin de là, il en profiterait peut-être pour accroître ses forces par le pillage et la rapine ; il était donc de toute nécessité de s'installer pour l'hiver dans un endroit où les soldats n'auraient pas à souffrir de la disette, tandis que l'ennemi serait exposé à toutes les privations comme s'il était assiégé. En exécution de ce plan, nous décampâmes d'Endidjân avec le projet d'aller hiverner aux environs d'Ermiân et de Nouchâb, dans le canton de Ribâtek, qu'on appelle aussi l'*Entre deux rivières*, et nous installâmes nos cantonnements à proximité de ces deux villages. Ce canton est un excellent pays de chasse. Dans les jungles épaisses avoisinantes qui garnissent les bords de la rivière Irmich [1] il y a beaucoup de faisans et de lièvres. Sur les hauteurs on trouve une grande quantité de renards, au pelage très-coloré, et plus rapides à la course que ceux des autres contrées. Tout le temps que je passai dans ces quartiers d'hiver, je montais à cheval tous les deux ou trois jours pour prendre le plaisir de la chasse. Dans les forêts que formaient les vastes jungles, nous chassions le cerf et la biche. Dans les jungles d'une moindre étendue nous formions un

1. La traduction persane la nomme « *Ilamich*. »

cercle et nous guettions les faisans pour lancer sur eux le faucon. Les faisans de ce pays sont extraordinairement gras, et, tant que nous y séjournâmes, leur chair nous fournit un aliment abondant.

Comme nous étions dans ce cantonnement, Khodaï-Berdi, le porte-étendard, que j'avais élevé au rang de beg en témoignage de ma faveur, tomba à plu- Page 88.
sieurs reprises sur les rôdeurs de Tenbel, les mit en déroute et m'apporta des têtes. Des hommes d'armes, formés en partisans et pleins d'audace, sortaient des environs d'Ouch et d'Endidjân et parcouraient le pays sans relâche, poussant devant eux des troupes de chevaux appartenant à l'ennemi, tuant ses hommes, le réduisant à l'impuissance et à la misère. Si tout l'hiver se fût passé dans ces mêmes quartiers, il est plus que probable que nos adversaires eussent été détruits sans coup férir avant l'arrivée de la belle saison. Lorsque nous étions en train de les miner ainsi en détail, Kanber-Ali demanda la permission de retourner dans son gouvernement. En vain chercha-t-on à le retenir en lui faisant envisager la situation sous son aspect le plus saisissant, il s'opiniâtra stupidement. C'était un individu extrêmement léger et sans réflexion. Il fallut absolument céder et consentir à son départ. Il avait eu d'abord le gouvernement de Khodjend; mais, une fois devenu maître d'Endidjân, je lui avais donné Asfera et Kend-i-Bâdâm. De tous mes begs c'était lui qui avait le plus vaste gouvernement et le plus grand nombre de

clients : sous ces deux rapports personne ne pouvait lui être comparé. Nous étions restés quarante à cinquante jours dans ces quartiers d'hiver. Obligé de congédier une partie de l'armée par la même occasion que Kanber-Ali, je revins moi-même à Endidjân.

Tant que nous restâmes dans nos quartiers d'hiver, de même que pendant notre séjour à Endidjân, les gens de Tenbel n'interrompaient pas leurs allées et venues auprès du khan à Tachkend. Ahmed-Beg, gouverneur de Sultan-Mohammed, fils du khan, que ce dernier traitait avec beaucoup de considération, et qui était, par le sang, oncle paternel de Tenbel, aussi bien que Beg-Tilbeh, chambellan du khan et frère aîné de Tenbel également par le sang, obtinrent à force de démarches que le khan enverrait des secours à Tenbel. Avant l'arrivée de ces secours, Beg-Tîlbeh, qui, depuis sa naissance, était toujours resté dans le pays des Mongols, au milieu desquels il avait grandi, qui jamais n'était venu dans nos pays, ne s'était mis au service d'aucun de nos pâdichâhs, mais avait constamment pris le parti des khans, laissa à Tachkend sa femme, sa famille et ses enfants, et vint de sa personne se mettre à la disposition de son frère cadet Tenbel. Ce fut dans le même temps qu'arriva une singulière aventure. Kâcim-Adjeb, à qui j'avais confié provisoirement le commandement d'Akhsi, étant sorti de cette place à la poursuite de quelques pillards, était en
Page 89. train de traverser la rivière de Khodjend lorsqu'il

rencontra un gros parti de gens de Tenbel aux mains desquels il tomba.

Cependant Tenbel ayant appris que notre armée s'était dispersée, ayant reçu en outre la visite de Beg-Tilbeh qui s'était abouché avec le khan, et certain que ce prince lui enverrait du secours, sortit d'Ouzkend et pénétra dans l'*Entre deux rivières*. Sur ces entrefaites, il nous arriva de Kâçân l'avis certain que le khan avait désigné pour marcher au secours de Tenbel son propre fils, Sultan-Mohammed-Khanikeh, connu sous le nom de Sultanim, et Ahmed-Beg, avec cinq à six mille hommes, qu'ils s'étaient avancés par la route de Ardja-Kent et qu'ils avaient investi Kâçân. A la réception de ces nouvelles, sans attendre ceux des miens qui n'étaient pas à ma portée, je pris les hommes que j'avais sous la main et, quoiqu'en plein hiver, confiant en Dieu, je partis sur-le-champ d'Endidjân, par la route de Bend-Salour, à la rencontre de Sultanim et d'Ahmed-Beg. Après avoir marché toute la soirée de ce jour et pendant le plus fort de la nuit sans nous arrêter, nous arrivâmes de grand matin à Akhsi. Il avait fait si froid dans la soirée que plusieurs de nos gens eurent les mains et les pieds gelés et que les oreilles de beaucoup d'entre eux enflèrent gros comme une pomme. Je ne fis pas de séjour à Akhsi, mais après, y avoir laissé comme commandant provisoire Yârek-Tagaï en place de Kâcim-Adjeb, je marchai sur Kâçân. Je n'en étais plus qu'à un *cher'i* lorsque j'appris qu'Ahmed-Beg

et Sultanim, ayant eu vent de mon arrivée, étaient repartis en toute hâte et dans le plus grand désordre.

Tenbel n'avait pas plus tôt été informé de notre départ qu'il avait pressé sa marche pour porter secours à son frère aîné. Ce fut entre la prière de l'après-midi et celle du soir que son armée se montra à l'horizon, du côté de Nevkend[1]. Étonné du mouvement de retraite si rapide de son frère aîné autant que de notre arrivée non moins subite, il s'arrêta tout court. Je dis : « C'est Dieu qui a disposé les choses de cette manière. L'ennemi est arrivé harassé de fatigue ; attaquons-le, et, si la Providence nous seconde, il n'en échappera pas un seul. » Veïs-Lagari et quelques autres dirent : « La journée est trop avancée ; quand même on ne l'attaquerait pas aujourd'hui, où pourrait-il aller demain ? Nous saurons bien le rencontrer dès le matin, en quelque endroit qu'il se trouve. » En conséquence, on ne jugea pas à propos d'attaquer sur-le-champ. C'est ainsi
Page 90. que les ennemis, qui nous avaient offert une si belle occasion, s'en tirèrent sans en éprouver le moindre dommage. Il y a un proverbe qui dit : « Celui qui ne saisit pas ce que lui présente la fortune le regrettera jusqu'à ce que la neige pleuve sur sa tête[2]. »

1. Le *meràcid* dit que Nevkend est un des villages dépendants de Samarkand ; mais il est évident qu'il s'agit ici d'un autre endroit situé au nord du Seïhoun.

2. C'est-à-dire « jusqu'à la vieillesse, » *kapoudaguini kapmaça kar yagountcha kaïgourour*.

« Il faut faire les choses en leur temps : ce qui est fait à contre-temps et sans énergie réussit mal. »

Tenbel, profitant du répit qu'on lui laissait jusqu'au lendemain, marcha toute la nuit et se réfugia dans la forteresse d'Arkhiân. A la pointe du jour, nous nous avançâmes contre l'ennemi, que nous ne trouvâmes plus; nous suivîmes ses traces, et, ne jugeant pas à propos de serrer de près la place d'Arkhiân, nous campâmes à Nemengân [1], qui en est éloignée d'un *cher'i*. Nous y restâmes trente à quarante jours, tandis que Tenbel demeurait enfermé dans Arkhiân. De faibles partis sortaient de nos rangs, rencontraient ceux qui venaient de la place; on échangeait des coups de flèches, puis chacun s'en retournait à son poste. Une nuit, les assiégés nous assaillirent à l'improviste et se retirèrent après avoir fait une décharge de traits en dehors du camp. Nous l'avions entouré d'un fossé que nous avions garni d'une enceinte palissadée; ils ne purent donc rien faire contre nous. Comme nous étions dans ce campement, Kanber-Ali, dont l'esprit avait pris de l'ombrage, se mit à deux ou trois reprises en devoir de partir pour son gouvernement. Une fois même il était déjà monté à cheval et s'était mis en marche, lorsque nous envoyâmes après lui quelques begs qui

1. Le texte imprimé porte « *Gazna-Nemetgân.* » Au lieu de Gazna, la version persane lit « *Kariyeh,* » suivi d'un mot qui est dépourvu de points diacritiques et que je prononce Nemengân, ce qui convient très-bien à la position, cette ville étant située au nord de Nevkend.

eurent toutes les peines du monde à le ramener.

Sur ces entrefaites, Seïd-Youçouf-Mundjimi envoya un message à Sultan-Ahmed-Tenbel et embrassa son parti. Parmi les districts situés au pied des montagnes d'Endidjân, il y en a deux du nom d'Oïgou et de Mundjim[1]. Seïd-Youçouf, qui était le chef du dernier, n'avait été connu à ma cour que dans les derniers temps. Alors son esprit avait rêvé bien plus que le rang de chef de district et il avait affiché la prétention d'être traité en beg, quoique personne ne lui en eût jamais conféré le titre. C'était un homme de rien, on ne peut plus hypocrite, inconstant, d'une avidité insatiable. Depuis l'époque où j'avais pris Endidjân jusqu'à cette occasion, il avait embrassé mon parti à peu près deux ou trois fois et s'était déclaré contre Tenbel ; tout autant de fois il avait pris parti pour Tenbel et était devenu mon ennemi, comme il le faisait dans le cas présent. Il était accompagné d'un grand nombre de gens de toute sorte et de toutes les tribus. Nous montâmes à cheval pour nous interposer avant qu'il n'eût fait sa jonction avec Tenbel. Nous vînmes donc prendre une position intermédiaire dans les environs de Bechkhârân. Les partisans de Tenbel étaient déjà entrés dans cette place. Les begs de
Page 91. ma cavalerie légère, Dervich-Beg et les frères de Koutch-Beg, tant aînés que cadets, s'avancèrent

1. La version persane lit « *matchem.* »

jusqu'aux portes de Bechkhârân où ils soutinrent un brillant combat. Les frères de Koutch-Beg s'y distinguèrent ensemble et y firent des prodiges de valeur. Nous campâmes sur une éminence à un *cher'i* de Bechkhârân. Tenbel, menant avec lui Djihân-Guir, campa le dos appuyé à la place.

Trois ou quatre jours après, ceux qui ne cessaient de me contrecarrer, Ali-Dost et Kanber-Ali, l'*écorcheur*, avec tous leurs adhérents et ceux de leur suite, mirent sur le tapis la proposition d'un accord. Les begs qui m'étaient sincèrement dévoués n'avaient pas la plus légère idée de ce projet. Pour moi, j'étais absolument opposé à toute idée de ce genre. Mais comme ces misérables étaient les deux plus puissants begs de mon armée, il était à craindre, si je ne prêtais pas l'oreille à leurs paroles et que je refusasse de conclure la paix, qu'il n'en résultât quelque chose de grave. Je fus donc forcé d'en passer par où ils voulaient. Les conditions de la paix furent : « Que sur les territoires traversés par la rivière de Khodjend (le Seïhoun), ceux qui étaient situés du côté d'Akhsi seraient dévolus à Djihân-Guir-Mirza, tandis que ceux qui se trouvaient sur la même rive qu'Endidjân m'appartiendraient; que les ennemis retireraient leurs familles d'Ouzkend [1], après quoi cette place serait mise sous mon autorité;

1. Ouzkend, que le *merâcid* nomme aussi Oujkend, est une ville des dépendances de Fergana, située sur la rive gauche du Seïhoun, à l'est d'Endidjân, au delà du *Meiân-i-do-âb* ou *Iki-sou-araci.*

qu'après que la question des territoires aurait été définitivement réglée, moi et Djihân-Guir-Mirza nous réunirions nos forces pour marcher sur Samarkand; qu'une fois le trône de cette ville reconquis, Endidjân serait rétrocédée à Djihân-Guir-Mirza. » Ces conventions furent acceptées de part et d'autre. Le lendemain, qui était un des derniers jours du mois de redjeb, Djihân-Guir-Mirza et Tenbel vinrent me présenter leurs hommages. Ce qui avait été réglé, comme je l'ai dit plus haut, fut mis à exécution. Je laissai Djihân-Guir-Mirza se diriger vers Akhsi et je retournai moi-même à Endidjân. En y arrivant je fis mettre en liberté Khalil, frère cadet de Tenbel, et une foule d'autres prisonniers, je leur distribuai des habits d'honneur et les renvoyai. Tenbel, de son côté, délivra ceux de mes begs et de mes officiers particuliers qui étaient dans les fers et dont les principaux étaient Tagaï-Beg, Mohammed-Dost, Mir-Châh-Koutchin, Sidi-Beg, Kâcim-Adjeb, Pir-Veïs, Mirim-Divân, et me les renvoya.

Après mon retour à Endidjân, les manières d'Ali-Dost-Beg changèrent du tout au tout. Il commença
Page 92. à user de mauvais procédés à l'égard de ceux qui avaient été les compagnons fidèles de mes dangers et de mes peines. Il débuta par congédier Khalifeh. Il chassa de leurs gouvernements, après les avoir fait arrêter et dépouiller, Ibrahim-Sarou et Veïs-Lagari, qui n'avaient commis aucune faute pour mériter un pareil traitement. Il s'attaqua aussi à

Kâcim-Beg. Il proclama publiquement, pièces en main, qu'Ibrahim et Khalifeh étaient des partisans de Khodja-Kâzi, dont ils voulaient venger le sang sur lui-même. Son fils, Mohammed-Dost, se posait en pâdichâh. Il commença à prendre les manières des sultans, dans ses assemblées, dans ses festins publics, dans ses audiences, dans les magnificences de sa cour. C'était sur l'appui de Tenbel que le père et le fils se fondaient pour commettre de pareils actes. Quant à moi, il ne me restait pas assez de pouvoir pour les arrêter dans leurs entreprises insensées, du moment où ils avaient pour protecteur et pour soutien, dans tout ce qu'ils voudraient tenter, un ennemi à moi tel que Tenbel. La position était donc des plus délicates, et j'étais forcé de tout supporter sans mot dire. Dans ces circonstances, j'eus à souffrir bien des humiliations de la part du père et du fils.

Dans le mois de cha'bân, j'épousai à Khodjend, où elle s'était rendue, Aïcheh-Sultan-Begum, fille de Sultan-Ahmed-Mirza, qui m'avait été fiancée du vivant de mon père et de mon oncle paternel. Au début de mon mariage, si j'avais une certaine affection pour cette princesse, ce n'était après tout que le sentiment qui existe entre mari et femme. Je me trouvais si gêné et timide vis-à-vis d'elle, que je n'allais la visiter qu'une fois tous les quinze ou vingt jours. Plus tard l'affection disparut tout à fait et la contrainte grandit à proportion. Ce n'était qu'à force

de persécutions et avec bien de la peine que la princesse, ma mère, réussissait à m'y faire aller tous les mois ou tous les quarante jours.

Il y avait alors un marchand ambulant qui possédait un fils appelé Bâberi (appartenant à Bâber). Son nom se trouva étrangement justifié par les circonstances, car je conçus pour ce jeune homme une affection extraordinaire, ou, pour mieux dire, j'en devins éperdument amoureux. Avant de le connaître je n'avais jamais éprouvé d'inclination pour personne, je ne savais même pas, par ouï-dire, ce que c'était que l'amour. Dans l'excès de ma passion je composais des vers persans, isolés ou deux à deux. Je fis entre autres celui qui suit :

Page 93. « Puisse personne n'être, comme je le suis, égaré dans sa raison, amoureux, perdu d'honneur ; puisse ne se jamais rencontrer un objet aimé aussi cruel que toi, aussi plein de dédain ! »

De temps en temps, Bâberi venait me voir, tandis que moi, retenu par la honte, je n'osais même pas regarder de son côté ; encore bien moins aurais-je pu avoir avec lui aucune espèce de relation ni d'entretien. Dans la joie et l'agitation dont j'étais possédé, j'étais incapable de le remercier ; comment lui aurais-je adressé des plaintes de ce qu'il ne venait pas assez souvent ? Qui aurait d'ailleurs le pouvoir d'imposer à qui que ce soit une cour assidue ? Un jour, dans le temps où j'étais sous l'empire de cette passion, comme je m'avançais dans une ruelle avec

ma suite, Bâberi se rencontra subitement face à face avec moi. L'émotion qui s'empara de moi fut telle, que peu s'en fallut que je ne m'en allasse en fusion. Hors d'état de porter mes regards en avant ou de rassembler des paroles, plein de confusion et de trouble, je passai mon chemin, tandis que ce vers de Mohammed-Sâlih me revenait à l'esprit :

« Je suis tout honteux chaque fois que mon œil tombe sur celui que j'aime : mes compagnons regardent de mon côté et moi je détourne mes regards. »

Ces paroles s'appliquaient on ne peut mieux à mon état. Envahi par l'amour, dominé par la fougue de la jeunesse et la furie de la passion, je parcourais tête nue, pieds nus, les rues et les ruelles, les jardins et les vergers, sans souci de mes amis ni des étrangers, oublieux de moi-même et des autres hommes.

« Aussitôt que j'ai été amoureux, j'ai perdu la conscience de moi-même et je suis devenu fou : je ne savais pas que tel était le sort de ceux qui s'éprennent des belles aux joues de péri. »

Tantôt, semblable aux insensés, j'errais seul au milieu des montagnes et dans les plaines ; tantôt, choisissant de préférence les jardins et les faubourgs, je me promenais de ruelle en ruelle. Je ne trouvais aucun charme à marcher, je ne pouvais ni rester assis ni me tenir en repos.

« Je n'ai pas la force de me remuer, je suis hors d'état de rester en place : ô mon cœur, c'est toi qui m'as fait tomber dans cette extrémité. »

Cette même année, une brouille éclata entre Sultan-Ali-Mirza et Mohammed-Mezid-Tarkhan. La raison en était que les Tarkhans avaient acquis
Page 94. beaucoup trop de considération et de puissance. Bâki s'était rendu maître de Bokhara où il ne cédait à personne la moindre parcelle d'autorité. C'était ainsi que Mohammed-Mezid-Tarkhan était devenu tout-puissant dans Samarkand et qu'il avait accaparé tout le pays pour ses enfants, ses officiers et ses créatures. Sauf une certaine portion des revenus de la ville qu'il lui avait assignée, il ne revenait pas une obole de quelque part que ce fût à Sultan-Ali-Mirza. Ce prince était dans toute la vigueur de la jeunesse; comment aurait-il pu supporter les manières des Tarkhans à son égard? Aidé de quelques-uns de ses officiers, il se disposa donc à faire un mauvais parti à Mohammed-Mezid-Tarkhan. Celui-ci, qui en fut informé, sortit de la ville, suivi de ses serviteurs, de ses adhérents et de ses créatures, sans compter tous les begs qui faisaient cause commune avec lui, tels que Sultan-Huceïn-Argoun, Pir-Ahmed-Argoun, Khodja-Huceïn, Kara-Berlas, frère cadet de Ouzoun-Haçan-Beg, Sâlih-Mohammed, plus quelques autres begs et hommes d'armes.

Sur ces entrefaites, Sultan-Mahmoud-Khan, ayant adjoint à Khan-Mirza Mohammed-Huceïn-Doglat, Ahmed-Beg et un grand nombre de begs mongols, lui avait donné l'ordre de marcher sur Samarkand. Haçan-Nebireh, Hindou-Beg et quel-

ques hommes d'armes, déterminés par leur sympathie pour Hâfiz-Beg-Douldaï et son fils Tâhir-Beg, tous deux gouverneurs de Khan-Mirza, s'étaient rendus auprès de ce prince, après avoir abandonné Sultan-Ali-Mirza. Mohammed-Mezid-Tarkhan, de son côté, qui avait envoyé des messagers pour appeler Khan-Mirza et l'armée mongole, arriva par le territoire de Châvdâr [1], eut une entrevue avec Mirza-Khan et se rencontra avec les begs mongols. Ceux-ci ne l'accueillirent pas très-favorablement et allèrent même jusqu'à former le projet de mettre la main sur lui. Mohammed-Mezid-Tarkhan et ses begs s'en aperçurent et saisirent le premier prétexte pour s'éloigner de l'armée des Mongols. A la suite de cette séparation, les Mongols, incapables de tenir la campagne, prirent le parti de s'en retourner. Comme ils étaient campés à Yar-Yaïlak, Sultan-Ali-Mirza sortit de Samarkand avec peu de monde et marcha contre eux en toute diligence. Khan-Mirza et les Mongols ne purent soutenir le choc, furent mis en déroute et prirent la fuite.

En définitive, ce brillant exploit de Sultan-Ali-Mirza eut pour conséquence que Mohammed-Mezid-Tarkhan et les siens, n'espérant plus venir à bout de ce mirza, sollicitèrent mon intervention par l'entremise du Mongol Abd-ul-Vahhâb, qui auparavant avait été à mon service et qui, pendant le siége Page 95.

1. Châv-Dâr ou Châv-Zâr, comme prononce le *Merâcid*, est situé dans la région montagneuse qui avoisine Samarkand, et tout près d'Ouroukhs.

d'Endidjân, s'était compromis vis-à-vis des khans en prenant le parti de Khodja-Kâzi. Je me trouvais alors dans cette triste situation dont j'ai parlé plus haut. Pour n'avoir à m'occuper que de la grande affaire qui m'était proposée, je résolus de me réconcilier avec mes ennemis et de marcher sur Samarkand. Je dépêchai sur-le-champ, en toute hâte, Mir-Mogoul à Akhsi, auprès de Djihân-Guir-Mirza, et je montai moi-même à cheval pour mon expédition. Parti à la tête de mon armée dans le mois de zil-ka'deh, je fis deux haltes avant d'arriver à Kouba[1] où nous campâmes. A l'heure de la prière de l'après-midi, je reçus la nouvelle que Khalil, frère cadet de Sultan-Ahmed-Tenbel, avait surpris Ouch, dont il s'était emparé dans les circonstances suivantes. J'ai raconté plus haut que, à la conclusion de la paix, les prisonniers, à la tête desquels était Khalil, frère cadet de Tenbel, avaient été relâchés. Tenbel avait chargé Khalil d'aller retirer d'Ouzkend sa famille et ses parents qui s'y étaient enfermés. Khalil était entré en effet dans cette place sous prétexte d'accomplir sa mission; mais, quand il s'était agi d'en sortir, il avait frauduleusement différé son départ de jour en jour. Profitant de l'occasion que lui fournissait mon éloignement à la tête de l'armée, trouvant Ouch dégarnie de troupes, il s'en était approché à la faveur de la nuit et l'avait enlevée par un coup de main.

1. Il y a une ville de ce nom près de Médine. Celle dont il est question ici est située non loin de Châch, sur la rive droite du Seïhoun.

A la réception de ces nouvelles, je ne jugeai pas à propos de m'arrêter pour aller me mettre aux prises avec les envahisseurs, mais je poursuivis ma marche sur Samarkand. Plusieurs motifs me déterminèrent à agir ainsi. D'abord ceux de mes soldats qui avaient été désignés nommément pour me suivre s'étaient dispersés dans toutes les directions, chacun dans ses foyers, afin de s'y équiper convenablement. Me reposant sur la paix qui avait été conclue, la perfidie de mes ennemis, à laquelle je ne m'attendais pas, m'avait pris à l'improviste. En second lieu, Ali-Dost et Khanber-Ali, mes deux plus puissants begs, s'étaient conduits de manière que je ne pouvais guère me fier à eux, ainsi que je l'ai expliqué plus haut. En outre tous les begs de Samarkand et à leur tête Mohammed-Mezid-Tarkan m'avaient député Mir-Mogoul pour solliciter mon arrivée. Quel singulier calcul aurait pu déterminer quelqu'un à perdre son temps pour conserver une place d'aussi peu de valeur qu'Endidjân, lorsqu'une capitale comme Samarkand était en jeu? Nous partîmes de Kouba et vînmes à Merguinân. Cette place avait été donnée à Sultan-Ahmed-Beg, père de Koutch-Beg. Retenu
Page 96.
par différents empêchements, il ne put se réunir à moi et resta à Merguinân. Mais son fils Koutch-Beg se mit en route en même temps que moi avec un ou deux de ses frères. Nous dirigeant vers Asfera, nous vînmes camper à un village qui en dépend et qui est appelé Mahcen. Par une heureuse coïncidence,

Kâcim-Beg et Ali-Dost, accompagnés de leur contingent et d'une nombreuse troupe d'hommes d'armes, opérèrent leur jonction avec moi, ce soir-là même, comme j'étais à Mahcen, suivant le poste qui leur avait été assigné. Ensuite étant montés à cheval nous passâmes par la *Plaine de Haçan*, traversâmes le pont de Tchoubân et arrivâmes à Ouratipa. Kanber-Ali, se fiant à Tenbel, avait quitté Khodjend, son propre gouvernement, pour se rendre à Akhsi et y conférer avec lui sur ce qui concernait l'armée. A peine y fut-il entré que le frère cadet de Tenbel le fit arrêter et envoya des troupes pour s'emparer de ses terres. Cela fait songer au proverbe turk : « Ne te fie pas à ton ami ; il bourrera ta peau avec de la paille[1]. » Comme on conduisait Kanber-Ali au lieu de sa prison, il s'enfuit à pied et gagna avec beaucoup de difficultés Ouratipa où je me trouvais encore.

A la même époque, je reçus la nouvelle que Cheïbâni-Khan avait battu Bâki au fort de Debouci[2] et qu'il marchait sur Bokhara. Je quittai moi-même Ouratipa, et, passant par Beurekeh-Yaïlaki[3], je me rendis à Seng-Zâr. Le gouverneur me livra la place. Comme Kanber-Ali était venu me trouver dans un dénûment complet, je le laissai à Seng-Zâr et passai outre. Ce fut à Khan-Yourti où j'étais campé

1. *Inanmaguin dostounga saman tikar postounga.*

2. Le *Debouciyah* du *Merâcid* qui se trouve dans le Sogd à l'ouest de Samarkand, entre cette ville et Bokhara.

3. La version persane porte « *Nourekeh* ».

que les begs de Samarkand, ayant à leur tête Mohammed-Mezid-Tarkhan, vinrent me rendre leurs devoirs. Je tins conseil avec eux sur les moyens à employer pour réduire Samarkand. Ils me dirent que Khodja-Yahia m'était affectionné et que, s'il voulait se mettre dans mes intérêts, la ville tomberait en mon pouvoir sans avoir recours aux armes. En conséquence je lui envoyai à plusieurs reprises des émissaires pour entrer en pourparlers avec lui. Comme il avait résolu de me faire venir jusqu'à Samarkand, il ne me fit parvenir aucun message. En dépit de mes efforts désespérés, je n'en pus tirer aucune parole.

Je décampai de Khan-Yourti et m'avançai jusqu'au bord du Dargam[1]. De là je dépêchai à Khodja-Mohammed-Yahia Khodja-Mohammed-Ali, mon secrétaire. Il me rapporta cette réponse: « Venez, nous vous livrerons la ville. » Je montai donc à cheval à la tombée de la nuit et marchai dans cette di- Page 97.
rection. Mais le père de Sultan-Mahmoud-Douldaï s'était enfui de notre dernier campement et avait été prévenir les habitants de nos conventions secrètes. Une fois la chose divulguée, notre plan devint irréalisable. Nous revînmes donc sur nos pas et regagnâmes le bord du Dargam.

Ibrahim-Sarou-Minglig, un de mes begs favoris, qu'Ali-Dost avait fait saisir et chasser ignominieu-

1. Le Dargam est un affluent du Keuhik au sud de Samarkand. Le *Merâcid* cite aussi sous ce nom un district qui dépend de cette capitale.

sement, à mon arrivée à Yar-Yaïlak, revint ici me présenter ses hommages en compagnie de Mohammed-Youçouf, fils aîné de Seïd-Youçouf-Beg. Tous ceux de mes begs et de mes officiers qui s'étaient opposés aux prétentions d'Ali-Dost, et qu'il avait expulsés ou fait emprisonner pour la plupart, se réunirent auprès de moi, l'un après l'autre. Ali-Dost avait beaucoup perdu de son influence, grâce à ce qu'il avait cherché un appui dans la personne de Tenbel pour tyranniser et persécuter moi et mes partisans; d'ailleurs j'avais une antipathie naturelle pour ce misérable. Quant à lui, tourmenté par l'inquiétude et la crainte, il demanda la permission de se retirer, ce que je fus heureux de lui accorder. En me quittant il alla trouver Tenbel. Une fois admis dans son intimité, il n'y eut sorte d'actes criminels que ne commirent le père comme le fils. Une ou deux années plus tard, Ali-Dost fut attaqué à la main d'un ulcère [1] dont il mourut. Mohammed-Dost était entré chez les Euzbegs où, en somme, il ne réussissait pas trop mal. Il fut toutefois obligé de s'enfuir à la suite d'un acte de perfidie, et se réfugia dans les districts situés au pied des montagnes d'En-

1. Le mot *kart*, que j'ai traduit par ulcère, désigne aussi la maladie que les Persans appellent *richteh*, en français le *dragonneau*, et c'est à tort que je n'ai consigné dans mon dictionnaire que ce dernier sens, qui ne paraît pas convenir ici, le dragonneau ne se montrant guère qu'aux cuisses et aux jambes. La version persane porte *der dest-i-Ali-Dost soukhten ber âmed*, « un feu se montra à la main d'Ali-Dost. »

didjân où il souffla le feu de la rébellion et du désordre. A la fin il tomba entre les mains des Euzbegs qui lui firent perdre la vue, en lui faisant l'application du proverbe « Son sel lui a attaqué les yeux [1]. »

Après avoir congédié Ali-Dost et Mohammed-Dost, j'avais dépêché dans la direction de Bokhara Gouri-Berlas avec quelques hommes d'armes pour aller aux informations. Il m'apprit, à son retour, que Cheïbâni-Khan s'était emparé de Bokhara et marchait sur Samarkand. Ne jugeant pas prudent de rester dans notre position, nous partîmes pour Kech où étaient les familles de la plupart de ceux des begs de Samarkand qui avaient des intelligences avec moi. Une ou deux semaines plus tard, je fus informé que Sultan-Ali-Mirza avait livré Samarkand à Cheïbâni-Khan. Voici ce qui s'était passé. La
mère de Sultan-Ali-Mirza, Zohreh-Begui-Aga, dans Page 98.
son inexpérience et sa sottise, avait envoyé à un homme de rien, comme Cheïbâni-Khan, un messager chargé de lui dire que, « s'il voulait l'épouser, son fils, Sultan-Ali-Mirza, lui remettrait Samarkand, à condition toutefois qu'il rendrait cette ville à Sultan-Ali-Mirza, lorsque lui-même, Cheïbâni-Khan,

1. *Gueuzlarni touz toutti*, c'est-à-dire « ce qui devait précisément tourner à son profit lui a tourné à mal. » J'étais d'abord tenté de lire *toz* au lieu de *touz*, et de traduire : « la poussière est entrée dans ses yeux; » mais j'ai adopté le premier sens sur l'autorité de la version persane, qui porte *nemek-i-fulânkes tchechmehâ-i-ora guirift*.

serait rentré en possession du gouvernement de son père. » Abou-Youçouf-Argoun avait été initié à cette intrigue, ou, pour mieux dire, ce traître en avait été l'inventeur.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 906

(1500-1501).

Cheïbâni-Khan [1], comptant sur la parole de cette princesse, vint camper au *Bâg-i-Meïdân* sur le midi. Sultan-Ali-Mirza, sans en avoir prévenu ni ses begs, ni ses officiers, ni ses hommes d'armes, ni qui que ce fût, sans avoir demandé conseil à personne, accompagné seulement de quelques-uns de ses familiers petits et grands, sortit par la *Porte des Quatre-Chemins* (tchâr-reh-dervâzehci), et vint trouver Cheïbâni-Khan au *Bâg-i-Meïdân*. Cheïbâni-Khan ne lui fit pas un accueil très-distingué. Après les premières salutations, il le fit asseoir au-dessous de lui.

Khodja-Yahia, à la nouvelle du départ du mirza, se donna le plus grand mouvement sans pouvoir trouver un remède à la situation. Il sortit donc de la ville à son tour et vint se présenter à Cheïbâni-Khan, qui le reçut sans se lever et lui adressa quelques paroles mélangées de reproches. Lorsque Khodja-

1. La version persane l'appelle désormais Cheïbak-Khan.

Yahia se leva pour prendre congé, Cheïbâni-Khan se leva aussi pour lui faire honneur. Djân-Ali, fils de Khodja-Ali-Baï, était à Ribât-i-Khodja. Lui aussi, quand il apprit que le mirza était parti, alla trouver Cheïbâni-Khan. Voilà comment cette malheureuse princesse, dénuée de bon sens, dans sa passion d'arriver à se faire un mari, jeta au vent les intérêts de son fils et de sa famille. Cheïbâni-Khan ne lui témoigna pas le moindre égard et ne s'en soucia pas plus que d'une concubine ordinaire. Quant à Sultan-Ali-Mirza, le sentiment de sa position le frappait de stupeur, et il ne pouvait se consoler de la démarche qu'il avait faite. Quelques-uns de ses familiers, comprenant la gravité de la situation, conçurent le projet d'enlever le mirza et de prendre la fuite; mais lui ne voulut pas y consentir. L'heure fatale était arrivée pour lui : il ne pouvait y échapper. Il continua donc à résider auprès de Timour-Sultan. Quatre ou cinq jours plus tard, on le mit à mort dans la *Prairie de Koulbeh.* Ainsi ce prince périt ignominieusement pour avoir été trop attaché à une misérable existence de quelques jours. En se laissant prendre aux conseils d'une femme, il s'exclut lui-même du Page 99. nombre de ceux qui ont laissé un nom illustre. L'histoire n'a jamais eu à enregistrer des événements plus déplorables dans la vie des personnages de ce genre, et, en aucun temps, on n'a ouï parler d'actes plus odieux dans ce genre.

Non content d'avoir fait mourir Sultan-Ali-Mirza,

Cheïbâni-Khan envoya Djân-Ali rejoindre son maître. Comme il se défiait de Khodja-Yahia, il lui permit de se retirer dans la direction du Khoraçân en compagnie de ses deux fils, Khodja-Mohammed-Zekeriyâ et Khodja-Bâki. Tous trois se mirent en route; mais quelques Euzbegs se lancèrent à leur poursuite, les atteignirent dans les environs de Khodja-Kârouzen [1], et leur ôtèrent la vie. Cheïbâni-Khan se défendit de toute participation à ce meurtre. Les cou pables, selon lui, étaient Kanber-Bi et Keupek-Bi; mais cette allégation ne faisait qu'aggraver sa conduite, suivant ce que dit le proverbe persan : « l'excuse est pire que la faute. » Là où des begs commettent de tels actes, de leur propre autorité et sans que leur khan ou leur pâdichâh en ait connaissance, quel cas peut-on faire d'une pareille souveraineté ?

Aussitôt que les Euzbegs eurent pris possession de Samarkand, nous quittâmes Kech pour nous diriger vers Hiçâr. Les begs de Samarkand et Mohammed-Mezid-Tarkan à leur tête se mirent en marche en même temps que nous avec leurs femmes, leurs familles et leurs maisons. Lorsque nous eûmes atteint la *Prairie de Haltau* du district de Djagâniân, les mêmes begs et Mohammed-Tarkhan se séparèrent de nous et allèrent se mettre au service de Khosrev-Châh. Quant à moi, ne possédant plus ni

1. Le *Merâcid* écrit « Kârzen » et dit que c'est un bourg des dépendances de Samarkand.

ville ni territoire, ne sachant de quel côté porter mes pas, ni où m'arrêter, en dépit des attentats dont Khosrev-Châh s'était rendu coupable envers les princes de ma famille, je me vis contraint par une nécessité absolue de traverser son gouvernement. J'avais espéré qu'en passant par le territoire de Kara-Tekin, j'arriverais chez le *petit khan*, mon oncle maternel, nommé aussi Alatcha-Khan : cela ne me fut pas possible. Nous prîmes le parti de franchir le *Serv-Tag* en remontant la vallée du Kemroud. Arrivés dans les environs de Nevendek[1], un messager de Khosrev-Châh me présenta de la part de son maître neuf chevaux et neuf pièces d'étoffe. Comme nous atteignions le débouché du Kemroud, Chir-Ali, *le page*, s'enfuit pour aller rejoindre Khosrev-Châh. Le lendemain, Koutch-Beg déserta à son tour et gagna Hiçâr. Nous entrâmes dans la vallée du Kemroud[2] et la remontâmes. Beaucoup de chevaux et de chameaux ne purent nous suivre dans ces passages étroits et escarpés, sur ces pentes raides et à pic. Page 100.
Après avoir fait trois ou quatre haltes, nous atteignîmes le col du Serv-Tag. De ma vie je n'ai vu une passe si élevée et si étroite; en aucune autre cir-

1. Le *Merâcid* cite un district dépendant du Sogd qu'il appelle Nevkezek, ou suivant d'autres Nevkedek. Le *kef* n'aurait-il pas été pris pour un *saguer-noun* turk, puis ensuite converti en *noun*, ce qui expliquerait comment Nevkedek a pu devenir Nevendek?

2. Au lieu de *kemroud deriâci*, « le fleuve Kemroud, » que porte le texte, je lis, d'après la version persane, *kemroud dereci*, « la vallée du Kemroud. »

constance je n'ai eu à suivre des chemins aussi resserrés et bordés de tels précipices. Nous eûmes toutes les peines du monde à franchir ces gorges dangereuses et escarpées. Enfin, après être sortis au prix des plus grands efforts de ces défilés périlleux et impraticables, nous arrivâmes aux limites du district de Fân[1]. Au milieu des montagnes de ce nom se trouve un grand lac qui a environ un *cher'i* de circuit. C'est une belle nappe d'eau et qui offre un spectacle des plus curieux.

Là je reçus la nouvelle qu'Ibrahim-Tarkhan s'était installé dans la citadelle de Chirâz qu'il avait mise en état de défense. Kanber-Ali et Aboul-Kâcim-Keuhber, n'ayant pas pu tenir dans Khodja-Didâr, où nous nous trouvions quand les Euzbegs avaient pris Samarkand, avaient gagné le district de Yar-Yaïlak, et s'étaient fortifiés dans les places de la partie inférieure du pays.

Laissant Fân à main droite, nous prîmes la route de Kechtout[2]. Le roi de Fân était en grand renom pour sa générosité, sa libéralité, sa complaisance à rendre service, son humeur bienfaisante. A l'époque où Sultan-Huceïn-Mirza[3] marchait contre Hiçâr, Sultan-Mes'oud-Mirza s'était servi de cette même route pour se rendre à Samarkand auprès de son

1. La version persane porte *kân*.

2. La version persane porte *kesboud*.

3. Le texte imprimé paraît ici fautif; je l'ai modifié d'après la version persane.

frère cadet, Baï-Soungar-Mirza. A cette occasion le roi de Fân lui avait fait hommage de soixante-dix à quatre-vingts chevaux, sans compter les autres services qu'il lui avait rendus avec la même magnificence. Il ne m'envoya à moi qu'un vieux cheval, et se dispensa de venir de sa personne à ma rencontre. Toutes les fois qu'ils ont affaire à moi, les gens renommés pour leur générosité deviennent avares, et ceux que leur libéralité a rendus célèbres la mettent complétement en oubli. Khosrev-Châh, qui était cité partout pour la magnificence de ses dons, lui qui avait fourni si amplement aux besoins de Bedi'-uz-Zemân-Mirza, comme je l'ai dit plus haut, qui avait comblé de témoignages de sympathie et de cadeaux Bâki-Tarkhan et les autres begs, lorsque moi, à mon tour, je traversai à deux reprises différentes son territoire, n'en agit pas vis-à-vis de ma personne (chose inconnue à ceux de mon rang!) comme il l'avait fait vis-à-vis du plus humble de mes serviteurs; que dis-je? il ne me traita même pas avec les mêmes égards que les gens de ma suite.

« O mon cœur, qui donc a jamais éprouvé du bien de la part des gens de ce monde? celui qui n'a rien de bon en lui. N'en attends absolument aucun bien. »

Aussitôt après avoir quitté Fân, nous pressâmes Page 101.
notre marche sur Kechtout où nous croyions qu'il y avait un parti d'Euzbegs. Mais cette place étant ruinée, il ne s'y trouvait alors personne. Ayant passé

outre, nous arrivâmes sur les bords du Keuhik où nous campâmes. Après avoir traversé la rivière sur un pont, en face d'Yâri, je chargeai les begs à la tête desquels était Kâcim-Beg d'aller s'emparer par surprise de la forteresse de Ribât-i-Khodja. Quant à moi, je laissai derrière moi Yâri, et, franchissant la montagne de *Chounkâr-Khâneh*, j'entrai sur le territoire de Yar-Yaïlak. Les begs qui devaient tenter de surprendre Ribât-i-Khodja se virent découverts au moment où ils appliquaient les échelles, furent obligés de renoncer à leur entreprise et revinrent sans avoir réussi. Kanber-Ali, qui était à Seng-Zâr, vint et eut une entrevue avec moi. Aboul-Kâcim-Keuhber et Ibrahim-Tarkhan mirent à ma disposition l'élite de leurs gens et me donnèrent des témoignages évidents de leur dévouement et de leur fidélité.

Nous arrivâmes ensuite au village fortifié d'Isfedek [1], qui dépend du Yar-Yaïlak. Cheïbâni-Khan était installé alors dans les environs de Khodja-Didâr. Il avait avec lui trois à quatre mille de ses Euzbegs, plus un nombre à peu près égal de nos soldats qu'il avait ramassés. Il avait confié le commandement de Samarkand à Djân-Vefâ-Mirza, qui occupait l'enceinte fortifiée à la tête de cinq à six mille hommes. Hamzah-Sultan et Mehdi-Sultan, avec tous ceux qui suivaient leur fortune, étaient cantonnés à Boudeneh-Kourougui, dans le voisinage de Samar-

1. La version persane porte « Isfendek ».

kand. Mes forces, à moi, valeurs et non valeurs, ne montaient pas à plus de deux cents hommes. Je tins avec les begs et les hommes d'armes un conseil dont le résultat fut que, « Cheïbâni-Khan n'étant que depuis peu maître de Samarkand, les habitants n'avaient pas encore eu le temps de s'affermir dans son obéissance; que, si nous pouvions tenter quelque chose en ce moment, on verrait ce qui en résulterait; que, si nous parvenions à enlever la place par escalade, la population se déclarerait pour nous; qu'il n'y avait pas d'alternative; que, si les habitants étaient dans l'impuissance de nous aider, il était hors de doute que du moins ils ne combattraient pas pour les Euzbegs; qu'une fois maîtres de Samarkand, il arriverait ce que la volonté de Dieu permettrait. » Tout étant bien convenu, nous partîmes après la prière de midi du Yar-Yaïlak, et, poursuivant notre chemin au plus fort de l'obscurité, nous atteignîmes à minuit Khan-Yourti. Mais, comme nous fûmes in- Page 102. formés que la garnison était sur le qui-vive dès le soir précédent, nous nous en retournâmes de Khan-Yourti sans nous être approchés de Samarkand. L'aurore commençait à paraître lorsque nous traversâmes le Keuhik au-dessous de Ribât-i-Khodja et regagnâmes le Yar-Yaïlak.

Un jour, dans la forteresse d'Isfedek, j'étais assis au milieu des officiers de mon intérieur, tels que Dost-Nâcir, Noïan-Keukultach, Kâcim-Keukultach, Khan-Kouli-Kerim-Dâd, Cheïkh-Dervich, Khosrev-

Keukultach, Mirim-Nâcir et tous les autres. La conversation roulait sur toute espèce de sujets. Je dis : « Voyons un peu, dites-moi quand nous prendrons Samarkand, si Dieu nous vient en aide? » Les uns répondirent que ce serait en été (nous étions alors en automne), les autres dans un mois ou quarante jours, d'autres dans vingt jours. Keukultach affirma que ce serait dans quatorze jours. Et en effet, par la grâce de Dieu, ce fut juste quatorze jours après, que nous nous emparâmes de Samarkand.

Ce fut dans ces circonstances que j'eus un songe étrange. Je voyais en rêve Sa Seigneurie Khodja-Obeïd-Allah s'avancer vers moi; je sortais à sa rencontre, elle entrait et venait s'asseoir. Alors on déployait devant elle une nappe avec un peu trop de sans façon; ce dont Sa Seigneurie se montrait choquée. Molla-Baba, tournant les yeux de mon côté, me le faisait remarquer par signes, et moi, je lui répondais également par signes que la faute n'en était pas à moi, mais à celui qui avait déployé la nappe. Le khodja sentait que j'avais raison et se contentait de mon excuse. Puis il se levait, et je sortais pour le reconduire. Arrivés dans le vestibule de cette maison, il me prenait par le bras droit ou le bras gauche et me soulevait tellement haut que mes pieds ne touchaient plus terre. Alors il me disait en turk : « Le cheïkh a fait réussir l'affaire [1]. » Ce fut

1. *Cheikh maslahat berdi.*

précisément dans les quelques jours qui suivirent que je pris Samarkand.

Un ou deux jours après, nous nous rendîmes d'Isfedek à Vâsmend. Quoique j'eusse, une fois déjà, pénétré jusqu'aux abords de Samarkand d'où j'avais dû revenir, parce que l'ennemi était sur le qui-vive, je n'en résolus pas moins de faire une nouvelle tentative, en mettant ma confiance en Dieu. Nous partîmes donc de Vâsmend, après la prière de midi, et marchâmes en toute hâte sur Samarkand. Khodja-Aboul-Mekârim nous accompagnait. Nous arrivâmes à minuit à Poul-i-Mogâk, sur l'avenue. Là je détachai en avant soixante-dix à quatre-vingts hommes d'élite ayant pour mission d'appliquer les échelles Page 103.
vis-à-vis de la *Caverne des amoureux*, d'escalader, d'attaquer le poste de la *Porte des turquoises*, de s'en emparer, puis de m'envoyer un messager pour me donner avis du succès. Ces hommes d'armes se mirent en marche, appliquèrent les échelles vis-à-vis la *Caverne des amoureux* et montèrent sur le rempart sans que personne s'en aperçût. De là ils se dirigèrent vers la *Porte des turquoises* pour y attaquer Fâzil-Tarkhan, qui n'était pas un des begs tarkhans, mais un marchand tarkhan du Turkestân, où il s'était mis au service de Cheïbâni-Khan et en avait été traité avec distinction. Ils tombèrent sur lui à coups de sabre, le tuèrent avec quelques-uns des gens de sa suite, brisèrent la serrure à coups de hache et ouvrirent la porte. Au même instant j'arrivais moi-

même sur le théâtre de l'action et je pénétrai dans la place par la *Porte des turquoises*. Aboul-Kâcim-Keuhber ne s'était pas présenté en personne, mais il avait envoyé son frère cadet Ahmed-Kâcim avec environ trente à quarante de ses gens. Il n'y avait même aucun des hommes d'Ibrahim-Tarkhan. Mais lorsque je fus entré dans la ville et installé dans le couvent, Ahmed-Tarkhan, son frère cadet, arriva avec quelques-uns de ceux de sa suite. Les habitants étaient encore plongés dans le sommeil. Les marchands regardaient de leurs boutiques, et, en me reconnaissant, faisaient des vœux en ma faveur. En peu d'instants la ville entière fut instruite de ce qui se passait; une joie immense s'empara de tous les cœurs. On tua à coups de pierres et de bâton, comme des chiens enragés, une grande quantité d'Euzbegs. Il en périt de cette manière environ quatre à cinq cents.

Djân-Vefâ, profitant de ce que sa maison et celle de Khodja-Yahia attenaient à la porte de la ville, s'échappa et s'en alla rejoindre Cheïbânî-Khan.

Aussitôt entré dans la ville, je me dirigeai vers la medreceh et le couvent, sous le portique duquel je m'assis. Jusqu'au lever de l'aurore, les cris et le vacarme ne cessèrent de se faire entendre. Des artisans et des marchands, instruits de ce qui se passait, vinrent me saluer avec les plus grandes marques de joie, et, mettant à ma disposition ce qui était à leur portée, firent des vœux pour moi. L'aurore

était déjà levée quand on vint me prévenir qu'à la *Porte de fer* les Euzbegs avaient fortifié l'espace qui est entre les deux ouvertures et s'y défendaient les armes à la main. Je montai sur-le-champ à cheval et me dirigeai vers cet endroit. Je n'étais accompagné que de dix à quinze ou vingt personnes. La ville était pour le moment au pouvoir des filous qui étaient occupés de tous côtés à fouiller les maisons. Quand j'arrivai, les habitants avaient déjà chassé de force les Euzbegs de leur poste. Cheïbâni-Khan, prévenu de ce qui arrivait, accourut en toute hâte à la *Porte de fer*, à la tête de cent cinquante hommes, au moment où le soleil se levait. L'occasion était unique, malheureusement je n'avais que trop peu de monde avec moi, comme je l'ai dit. Quand il vit qu'il n'y avait rien à faire, il tourna bride et s'en alla. Page 104.

Cependant j'allai m'installer à *Bostân-Seraï* (le palais au jardin) où les grands, les nobles et les notables de la ville vinrent me saluer et me souhaiter la bienvenue. Il y avait à peu près cent quarante ans que la ville capitale de Samarkand était au pouvoir des princes de ma famille. Un Euzbeg ennemi et inconnu, sorti on ne sait d'où, en avait usurpé la possession. Dieu remit entre mes mains ce royaume qui en était sorti. Un territoire abandonné au pillage et à la dévastation rentra ainsi en notre possession. Comme moi, Sultan-Huceïn-Mirza s'est emparé de Herat par surprise; mais aux yeux des personnes capables de juger et douées d'équité, il est évident

qu'il y a de nombreux points de dissemblance entre ces deux faits d'armes. En premier lieu Sultan-Huceïn-Mirza était un pâdichâh d'un âge mûr, ayant beaucoup vu, beaucoup éprouvé. En outre il avait pour adversaire Yâd-Kâr-Mohammed-Nâcir-Mirza, un jeune garçon de dix-sept à dix-huit ans, sans aucune expérience. Ce n'est pas tout : au cœur même du parti ennemi, un homme au fait de tout ce qui s'y passait, Mir-Ali-Mir-Akhor, envoya un message au mirza pour l'engager à surprendre des gens qui n'étaient pas sur leurs gardes. Quatrièmement, son ennemi ne se tenait pas enfermé dans la place, mais se trouvait au *Jardin des corneilles* (bâg-i-zâgân); et au moment où Sultan-Huceïn-Mirza s'empara de la ville, Yâd-Kâr-Mohammed-Mirza et ceux de sa suite étaient occupés à boire, à tel point que, cette nuit-là même, les trois personnes qui se trouvaient à la porte du prince étaient elles-mêmes en état d'ivresse et sans connaissance comme leur maître. Cinquièmement enfin, Sultan-Huceïn-Mirza réussit dès la première tentative à surprendre Herat et à s'en emparer. Moi, au contraire, à l'époque où je
Page 105. conquis Samarkand, je n'avais que dix-neuf ans. J'avais peu vu et peu appris. Il me fallait lutter contre un ennemi comme Cheïbâni-Khan, homme plein d'expérience, ayant beaucoup vu, d'un âge consommé. Personne n'était venu de Samarkand me donner des renseignements. Sans doute les habitants m'étaient attachés de cœur, mais la crainte que leur

inspirait Cheïbâni-Khan était telle, qu'aucun d'eux n'aurait osé concevoir un pareil projet. Mon ennemi était dans les murs de la place, ce qui n'empêcha pas la place d'être prise et l'ennemi d'être mis en fuite. Enfin j'avais déjà tenté contre Samarkand une attaque dont ses défenseurs avaient eu vent. Dieu bénit notre seconde entreprise et la ville resta entre nos mains. Toutes ces réflexions n'ont point pour but de jeter la pierre aux autres, mais d'exposer les faits tels qu'ils se sont passés; elles ne tendent pas non plus à exagérer mes propres mérites, elles ne servent qu'à établir clairement la vérité. A l'occasion de cette conquête, les poëtes composèrent des chronogrammes; voici un de leurs vers qui est resté dans ma mémoire :

« L'esprit me dit que la date de cet exploit était contenue dans ces mots : *Victoire de Bâber, le héros* [1]. »

Après la prise de Samarkand, Châv-Dâr, le Sogd et les forteresses situées dans le voisinage de ces districts commencèrent à rentrer sous mon obéissance, l'une après l'autre. Dans quelques-unes des places, les gouverneurs euzbegs, craignant pour leur sûreté, abandonnèrent leur poste et s'enfuirent. Dans quelques autres, les habitants chassèrent les Euzbegs et firent leur soumission. Dans d'autres encore, on saisit

1. *Feth-i-Bâber Bahâder.* En tenant compte de la valeur numérique de ces mots, y compris l'*izâfet*, on obtient en effet le nombre 906, qui correspond à l'année chrétienne (1500-1501).

le gouverneur et on se mit en état de défense. Ce fut dans ces circonstances que les femmes et les familles de Cheïbâni-Khan et de ses Euzbegs arrivèrent du Turkestân. Cheïbâni-Khan était alors dans les environs de Khodja-Didâr et d'Ali-Abâd. Voyant que les places rentraient ainsi sous mon obéissance et que la population revenait à moi avec tant d'entrain, il prit le parti de décamper pour retourner à Bokhara. Par un effet de la grâce de Dieu, les forteresses du Sogd et de Meïân-Kâl[1] firent leur soumission, pour la plupart, dans l'espace de trois ou quatre mois. Bâki-Tarkhan, trouvant une occasion favorable, pénétra dans Karchi. Cette place et celle de Khozâr[2] sortirent de la domination des Euzbegs. Un officier d'Aboul-Haçan-Mirza, venant de
Page 106. Merv, leur enleva aussi Kara-Gueul. Mes affaires étaient donc en voie de prospérité.

Lorsque j'étais parti d'Endidjân, ma grand'mère, ma mère, ma femme et mes parents avaient gagné Ouratipa avec beaucoup de difficultés. Je députai alors quelqu'un pour les faire venir à Samarkand. Ce fut dans ces mêmes circonstances que j'eus une fille de la première femme que j'eusse épousée, Aïcheh-Sultan-Begum, fille de Sultan-Ahmed-Mirza. Cette enfant reçut le nom de Fakhr-en-Niçâ (l'or-

1. *Meïân-Kâl* ou *Meïân-Kâr* est le nom de la contrée qui s'étend sur les deux rives du Keuhik à l'ouest de Samarkand vers Debouciyah.
2. *Khozâr* est à l'est de Karchi et au sud de Kech.

gueil des femmes). C'était mon premier-né et j'avais alors dix-neuf ans. Au bout d'un mois ou de quarante jours elle alla dans la miséricorde de Dieu.

Après la prise de Samarkand il y eut des allées et venues incessantes d'ambassadeurs et de commissaires, que j'expédiai à plusieurs reprises et dans toutes les directions aux khans, aux sultans, aux émirs, aux chefs limitrophes, pour leur demander aide et secours. Quelques-uns, quoique gens expérimentés, me refusèrent avec beaucoup de légèreté. D'autres, qui s'étaient rendus coupables de manques d'égards et de mauvais procédés vis-à-vis de ma famille, s'efforcèrent de déguiser leurs craintes sous une apparence de dédain. D'autres enfin, qui m'envoyèrent des secours, ne me prêtèrent pas un appui sur lequel je pusse fonder grand espoir, comme je l'expliquerai plus tard. Aucun d'eux ne bougea de sa place.

Lors de cette seconde conquête de Samarkand, Ali-Chir-Beg était encore en vie : il m'avait même écrit une fois. Je lui avais adressé en réponse une lettre au dos de laquelle j'avais tracé un vers turk. Mais sa réponse ne m'était pas encore parvenue que déjà les dissentiments et les troubles avaient éclaté.

Lorsque Cheïbâni-Khan s'était emparé de Samarkand, Molla-Binâï s'était attaché à son service et était resté avec lui. Quelques jours après que je me fus rendu maître de cette ville, il s'y rendit à son tour. Kâcim-Beg, qui se méfiait de lui, l'envoya

en exil à Chehr-i-Sebz. Mais, comme c'était un homme de mérite et dont la culpabilité n'était pas demontrée, nous le rappelâmes bientôt à Samarkand. Il avait toujours à la bouche des *kacideh* et des *gazel*. Un jour il exécuta un air qui m'était dédié et qu'il avait composé sur le mode *nevâ*. Ce fut à cette même époque qu'il débita devant moi ce quatrain persan de sa façon :

« Je ne possède ni vivres, dont je puisse me nourrir, ni vêtements [1], dont je puisse me couvrir; celui qui n'a ni de quoi manger, ni de quoi se vêtir, comment serait-il en état d'acquérir de la science et du mérite? »

Page 107. Dans ce temps-là je faisais bien un distique ou deux, mais je n'étais pas encore parvenu à composer un *gazel* entier. Je lui envoyai donc en réponse un simple quatrain turk :

« Tout se passera suivant les désirs de ton cœur ; tu recevras les dons et les secours que tu souhaites; je te donne les provisions et les vêtements dont tu as parlé; ton corps remplira les uns et les autres rempliront ta maison. »

Molla-Binâï, utilisant comme refrain (*redif*) la rime (kâfiyah) qui est au dernier hémistiche de mon quatrain, et y substituant une autre rime, me débita à son tour ce quatrain [2] :

1. *Muhmel-i-galleh*, c'est-à-dire le mot *galleh*, qui signifie « produit, provision », pris dans l'acception peu usitée (*muhmel*) de « vêtement ».

2. Pour bien comprendre ce qui est dit dans ce passage, il faut avoir le texte sous les yeux.

« Mon prince, qui régnera sur la terre et sur la mer, qui, par son mérite, tiendra le premier rang dans ce monde, m'a récompensé si généreusement pour l'emploi d'un mot rare (muhmel); qu'aurait-ce donc été si je m'étais servi d'un mot usité (muste'mel)? »

Khodja-Aboul-Berekeh-Firâki venait d'arriver de Chehr-i-Sebz à Samarkand; d'après lui, il ne fallait rien changer, ni le refrain ni la rime; et il composa ce quatrain :

« Ces actes de tyrannie qu'a commis la fortune vont être soumis à une enquête; le sultan de la générosité va lui demander des explications : ô échanson, si notre coupe n'a jamais été remplie jusqu'à déborder, il faut nous verser, dans cette tournée, jusqu'à ce qu'elle soit pleine. »

Cet hiver mes affaires étaient dans le plus grand état de prospérité, tandis que celles de Cheïbâni-Khan étaient en décadence. Ce fut toutefois dans le même temps qu'il nous arriva deux mauvaises affaires. Ceux qui étaient venus de Merv et s'étaient emparés de Kara-Gueul ne purent pas y tenir, en sorte que cette place retomba au pouvoir des Euzbegs. Ahmed-Tarkhan, frère cadet d'Ibrahim-Tarkhan, s'était enfermé dans Debouci [1]. Cheïbâni-Khan vint l'y assiéger, emporta la place de vive force avant qu'il ne m'eût été possible de rassembler une armée pour la secourir, et fit un massacre général de tous les habitants. A mon entrée à Samarkand j'avais avec moi deux cent quarante hommes éprouvés. Dans

1. La même que les géographes arabes appellent *Debouciyah*.

l'espace de cinq à six mois, le nombre de mes soldats s'accrut à un tel point, grâce à Dieu, que nous pûmes combattre en bataille rangée, à Serpoul, avec un adversaire de la trempe de Cheïbâni-Khan, comme il sera rapporté en son lieu. De tous les secours que j'avais sollicités dans toutes les directions, Eïoub-Begtchik et Kechka-Mahmoud m'étaient arrivés de la part des khans avec quatre à cinq cents hommes. Khalil, frère cadet de Tenbel, à la tête de cent à deux cents soldats, m'avait été envoyé par
Page 108. Djihân-Guir-Mirza. Un pâdichâh aussi expérimenté que Sultan-Huceïn-Mirza, qui connaissait mieux que personne tout ce dont Cheïbâni-Khan était capable, ne me fournit pas un seul auxiliaire. Il en fut de même de Bedi'-uz-Zemân-Mirza. Khosrev-Châh, en proie à la méfiance, refusa également de m'assister. Les méfaits sans nombre dont il s'était rendu coupable envers les princes de ma famille, comme je l'ai dit, faisaient qu'il me redoutait extrêmement.

Dans le mois de chewal je partis pour aller livrer bataille à Cheïbâni-Khan et vins au *Jardin-neuf* où je campai cinq à six jours, occupé à rassembler mes soldats et à veiller à leur complet équipement. Ensuite étant partis du *Jardin-neuf*, nous fîmes plusieurs marches successives jusqu'au village de Serpoul, au delà duquel nous campâmes. Pour nous précautionner contre tous les accidents, nous entourâmes le camp d'un fossé et en défendîmes les abords au moyen d'une palissade. Cheïbâni-Khan,

venant d'une direction opposée, campa dans les environs de Khodja-Kârdzen. L'espace qui nous séparait était d'environ un *igadj*.

Nous restâmes quatre à cinq jours dans ce campement. Chaque jour nos gens et ceux de l'ennemi, arrivant chacun de leur côté, tombaient les uns sur les autres et se battaient. Il arriva une fois que les ennemis se présentèrent en nombre considérable. Il s'ensuivit un combat acharné, mais où l'avantage ne resta à aucun des deux partis. Parmi les miens un personnage, qui avait un étendard, tourna le dos très-rapidement et rentra dans l'enceinte. Quelques-uns prétendirent avoir reconnu l'étendard de Sidi-Kara-Beg. Celui-ci, en effet, quoique brave en parole, n'avait pas grande valeur le sabre à la main. Une autre fois Cheïbâni-Khan tenta contre nous une attaque nocturne; mais il ne put rien faire, le camp étant fortement protégé par les palissades et le fossé. Il se retira donc après avoir poussé le cri de guerre et lancé quelques flèches du dehors de l'enceinte.

Cependant je ne négligeais rien pour me préparer à livrer bataille. Kanber-Ali me secondait de tous ses efforts. Bâki-Tarkhan était campé à Kech avec mille à deux mille hommes bien équipés et devait me rejoindre en deux jours. Seïd-Mohammed-Mirza-Doglat arrivait à mon secours de la part du khan, mon oncle maternel, à la tête de quinze cents hommes, et était campé à Deïoul. Il n'était Page 109.

séparé de moi que par une distance de quatre *igadj*, et il opérerait sa jonction avec mes troupes le lendemain matin. Les choses étaient dans cet état lorsque je résolus de brusquer l'attaque et d'engager la bataille.

« Porter la main à l'épée, sans se donner le temps de la réflexion, c'est s'exposer à se mordre la main de repentir. »

Ce qui me détermina à me hâter, c'est que, le jour du combat, *les huit étoiles* se trouvaient placées exactement entre les deux armées, et que, si je manquais cette occasion, elles devaient être placées derrière l'ennemi pendant treize à quatorze jours. De pareilles considérations n'avaient aucune valeur, et ce fut sans motif sérieux que nous laissâmes de côté la temporisation.

Étant donc déterminés à combattre, nous prîmes les armes dès le matin, revêtîmes les chevaux de leurs armures, et nous mîmes en marche, l'aile droite, l'aile gauche, le centre, l'avant-garde s'avançant en bon ordre. A l'aile droite se tenaient Ibrahim-Sârou, Ibrahim-Djâni, Aboul-Kâcim-Keuhber et quelques autres begs. A la gauche étaient Mohammed-Mezid et Ibrahim-Tarkhan, et, parmi les begs de Samarkand, Sultan-Huceïn-Argoun, Kara-Berlas, Pir-Ahmed, Khodja-Huceïn. Au centre, c'était Kâcim-Beg, outre quelques officiers de mon entourage. Kanber-Ali l'*écorcheur*, Bendeh-Ali, Khodja-Ali, Mir-Châh-Koutchin, Seïd-Kâcim, le *chambellan*, Khâl-

Dâr, frère cadet de Bendeh-Ali, Koutch-Haïder, fils de Kâcim-Beg, l'élite des hommes d'armes présents et mes officiers particuliers avaient été postés à l'avant-garde. Comme nous nous avancions ainsi, en ordre de bataille, l'ennemi parut de son côté, ses rangs bien formés. A l'aile droite étaient Mahmoud-Sultan, Djâni-Beg-Sultan, Timour-Sultan; à l'aile gauche, Hamzah-Sultan, Mehdi-Sultan et quelques autres sultans. Quand les deux lignes furent arrivées en présence, l'extrémité de l'aile droite des ennemis manœuvra pour se porter sur nos derrières. Quant à moi, j'attaquai de face. Notre avant-garde, où avaient pris place tous les hommes d'armes les plus expérimentés et les plus habiles à manier le sabre, resta postée du côté de l'aile droite, de sorte que notre front était entièrement dégarni. Nous reçûmes vigoureusement les assaillants qui s'étaient portés en avant de leur ligne, et leur fîmes tourner bride en les refoulant jusque sur leurs corps de bataille. La position devint même si critique que quelques-uns des plus vieux chefs de Cheïbâni-Khan lui dirent qu'il fallait absolument prendre la fuite, et que la tournure des choses ne permettait pas de rester en place. Mais lui tint ferme de sa personne. Cependant l'aile droite de l'ennemi, après avoir mis en déroute notre aile gauche, fit une conversion pour nous prendre en queue. L'avant-garde étant restée à l'aile droite, notre front était dégarni. L'ennemi nous assaillit à la fois par derrière et par devant et Page 110.

se mit à nous lancer des flèches. Les Mongols, qui étaient venus nous trouver en qualité d'auxiliaires, se trouvèrent impuissants eux-mêmes à soutenir le choc. Laissant donc là le combat, ils commencèrent à démonter et à piller nos propres soldats; et ce n'était pas là un fait isolé, mais bien le résultat d'une habitude constante chez ces misérables. Quand les Mongols sont vainqueurs, ils s'occupent aussitôt à ramasser du butin; sont-ils vaincus, ils pillent sur-le-champ leurs propres alliés, les démontent, les font prisonniers et ramassent tout ce qui tombe sous leurs mains.

Cependant nous reçûmes vigoureusement, à plusieurs reprises, les assaillants qui nous chargeaient de front et leur fîmes tourner bride; mais ils revenaient aussitôt à la charge. Pendant ce temps, ceux qui avaient manœuvré pour nous prendre en queue, arrivant à leur tour, firent pleuvoir les traits sur nos derrières. L'ennemi nous attaquant ainsi de front et en queue jeta le désordre parmi nos rangs. Les Euzbegs excellent à employer dans un combat le *toulgama* (mouvement tournant); ils ne manquent jamais d'avoir recours à cette manœuvre. Ils ont encore pour habitude de fondre à bride abattue sur leurs adversaires qu'ils attaquent à la fois des deux côtés, begs et soldats faisant une décharge générale de flèches. Quand ils exécutent un mouvement en arrière, c'est avec la même rapidité et dans un pêle-mêle général.

Il ne restait plus maintenant que quinze personnes avec moi. Le Keuhik, auquel l'extrémité de mon aile droite s'était appuyée, coulait non loin de là. Nous nous dirigeâmes droit vers le bord de la rivière et arrivâmes à une place où on pouvait y entrer. Nous nous mîmes à l'eau tout armés. Nous avions pied pendant plus de la moitié du trajet, mais plus loin était un endroit profond que nous dûmes faire traverser à la nage à nos chevaux chargés de leur armure et de celle de leur cavalier, sur un espace aussi long que la portée d'un trait. Une fois sur l'autre bord, nous débarrassâmes nos montures de tout cet attirail. Du moment que nous fûmes au nord de la rivière, nous nous trouvâmes hors des atteintes de l'ennemi. Ces misérables Mongols étaient les plus acharnés à piller, à démonter, à dépouiller tous les hommes dispersés. C'est ainsi qu'ils firent périr, après les avoir renversés de cheval et dépouillés de tout, Ibrahim-Tarkhan et un grand nombre d'hommes d'armes des plus braves. Marchant par la rive nord du Keuhik, je repassai cette rivière aux environs de Koulbeh, et je fis mon entrée dans la citadelle de Samarkand par la porte du *Cheïkh-ẕâ-deh*, entre la prière de l'après-midi et celle du soir.

Plusieurs de mes grands begs, de mes meilleurs Page 111.
hommes d'armes et un nombre considérable de soldats périrent dans cette bataille. Ibrahim-Tarkhan, Ibrahim-Sârou, Ibrahim-Djâni (chose étrange qu'une

seule affaire ait coûté la vie à trois grands begs du nom d'Ibrahim!), Aboul-Kâcim-Keuhber, Khodaï-Berdi, le porte-étendard, fils aîné de Haïder-Kâcim-Beg, Khodaï-Berdi-Berlas, le frère cadet de Sultan-Ahmed-Tenbel, Khalil, dont il a été question plusieurs fois, y furent tués. D'autres s'enfuirent dans différentes directions, tels que Mohammed-Mezid-Tarkhan qui se retira vers Hiçâr et Koundouz auprès de Khosrev-Châh; Kanber-Ali, surnommé *l'écorcheur*, le Mongol, celui de tous mes begs que j'avais le mieux traité; qui, malgré la faveur dont il avait joui à ma cour, abandonna ma fortune et alla également trouver Khosrev-Châh après avoir retiré sa famille de Samarkand. Plusieurs de mes officiers particuliers et de mes hommes d'armes, comme Kerim-Dâd, Khodâ-Dâd, le Turkoman Djânikeh-Keukultach, Molla-Babaï-Pechâguiri (ce dernier, toutefois, n'était pas alors à mon service et ne marchait que comme un hôte) et d'autres encore prirent le chemin d'Ouratipa. Il faut compter aussi dans ce nombre Chirim-Tagaï et les siens. Celui-ci rentra, il est vrai, avec moi à Samarkand et assista à un conseil où nous résolûmes de défendre la place et de nous y maintenir morts ou vifs; mais tandis que la sœur aînée et la sœur cadette de ma mère restaient dans l'enceinte de Samarkand, lui en fit sortir sa famille, ses parents et les gens attachés à sa maison, et les envoya à Ouratipa. Il resta de sa personne avec quelques-uns de ses serviteurs, et sans

quoi que ce soit qui pût gêner ses mouvements. Ce ne fut pas la seule fois qu'il en agit ainsi. Toutes les fois qu'il s'est présenté des circonstances difficiles, nous avons vu de sa part le même manque de fidélité et de constance.

Le lendemain, je convoquai à une réunion Khodja-Aboul-Mekârim, Kâcim-Beg avec tous les begs, mes officiers particuliers et les hommes d'armes dont la voix avait de l'autorité, et nous tînmes conseil. Il fut convenu que nous mettrions la place en état de défense et que nous nous y maintiendrions morts ou vifs. Je devais former un corps à part avec Kâcim-Beg et les officiers et les hommes d'armes spécialement attachés à ma personne. A cet effet, je plantai ma tente au-dessus des bâtiments de la medreceh d'Oouloug-Beg-Mirza, au centre même de la ville, et je m'y installai. Des postes furent assignés Page 112. au reste des begs et des hommes d'armes aux portes et à différents points de l'enceinte.

Deux ou trois jours après, Cheïbâni-Khan vint camper à une distance assez grande de la place. La populace et les gens sans aveu de Samarkand accouraient par troupes des différents quartiers et des rues de cette ville, en faisant à grands cris des vœux pour moi; puis, arrivés à la porte de la medreceh, poussaient en avant pour aller au combat. Cheïbâni-Khan, lorsqu'il montait à cheval pour livrer l'assaut, ne pouvait même pas approcher de la place. Plusieurs jours se passèrent de cette façon. Les vaga-

bonds et les gens sans aveu, qui ignoraient ce qu'étaient les blessures des flèches et les coups de sabre, et qui n'avaient jamais vu les lignes des combattants sur un champ de bataille, s'enhardissant au spectacle des manières de l'ennemi, commencèrent à s'éloigner de plus en plus des remparts. Lorsque les hommes d'armes expérimentés cherchaient à les détourner de s'exposer à ces périls inutiles, ils accueillaient leurs observations d'une manière blessante.

Un jour Cheïbâni-Khan dirigea une attaque du côté de la *Porte de fer*. La populace, qui était devenue très-hardie, s'aventura très-loin comme d'habitude. Pour la soutenir, quelques hommes d'armes montèrent à cheval et firent une sortie. Les *Keukultach* (frères de lait), les officiers de mon entourage, tels que Chirim-Noïan-Keukultach, Koul-Nazar-Tagaï et quelques autres, s'étaient dirigés du côté du canal souterrain (*uchtur-guerden*). Deux ou trois Euzbegs poussèrent leurs chevaux contre eux de ce point même et firent le coup de sabre avec Koul-Nazar. Tous les Euzbegs qui se trouvaient là, combattant à pied, firent reculer de force les milices indisciplinées de la ville et les refoulèrent jusqu'à la *Porte de fer*. Koutch-Beg et Mir-Châh-Koutchin demeurèrent en arrière, postés auprès de la mosquée de Khodja-Khizr. Après que les Euzbegs eurent fait reculer les fantassins, ceux de leurs cavaliers qui étaient en avant arrivèrent en masse auprès de la

mosquée de Khodja-Khizr. Koutch-Beg, sortant de son poste, engagea un combat héroïque avec les assaillants et fit des prodiges de valeur en présence de tout le peuple témoin de ce spectacle. Les fuyards, tout en reculant, faisaient pleuvoir les flèches. Comme la situation exigeait que l'on tirât sur l'ennemi et qu'on tînt ferme devant lui, moi et quelques-uns de ceux qui étaient près de ma personne, nous décochions des traits du haut de la porte. Les Euzbegs, arrêtés par ces décharges qui tombaient sur eux d'en haut, ne purent jamais dépasser la mosquée de Khodja-Khizr et opérèrent leur retraite sur-le-champ.

Tout le temps que dura le siége, je visitais chaque nuit un point quelconque dans la place ou sur les remparts. Les tournées circulaires étaient faites tantôt par moi en personne, tantôt par Kâcim-Beg, tantôt enfin par quelques-uns des begs ou de mes officiers particuliers. De la *Porte des turquoises* à la *Porte du fils du cheïkh* on pouvait aller à cheval sur le rempart; dans le reste du parcours je faisais ma tournée à pied. Ceux qui faisaient cette ronde entière à pied ne la finissaient qu'au lever de l'aurore. Page 113.

Un jour Cheïbâni-Khan dirigea une attaque entre la *Porte de fer* et la *Porte du fils du cheïkh*. Aussitôt le combat engagé en cet endroit, j'y accourus avec la réserve, sans me préoccuper de ce qui pouvait arriver à la *Porte des dégraisseurs* et à la *Porte des*

fabricants d'aiguilles. Ce jour là même, de trois flèches que je décochai du haut de la *Porte du fils du cheïkh*, l'une d'elles atteignit si juste le cheval d'un centenier [1] qu'il tomba mort sur le coup. Cependant les ennemis combattirent avec tant de furie que, du côté du canal souterrain, ils parvinrent jusqu'au pied du rempart. Nous étions si occupés de l'attaque que nous avions sur les bras que nous avions entièrement délaissé cet autre point. Vingt-cinq ou vingt-six hommes avaient préparé des échelles dont chacune était tellement large qu'on pouvait y monter deux ou trois côte à côte. Cheïbâni-Khan avait embusqué juste entre les deux portes des *Dégraisseurs* et des *Fabricants d'aiguilles* huit cents hommes d'élite munis de ces échelles, tandis qu'il conduisait de sa personne une attaque dans une autre direction. Comme nous étions occupés à repousser cette attaque, ses gens sortirent de leur embuscade à l'endroit même où il y avait un poste dégarni de ses défenseurs, et, accourant en toute hâte, appliquèrent tous ensemble leurs échelles contre le rempart, dans l'espace compris entre les deux portes, droit vis-à-vis de l'enclos de Mohammed-Mezid-Tarkhan. Là était le poste de Koutch-Beg, de Mohammed-Kouli-Koutchin et d'un

1. *Bir iuz atlikning ati*. La version persane lit *esp-i-yek bouz espeh ra*, ce qui explique pourquoi la traduction anglaise traduit par « a palish white-coloured horse ».

détachement d'hommes d'armes qui se trouvaient dans l'enclos de Mohammed-Mezid-Tarkhan. Le poste de Kara-Berlas était à la *Porte des fabricants d'aiguilles;* celui de Chirim-Tagaï, de ses deux frères, l'aîné et le cadet, et de Koutlouk-Khodja-Keukultach, à la *Porte des dégraisseurs*. Comme le combat avait lieu dans une tout autre direction, les défenseurs de ces postes ne se tenaient pas sur leurs gardes; les esclaves et les gens de service s'étaient rendus dans leurs maisons et au bazar pour leurs affaires, et étaient dispersés dans tous les sens. Les chefs seuls étaient restés avec un ou deux hommes Page 114. de la populace. Koutch-Beg, Mohammed-Kouli-Koutchin, Châh-Soufi et un homme d'armes accoururent résolûment à la première alarme et firent des prodiges de valeur. Quelques-uns d'entre les ennemis étaient déjà montés sur le rempart, et d'autres étaient en train de l'escalader. Ces quatre braves, accourant sur-le-champ, s'attaquèrent aux assaillants, firent pleuvoir les coups sur eux, les renversèrent et les mirent en fuite. Koutch-Beg se distingua entre ses compagnons et accomplit ce jour-là un de ses plus beaux exploits. A deux reprises différentes, durant ce siége, son bras frappa des coups énergiques. Kara-Berlas, lui aussi, était resté seul au poste de la *Porte des fabricants d'aiguilles :* il y tint ferme. Koutlouk-Khodja-Keukultach et Koul-Nazar-Mirza, qui se trouvaient à leur poste, à la *Porte des dégraisseurs*, bien loin de lâcher pied, eux

et les quelques hommes dont ils étaient entourés, combattirent vaillamment à coups de flèches, de la *Prairie aux cuirs*. Dans une autre occasion, Kâcim-Beg, se mettant à la tête des hommes d'armes, fit une sortie par la *Porte des fabricants d'aiguilles*, poursuivit les Euzbegs jusqu'à Khodja-Kefchir, en démonta plusieurs, leur coupa la tête, et regagna son poste.

Cependant on était au temps de la maturité des moissons, mais personne n'avait pu se procurer des grains nouveaux. Le siége se prolongeant, la population fut réduite à une grande détresse. Les choses en vinrent au point que les pauvres et les gens de basse condition commencèrent à se nourrir de viande de chien et d'âne. On ne pouvait que très-difficilement trouver du grain pour les chevaux, et on en était réduit à leur donner des feuilles d'arbre. L'expérience démontra en cette occasion que les feuilles les plus propres à cet usage étaient celles du mûrier et de l'orme. Il y en avait qui rabotaient du bois sec, en faisaient macérer les copeaux dans l'eau et les présentaient aux chevaux. Durant trois ou quatre mois, Cheïbâni-Khan, sans s'approcher de la place, se contenta de tourner tout autour à une assez grande distance avec un camp volant.

Un soir, sur le minuit, au moment où on s'y attendait le moins, les Euzbegs se présentèrent du côté de la *Porte aux turquoises*, battant les timbales et poussant le cri de guerre. J'étais à ce moment

dans la medreceh. Il y eut beaucoup de tumulte et de confusion. A la suite de cette alerte, ils revinrent toutes les nuits, au bruit des timbales et des cris de guerre, en jetant l'alarme parmi nous. J'eus beau envoyer dans toutes les directions des ambassadeurs Page 115.
et des messagers, il ne me vint absolument aucun secours. Lorsque j'étais fort et puissant, que ma fortune était intacte et n'avait subi aucune atteinte, personne n'avait voulu me prêter son appui. Dans la situation où je me trouvais maintenant, sur quel auxiliaire pouvais-je compter? Me fonder sur un pareil espoir pour m'enfermer dans une place et y soutenir un siége, n'était admissible sous aucun rapport. Les anciens ont dit : « Que pour fortifier une ville il faut une tête, deux bras et deux jambes[1]. » La tête, c'est le chef; les deux bras, ce sont les secours qui arrivent de droite et de gauche; les deux jambes, c'est l'eau et les provisions que contient la place. Tandis que j'attendais du secours et de l'assistance de ces princes, mes voisins, eux, de leur côté, pensaient à toute autre chose. Un pâdichâh brave et expérimenté comme Sultan-Huceïn-Mirza ne m'envoya ni ambassadeur, ni troupes auxiliaires, mais il députa à Cheïbâni-Khan, pendant la durée du siége, Kemâl-ed-Din-Huceïn-Kâzerguehi.

Tenbel, étant sorti d'Endidjân, s'avança jusqu'aux

1. *Korgan birkitmeklik-ka bach guirek iki kol guirek iki bout guirek.*

environs de Bich-Kent[1]. On décida le khan à se porter à la rencontre d'Ahmed-Beg-Tenbel. Ils se trouvèrent, en effet, face à face dans le voisinage de Leklekân et du *tchehâr-bâg* de Toulak, mais ils se séparèrent sans avoir combattu. Sultan-Mahmoud-Khan n'était pas un homme de guerre; il n'entendait absolument rien aux affaires militaires. Dans le moment même où il était en face de Tenbel, ses paroles et ses actes dénotèrent de la pusillanimité. Ahmed-Beg, qui, sous un extérieur des plus rudes, cachait beaucoup de cœur et de loyauté, et avait au plus haut degré son franc parler, s'écria : « Quel est donc ce Tenbel pour vous faire perdre ainsi la tête? Si vos yeux le craignent tant, bandez-les d'abord, et puis allez lui faire face! »

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 907

(1501-1502).

Cependant le siége traînait en longueur; nous ne recevions ni vivres, ni provisions d'aucune part, et il ne nous arrivait pas le moindre secours. Désespérés, les soldats et les habitants commencèrent à se jeter hors de la ville et à prendre la fuite. Cheï-

1. *Bich-Kent*, que le *Merâcid* appelle *Bis-Kend*, et Aboul-Fedâ, *Bis-Ket*, est une des dépendances de *Chach*, laquelle est distante de Khodjend de quatre stations.

bâni-Khan, s'apercevant de la détresse des assiégés, vint camper aux environs de la *Caverne des amoureux*. De mon côté, je me rendis à la maison de Melik-Mohammed-Mirza, dans la *rue du Terme* (pâiân), vis-à-vis de Cheïbâni-Khan. Dans ces mêmes jours, Khodja-Huceïn, fils de Ouzoun-Haçan, qui, lors de la levée de boucliers de Djihân-Guir-Mirza, avait été le principal auteur de ma sortie de Samarkand, qui depuis s'était rendu coupable d'une foule d'actes de rébellion et de désordres dont il a été question plus haut, entra dans la place suivi de dix à quinze serviteurs. Il en résulta que la détresse des soldats et des habitants ne fit que s'accroître. Les personnages les plus considérés commencèrent à se jeter en dehors des remparts et à prendre la fuite. Parmi les begs, Veïs-Cheïkh et Veïs-Lagari, deux de mes anciens partisans, m'abandonnèrent à leur tour. N'attendant plus rien d'aucun côté, nous nous mîmes à désespérer complétement. Nos approvisionnements, qui n'avaient jamais été bien considérables, étaient épuisés, et d'autre part, il ne nous arrivait aucune ressource pour les remplacer. Page 116.

Ce fut dans ces circonstances que Cheïbâni-Khan mit en avant la proposition d'un accord. Assurément si nous avions reçu de n'importe où des vivres ou des secours en hommes, nous n'aurions pas prêté l'oreille à des paroles de ce genre; mais il fallut en passer par là. Je conclus donc une espèce de capitulation, et, à minuit, je sortis par la *Porte du fils*

du cheïkh avec ma mère et deux autres dames, Bitchka-Khalifeh et Minglik-Keukultach. Comme j'opérais cette sortie, ma sœur aînée, Khan-Zâdeh-Begum, tomba entre les mains de Cheïbâni-Khan. Ayant perdu notre route dans une nuit si obscure, au milieu des grands canaux du *Sogd-i-Kelân,* ce ne fut qu'avec bien de la peine que nous dépassâmes Khodja-Didâr lorsque l'aurore vint à luire. Dans la matinée nous franchîmes le flanc nord du mont Karpouk et nous marchâmes dans la direction d'Ilan-Oti par la route de Khoub-Kent. Sur cette même route je luttai de vitesse avec Kanber-Ali et Kâcim-Beg : mon cheval dépassa les autres. Je me retournai pour juger de quelle distance mes adversaires étaient restés en arrière. Comme je regardais, tout en me courbant, la sangle de mon cheval s'étant rompue, la selle se renversa sens dessus dessous. Je tombai par terre la tête la première. Quoique je remontasse sur-le-champ à cheval, je ne revins complétement à moi qu'à l'entrée de la nuit. Les objets visibles et les événements qui venaient de se passer se présentaient à mes yeux comme des rêves. Ce ne fut que tard dans l'après-midi que nous arri-
Page 117. vâmes à Ilan-Oti, où nous mîmes pied à terre. On tua un cheval qu'on découpa en plusieurs tranches que l'on fit rôtir. Après avoir laissé un peu souffler nos chevaux, nous reprîmes notre route. Avant le lever de l'aurore nous atteignîmes un village appelé Oulong-Khalil, où nous mîmes pied à terre. De là

nous gagnâmes Dizak où se trouvait alors Tâhir-Douldaï, fils de Hâfiz-Mohammed-Beg. Nous y fûmes pourvus largement de viande grasse, de pains de fleur de farine, de melons sucrés, de raisins doux. Ainsi nous passâmes des privations les plus dures à la plus grande abondance et de la vie la plus périlleuse à la plus entière sécurité.

« Nous avons trouvé un refuge contre les appréhensions et la misère : nous avons gagné une nouvelle vie et un monde nouveau [1]. »

La crainte de la mort sortit de notre cœur et l'image menaçante d'une fin terrible disparut de devant nos yeux. De ma vie je n'avais goûté un si grand repos, et, depuis que j'existais, je n'avais jamais connu le prix de la sécurité et de l'abondance. L'aisance succédant à la misère, la tranquillité venant après la peine, nous paraissaient bien plus agréables. Des quatre ou cinq fois que je rencontrai ainsi le calme au sortir des angoisses, celle-ci fut la première. C'est ainsi que dans cette circonstance nous échappâmes aux coups de l'ennemi, et que, nous voyant délivrés des horreurs de la famine, nous nous trouvâmes au sein de la paix, pourvus de tout, libres de tout souci.

Nous nous reposâmes trois ou quatre jours à

1. Le premier hémistiche, qui est altéré dans le texte imprimé, doit se lire :

Vehm u 'usret-tin amâni taptouk.

Dizak; puis nous nous dirigeâmes vers Ouratipa. Pechâguir est située un peu en dehors de la route. Comme j'y avais déjà été plusieurs fois, je profitai de ce que je passais dans le voisinage pour aller la visiter de nouveau. J'y rencontrai une dame (atoun) qui était depuis longtemps au service de ma mère et dont la naissance était distinguée. Lors des derniers événements, elle était restée à Samarkand par suite du manque de monture. J'allai la voir et je lui demandai ce qu'elle était devenue. Elle me répondit qu'elle était venue depuis Samarkand à pied. La sœur aînée de ma mère, Khoub-Nigâr-Khanum, avait quitté ce monde périssable, comme on nous en donna la nouvelle, à ma mère et à moi, à Ouratipa. Cette dernière, depuis que le khan, mon grand'père, s'était envolé vers le séjour éternel, n'avait revu ni ses frères aînés, ni ses frères cadets, ni ses sœurs cadettes, Châh-Begum, Sultan-Nigâr-Khanum et Devlet-Sultan-Khanum. Leur séparation n'avait pas
Page 118. duré moins de treize à quatorze années. Ma mère, désireuse de se retrouver avec ses frères et sœurs, prit la route de Tachkend. Quant à moi, après m'être consulté avec Mohammed-Huceïn-Mirza, je m'arrêtai à la résolution d'établir mes quartiers d'hiver à Dehket, appelé aussi Dekhket, l'un des villages dépendant d'Ouratipa. En conséquence j'y déposai mes bagages et ma famille, et, quelques jours plus tard, je me rendis à Tachkend pour y rendre visite à Châh-Begum, au khan, mon oncle

maternel, ainsi qu'à mes frères et à mes amis. J'y restai quelque temps avec eux. La sœur aînée de ma mère, Mihr-Nigâr-Khanum, vint nous y retrouver de Samarkand. Sur ces entrefaites ma mère fut attaquée d'une maladie qui traîna en longueur et mit ses jours dans le plus grand péril. Sa Révérence Khodjaka-Khodja, qui avait quitté Samarkand, se trouvait alors à Ferket. Je m'y rendis moi-même pour avoir une entrevue avec le khodja. J'espérais que le khan, mon oncle, par considération pour moi, me donnerait un gouvernement et un territoire. Il m'avait promis Ouratipa; mais Mohammed-Huceïn-Mirza ne voulut pas me le remettre. J'ignore si ce fut de son propre mouvement ou à l'instigation des khans.

Quelques jours après je me rendis à Dekhket[1], l'un des districts d'Ouratipa situé dans le *Melik-Tag*. Il se trouve au pied d'une haute montagne. De l'autre côté de cette montagne s'étend le gouvernement de Mecikhaï, dont les habitants, quoique *tadjik*[2], possèdent des troupeaux de chevaux et de moutons, comme les tribus turkes. Cette même année on estimait à quarante mille les moutons appartenant à Dekhket. Nous descendîmes dans la

1. *Dekhket* me paraît être la même ville qu'Ibn-Haukal appelle *Tounket* et qu'il place près d'une montagne appelée *Châbalig*. Conf. le texte arabe d'Aboul-Fedâ, p. 495.

2. Ce mot, comme celui de *sart*, désigne communément les aborigènes persans de l'Asie centrale, lesquels vivent en général du commerce ou d'un métier quelconque qu'ils exercent dans les villes.

maison d'un paysan de ce village dont il était le chef. Il était alors âgé de soixante-dix à quatre-vingts ans. Sa mère, qui était encore en vie, avait cent onze ans. Lorsque Timour avait marché contre l'Hindoustân, un des frères de cette femme faisait partie de son armée. Aussi avait-elle conservé un souvenir de cette expédition et en parlait-elle de temps à autre. Rien qu'à Dekhket, elle ne comptait pas moins de quatre-vingt-seize, tant enfants que petits-enfants vivants : deux cents en tout, si on y joignait ceux que la mort avait déjà enlevés. Son deuxième arrière-petit-fils était un jeune homme de
Page 119. vingt-cinq à vingt-six ans, à la barbe noire. Durant ce séjour que je fis à Dekhket, j'avais pris l'habitude de me promener à pied. Le plus souvent je marchais pieds nus, et la répétition fréquente de cet exercice les avait tellement endurcis qu'ils ne craignaient ni les aspérités des montagnes, ni les pierres. Un jour, entre la prière de l'après-midi et celle du soir, je rencontrai un homme qui conduisait un bœuf dans un sentier étroit. « Où mène ce chemin? lui demandai-je. — Ne perdez pas de vue le bœuf, me répondit-il, et ne vous arrêtez pas tant qu'il marchera. » En entendant ces paroles, Khodja-Açad-Allah dit en plaisantant : « Si le bœuf s'égare, que deviendrons-nous? »

Durant ce même hiver, quelques soldats, qui n'avaient pas pu nous accompagner dans nos courses aventureuses, demandèrent l'autorisation de se

retirer à Endidjân. Kâcim-Beg mit beaucoup d'insistance à me recommander de profiter du voyage de ses gens pour envoyer à Djihân-Guir-Mirza quelques-uns des habits qui avaient servi à mon usage particulier. Je lui envoyai, en conséquence, un habillement que j'avais porté. Kâcim-Beg me représenta ensuite qu'il n'y aurait pas de mal à adresser aussi quelque présent à Tenbel. Quoique cette idée ne me sourît pas beaucoup, il la soutint avec tant d'énergie que j'envoyai à Tenbel un sabre que Noïan-Keukultach avait fait faire pour lui-même à Samarkand et qu'il me céda. C'est avec ce même sabre que je fus plus tard blessé à la tête, comme je le raconterai, en faisant le récit des événements subséquents. Quelques jours après, ma grand'mère Içan-Devlet-Begum, qui était restée en arrière, lors de ma dernière sortie de Samarkand, arriva avec ses parents et ses alliés, tous mourants de faim et amaigris.

Dans le cours du même hiver, Cheïbâni-Khan, ayant traversé sur la glace la rivière de Khodjend, porta le ravage dans les environs de Chârokiyah et de Bich-Kent. A cette nouvelle, sans tenir compte de notre petit nombre, nous montâmes à cheval pour courir sus à l'ennemi. Je me dirigeai vers les districts situés au-dessous de Khodjend, vis-à-vis de Hecht-Yek. Il faisait très-froid et le vent glacial du *Ha-dervich* n'avait rien perdu de son âpreté. Dans cette saison même, quelques jours plus tôt, deux ou

trois personnes avaient péri victimes de la violence de la température. Me trouvant forcé d'accomplir une purification légale, je me rendis à un ruisseau dont les bords étaient gelés, mais dont le milieu était libre de glaces, grâce à la rapidité du courant.

Page 120. J'entrai dans ce ruisseau, où je fis mes ablutions : j'y plongeai seize fois et le froid de l'eau me fit beaucoup d'impression. De grand matin nous traversâmes sur la glace le fleuve de Kodjend, vis-à-vis de Khâs, et nous atteignîmes Bich-Kent le jour suivant. Cheïbâni-Khan s'était déjà retiré après avoir mis au pillage les alentours de Châhrokiyah. Cette ville était alors au pouvoir d'un fils de Molla-Haïder nommé Abd-ul-Mennân. Molla-Haïder avait un autre fils plus jeune, appelé Mumin, qui était un sujet incapable et nullement sérieux. Il était venu se présenter à moi, lorsque j'étais à Samarkand, où je ne lui avais fait qu'une médiocre réception. Je n'ai jamais su de quel mauvais procédé Noïan-Keukultach s'était rendu coupable à son égard, mais il nourrissait contre lui une haine mortelle.

Je n'eus pas plus tôt été informé de la retraite des envahisseurs euzbegs que je députai un messager auprès du khan ; après quoi je partis de Bich-Kent et me rendis à Ahenguerân où je séjournai trois à quatre jours. Ce même Mumin, s'autorisant des relations qu'il avait eues avec eux à Samarkand, invita à manger Noïan-Keukultach, Ahmed-Kâcim et quelques autres. Ceux-ci restèrent à Bich-Kent

lorsque je m'en éloignai, parce que c'était là que devait avoir lieu la réunion. Pour nous, nous allâmes camper à Sam-Sarek[1], qui fait partie du district de Ahenguerân. Dès le lendemain nous reçûmes la nouvelle que Noïan-Keukultach était tombé du haut d'un précipice en état d'ivresse et avait trouvé la mort dans cette chute. Haqq-Nazar, oncle maternel de Noïan-Keukultach, fut envoyé sur les lieux avec un détachement, trouva le corps à l'endroit même où il était tombé et revint après l'avoir confié à la terre dans Bich-Kent. La présence du cadavre au pied même de l'escarpement, à un peu plus d'une portée de trait de la place où avait eu lieu la réunion, fit naître chez plusieurs personnes le soupçon que Mumin, qui avait gardé dans son cœur des sentiments de haine datant du séjour à Samarkand, s'était rendu coupable d'un attentat contre la vie du noïan ; mais on ne sut jamais la vérité à cet égard. Quoi qu'il en soit, cette mort m'affecta vivement. Il était peu de personnes dont la perte m'eût causé autant de douleur. Pendant plus d'une semaine je ne cessai de verser des larmes. Le chronogramme de ce tragique événement se trouve dans les mots : « *fevt choud noïan*[2] (le noïan est mort). » Quelques jours après nous quittâmes Sam-Sarek et nous rendîmes à Dekhket.

1. Le persan dit *Sam-Seïrek.*

2. Ces mots donnent en effet le nombre 907, qui correspond à l'année chrétienne 1501-1502.

Au retour du printemps le bruit se répandit que
Page 121. Cheïbâni-Khan marchait sur Ouratipa. Comme Dekhket est située sur un terrain bas et uni, j'eus à traverser le Bourden-Souï et l'Açâni-Souï[1] pour pénétrer dans les montagnes de Mecikhaï. Ab-Bourden est le village le plus bas situé de la dépendance de Mecikhaï. Au-dessous de ce village se trouve une source au bord de laquelle est un tombeau. Tout ce qui est situé au-dessus de cette source dépend de Mecikhaï; tout ce qui est plus bas fait partie de Yelgar. Sur une pierre, près de la source, on a gravé les trois vers suivants en langue persane :

« J'ai entendu dire que l'illustre Djemchid grava ces paroles sur une pierre au bord d'une fontaine : beaucoup d'hommes comme nous ont respiré près de cette source, qui, depuis, ont disparu dans un clin d'œil. Nous avons conquis le monde par notre bravoure et la force de notre bras, mais nous ne l'avons pas emporté avec nous dans la tombe. »

Il est d'usage, dans ces montagnes, de graver sur les rochers des vers ou toute autre espèce d'inscription. Comme nous nous trouvions à Mecikhaï, Molla-Hedjeri, le poëte, arriva de Hiçâr pour me rendre ses devoirs. C'est alors que je composai le distique suivant en turk :

« Quelque peine que se donne l'artiste pour embellir une image, tu la dépasses de beaucoup; on t'appelle l'âme, mais on ne peut contester que tu ne lui sois bien supérieure. »

1. C'est-à-dire les ruisseaux appelés « Bourden et Açâni » ou « Amâni », suivant la version persane.

Cheïbâni-Khan, après avoir battu et ravagé les environs d'Ouratipa, rentra chez lui. Il était encore dans la banlieue de cette ville que, sans m'inquiéter du petit nombre de mes gens et de l'insuffisance de leur équipement, je laissai ma famille à Mecikhaï et me rendis à Dekhket, en franchissant les derniers escarpements de la montagne au delà du Bourden-Souï. Je voulais profiter de la nuit pour concentrer mes forces, afin de tenter un coup de main au lever de l'aurore; mais Cheïbâni-Khan était en pleine retraite, et je retournai moi-même à Mecikhaï, aussitôt que je fus assuré du départ de l'ennemi. Toute réflexion faite, je ne pouvais me dissimuler qu'errer ainsi de montagne en montagne, en pillard, en vagabond, sans domicile, sans un lieu où se fixer, ne me mènerait à rien. Je pris donc la résolution de me retirer auprès du khan, mon grand-père. Kâcim-Beg n'approuva pas ce projet. Étant à Kara-Boulak, il avait fait mettre à mort trois ou quatre Mongols pour maintenir la discipline et servir d'exemple, comme je l'ai raconté plus haut. Ce fut sans doute Page 122. par ce motif qu'il refusa de m'accompagner, quelque effort que je fisse pour l'y décider. Il se dirigea vers Hiçâr en compagnie de ses frères et de tous ceux qui étaient attachés à sa fortune, grands ou petits. Quant à nous, nous prîmes la route de Tachkend pour aller nous présenter au khan, en franchissant la passe de Bourden-Souï.

Sur ces entrefaites, Tenbel, marchant à la tête

d'une armée, était arrivé dans la vallée de Ahenguerân. Là Mohammed-Doglat, plus connu sous le nom de Mohammed-Hiçâri, son frère cadet, Sultan-Huceïn-Doglat et Kanber-Ali, l'*écorcheur*, formèrent un complot contre lui. Tenbel, averti de ce qui se passait, s'enfuit sans perdre de temps et se réfugia auprès du khan. Nous célébrâmes à Châhrokiyah la fête du *Kourban;* puis continuant notre route, nous allâmes rejoindre le khan à Tachkend.

J'avais composé le quatrain suivant sur une rime peu régulière[1]. Dans ce temps je n'étais pas encore bien familiarisé avec toutes les ressources du style poétique et j'avais des hésitations. Le khan, qui avait été heureusement doué de la nature, faisait lui-même des vers, quoique, à vrai dire, ses *gazel* fussent rarement bien tournés. Je récitai donc mon quatrain en sa présence et je lui fis part de mes doutes. Sa réponse ne fut pas concluante et capable de me rassurer. Toutefois je connus clairement qu'il était peu au courant des termes techniques usités en poésie[2]. Voici mon quatrain :

« Personne ne se souvient de celui qui est dans l'adversité; personne, du sein de l'exil, ne livre son cœur à la joie. Dans cet exil où je languis, mon cœur n'a pas été heureux : on ne se complaît jamais loin des siens. »

1. Le mot technique dont se sert le texte est *ma'moul.* L'irrégularité ainsi appelée consiste à faire rimer un seul mot avec deux mots. Conf. le mémoire du savant M. Garcin de Tassy sur la prosodie des langues de l'Orient musulman, page 161.

2. Au lieu de *tetebbu' kilgan ikandour* du texte imprimé, je lis *tetebbu'*

J'appris plus tard que, dans la langue turke, il est parfois nécessaire de changer l'un pour l'autre, soit le *ta* ou le *dal*, soit le *gaïn*, le *kaf* ou le *kef*.

Quelques jours après, Tenbel marcha contre Ouratipa. En apprenant cette nouvelle le khan sortit de Tachkend à la tête d'une armée et s'avança jusqu'à Bich-Kent et à Sam-Sarek. L'aile droite et l'aile gauche de l'armée ayant formé leurs rangs, on fit la cérémonie du *déploiement des étendards* suivant la coutume des Mongols. Le khan étant descendu de cheval, on planta devant lui ses neuf *toug* (étendards à queue de buffle). Un Mongol attacha une longue pièce de toile blanche au tibia d'un bœuf, la fit passer sous la partie inférieure de la hampe d'un *toug* et l'apporta au khan, qui se tint immobile Page 123. ayant les pieds sur l'autre bout de la toile. On avait attaché au même *toug* une autre pièce d'étoffe, semblable à la sangle d'un cheval, que je maintins moi-même sous mes pieds. Sultan-Mohammed-Djanikeh, de son côté, se tint sur le bout d'une troisième pièce. Alors le même Mongol qui avait attaché la pièce d'étoffe prit dans ses mains le tibia et prononça des paroles en langue mongole, tout en fixant sur les *toug* des regards qu'il accompagnait de signes. Le khan et tous les assistants, rangés en ligne, poussèrent tous ensemble un grand cri. Ils

kilmagan d'après l'indication du sens et l'autorité de la version persane qui porte *kem tetebbu' kerdeh boudeh end*.

répétèrent trois fois de suite la même cérémonie Puis ils montèrent à cheval, poussèrent un grand cri et se mirent à galoper. Les règlements que Djenguiz-Khan a établis sont restés en vigueur parmi les Mongols jusqu'à nos jours. Les hommes attachés à l'aile droite, à l'aile gauche, au centre, ont conservé de père en fils le poste qui leur avait d'abord été assigné. Les plus estimés parmi ceux de l'aile droite sont stationnés aux extrémités de cette aile. Il y avait une contestation parmi les guerriers de l'aile droite, entre les clans de Tchiras et de Begtchik qui marchaient à l'extrémité de la ligne. A cette époque le chef du *touman* (corps de dix mille hommes) de Djeras était Kechka-Mahmoud, homme de guerre très-courageux. Eïoub-Ya'koub commandait le *touman* de Begtchik. Ces chefs, se disputant entre eux le poste à l'extrémité de l'aile, en vinrent à tirer le sabre l'un contre l'autre. A la fin il fut convenu publiquement que l'un des deux adversaires aurait le pas dans les battues pour la chasse (*tcherga*) et l'autre quand les troupes seraient rangées en bataille; mais que tous deux occuperaient l'extrémité de la ligne.

Le lendemain l'armée mongole fit une battue circulaire dans les environs de Sam-Sarek et se livra à la chasse. Ensuite on campa dans le *tchehâr-bâg* de Beurk. Ce fut ce jour-là même et à cette station que j'achevai le premier *gazel* turk que j'eusse encore composé et qui commence ainsi :

« Je n'ai trouvé d'autre ami, d'autre compagnon fidèle que mon âme : je n'ai eu que mon cœur pour confident de mes secrets. »

Ce *gazel* comprend sept distiques, et tous les *gazel* que j'ai composés depuis ont été faits sur le même modèle.

Étant partis de cette dernière station, les Mongols s'avancèrent jusqu'au bord de la rivière de Khodjend. Un jour que je traversai la rivière pour me promener, je fis préparer un repas dans lequel les hommes d'armes et leurs servants se mirent en belle humeur. Le même jour on me déroba l'agrafe d'or de ma ceinture. Le lendemain Khan-Kouli, Page 124.
Beïân-Kouli, Sultan-Mohammed et Veïs prirent la fuite et se retirèrent auprès de Tenbel. Tout le monde les soupçonna d'avoir fait le coup; toutefois la chose ne put pas être prouvée. Ahmed-Kâcim-Keuhber demanda la permission de se rendre à Ouratipa; mais il ne revint pas et alla également trouver Tenbel.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 908

(1502-1503).

Cette expédition du khan n'eut aucun résultat. Il ne conquit pas de place et ne remporta pas de victoire sur les ennemis pendant toutes ces marches et contre-marches. Tout le temps que je demeurai à Tachkend, j'eus à supporter beaucoup de tourments

et de misères. Sans territoire, et n'ayant rien à espérer, je me vis abandonné de la plupart de mes serviteurs, dont un bien petit nombre resta auprès de moi. Lorsque je me rendais à l'audience du khan, mon oncle [1], je n'avais pour tout cortége qu'une seule personne, ou quelquefois deux; encore étais-je bien heureux de ne pas me trouver en pareille situation parmi des étrangers, mais au milieu de ceux de mon propre sang. Lorsque j'avais rendu mes devoirs au khan, mon oncle, j'entrais chez Châh-Begum, comme chez moi, tête nue et pieds nus. A la fin, cependant, cet état d'incertitude et cette destinée vagabonde me devinrent à charge, et je pris la vie en dégoût. Je me dis que, plutôt que de traîner une pareille existence, il valait mieux m'en aller n'importe où et marcher aussi loin que mes jambes pourraient me porter. Plein de cette idée, je pris la résolution de diriger mes pas vers le Khataï, que j'avais toujours désiré visiter dès mon enfance, sans avoir pu le faire à cause de mon rang souverain et de mes relations de famille. Maintenant que ma royauté s'était évanouie et que ma mère était réunie à sa mère et à son frère cadet, aucun obstacle ne pouvait plus m'arrêter de son côté. Je pris pour confident Khodja-Aboul-Mekârim, et le résultat de notre délibération fut « qu'au mo-

1. Le texte imprimé porte à tort *khan babaum;* je lis avec la version persane *khan dadaum.*

ment où venait de surgir un ennemi aussi redoutable que Cheïbâni-Khan, ennemi dont les Turks et les Mongols avaient à se préoccuper, il fallait songer sérieusement à le mettre hors d'état de nuire, alors qu'il n'avait pas encore réuni autour de lui beaucoup de tribus et qu'il n'avait pas grandi démesurément; qu'il était bon de mettre en pratique ce que dit le poëte persan :

« Éteins le feu, aujourd'hui que tu le peux; car une fois devenu grand il brûlera le monde : ne laisse pas l'ennemi bander son arc, alors que tu as le pouvoir de le clouer avec une flèche; » Page 125.

« que mon plus jeune oncle et le khan, son aîné, ne s'étaient pas vus depuis vingt-quatre ou vingt-cinq ans; que moi, je n'avais jamais vu le premier; que de cette manière j'aurais une occasion de faire connaissance avec lui; que je pourrais ainsi le ramener avec moi et ménager une entrevue entre lui et le khan. » — Mon intention était d'échapper à mon entourage sous ce prétexte et de profiter de la circonstance pour m'en aller sans encombre dans le Mogoulistân et à Tourfân, libre de me conduire comme je le voudrais. Personne ne connaissait mes projets, et je n'en avais fait part à qui que ce fût, pas même à ma mère. Quant à ceux, grands ou petits, qui vivaient autour de moi, où ils s'étaient réunis dans un tout autre espoir, et qui avaient supporté tant de misères, j'aurais eu mauvaise grâce à leur faire une semblable déclaration. Khodja-Aboul-Mekârim, chargé par moi

d'exposer ma résolution au khan, mon oncle, et à Châh-Begum, obtint un consentement de leur part. Toutefois, comme il leur vint à l'esprit que le peu d'égards qu'ils m'avaient témoigné m'avait engagé à solliciter mon congé, ils ne se pressèrent pas de me l'accorder.

Sur ces entrefaites arriva un messager du jeune khan, mon oncle, apportant la nouvelle certaine que son maître, en personne, s'était mis en route. Mon projet n'avait plus de raison d'être. Bientôt après parut un autre messager annonçant que le prince était tout près d'arriver. Au reçu de cette nouvelle nous partîmes, Châh-Begum, sa sœur cadette, Sultan-Nigâr-Khanum, la sœur cadette du jeune khan, mon oncle, Devlet-Sultan-Khanum, moi-même, Sultan-Mohammed-Khanikeh et Mirza-Khan, pour aller au devant de lui. Nous nous rendîmes à un village appelé Yagman [1], situé à mi-chemin de Tachkend et de Seïrâm, et où se trouvent les tombes d'Ibrahim-Ata et de Ishak-Ata. Mon oncle n'y était pas encore arrivé. En l'attendant nous montâmes à cheval pour chasser. Tout d'un coup nous le rencontrâmes au milieu même de notre chasse. Je ne l'eus pas plus tôt aperçu que je poussai en avant et mis pied à terre. Mon oncle, en me voyant agir ainsi, parut tout dé-
Page 126. contenancé. Il était sans doute dans l'intention de mettre pied à terre quelque part et de s'y installer

1. La version persane lit « Yagma ».

pour me recevoir en cérémonie. Mais je m'approchai rapidement; puis, étant descendu de cheval, je fléchis le genou devant lui et l'embrassai. Il était accompagné de Sultan-Se'id-Khan et de Baba-Khan, âgés tous deux de treize à quatorze ans. Il ordonna à ces deux princes de mettre pied à terre, de fléchir le genou devant moi et de m'embrasser. Après nous être ainsi salués, nous nous rendîmes auprès de Châh-Begum. Le jeune khan, mon oncle, après avoir embrassé Châh-Begum et Ouloug-Khan, s'assit avec eux, et tous trois s'entretinrent jusqu'à minuit de leur passé et de leur présent.

Le lendemain matin le jeune khan, mon oncle, me fit présent, suivant la coutume des Mongols, d'un habillement complet, de sa ceinture et d'un de ses propres chevaux tout sellé. Le bonnet était à la mongole et orné de torsades d'or; la tunique était de satin de Chine et enrichie d'un semis de broderies; la ceinture était également de Chine. Au côté droit étaient suspendues trois ou quatre pendeloques, comme les femmes mongoles en suspendent à leur col, telles que boîtes à parfum et bourses. Au côté gauche étaient attachés aussi trois ou quatre objets de ce genre. Le même jour le cortége prit la route de Tachkend. Le khan, l'aîné de mes oncles, sortant de cette ville, s'était avancé jusqu'à une distance de trois à quatre *ferseng*, où il avait planté sa tente sous laquelle il s'était installé. Le khan, le plus jeune de mes oncles, s'étant montré vis-à-vis de lui, s'appro-

cha, se détourna alors comme pour passer derrière, s'avança encore, puis, lorsqu'il fut arrivé à portée de faire son salut, s'inclina neuf fois en fléchissant le genou, vint à lui et l'embrassa. L'aîné des khans, de son côté, sitôt qu'il l'avait vu approcher, s'était levé, et tous deux étaient restés longtemps debout dans les bras l'un de l'autre. Ensuite le petit khan se retira en s'inclinant et en fléchissant neuf fois le genou. Il multiplia les mêmes actes d'hommage lorsqu'il offrit ses présents. A la suite de toutes ces cérémonies, les deux princes s'assirent. Tous les gens du jeune khan étaient costumés à la mode mongole. Ils avaient le bonnet mongol, des tuniques de satin semées de broderies, des carquois et des selles de chagrin, des chevaux de race mongole. Le tout formait un équipage d'une magnificence inconnue.

Page 127. Le jeune khan, mon oncle, était venu avec une suite peu nombreuse, qui n'allait pas jusqu'à deux mille hommes. C'était un personnage de manières singulières. Il était très-fort et d'une habileté consommée dans le maniement du sabre et y déployait une grande bravoure. Mettant beaucoup de confiance dans cette arme, il avait coutume de dire « que la masse d'armes, la javeline et la hache de combat ne produisaient leur effet qu'à une place à la fois, tandis que le sabre entamait le corps de la tête aux pieds. » Aussi ne se séparait-il jamais d'un sabre d'une qualité éprouvée qu'il portait toujours à son côté ou dans sa main. Comme il avait été élevé dans un pays

reculé, il avait de la grossièreté dans les manières et de la rudesse dans le langage. Pour moi, m'étant revêtu de cet habillement d'honneur dont j'ai parlé, je vins, avec le petit khan, mon oncle. Khodja-Aboul-Mekârim, qui était avec le grand khan, ne me reconnut pas, au point qu'il demanda, en parlant de moi : « Quel est donc ce sultan? » Ce ne fut qu'après que j'eus parlé qu'il se remit enfin ma personne.

Cependant le grand khan, étant parti de Tachkend, se dirigea à la tête de son armée contre Tenbel, qui était à Endekân, en passant par la route de Kendizlik et d'Abân [1]. Arrivés à la *Prairie du Forgeron*, il nous détacha en avant, le petit khan et moi. Après avoir traversé le *col de Vabân* ou *Dabân*, les deux khans se rejoignirent au *col de Zirmân et de Kermân* [2]. A ce même campement on fit le recensement des troupes, que l'on évalua à environ trente mille hommes. Nous commençâmes alors à recueillir devant nous des bruits d'après lesquels Tenbel, lui aussi, avait réuni ses forces et s'était rendu à Akhsiket. Par ce motif les khans décidèrent que je me ferais suivre d'un corps de troupes, à la tête duquel je traverserais la rivière de Khodjend pour aller prendre en queue l'ennemi, en passant par Ouch et Ouzkend. En conséquence de cette résolution, on

1. La version persane lit *amâni*.

2. La version persane lit *Zirkân* et *Kernân*. Le *merâcid* parle d'un *Zermân* éloigné de Samarkand de sept *farsakh*.

mit sous mes ordres Eïoub-Begtchik et les gens de son district, Djân-Haçan et ses hommes, Mohammed-Hiçâri-Doglat, Sultan-Huceïn-Doglat, Sultan-Ahmed-Mirza-Doglat avec tout son clan, Kanber-Ali et Sarek-Bach-Mirza qui fut nommé prévôt de l'armée. Après nous être séparés du khan à Kermân, nous traversâmes en radeaux la rivière de Khodjend dans les environs de Menkân[1]; puis nous marchâmes par la route de Ribât-i-Tchouban sur Kabal, que nous prîmes de force, et nous poursuivîmes notre marche par le chemin d'Almalik, en nous dirigeant
Page 128. sur Ouch. Les habitants de cette place, qui désiraient sincèrement notre arrivée, se soumirent tous à notre autorité. Réduits à l'impuissance par la crainte de Tenbel, autant que par notre éloignement, ils n'avaient pu venir d'eux-mêmes. Trouvant maintenant une bonne occasion, ils en profitèrent. Je ne fus pas plus tôt entré dans Ouch que toutes les tribus, soit des montagnes, soit de la plaine, qui se trouvaient à l'est et au sud d'Endidjân, vinrent en masse se mettre à ma disposition. Les habitants d'Ouzkend, ancienne capitale du Fergana, reconnurent également ma suzeraineté et accoururent auprès de moi. Quelques jours après, ceux de Merguinân suivirent leur exemple, après avoir expulsé de force leur gouverneur. A l'exception d'Endidjân, toutes les places

1. La version persane porte *Sakân, Ribât-i-nân* ou *Khoukân* et *Kouba* au lieu de *Kabal*.

situées en deçà de la rivière de Khodjend se déclarèrent pour moi. Tenbel, ne s'avouant pas encore vaincu, réunit ses cavaliers et ses fantassins entre Akhsi et Kermân, et s'entoura d'un fossé palissadé. Là, faisant face aux khans, il eut avec eux plusieurs engagements où la victoire resta toujours indécise entre les deux partis.

Dans ce même temps, il me vint à l'esprit que, du moment où le pays tout entier s'était soumis à moi, il était à propos de dépêcher quelqu'un à Endidjân pour conférer avec les khodjas et les notables sur les moyens de m'introduire ostensiblement dans la ville, par une voie quelconque. En exécution de ce plan, je partis d'Ouch et arrivai au milieu de la nuit vis-à-vis de Tchil-Dokhterân, à environ deux milles d'Endidjân, où je m'arrêtai. Kanber-Ali-Beg et quelques autres begs furent envoyés en avant pour tâcher de s'aboucher secrètement avec les khodjas et les notables. Pour nous, nous étions restés en selle dans l'attente de ce qui arriverait, lorsque le son des timbales se fit entendre dans une direction. Les hommes, qui après une longue marche s'étaient assoupis sur leurs chevaux, entendant résonner les timbales, lorsque les trois quarts de la nuit étaient déjà écoulés, se mirent tous à prendre la fuite. Me trouvant impuissant à rallier les fuyards, je marchai de ma personne droit à l'ennemi, n'ayant avec moi que Châh-Mohammed-Koutchin, Baba-Chir-Zâd et Dost-Nâcir : à part nous quatre, toute ma troupe avait dis- Page 129.

paru. J'avais à peine fait quelques pas en avant que l'ennemi arriva, en poussant le cri de guerre et en nous décochant des flèches. Un cavalier, dont la monture portait une tache blanche au front, parvint jusqu'à moi : je décochai à son cheval un trait, dont l'effet fut tel que, rompant aussitôt, il s'abattit. A ce spectacle les assaillants s'arrêtèrent. Les trois personnes qui m'accompagnaient me firent observer « que, l'obscurité étant très-grande, on ne pouvait apprécier au juste le nombre des ennemis ; que tous nos soldats s'étaient enfuis ; qu'il ne fallait pas rester au poste où nous étions, ne pouvant pas à nous quatre rien faire contre l'ennemi ; qu'il était avant tout indispensable de réunir nos hommes. » En conséquence, nous mîmes nos chevaux au galop et rattrapâmes les fuyards. J'eus beau les frapper du fouet, je ne pus leur faire faire volte-face.

De guerre lasse je revins sur mes pas avec mes trois compagnons, et nos flèches arrêtèrent un instant l'ennemi. Celui-ci, qui s'aperçut que nous n'étions pas plus de trois ou quatre, continua la poursuite jusqu'à une distance d'environ six milles, non pas toutefois sans que nos décharges ne lui eussent fait lâcher pied à quatre ou cinq reprises. Comme il atteignait les collines de *Djerabouk* et de *Chibamoun*[1], Mubchir et Ali-Mohammed vinrent à notre rencontre. Tournant bride alors, nous lan-

1. La version persane lit *Kharabouk* et *Pechamoun*.

çâmes nos chevaux en avant, au moment même où ceux qui nous poursuivaient rebroussèrent chemin. Comme ce mouvement de retraite s'opérait, mes gens, qui s'étaient éparpillés dans toutes les directions, commencèrent à se réunir. Quelques-uns de mes soldats avaient poussé droit sans s'arrêter jusqu'à Ouch. Voici maintenant l'explication de tout ce qui était arrivé. Eïoub-Begtchik, le Mongol, avec quelques Mongols, avait pris congé de moi pour aller faire des courses dans les environs d'Endidjân. En entendant le bruit des nôtres, ils s'étaient avancés vers eux à la dérobée; mais ceux-ci avaient fait erreur dans le mot de ralliement. Il y a deux espèces de mots de ralliement : l'un est spécial à chaque tribu[1]; l'autre est commun à toute l'armée. Dans un combat, quiconque se sert de ce mot est sûr de retrouver ceux de son parti. Dans cette affaire le mot de ralliement était *Tachkend* et *Seïrâm :* au mot *Tachkend* on devait répondre *Seïrâm,* comme mot de ralliement entre ceux du même parti. Dans ce moment critique Khodja-Mohammed-Ali marchait en première ligne. Les Mongols de Tachkend étaient arrivés en criant : *Tachkend, Tachkend;* ce à quoi Khodja-Mohammed-Ali, qui était un *tâdjik*, avait répondu en perdant la tête : *Tachkend, Tachkend.* Alors les Mongols, s'imaginant qu'ils étaient en pré- Page 130.

1. La version persane ajoute « comme, par exemple, les mots *derdâneh, toukbaï, loulou...* »

sence de l'ennemi, avaient poussé leur cri de guerre, battu les timbales et lancé des flèches. C'est ainsi qu'une fausse alerte mit le désordre parmi nous et déconcerta mes plans. Je rebroussai donc chemin et revins à Ouch.

Cinq ou six jours plus tard, les gens que Tenbel avait ramassés, n'ayant plus de lien qui les retînt, commencèrent à se disperser dans les montagnes et les plaines. En apprenant cette nouvelle, je montai à cheval pour marcher sur Endidjân. Sultan-Mohammed-Gulbeg, le plus jeune des frères de Tenbel, était alors dans cette place. Prenant par la route de Toulouk[1], je n'eus pas plus tôt atteint Khâkân, par le côté sud, que j'expédiai en avant des coureurs vers les midi et les suivis de ma personne. Lorsque je fus arrivé au pied de la hauteur d'Aïch, mes avant-postes me donnèrent avis que Sultan-Mohammed-Gulbeg, à la tête de ses gens, avait dépassé les jardins et les faubourgs et avait gravi les premières pentes de cette hauteur. A cette nouvelle, sans attendre que mes coureurs fussent réunis, je me mis en marche contre l'ennemi. Gulbeg avait avec lui plus de cinq cents hommes; mes forces, quoique plus considérables, n'étaient pas à ma disposition, mes éclaireurs étant dispersés dans tous les sens. Toutefois, en abordant l'ennemi, nous nous trouvions à peu près en proportion égale. Nous nous lançâmes

1. La version persane lit *Toutlouk*.

contre lui à bride abattue et sans nous préoccuper de garder nos rangs. Comme nous étions près de l'atteindre, il lâcha pied et s'enfuit sans échanger avec nous un coup de sabre. Nous le poursuivîmes jusqu'à la *Porte de Khâkân* en lui démontant beaucoup d'hommes.

En poursuivant ainsi nos avantages, nous arrivâmes, vers l'heure de la prière du soir, à *Ketteh-Khodja*, sur les confins mêmes des faubourgs. Je me flattais de parvenir du même coup jusqu'à la porte de la ville; mais des hommes âgés et expérimentés, tels que Nâcir-Beg, père de Dost-Ali-Beg et Kanber-Ali-Beg, me représentèrent qu'il était bien tard et qu'il n'était pas raisonnable de pénétrer dans la place au milieu des ténèbres. En conséquence nous allâmes camper un peu en arrière. Toutefois il n'est pas douteux que, si nous avions poussé de l'avant sans différer, la ville serait tombée en notre pouvoir. Notre mouvement de retraite dans un pareil moment, alors que la nouvelle de la déroute de Tenbel était parvenue jusqu'à Endidjân, le parti que nous prîmes de traverser le canal de Khâkân et d'aller camper sur un terrain tout uni ne put nous être inspiré que par notre manque d'expérience. Nous Page 111.
nous reposions sans défiance, n'ayant pour assurer notre sécurité ni vedettes ni arrière-garde, lorsqu'aux premières lueurs de l'aurore Kanber-Ali-Beg cria : « Voilà l'ennemi, aux armes! » et sans s'arrêter alla répandre l'alarme dans tout le camp. J'ai pour habi-

tude constante, même en l'absence de tout danger, de me coucher sans ôter ma tunique. Je me levai donc sur-le-champ, mis mon carquois et mon sabre et montai à cheval. Contraint par la nécessité, mon porte-étendard se contenta de saisir la hampe à laquelle il ne put attacher la queue de cheval et se mit lui-même en selle. Nous nous dirigeâmes vers les assaillants en compagnie de quinze personnes. Nous avions couru l'espace d'une portée de trait, lorsque nous atteignîmes les coureurs de l'ennemi. Quoique je n'eusse plus alors avec moi que dix personnes, nous nous mîmes sans hésiter à leur poursuite, aussi loin qu'une portée de trait; puis nous tombâmes sur le gros de leur armée. Sultan-Ahmed-Tenbel était là avec environ deux cents hommes, en avant desquels il se tenait de sa personne, n'ayant à ses côtés qu'un seul compagnon, tandis que le reste de la troupe avait une attitude irrésolue. En ce moment même, il n'était resté avec moi que trois personnes : Dost-Nâcir, Mirza-Kouli-Keukultach et Kerim-Dâd-Khodaï-Dâd, le turkoman. J'avais une flèche toute prête à être lancée; j'en frappai le casque de Tenbel. Ensuite je portai la main à mon carquois; une flèche barbelée, que m'avait donnée mon oncle, me tomba sous les doigts. Ne pouvant me décider à la lancer, je pris dans mon carquois une autre flèche que je plaçai sur la corde de mon arc; puis je poussai en avant, tandis que mes trois compagnons restèrent en arrière. Deux des ennemis, dont l'un était

Tenbel qui précédait l'autre, vinrent droit à ma rencontre. Nous n'étions séparés que par une large route de chacun des côtés de laquelle nous nous trouvions. Sauf l'armure de son cheval, l'équipement de mon adversaire était complet; quant à moi, je n'avais d'autre arme que mon sabre et mon carquois. Après avoir visé de mon mieux, je décochai dans la direction de la tête de Tenbel la flèche que j'avais à la main. Au même instant une pluie de traits atteignit ma cuisse, sans toutefois pénétrer dans les chairs, et Tenbel me déchargea sur la tête un coup de sabre dont je fus étourdi : pas un seul fil de la garniture de mon casque ne fut détaché, ce qui ne m'empêcha pas d'avoir une forte contusion à la tête. Je n'avais pas nettoyé mon sabre, et la rouille l'avait fait adhé- Page 132.
rer au fourreau; je ne pus donc pas dégaîner en temps opportun. Resté seul au milieu d'une multitude d'ennemis, j'avais à peine lâché la bride à mon cheval, qu'un coup de sabre tomba sur mon carquois. Au bout de sept ou huit pas, trois fantassins me rejoignirent. Après m'avoir frappé, Tenbel avait déchargé un coup de sabre sur le bras de Nâcir. L'ennemi nous poursuivit à un *igadj* de distance. Un grand canal, qu'on ne pouvait pas traverser n'importe où, se rencontra sur notre chemin. Dieu nous dirigea droit sur un gué où nous passâmes. Nous avions à peine traversé ce canal que le cheval de Nâcir-Beg s'abattit. Après nous être arrêtés pour le remettre en selle, nous passâmes à travers les

collines et tirâmes sur Ouch en longeant le flanc des montagnes. En ce moment je fus rejoint par Mezid-Tagaï. Une flèche l'avait atteint au gras de la jambe, et il souffrait cruellement de sa blessure. L'ennemi m'avait couché par terre toute l'élite de mes hommes d'armes. Nâcir-Beg, Mohammed-Ali, Khodja-Mohammed, Khosrev-Keukultach et beaucoup de braves guerriers tombèrent dans ce combat.

Cependant les khans, s'étant avancés à la suite de Tenbel, vinrent camper aux alentours d'Endidjân. Le grand khan planta ses tentes sur la lisière du parc, dans le jardin d'Içan-Devlet-Begum, ma mère, résidence royale qui est connue sous le nom de *Kouch-Tiguirmen* (le moulin aux oiseaux). Quant au petit khan, il était installé à l'*hospice de Baba-Tevekkul.* Deux jours plus tard, j'arrivai moi-même et rendis visite au grand khan, à *Kouch-Tiguirmen*. Celui-ci céda au petit khan le territoire qui était tombé en mon pouvoir. Il allégua, pour justifier cette mesure à mes yeux, « que pour faire face à un ennemi de la trempe de Cheïbâni-Khan, qui s'était emparé d'une place comme Samarkand, et dont la puissance allait toujours croissant, il avait fallu faire venir le petit khan d'un pays lointain dans ces parages où il ne possédait pas un sujet; qu'on me laisserait en entier tout ce qui était au sud de la rivière de Khodjend et qu'on lui abandonnerait le reste avec Endidjân pour s'y créer un apanage; que, lorsqu'on aurait repris Samarkand, on me la restituerait. » Leur intention

était sans doute de donner plus tard au petit khan toute la province de Fergana; mais que pouvais-je faire? Je dus souscrire, bon gré mal gré, à tout ce qu'ils voulaient. En quittant le grand khan, je montai à cheval, et je me rendais à l'audience du petit Page 111. khan, lorsque Kanber-Ali-Beg, celui qu'on surnommait l'*écorcheur*, m'aborda et me dit : « Voyez, ils vont s'emparer de tout notre patrimoine. Jamais vos affaires ne trouveront de solution auprès de ces gens-là. Actuellement qu'Ouch, Merguinân, Ouzkend et leurs populations sont en votre pouvoir, renfermez-vous dans la première de ces places, fortifiez les autres, envoyez un messager à Tenbel et faites la paix avec lui; puis unissez-vous pour tomber sur les Mongols, les expulser, et partageons le pays entre frères. — Non, lui répondis-je, cela n'est pas possible. Les khans sont mes parents par la naissance, et j'aime mieux être leur vassal que de constituer une souveraineté à Tenbel. » Voyant bien que ses paroles n'avaient pas atteint leur but, il se repentit de les avoir prononcées et se retira. Pour moi, j'allai voir le petit khan, mon oncle. Lorsque je l'avais abordé, dans une occasion précédente, je m'étais mis en route sans m'être fait annoncer : pris au dépourvu, il n'avait pu me faire aucune politesse avant que je fusse descendu de cheval, et notre entrevue s'était faite sans cérémonie. Cette fois, j'étais arrivé tout près de sa tente, lorsqu'il vint à ma rencontre jusqu'au bout des cordes qui la retenaient, et

nous nous embrassâmes. La blessure que j'avais reçue à la cuisse me forçait à faire usage d'un bâton, et je ne marchais qu'avec la plus grande difficulté. Après que nous nous fûmes embrassés, il me prit sous l'aisselle en me disant : « Mon jeune frère, vous vous êtes comporté en brave », et m'introduisit dans la tente, dont les dimensions étaient très-modestes. Comme ce prince avait été élevé dans un pays reculé, sa tente et la place qu'il y occupait donnaient l'idée d'une vie aventureuse et sauvage. Des melons, des raisins, outre tout le fourniment des chevaux, étaient épars dans cette tente.

En sortant de cette visite, je retournai à mon propre campement où le petit khan avait envoyé son chirurgien, nommé Abikeh-Bakhchi, pour examiner ma blessure. Les Mongols se servent du mot *bakhchi* pour désigner un chirurgien. Celui-ci était très-habile dans son art : un homme eût-il un épanchement externe de la cervelle ou une veine coupée, il le guérissait facilement. Pour certaines blessures, il donnait des drogues à avaler ; sur d'autres il appliquait des emplâtres. Il ne mit pas de charpie sur ma cuisse, mais il y appliqua un bandage[1], et me fit prendre une seule fois d'une substance semblable à une *veine*. Il racontait qu'un jour un homme s'était fracturé le pied, dont une partie des os avaient été

1. Au lieu de *boutchkak* que portent le texte imprimé et la traduction persane, j'ai lu *boukhak*. Leyden a lu sans doute *poudjak*, puisqu'il traduit par « the skin of some fruits. »

broyés ; que lui, alors, avait fait une incision, avait retiré des chairs toutes les esquilles et avait appliqué une drogue à la place des os fracturés, laquelle drogue avait pris la consistance d'un os, à la suite de Page 134. quoi le malade s'était trouvé en bon état. Il citait beaucoup d'autres cures de ce genre, que les chirurgiens de nos pays seraient incapables d'opérer.

Quelques jours plus tard, les khans m'envoyèrent dans la direction d'Akhsi, après m'avoir adjoint de mille à deux mille hommes que commandaient Eïoub-Begtchik à la tête de son *touman*, Haçan-Khan et Sarek-Bach-Mirza en compagnie de leurs gens. Dans Akhsi se trouvait Baïezid, le frère cadet de Tenbel. Kâçân était entre les mains de Châhbâz-Karlouk qui, dans ce même temps, était sorti de la place et était venu camper devant la citadelle de Nev-Kend. Quant à nous, ayant traversé la rivière de Khodjend, nous marchâmes en toute hâte par la route de Nev-Kend pour tomber sur Châhbâz. Arrivés près de Nev-Kend, les grands begs firent remarquer que probablement la garnison était sur ses gardes, et qu'il n'était pas prudent de s'avancer plus loin sans former les rangs. En conséquence, nous ralentîmes notre allure, ce qui donna le temps à l'ennemi, instruit de notre approche, de quitter en toute hâte la position qu'il occupait hors des murs et de rentrer dans la place. Ce fut ainsi que, grâce à notre manque d'activité, il fut prévenu du danger qui le menaçait. Au lever de l'aurore, il y eut une légère escarmouche

aux abords de la ville; mais, peu soucieux de prolonger le combat, nous nous dirigeâmes vers Sahâïrân [1] dans l'espoir d'y recueillir du butin. Châhbâz profita de ce répit pour abandonner Nev-Kend et se retirer à Kâçân. A mon retour, je pénétrai dans la première de ces deux places et j'y établis mes quartiers. Alors mes troupes se répandirent à plusieurs reprises dans toutes les directions pour battre la campagne. Elles envahirent une fois le territoire d'Akhsi et une autre fois celui de Kâçân. Châhbâz et un chef nommé Mirim sortirent de leurs retranchements pour livrer bataille aux nôtres, mais ils furent défaits. A la suite de cet échec, Mirim et tous ceux qui étaient enfermés dans les places m'envoyèrent proposer leur soumission. De mon côté j'expédiai Seïd-Kâcim-Keuhber et Khouchikeh-Argoun avec un certain nombre d'hommes d'armes, lesquels, passant près de la rivière d'Akhsi, pénétrèrent dans la place de Pâp.

Quelques jours après eut lieu un fait étrange. Seïd-Kâcim et ses soldats avaient négligé de garder la porte et étaient couchés sans méfiance, lorsque deux cents hommes d'élite, que Tenbel avait envoyés, s'approchent à la faveur des ténèbres, appliquent leurs échelles à la muraille et pénètrent dans la place du côté de la grande porte. Soixante-dix à
Page 135. quatre-vingts ennemis étaient déjà entrés au moment où Seïd-Kâcim fut prévenu de ce qui arrivait. Sur-

1. La version persane porte *Sakhâra*.

pris au milieu de son sommeil, n'ayant qu'une chemise sur lui, soutenu seulement par cinq ou six des siens, il lance des flèches contre les assaillants et les crible de ses coups jusqu'à ce qu'il les ait forcés à quitter la place, non pas sans avoir coupé plusieurs têtes qu'il m'expédia. Ce fait d'armes eut cela de merveilleux que ces hommes pris au dépourvu n'hésitèrent pas à tenir tête à l'ennemi.

Cependant les khans avaient entrepris d'assiéger Endidjân. Ceux qui défendaient la place ne les avaient pas laissé approcher : des cavaliers en sortaient pour faire le coup de sabre avec eux.

Sur ces entrefaites, Cheïkh-Baïezid, feignant d'entrer dans mes intérêts, me députa des émissaires pour me presser avec instance de me rendre à Akhsi. Son but était de me séparer des khans par cette ruse, dans l'espoir que ceux-ci, une fois privés de ma présence, ne pourraient pas tenir dans le pays. Il avait agi ainsi sur les indications de son frère aîné, Tenbel, avec lequel il s'était concerté. Pour moi, je révélai aux khans les propositions qui m'avaient été faites. Ceux-ci furent d'avis que je devais me rendre à l'invitation et mettre tout en œuvre pour m'emparer de la personne de Cheïkh-Baïezid. Mais la ruse et la perfidie répugnaient à mes sentiments : mon plus vif désir était de pénétrer, par n'importe quelle voie, dans Akhsi pour y séparer Cheïkh-Baïezid de Tenbel et profiter de toutes les chances heureuses qui pourraient se présenter. En conséquence, j'en-

voyai à mon tour un émissaire à Cheïkh-Baïezid, qui souscrivit à toutes les conditions qu'on voulut et réitéra son invitation. Alors je me mis en route. Il vint au-devant de moi, conduisant avec lui le plus jeune de mes frères, Nâcir-Mirza; puis il m'introduisit dans la ville d'Akhsi, où je descendis dans les bâtiments de pierre que mon père avait construits.

Cependant Tenbel, ayant envoyé son frère aîné, Tilbeh-Beg à Cheïbâni-Khan pour lui offrir sa soumission et lui demander des secours, reçut de celui-ci une lettre par laquelle il lui annonçait sa prochaine arrivée et lui recommandait de tenir ferme. Les khans, informés de cette nouvelle, perdirent contenance et levèrent le siége de devant Endidjân. Les Mongols, que le petit khan avait placés dans Ouch, Merguinân et d'autres endroits soumis à ma domination, avaient accablé les habitants de vexations et de mauvais procédés. Ceux-ci n'eurent pas plus tôt appris que les khans s'étaient retirés d'Endidjân, qu'ils s'emparèrent de leurs oppresseurs dans chaque place forte et les en expulsèrent à force de coups, après les avoir dépouillés de tout. Les khans, opérant leur retraite par la route de Kend-i-Bâdâm, passèrent la rivière de Khodjend, suivis par Tenbel, qui s'avança jusqu'à Merguinân. Quant à moi, j'étais
Page 136. fort embarrassé, ne trouvant pas de sûreté à rester, ne jugeant pas non plus convenable d'abandonner tout et de me retirer sans coup férir.

Un jour Djihân-Guir-Mirza, rompant avec Ten-

bel, s'enfuit de Merguinân et se réfugia auprès de nous. Quoique je fusse au bain au moment de son arrivée, je me rhabillai [1] sur-le-champ et l'embrassai. Aussitôt Cheïkh-Baïezid laissa voir une grande agitation. Le mirza me dit qu'il fallait le faire arrêter et me rendre maître de la citadelle. Je lui répondis que j'étais lié par un serment et qu'il m'était impossible de le violer. Cheïkh-Baïezid se retira dans la citadelle. Nous aurions dû au moins faire garder le pont; mais nous n'y mîmes pas un seul homme, faute qui provenait de notre inexpérience. Au lever de l'aurore, Tenbel arriva avec deux ou trois mille hommes, traversa le pont et entra à son tour dans le château : tout cela par suite de notre insoucieuse inexpérience. Du peu d'hommes qui m'accompagnaient dans le principe plusieurs avaient été envoyés, après mon entrée à Akhsi, soit pour garder les places, soit pour percevoir les impôts, soit pour tout autre service. Pour le moment, je n'en avais plus guère qu'une centaine avec moi. Toutefois nous montâmes à cheval et nous nous préparions à combattre, lorsque nous vîmes arriver de la part de Tenbel Cheïkh-Baïezid, Kanber-Ali et Mohammed-Dost, qui nous proposèrent un accord. Je fis cesser les apprêts du combat, et, entrant dans le tombeau de mon père, en compagnie de Cheïkh-

1. Au lieu de *keïgueuroub* que porte le texte imprimé, il vaut peut-être mieux lire *kirgueuzoub*, l'ayant fait entrer, suivant l'indication de la version persane qui dit *der hammâm boudem ki mirza âmed deriaftem.*

Baïezïd et de Kanber-Ali, j'envoyai chercher Djihân-Guir-Mirza pour prendre part à la délibération. Nous étions à tenir conseil dans le salon qui est au sud du monument, lorsque Djihân-Guir-Mirza vint me dire tout bas à l'oreille que lui et Ibrahim-Tchapouk étaient d'avis qu'il fallait se saisir de la personne des négociateurs. — « Mais, lui dis-je, nous sommes peu nombreux et la citadelle est en leur pouvoir; si l'affaire peut s'arranger pacifiquement, tout ira pour le mieux. » Il se rendit à mes raisons et fit signe aux autres de se disperser. Mais Ibrahim-Tchapouk et sa troupe, soit qu'ils comprissent mal, soit qu'ils agissent avec intention, entraînèrent de force Cheïkh-Baïezid et Kanber-Ali, et rendirent ainsi tout accommodement impossible. Après avoir remis nos deux prisonniers en bonnes mains, nous montâmes à cheval pour nous battre.

Djihân-Guir-Mirza fut posté dans le voisinage d'un des côtés de la ville; mais comme il n'avait que peu de monde avec lui, je le renforçai de plusieurs de mes hommes d'armes. Le corps qui était directement sous mes ordres était dans l'autre direction. Au centre de la ville était une place destinée à ser-
Page 137. vir de champ d'exercice; j'y avais placé un corps de cavalerie et d'infanterie. Celui-ci, attaqué par l'ennemi, était refoulé dans une rue, lorsque j'arrivai de ma personne et, lançant mon cheval en avant, je mis l'ennemi en fuite, le contraignis à sortir de la rue et le fis arriver jusqu'à la place. Comme je le poussais l'épée dans les reins, une flèche atteignit mon

cheval à la cuisse : il frémit sous le coup, fit un écart et me conduisit au beau milieu des ennemis où il me renversa. Relevé à l'instant même, je venais de décocher une flèche, lorsqu'un écuyer mit pied à terre et me présenta son cheval. Je le montai et, laissant un poste à cet endroit, je m'éloignai pour voir ce qui se passait dans les autres rues. A ce moment Sultan-Mohammed-Veïs, voyant que mon cheval était mauvais, me céda le sien. Sur ces entrefaites arriva Kanber-Ali-Beg, qui venait d'auprès de Djihân-Guir-Mirza. Il m'apprit que le mirza avait été rejeté violemment en dehors de la porte ; or rien n'arrivait plus mal à propos pour nous que cette évacuation forcée. Dans la consternation où me plongeait cette nouvelle, je vis venir Seïd-Kâcim, qui avait abandonné pour me rejoindre la place de Pâp. On ne pouvait faire une démarche plus inopportune ; car dans la position où nous étions, la possession d'une place aussi forte était inappréciable. Je demandai à Ibrahim-Beg ce qu'il fallait faire. En ce moment critique Khodja-Mir-Mirân parla avec beaucoup d'énergie. En entrant dans cette même rue, dont il a été question plus haut, Kâcim-Beg et Devlet-Beg se battirent avec une grande bravoure. Moi, Ibrahim et Mirza-Kouli-Keukultach nous atteignions la porte, lorsque nous aperçûmes Cheïkh-Baïezid, revêtu d'un *ferdjii*[1] par-dessus sa chemise, qui y

1. Sorte de vêtement de dessus.

entrait en compagnie de trois ou quatre personnes. Il recula à la vue d'une flèche qui était placée sur la coche de mon arc : je tirai et lui effleurai le cou ; mais il m'échappa et pénétra dans la rue qui était située à main droite. On venait de le tirer des mains des gens de Djihân-Guir-Mirza, lorsqu'il me rencontra. Un fantassin me décocha une flèche de très-près et s'enfuit. Le trait m'atteignit à l'aisselle; j'étais revêtu d'une cotte de mailles kalmouke, il m'en coupa deux feuilles. Je tirai sur mon agresseur : le trait perça sa calotte et son turban et passa outre. Pour lui, il enroula son turban autour de son bras et s'échappa. Un cavalier passait à côté de lui par la même rue; je lui assénai un coup de pointe
Page 138. sur la tempe. Grâce au point d'appui qu'il trouva sur la muraille, il ne fut pas renversé, mais il eut toutes les peines du monde à se tirer de mes mains.

Cependant tous les ennemis, tant à cheval qu'à pied[1], avaient abandonné le rempart et étaient en pleine fuite; nous reprîmes donc possession de la porte. Un messager fut alors expédié à Djihân-Guir-Mirza, en lui portant l'ordre d'arriver, s'il se trouvait dans le voisinage, parce que nous allions reprendre l'offensive. Une pareille idée ne provenait que de notre inexpérience, puisque la ville ne renfermait pas moins de deux à trois mille hommes bien armés, tandis que nous n'étions que deux cents réduits à l'impuissance. Sur ces entrefaites Ibrahim-Beg, voyant que sa monture ne pouvait plus le por-

ter, me dit : « Mon cheval est fourbu par suite de sa blessure. » Sur-le-champ un des hommes attachés au service de Mohammed-Ali-Mubachchir, nommé Suleïman, mit pied à terre et présenta son cheval à Ibrahim-Beg : il y avait de la grandeur d'âme à agir ainsi dans un pareil moment. Pendant que nous occupions ainsi cette porte, Kitchik-Ali et Veïs-Beg déployèrent une grande valeur. Le messager que j'avais envoyé à Djihân-Guir-Mirza revint, après une longue attente, m'annoncer que le mirza avait commencé son mouvement de retraite depuis beaucoup de temps déjà. En apprenant cette nouvelle, nous nous mîmes en marche. Je n'avais guère avec moi que vingt à trente personnes; et un grand nombre d'ennemis revêtus de leurs armes arrivaient sur nous. Nous venions de traverser le pont-levis, lorsque Seïd-Kâcim et Bendeh-Ali-Beg nous crièrent par derrière : « Eh! vous autres, qui êtes toujours à faire montre de votre bravoure, attendez un peu que nous échangions quelques coups de sabre. — Très-bien, répondit Ibrahim, venez ici, qui vous en empêche? » Une pareille fanfaronnade, en un tel moment, n'avait pas le sens commun, alors que l'ennemi arrivait pour culbuter tous nos gens.

A un *igadj* d'Akhsi il y a un endroit qu'on appelle *Kend-i-Tchemen*. A peine l'avions-nous traversé que je m'entendis appeler à grands cris par Ibrahim-Beg. Je regardai en arrière et vis qu'un des pages de Cheïkh-Baïezid l'avait atteint. J'allais tourner bride

lorsque Djân-Kouli et Beïân-Kouli me dirent : « Ce n'est pas le moment de retourner, » et en même temps, saisissant mon cheval, ils poussèrent de l'avant. L'ennemi coucha par terre bon nombre de mes gens. Nous n'étions plus que huit en tout, en arrivant à un lieu appelé *Seng*, qui est distant de deux *igadj* d'Akhsi. De là nous poursuivîmes notre route, en amont de la rivière. Les huit personnes qui m'accompagnaient étaient : Dost-Nâcir, Kanber-Ali, Kâ-
Page 139. cim-Beg, Djân-Kouli, Beïân-Kouli, Mirza-Kouli-Keukultach, Châhum-Nâcir-Abd-ul-Kaddous-Seïd-Kara-Khodja-Huceïni et moi qui faisais le huitième. Après avoir suivi pendant quelque temps une route qui remontait la rivière, nous laissâmes l'eau à notre droite et nous engageâmes dans un autre chemin aride. Ce ne fut qu'à l'heure de la prière de l'après-midi que nous sortîmes des ravins et débouchâmes sur un terrain uni. Une fois sur ce plateau, un point noir se montra à l'horizon. Après avoir placé mes gens en lieu de sûreté, je mis moi-même pied à terre et montai sur une éminence où je me postai en observation. De nombreux cavaliers soulevaient la poussière en courant après nous. Ne pouvant savoir au juste combien il y en avait, nous nous remîmes en route. J'appris plus tard qu'ils n'étaient pas plus de vingt-cinq : si ce détail m'eût été connu alors, à huit que nous étions, nous leur aurions livré un rude combat. Mais comme nous étions convaincus que ceux qui nous donnaient la chasse étaient en force,

nous crûmes devoir continuer la retraite. En général un ennemi en fuite, eût-il l'avantage du nombre, ne peut pas faire face à ceux qui le poursuivent, et comme on le dit vulgairement : *Pour achever un vaincu il suffit d'un simple cri*[1]. Djân-Kouli me dit : « Nous n'arriverons à rien ainsi; ces gens-là nous prendront tous. Choisissez les deux meilleurs chevaux, tenez-en deux autres en main et éloignez-vous en toute hâte avec Mirza-Kouli-Keukultach ; peut-être échapperez-vous. » Ce conseil était bon, mais je me refusai à le suivre et à laisser un de mes compagnons au milieu des ennemis pour lui prendre sa monture. A la fin ils commencèrent à rester en arrière l'un après l'autre. Le cheval que je montais commençait à faiblir. Djân-Kouli me présenta le sien, sur lequel je montai, tandis que lui-même montait sur le mien. Au bout d'un certain temps de course ma nouvelle monture donna des signes de défaillance. Kanber-Ali mit pied à terre et me donna son cheval qu'il échangea pour le mien : alors il resta en arrière. Khodja-Huceïni, qui était boiteux, se dirigea vers les hauteurs et je restai seul avec Mirza-Kouli-Keukultach. Nos chevaux n'avaient plus la force de galoper : nous commençâmes donc à les faire trotter. Comme celui de Mirza-Kouli-Keukultach n'en pouvait plus, je continuai à avancer, jetant sans cesse les yeux sur mon compagnon et lui disant : « Morts

1. *Magloub herif-ka houi bes dour.*

ou vifs, ne nous séparons pas. — Mon cheval ne peut plus marcher, me répondit-il, ne vous occupez
Page 140. pas de moi, ou vous vous ferez prendre. Poussez toujours de l'avant, peut-être vous échapperez-vous. » Ces paroles me firent sentir toute l'horreur de ma situation. Mirza-Kouli resta donc en arrière et je demeurai seul. En ce moment deux des ennemis arrivaient : l'un s'appelait Ali-Baba et l'autre Bendeh-Ali. Les forces de mon cheval étaient épuisées, et je n'avais pas moins de deux milles à parcourir pour atteindre les montagnes. J'eus d'abord l'idée de grimper sur un tas de pierres d'où je pourrais me défendre à coups de flèche. Mais je réfléchis ensuite que les montagnes n'étaient pas bien loin; que si je réussissais à les atteindre, je mettrais pied à terre pour les escalader; qu'alors mon salut serait assuré, car j'avais grande confiance dans mon agilité.

Cependant les deux ennemis étaient arrivés à portée de trait; mais je ménageais mes flèches et je continuais à fuir sans tirer sur eux. Le jour était sur son déclin, lorsque enfin nous atteignîmes la région montueuse. « Où allez-vous, me dirent-ils, et que prétendez-vous faire? On a fait prisonnier Djihân-Guir-Mirza, et Nâcir-Mirza lui-même est tombé au pouvoir de l'ennemi. » Ces paroles me jetèrent dans la consternation; car si nous restions tous entre leurs mains, que n'avions-nous pas à craindre? Je ne répondis rien. Lorsque j'eus parcouru encore un bout de chemin, ils m'adressèrent de nouveau la parole,

mais avec beaucoup de respect et après avoir mis pied à terre. Pour moi, je marchais toujours sans vouloir les écouter. Cette course continua jusqu'à l'heure de la prière du coucher. A ce moment un bloc de rocher, qui avait les proportions d'une maison, se dressa devant nous. Je descendis de cheval pour franchir ce pas. Eux aussi mirent pied à terre et recommencèrent à m'adresser la parole avec beaucoup de déférence, ils me disaient : « Où prétendez-vous aller au milieu de cette nuit obscure, dans ce désert sans route? » Puis ils m'affirmèrent par serment que Sultan-Ahmed-Beg était tout disposé à me proclamer pâdichâh. Je leur répondis : « Je n'ai pas de confiance en vous et je ne puis suivre la voie que vous m'indiquez. Si vous avez réellement l'intention de me rendre service, il s'en présente actuellement une occasion que vous ne retrouverez pas de sitôt : enseignez-moi un chemin qui me conduise auprès des khans, et vous pouvez être certains que les témoignages de ma reconnaissance dépasseront de beaucoup tout ce que vous pourriez désirer. Si vous n'êtes pas disposés à faire ce que je vous demande, allez-vous-en par la route qui vous a amenés, et ce sera à mes yeux une obligation que je vous aurai. Quant à moi, il m'arrivera ce que la fortune m'aura réservé. — Plût à Dieu, me répondirent-ils, que nous ne fussions pas venus ici! maintenant que nous y sommes, où pourrions-nous nous présenter après vous avoir abandonné? Si vous ne voulez pas vous

rendre auprès de Sultan-Ahmed-Beg, nous nous
Page 141. mettrons à votre service en quelque endroit qu'il vous plaise d'aller. — Eh bien donc, repris-je, si vous êtes sincères, faites un serment, pour qu'il ne reste plus de méfiance dans mon esprit. » Ils jurèrent, en effet, par le livre saint et en termes très-énergiques, ce qui me rendit une certaine sécurité. Alors je leur dis : « Marchez devant et guidez-moi dans la route que nous venons de parcourir. » Je les fis donc cheminer en tête, moi les suivant, car je n'étais pas encore pleinement rassuré sur leurs intentions. Au bout d'un ou deux *kurou* (deux ou quatre milles) nous atteignîmes un ruisseau. Je leur dis : « Ce n'est pas là la route, dont vous parliez, qui mène à la vallée. » Ils me répondirent en se cachant de moi : « La route en question se trouve plus loin, mais celle où nous sommes est bien la bonne. » Ils continuèrent ainsi à se jouer de ma crédulité jusqu'à minuit que notre chemin rencontra un autre cours d'eau. Alors ils me dirent : « Nous avons dépassé la route sans y faire attention. — Que faut-il donc faire? repris-je. — La route de Gava n'est pas loin d'ici, ajoutèrent-ils, et elle conduit à Ferket. » Ils recommencèrent donc à me guider. Nous marchâmes jusque vers trois heures du matin que nous arrivâmes au torrent de Kermân qui vient d'Argavân [1]. Baba-Seïrâmi dit : « Restez ici,

1. La version persane porte *Kernân* au lieu de *Kermân* et *Gava* au lieu de *Argavân*.

pendant que je vais aller reconnaître la route. » Il s'éloigna, en effet, et revint au bout de quelque temps nous annoncer qu'il y avait beaucoup d'allants et venants sur la route, et qu'il n'était pas possible d'y passer. Consterné à cette nouvelle, je leur dis : « L'aurore va bientôt paraître; conduisez-moi dans un endroit où je puisse me cacher pendant le jour. Une fois la nuit venue, nous tâcherons de nous procurer chacun un cheval et de gagner l'autre bord de la rivière de Khodjend. » Ils me répondirent qu'il y avait dans le lieu où nous étions une colline derrière laquelle on pouvait se mettre à couvert. Bendeh-Ali, le chef de Kermân, prit alors la parole et dit : « Ni nous ni nos chevaux, nous ne pouvons rester sans nourriture; je vais me rendre à Kermân et j'en rapporterai ce qui me tombera sous la main. » Il partit en effet et ne reparut pas de très-longtemps. Le jour était déjà levé, et j'étais en proie à la plus grande agitation lorsqu'il arriva enfin, n'ayant rien trouvé pour les chevaux, mais apportant trois pains frais. Nous en prîmes chacun un que nous mîmes dans notre sein, puis nous nous dirigeâmes vers cette colline. Une fois arrivés, nous attachâmes nos chevaux dans les ravines creusées par les eaux, et nous Page 142.
grimpâmes chacun sur une éminence où nous nous assîmes pour observer ce qui se passait.

Il était environ midi lorsque parut Ahmed-Koutchin se dirigeant vers Akhsi en compagnie de quatre cavaliers. Il me vint alors à l'esprit de l'appeler et

d'employer vis-à-vis de lui les flatteries et les promesses pour le décider à nous céder ses chevaux, les nôtres étant entièrement fourbus; mais je ne persistai pas dans cette résolution, car je ne pouvais pas me fier à lui. Il fut donc convenu avec mes deux compagnons qu'Ahmed-Koutchin et ses hommes devant passer la nuit à Kermân, nous irions, à la faveur des ténèbres, nous emparer de leurs chevaux qui nous feraient parvenir auprès de nos amis.

Il était plus de midi lorsqu'à l'extrême portée de la vue se dessina la forme d'un cavalier : ce n'était autre que Mohammed-Baker-Beg qui était sorti avec nous d'Akhsi et était arrivé dans ces parages. Bendeh-Ali et Baba-Seïrâmi dirent : « Voilà deux jours que nos chevaux n'ont pas mangé; descendons dans la prairie et laissons-les paître. » Nous mîmes donc nos chevaux au pâturage. A l'heure de la prière de l'après-midi, nous vîmes un cavalier qui, ayant gravi le plateau où nous avions cherché un asile, y poursuivait son chemin. Nous le reconnûmes pour Kâdir-Berdi, le chef de Gava. Appelé par mes compagnons, il vint à nous. Je lui demandai des nouvelles de sa santé et lui adressai des paroles très-affectueuses. Il s'engagea à se procurer une corde, une faucille, une hache, tout ce qui était nécessaire pour traverser la rivière, des provisions pour nos bêtes et pour nous et même des chevaux, si cela était possible, et de nous amener le tout à l'heure de la prière de la nuit.

Comme nous étions dans le même lieu, au mo-

ment de la prière du soir, vint à passer un cavalier qui venait du côté de Kermân et se dirigeait vers Gava. Je lui demandai : « Qui es-tu? » Or c'était Mohammed-Baker-Beg qui, ayant quitté l'endroit où il était caché, était en train de chercher un autre asile. Il me répondit, en déguisant si bien sa voix que, bien qu'il eût toujours été avec nous, nous n'y reconnûmes absolument rien. S'il était venu nous rejoindre en ce moment, j'aurais été délivré de bien des inquiétudes. Le passage en pareil lieu de cet inconnu fit naître tant de soupçons dans nos cœurs que nous ne crûmes pas devoir attendre le rendez-vous donné à Kâdir-Berdi pour l'heure de la prière de la nuit. Bendeh-Ali dit : « Il y a des jardins très-retirés dans les faubourgs de Kermân et où personne ne viendra nous chercher ; il faut y aller et envoyer quelqu'un à Kâdir-Berdi pour lui dire de venir nous y trouver. » En conséquence nous montâmes à che- Page 143.
val et gagnâmes les faubourgs de Kermân. Comme on était en hiver et que le temps était froid, je me procurai une vieille pelisse de peau de jeune agneau dont je me couvris. J'avalai aussi une écuellée de bouillie de farine de millet qui me fit grand bien. Alors je dis à Bendeh-Ali : « As-tu envoyé quelqu'un à Kâdir-Berdi? — Oui, me répondit-il. » Ce misérable et vil rustre s'était entendu avec Kâdir-Berdi et avait dépêché un émissaire à Akhsi, auprès de Tenbel. Pour moi, j'étais entré dans une cabane où, ayant allumé du feu, je me réchauffai et me laissai

aller un instant au sommeil. Cependant le traître ne cessait de me répéter qu'il n'était pas prudent de rester où nous étions, en attendant la venue de Kâdir-Berdi, car nous nous trouvions au centre même des faubourgs, et la prudence nous conseillait d'aller nous installer à l'une de leurs extrémités, afin que personne ne pût y soupçonner notre présence.

Nous nous remîmes donc en selle, vers les minuit, et nous rendîmes sur la lisière des jardins. Baba-Seïrâmi était monté sur un toit d'où il faisait bonne garde, en se tournant dans tous les sens. Comme midi approchait, il descendit de son poste, s'approcha de moi et me dit : « Youçouf, le *daroga,* arrive. » Je lui répondis, en proie à un grand trouble : « Informe-toi s'il vient, sachant ma présence ici ou l'ignorant. » Il sortit et après un moment d'entretien il revint me dire : « Youçouf, le *daroga*, affirme qu'il a appris de la bouche d'un fantassin, à la porte d'Akhsi, que le pâdichâh était à Kermân dans tel endroit. En apprenant cette nouvelle, que je n'ai communiquée à personne autre, a-t-il ajouté, j'ai consigné le fantassin à la garde de Veli-Khazandji qui avait été démonté dans le combat, et je suis accouru ici au galop, sans que qui que ce soit se doute de rien. — Que penses-tu de cet incident, repris-je? — Tous ces gens appartiennent à votre maison, reprit-il, que voulez-vous qu'ils fassent? Allez donc au milieu d'eux, et ils vous proclameront pâdichâh. — Dans ces temps de troubles et de confusions à qui pourrais-je me

fier? » Nous en étions là de notre conversation lorsque Youçouf, le *daroga*, survenant, se prosterna sur les deux genoux et me dit : « Je ne veux pas vous cacher la vérité : Sultan-Ahmed-Beg ne se doute de rien ; mais Cheïkh-Baïezid-Beg a eu vent de ce qui se passe, et c'est lui qui m'a envoyé ici. »

Ces paroles me plongèrent dans une étrange stupeur. Il n'y a rien de pire au monde que la crainte de perdre la vie. — « Parle-moi franchement, dis-je alors, si les choses doivent tourner à mal pour moi, que j'aie au moins le temps de faire mes ablutions. » Là-dessus Youçouf de m'affirmer par serment que mes craintes étaient exagérées ; mais comment pouvais-je ajouter foi à ses serments? Cependant mon courage ne faiblit pas. Je me levai et me retirai dans un des coins du jardin. Là je réfléchis que dût la vie d'un homme se prolonger pendant cent ans, même pendant mille ans, il n'en fallait pas moins qu'il se résignât à mourir [1] :

Page 144.

« Que tu demeures en vie cent années ou un seul jour, tu dois fatalement quitter ce palais qui réjouit le cœur. »

Je me résignai donc à mourir. Dans ce jardin passait un cours d'eau. J'y fis mes ablutions et récitai une prière de deux *rik'at*. Puis, m'abandonnant à la contemplation, j'étais en train de demander à Dieu ses miséricordes lorsque le sommeil vint fer-

1. La version persane et la traduction anglaise, qui semble faite sur elle, ont ici une lacune qui se prolonge jusqu'à la fin du chapitre.

mer mes yeux. Je vis Khodja-Ya'koub, fils de Khodja-Yahia et petit-fils de son excellence Khodja-Obeïd-Allah montés, lui et son nombreux cortége, sur des chevaux gris pommelés, venir se placer vis-à-vis de moi et me dire : « Ne vous inquiétez pas, le khodja m'a envoyé auprès de vous pour vous faire savoir qu'il vous accorderait son appui ; qu'il vous fera asseoir sur le trône de la souveraineté ; que chaque fois qu'une difficulté se présentera à vous, si vous pensez à implorer son aide, il répondra aussitôt à votre appel, et que la victoire et le triomphe pencheront sur l'heure de votre côté. Relevez donc la tête et éveillez-vous. » Je m'éveillai, le cœur content, au moment même où Youçouf, le *daroga*, et ses compagnons convenaient ensemble qu'il fallait user d'un prétexte et avoir recours à la ruse pour s'emparer de ma personne et me garrotter. En les entendant parler de la sorte, je leur dis : « Tout ce que vous dites là est très-bien, mais je serais curieux de voir quel est celui d'entre vous qui pourra s'approcher de ma personne. » Comme j'étais en train de prononcer ces paroles, le bruit des pas d'un grand nombre de chevaux se fit entendre en dehors du mur d'enceinte du jardin. Youçouf, le *daroga*, s'écria : « Si nous vous avions pris et conduit à Tenbel, nos affaires s'en seraient bien mieux trouvées. Actuellement il a envoyé une troupe considérable qu'il a chargée de mettre la main sur vous, et le bruit qui frappe vos oreilles n'est autre chose que le retentis-

sement des pas des chevaux expédiés à votre poursuite. » A cette déclaration je perdis contenance, et Page 145.
ne savais plus à quoi me résoudre. Au même instant les cavaliers, qui n'avaient pas tout d'abord trouvé la porte du jardin, firent dans la muraille, déjà vieille, une brèche par laquelle ils pénétrèrent. Je vis que c'étaient Koutlouk-Mohammed-Berlas et Babaï-Pergueri, deux de mes serviteurs les plus dévoués, accompagnés de dix à quinze ou vingt personnes. Arrivés à proximité de ma personne, ils se jetèrent à bas de leurs montures et, fléchissant le genou à une distance respectueuse, ils tombèrent à mes pieds, en me prodiguant les marques de leur respect. Frappé d'étonnement à leur aspect, il me sembla que Dieu venait de me rendre la vie. Aussitôt je leur criai : « Saisissez-vous de Youçouf, le *daroga*, et des misérables traîtres qui sont avec lui et amenez-les-moi pieds et poings liés. » Puis j'ajoutai, en m'adressant à mes libérateurs : « D'où venez-vous? qui vous a instruits de ce qui se passait? » Koutlouk-Mohammed-Berlas me répondit : « Lorsque dans ma retraite précipitée d'Akhsi je me trouvai séparé de vous, je suis arrivé à Endidjân au moment où les khans eux-mêmes y faisaient leur entrée. Là j'ai vu en songe Khodja-Obeïd-Allah qui m'a dit : Le pâdichâh Bâber est actuellement dans un village du nom de Kermân; cours-y et ramène-le avec toi, car le trône de la souveraineté lui appartient de droit. Tout joyeux de ce songe, je l'ai raconté au grand khan et au petit

khan, et j'ai ajouté : J'ai avec moi de cinq à six ou sept enfants; joignez-y quelques hommes d'armes, et je vais aller aux nouvelles dans la direction de Kermân. — Nous aussi, ont-ils répondu, il nous vient à l'esprit qu'il faut aller dans cette direction. Alors ils ont désigné dix personnes pour m'accompagner, et m'ont bien recommandé de suivre la route dont nous étions convenus, de faire une enquête sérieuse, et surtout de ne rien négliger pour me procurer des nouvelles certaines. Comme nous en étions là de notre entretien Babaï-Pergueri a dit qu'il voulait se mettre aussi de la partie; et, en effet, il s'est joint à moi avec deux hommes d'armes et son frère cadet; puis nous sommes montés à cheval. Voilà trois jours aujourd'hui que nous marchons, et nous rendons grâce à Dieu qui nous a fait vous rencontrer. Et maintenant hâtez-vous de monter à cheval, et emmenez avec vous ces prisonniers, car il n'est pas prudent de rester ici, puisque Tenbel sait que vous y avez cherché un asile. Partons donc au plus tôt et allons rejoindre les khans. »

Nous montâmes donc à cheval, sans perdre une minute, et nous prîmes la direction d'Endidjân. Je
Page 146. n'avais rien mangé depuis deux jours. Vers le midi, ayant eu le bonheur de trouver un mouton, nous mîmes pied à terre et nous installâmes commodément pour le faire rôtir. Après avoir satisfait la faim qui me dévorait nous repartîmes, et, pressant notre marche, nous entrâmes à Endidjân après avoir par-

couru en deux nuits et un jour une route de cinq journées. Là j'embrassai les deux khans, mes oncles, auxquels je racontai tout ce qui s'était passé depuis notre séparation. Je restai auprès d'eux l'espace de quatre mois, pendant lesquels je vis affluer autour de moi, au nombre de plus de deux cents, tous ceux de mes gens qui s'étaient dispersés en différents endroits. Alors il me vint à l'esprit qu'il valait mieux émigrer du Fergana, dans n'importe quelle direction, que d'y rester ainsi, sans pouvoir y prendre pied.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 909

(1503-1504).

Dans le mois de moharrem, je partis du Fergana, me dirigeant vers le Khoraçân, et je me rendis au campement d'été d'Ilak, l'un de ceux qui dépendent de Hiçâr. Ce fut dans ce campement que j'appliquai pour la première fois le rasoir sur ma figure, au commencement de ma vingt-troisième année. Tous ceux, grands et petits, qui marchaient réunis autour de moi, confiants dans la prospérité de ma fortune, n'atteignaient pas le nombre de trois cents personnes, nues pour la plupart, n'ayant d'autres armes que des bâtons, les pieds grossièrement chaussés, le corps couvert de haillons. Notre misère était telle que nous ne possédions que deux

tentes. La mienne était destinée à ma mère. Quant à moi, on me dressait à chaque station une hutte (*alatchouk*) sous laquelle je m'installais. Quoique je dirigeasse ma route vers le Khoraçân, ce projet n'excluait pas chez moi l'espérance d'exercer quelque action, dans les pays mêmes que je quittais, sur les hommes au service de Khosrev-Châh. Chaque jour quelqu'un d'entre eux venait me trouver et me rapportait des propos des habitants, qui contribuaient à ranimer mon courage. Sur ces entrefaites, Molla-Baba-Pechâguiri, que j'avais envoyé en députation auprès de Khosrev-Châh, revint de sa mission, ne me rapportant pas de la part de celui-ci des paroles qui pussent me causer beaucoup de plaisir, mais ayant recueilli sur sa route les propos favorables à ma cause des tribus environnantes.

Cependant je partis d'Ilak et, au bout de trois ou quatre marches, je vins camper dans un lieu nommé
Page 147. Khodja-Imâd, non loin de Hiçâr. Comme j'y étais installé, Muhibb-Ali-Kourtchi se présenta devant moi de la part de Khosrev-Châh. Deux fois il m'arriva d'avoir à traverser le territoire de ce personnage si célèbre pour sa générosité et sa libéralité ; il n'usa jamais à mon égard de ces bons procédés qu'il avait eus pour les moindres de ses hôtes. Comme je fondais quelque espoir sur les bonnes dispositions des populations, je séjournais quelque peu dans chaque station. Chirim-Tagaï, le plus élevé en rang de tous mes compagnons, ne se sentant pas le cou-

rage d'aller dans le Khoraçân, nourrissait la pensée de revenir sur ses pas. Lorsque j'avais été défait à Serpoul, il avait envoyé en lieu de sûreté les membres de sa famille et s'était enfermé avec moi dans la place, n'ayant plus rien qui gênât ses mouvements. C'était un homme d'un caractère peu généreux et qui, à plusieurs reprises, avait agi de la même manière.

Comme j'atteignais Kavadiân, Bâki-Djagâniâni, frère cadet de Khosrev-Châh, qui était maître de Djagâniân, de Safa et de Termiz, m'envoya le *khatib* de Karchi pour me présenter ses compliments, et se mit en devoir de me rejoindre. Lorsque je traversais l'Amou à Ouïâdj [1], il vint lui-même me rendre ses devoirs. Cédant aux instances de Bâki-Tarkhan, je me rendis vis-à-vis de Termiz, où, après avoir fait traverser la rivière à toute sa famille que nous recueillîmes parmi nous, nous prîmes la route de Kâhmerd et de Bamiân, qui dépendaient alors des possessions de son fils, Akmed-Kâcim, né d'une sœur de Khosrev-Châh. Notre intention était de mettre en sûreté nos familles dans le château d'Edjer qui relève de Kâhmerd, et ensuite de nous tenir prêts à agir suivant que les circonstances le demanderaient. Comme nous arrivions à Eïbek, Yâr-Ali-Belâl, qui avait été auparavant à mon service, où il avait brave-

1. La version persane porte « Oubâdj, » ce qui est peut-être préférable.

ment combattu, qui s'était ensuite séparé de moi dans ces temps de troubles pour faire cause commune avec Khosrev-Châh, vint me rejoindre avec quelques hommes d'armes. Il me transmit des paroles de dévoûment de la part des Mongols qui étaient à la solde de Khosrev-Châh. Lorsque nous atteignîmes Dereh-i-Zindân, Kanber-Ali-Beg, connu également sous le nom de Kanber-Ali l'*écorcheur*, se réfugia aussi près de moi. Nous atteignîmes Kâhmerd en trois ou quatre marches et déposâmes dans le château d'Edjer nos femmes et nos enfants.

Durant notre séjour à Edjer, on célébra le mariage de Djihân-Guir-Mirza avec une fille de Sultan-Mahmoud-Mirza et de Khan-Zâdeh-Begum, qu'il
Page 148. avait demandée du vivant des parents de cette princesse. Sur ces entrefaites, Bâki-Beg me répétait à satiété : « Que deux rois pour un seul pays et deux généraux pour une seule armée sont une cause de dispersion et de ruine, de trouble et de dissolution ; d'où est venu le dicton : *Dix derviches dorment dans un même manteau ; deux rois ne peuvent tenir à la fois dans un même pays ;*

« Un homme de Dieu mange la moitié d'un pain et donne l'autre moitié aux pauvres. Un roi qui s'empare d'un pays n'en demeure pas moins rivé à l'ambition d'en conquérir un autre. »

Qu'il y avait tout lieu d'espérer que, ce jour même ou le lendemain, tous ceux qui étaient attachés au service de Khosrev-Châh viendraient faire leur soumis-

sion au pâdichâh; qu'il y avait parmi eux beaucoup de perturbateurs, tels que les fils d'Eïoub-Beg et d'autres encore qui ne cherchaient qu'à semer le trouble et la discorde parmi nos mirza; que, pour le moment, il fallait envoyer avec toutes sortes d'égards Djihân-Guir-Mirza dans le Khoraçân, pour n'avoir pas à se repentir par la suite d'en avoir agi autrement. » Quelques préjudices qu'eussent pu me causer mes frères ou mes parents, il n'était pas dans ma nature de chercher à leur nuire à mon tour. Il y avait eu, il est vrai, entre Djihân-Guir-Mirza et moi beaucoup de rivalités et de luttes au sujet de la souveraineté et des partisans que nous nous disputions; mais, lors de mes dernières mésaventures, il m'avait accompagné dans mon existence vagabonde et s'était acquitté à mon égard de tous les devoirs d'un parent et d'un fidèle sujet. Pour le moment, il n'y avait rien dans sa conduite qui pût me donner le moindre sujet de froissement. Je ne voulus donc pas tenir compte des conseils de Bâki-Beg, quoiqu'il me les répétât à satiété. Mais bientôt ce qu'il avait prédit se réalisa. Les fauteurs de discordes, comme Youçouf-Beg-Eïoub et Behloul-Eïoub, me quittèrent pour s'enfuir auprès de Djihân-Guir-Mirza, exercèrent sur ce prince une fâcheuse influence, le détachèrent de moi et l'emmenèrent dans le Khoraçân.

Dans ces circonstances, arriva une longue note adressée de la part de Sultan-Huceïn-Mirza à Bedi'-uz-Zemân-Mirza, à moi-même, à Khosrev-Châh

et à Zoun-Noun. Cette note, que j'ai encore aujourd'hui en ma possession, contenait ce qui suit : « Sul-
Page 149. tan-Ahmed-Mirza, Sultan-Mahmoud-Mirza et Ouloug-Beg-Mirza, les trois frères unissant leurs forces, ont marché contre moi. Solidement établi sur les bords du Mourgâb, je les ai laissés approcher ; mais ils ont battu en retraite sans avoir rien pu entreprendre. Actuellement, dans le cas où les Euzbegs feraient un retour offensif, je vais occuper fortement les bords du Mourgâb, tandis que Bedi'-uz-Zemân-Mirza, après avoir mis des garnisons sûres dans les châteaux de Balkh, de Chouprougân et d'Endekhoud, se fortifiera lui-même dans le pays montagneux de Gourzvân et de Dereh-i-Zeng. » Sachant que je m'étais rendu dans ces parages, il m'écrivait : « Il faut que tu mettes en état de défense Kâhmerd et toute cette région montueuse. Quant à Khosrev-Châh, il laissera des hommes sur lesquels il puisse compter à Hiçâr et à Koundouz, tandis que lui-même et son frère cadet, Veli, se chargeront de la défense des montagnes de Badakhchân et de Khottalân. De cette manière les Euzbegs devront s'en retourner sans avoir rien pu faire. »

Ces lettres de Sultan-Huceïn-Mirza nous causèrent un vrai désespoir ; car, à cette époque, il n'y avait pas dans tout le domaine de Timour-Beg un souverain qui l'emportât sur lui, soit pour l'âge, soit pour l'étendue des possessions, soit pour le nombre des armées. Nous nous attendions à ce que des en-

voyés et des commissaires, arrivant coup sur coup, nous apporteraient en toute hâte des ordres ainsi conçus : « Préparez tant de bateaux aux passes de Termiz, de Kelef et de Kerki ; ramassez un matériel considérable ; gardez bien les passages qui sont en amont de *Tokouz-Ouloum.* » De telles dispositions auraient permis aux populations, démoralisées depuis tant d'années par les courses des Euzbegs, de reprendre courage. Mais lorsqu'un grand souverain comme Sultan-Huceïn-Mirza, occupant la place de Timour-Beg, au lieu de commander la marche contre l'ennemi, prescrivait de fortifier les passages par où il pouvait déboucher, quel espoir pouvait-il encore rester aux gens du pays ?

Après avoir laissé dans Edjer ceux de mes soldats que la faim avait réduits à l'impuissance, ainsi que toute ma maison, sans compter les femmes et les biens des hommes de guerre de Bâki-Djagâniâni et de son fils Ahmed-Kâcim, je me mis à la tête de mes troupes et entrai en campagne. Les Mongols de Khosrev-Châh commencèrent à m'arriver de jour en jour. Ils disaient : « Que leurs compatriotes, pleins de zèle pour mes intérêts, étaient partis en masse de Tâlekân, se dirigeant vers Ichkemich et Fuloul; Page 150.
que si je pouvais presser ma marche, la plus grande partie des gens de Khosrev-Châh se débanderaient et viendraient se mettre à mon service. »

Sur ces entrefaites, arriva la nouvelle que Cheïbâni-Khan s'était emparé d'Endidjân et marchait à

la tête d'une armée contre Hiçâr et Koundouz. Khosrev-Châh, dès qu'il fut instruit de ces événements, incapable de tenir plus longtemps dans Koundouz, fit décamper tout son monde et prit la route de Kaboul. Il ne fut pas plus tôt parti qu'un de ses anciens serviteurs et des plus avancés dans sa confiance, nommé Molla-Mohammed-Turkestâni, se fortifia dans Koundouz et se déclara pour Cheïbâni-Khan. Comme j'arrivais moi-même au Kizil-Sou (la rivière rouge)[1] par la route de *Hemtoun*, trois à quatre mille chefs de famille, qui composaient le clan mongol dépendant de Khosrev-Châh dans Hiçâr et Koundouz, arrivèrent avec leurs femmes et se réunirent à moi. Kanber-Ali le Mongol, dont il a été question plusieurs fois, était un bavard insupportable. Ses manières déplurent tellement à Bâki-Beg que, pour complaire à ce dernier, je dus le congédier. A partir de ce moment, son fils Abd-ul-Chakour se mit au service de Djihân-Guir-Mirza.

Khosrev-Châh, en apprenant la nouvelle de la réunion du clan mongol à mes forces, fut décontenancé et, ne sachant plus que devenir, me députa Ya'-koub-Eïoub pour me faire ses offres de service et de bonne amitié, et pour me dire que, si je voulais traiter avec lui, il viendrait se mettre à ma disposition. Bâki-Djagâniâni, homme d'un grand poids, quoique

1. La même que les Persans appellent « Sourkhâb », et qui coule à l'ouest de Kâhmerd et se jette dans la rivière d'Enderâb. Au lieu de « Hemtoun », la version persane lit « Chemtau. »

sincèrement attaché à mon parti, n'avait pas pour cela délaissé entièrement les intérêts de son frère aîné et se trouvait tout disposé à les favoriser. On conclut donc un arrangement, en vertu duquel Khosrev-Châh aurait la vie sauve et ne souffrirait aucun dommage ni dans sa fortune ni dans la considération attachée à sa personne. Après avoir congédié Ya'koub, je descendis le cours du Kizil-Sou et vins camper non loin de son confluent avec la rivière d'Enderâb.

Le lendemain, on était alors au milieu du mois de rebi'-ul-ewel, je traversai sans bagages la rivière d'Enderâb et vins m'installer au pied d'un grand platane, dans les environs de Douchi. De son côté, Khosrev-Châh arriva avec beaucoup de pompe et de magnificence. Suivant l'étiquette il mit pied à terre à une grande distance et se prosterna trois fois en m'abordant. Puis il se retira en arrière et me demanda à trois reprises différentes des nouvelles de ma santé, en m'offrant des présents et en me faisant autant de génuflexions. Il rendit les mêmes hommages à Djihân-Guir-Mirza et à Khan-Mirza. Page 151.
Ainsi ce petit homme décrépit et bon à rien, qui, pendant tant d'années, n'avait agi qu'à sa guise, qui, sauf la prière publique, ne s'était rien refusé de la souveraineté, se prosterna vingt-cinq ou vingt-six fois de suite avec force allées et venues, au point qu'il faillit en tomber d'épuisement. Cette toute-puissance, qu'il avait exercée pendant tant d'années,

s'en allait maintenant en fumée. Après m'avoir salué et m'avoir offert ses présents, je le fis asseoir. Notre entretien dura un ou deux *gueri* (24 à 48 minutes) et roula sur différents sujets. Khosrev-Châh joignait à des sentiments vils et à un penchant pour l'ingratitude un langage vide de sens et dépourvu de raison. A l'heure même où ceux de ses serviteurs qu'il estimait le plus et auxquels il se fiait par-dessus tout désertaient par troupes et sous ses propres yeux pour venir se mettre à mon service, cet homme de rien, qui s'était habitué aux allures de la royauté, réduit au dernier degré de l'humiliation, qui, bon gré mal gré, s'était présenté à moi de la manière que j'ai dite, laissa échapper deux mots remarquables. Comme je cherchais à le consoler de la défection de ses partisans, il répondit : « Mes partisans m'ont abandonné de la même manière à quatre reprises différentes et me sont toujours revenus. » A un autre moment je lui parlais de son frère cadet, Veli, lui demandant quand il viendrait et à quel gué il passerait l'Amou : « S'il trouve un gué, me dit-il, il viendra sans retard ; mais ces gués-là se déplacent quand il y a des crues d'eau ; c'est comme dit le proverbe : *Le courant emporte ce gué.* » Dieu lui-même lui mit dans la bouche ces deux réponses au moment où sa puissance s'en allait et où ses partisans passaient dans un autre camp. Après une entrevue d'un ou deux *gueri*, je montai à cheval et revins à l'*ordou;* lui, de son côté, retourna à son campement. A partir de ce jour, grands

et petits, bons et mauvais, begs et simples partisans, se faisant suivre de leurs femmes et de leurs biens, se séparèrent de lui et commencèrent à affluer auprès de moi. Dès le lendemain, entre la prière de midi et celle de l'après-midi, il ne resta plus personne auprès de lui. « Dis : O mon Dieu, c'est toi qui possèdes la royauté. Tu donnes l'empire à qui il te plaît et tu le retires à qui tu veux. Tu élèves les uns et tu abaisses les autres selon ton bon plaisir. Tu es le souverain dispensateur des bienfaits et tu disposes absolument de tout[1]. » Admirable décret de la Providence! Un homme qui commandait à vingt ou trente mille partisans, qui avait sous sa domination tout le pays depuis Kahlouga, appelé aussi la *Porte de fer*, jusqu'à la chaîne de l'Hindou-Kouch, région dépendant Page 152.
autrefois de Sultan-Mahmoud-Mirza, et qui y exerçait un pouvoir indépendant, qui avait délégué un personnage infime, percepteur à son service, nommé Haçan-Berlas, pour exercer à mon égard les devoirs de l'hospitalité avec toute la dureté possible, me faisant décamper ou camper suivant son bon plaisir; cet homme, dis-je, dans l'espace d'une demi-journée, sans combat, sans contestation aucune, se vit réduit à un tel degré de misère et d'avilissement devant moi, pauvre et vaincu, et devant mes deux cents compagnons, qu'il ne pouvait rien sur ses propres serviteurs, et ne disposait plus ni de ses biens ni même de sa vie!

1. Ce passage est emprunté au Koran, chap. III, vers. 25.

Le soir même du jour où j'avais eu une entrevue avec Khosrev-Châh, Mirza-Khan vint me trouver pour me demander vengeance du sang de ses frères aînés. Plusieurs des miens étaient d'avis de faire droit à cette requête, et il est certain que, d'après les lois divines et humaines, il était juste que de pareils criminels reçussent le châtiment de leurs forfaits; toutefois, comme il y avait eu un accord conclu entre Khosrev-Châh et moi, j'ordonnai qu'on respectât sa personne et qu'on le laissât emporter avec lui tout ce qu'il pourrait. En conséquence, il chargea trois à quatre files de mules et de chameaux de pierreries, d'or, d'argent et d'objets précieux, et s'en alla avec. J'expédiai en même temps Chirim-Tagaï, qui avait pour mission de diriger Khosrev-Châh vers le Khoraçân par la route de Gour et de Dihâneh, après quoi il devait se rendre à Kâhmerd et conduire ma famille à Kaboul pour m'y retrouver.

Quant à nous, nous partîmes de ce campement pour nous rendre à Kaboul et vînmes à Khodja-Zeïd où nous fîmes halte. Le même jour Hamzah-Sultan, à la tête d'un parti de coureurs Euzbegs, vint battre les environs de Douchi. J'envoyai contre eux Seïd-Kâcim, le chambellan, Ahmed-Kâcim-Keuhber et quelques soldats qui leur infligèrent un rude échec et rapportèrent un certain nombre de têtes. Dans ce même campement on fit le partage des armes qui se trouvaient dans l'arsenal de Khosrev-Châh. On y comptait sept à huit cents cuirasses et housses de

chevaux. C'était là une partie des richesses laissées par Khosrev-Châh, sans compter un grand nombre de porcelaines de Chine; le reste n'avait pas de valeur.

Cependant nous partîmes de Khodja-Zeïd et, au bout de quatre ou cinq marches, nous arrivâmes à Gour-Bend. Comme nous étions campés à Uchtur-Cheher nous fûmes informés que Chirek-Argoun, intendant en chef (*ikhtiar-begui*) de Mukim-Argoun, ayant rassemblé une armée, était venu camper sur les bords du Ab-i-Bârân dans l'intention de barrer le passage à tous ceux qui tenteraient de rejoindre par la route de Pendj-Chir Abd-ur-Rezzâk-Mirza [1], le- Page 153. quel, étant sorti de Kaboul, résidait alors parmi les Turklani-Afgans, aux environs de Lemgân. Au reçu de ces nouvelles, nous décampâmes entre midi et quatre heures et, marchant au milieu des ténèbres, nous franchîmes à l'aurore le *col de Houpiân* [2]. Je n'avais jamais vu *Soheïl* (Canope); à peine étions-nous arrivés au haut du col qu'une étoile brillante et peu élevée se montra dans la direction du sud. — « Ce n'est pas là *Soheïl*, dis-je. — C'est elle-même, répon-

1. Celui-ci était fils d'Oulough-Beg-Mirza, l'un des oncles de Bâber, roi de Kaboul et de Gazna. Trop jeune pour prendre la direction des affaires à la mort de son père, il s'était vu impuissant à réprimer les troubles causés par l'ambition des principaux émirs qui se disputaient le pouvoir.

2. Houpiân est situé à quelques milles au nord de Chârikâr sur la route de Pervân.

dirent ceux qui m'entouraient. » Alors Bâki-Djagâniâni récita ce vers :

« Tu es l'étoile de Canope; tant que tu brilleras et partout où tu te montreras, ton œil sera un signe de prospérité en quelque endroit qu'il tombe. »

Le soleil était monté à l'horizon de la longueur d'une lance, lorsque nous atteignîmes le fond de la vallée de Sendjed[1] où nous mîmes pied à terre. Les hommes de l'avant-garde que j'avais envoyés en reconnaissance et quelques soldats d'élite n'eurent pas plus tôt atteint Chirka dans les environs d'Egri-Yar, au pied du Kara-Bâg, qu'ils en vinrent aux mains avec lui. Après une petite escarmouche les nôtres, arrivant rapidement avec un corps de cavalerie légère, démontèrent Chirka avec environ soixante-dix à quatre-vingts ou cent de ses meilleurs soldats et me les amenèrent. Je fis grâce de la vie à Chirka et l'attachai à mon service. Lorsque Khosrev-Châh, sans plus se soucier de ses gens, était parti de Koundouz pour se rendre à Kaboul, les clans qui dépendaient de lui avaient formé cinq à six corps différents. L'un de ces corps se composait des hommes de Badakhchân.. Sidim-Ali-Derbân avec les Hezâreh de Roustâk ayant franchi les passes par la route de Pendj-Chir vint se mettre à ma disposition avec son corps dans ce même campement. Un autre corps était

1. Au nord-ouest de Gour-Bend.

avec Youçouf-Eïoub et Behloul-Eïoub. Celui-ci vint également m'offrir ses services à cette station. Deux autres corps, l'un venant du Khottalân avec Veli, frère cadet de Behloul-Eïoub, l'autre composé des *aïmak* (paysans-éleveurs) fixés dans le territoire d'Ilantchik, de Nekderi, de Kakchal et de Koundouz, s'étaient rendus jusqu'à Enderâb et à Serâb, dans l'intention de franchir les gorges de Pendj-Chir. Les *aïmak*, qui étaient le plus avancés, étaient à Serâb, lorsque Veli se présenta sur leurs derrières. Ils lui barrèrent le chemin, eurent avec lui un engagement et le mirent en déroute. Il s'enfuit de sa personne et se retira chez les Euzbegs. Cheïbâni-Khan lui fit couper la tête sur le marché de Samarkand. Tous les officiers attachés à son service, après s'être vus pillés et dépouillés, vinrent avec ses *aïmak* me prêter foi et hommage à mon campement. Seïd-Youçouf-Oglakdji se présenta aussi avec les *aïmak*. Page 154.

Cependant je continuai ma marche et vins camper dans la *prairie d'Ak-Seraï*, non loin de Kara-Bâg. Les gens de Khosrev-Châh, habitués à la violence et à l'indiscipline, commencèrent à opprimer les habitants. A la fin, un des serviteurs d'élite de Sidim-Ali-Derbân ayant enlevé de force à un homme une jarre d'huile, je le fis conduire devant la porte de ma tente, où on le bâtonna jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups. Ce châtiment suffit pour comprimer tous les désordres.

Tandis que j'étais dans ce campement, nous dé-

libérâmes sur la question de savoir s'il fallait marcher sur-le-champ contre Kaboul ou bien rétrograder. Seïd-Youçouf-Beg et quelques autres furent d'avis que, l'hiver approchant, il était à propos de se rendre à Lemgân, d'où nous pourrions prendre tel parti que nécessiteraient les circonstances. D'autres, tels que Bâki-Djagâniâni, soutinrent au contraire qu'il fallait marcher sur Kaboul. Adoptant cette opinion, nous nous mîmes en route et vînmes camper au *Parc de Aïa*[1]. C'est à ce campement que la princesse, ma mère, et ceux de ma famille qui étaient restés à Kâhmerd vinrent me retrouver après avoir couru de très-grands dangers. Voici ce qui était arrivé. J'avais chargé Chirim-Tagaï d'accompagner Khosrev-Châh et de le conduire dans le Khoraçân, après quoi il devait se rendre auprès de ma famille et me la ramener. Arrivé à Dehâneh, Chirim ne put empêcher que Khosrev-Châh ne prît avec lui la route de Kâhmerd. Le fils de sa sœur, Ahmed-Kâcim, se trouvait alors dans cette place. Khosrev-Châh sut s'en faire un complice dans les mauvais desseins qu'il méditait contre ma famille. Un grand nombre de partisans mongols attachés au service de Bâki-Djagâniâni étaient à Kâhmerd avec les miens. Ils s'entendirent secrètement avec Chirim pour mettre la main sur Khosrev-Châh et Ahmed-Kâcim. Ceux-ci, s'échappant par la route qui longe la vallée d'Edjer, se diri-

1. *Aïa-kourouki*. La version persane porte *Kourouk-i-Ama*.

gèrent vers le Khoraçân. Les Mongols, dont l'entente n'avait eu d'autre but que de se délivrer de ces hôtes incommodes, ne se virent pas plus tôt débarrassés d'eux que l'escorte, qui accompagnait ma famille, n'ayant plus rien à craindre des entreprises de Khosrev-Châh, décampa d'Edjer. Ils ne furent pas plus tôt arrivés à Kâhmerd que la tribu des *Sikandji* leur barra le chemin et se mit à piller la plupart des miens, ainsi que les clans qui s'étaient attachés à la fortune de Bâki-Beg. Tizek, fils de Koul-Baïezid, qui était encore tout jeune, y fut fait prisonnier. Il Page 155. ne vint à Kaboul que trois ou quatre ans plus tard. Les membres de ma famille, qui avaient été pillés et dépouillés, passèrent par la route de Kiptchak que j'avais franchie moi-même, et me rejoignirent dans le *Parc d'Aïa*.

Étant partis de cette station, nous atteignîmes après une seule halte la prairie de Tchalak, où nous campâmes. Nous tînmes en cet endroit un conseil dont le résultat fut qu'il fallait faire le siége de Kaboul. En conséquence je pris position de ma personne avec le corps de bataille entre le jardin de Haïder-Taki et le tombeau de Koul-Baïezid *l'écuyer-tranchant*. Djihân-Guir-Mirza, à la tête de l'aile droite, s'établit dans la grande avenue qui porte mon nom. Nâcir-Mirza et l'aile gauche campèrent dans la prairie qui s'étend derrière le tombeau de Koutlouk-Kadem. Dans cette position je ne cessais d'envoyer des parlementaires à Mukim pour conférer

avec lui : tantôt ils me rapportaient de sa part des réponses dilatoires, et tantôt des paroles conciliantes. La vérité est qu'il ne cherchait qu'à gagner du temps; car je n'eus pas plus tôt fait prisonnier Chirka qu'il dépêcha un courrier à son père et à son frère aîné, dont il espérait obtenir du secours en temporisant.

Un jour j'ordonnai au corps de bataille, à l'aile droite et à l'aile gauche, de s'équiper complétement, de revêtir les chevaux de leurs armures et de s'approcher ainsi de la place pour y être passés en revue et aussi pour infliger une leçon aux gens de la ville. Djihân-Guir-Mirza, s'avançant en ligne droite de son campement, s'achemina par le *Keutcheh-Bâg* (le jardin de la place)[1]. Comme il y avait un cours d'eau sur le front du corps de bataille, je défilai avec mes troupes le long du tombeau de Koutlouk-Kadem et vins me poster sur une éminence qui était au premier plan d'un terrain s'élevant en pente. L'avant-garde encombra dans son passage l'emplacement du pont de Koutlouk-Kadem, lequel n'existait pas alors. Les soldats, bravant l'ennemi, galopèrent jusqu'à la *Porte des corroyeurs*. Le peu de gens qui étaient sortis à leur rencontre, ne pouvant leur tenir tête, s'enfuirent et rentrèrent dans l'enceinte de la place. Un grand nombre d'habitants de Kaboul se tenaient sur la terrasse du château, d'où ils regardaient ce qui se

1. Sous le nom de *Keutcheh-Bâg*, il existe encore un jardin à quatre milles nord-ouest de Kaboul, dont il est séparé par une passe peu élevée. Là se trouve aussi un pont.

passait : ils en descendirent et formèrent une masse confuse avec les fuyards. Sur le terrain ondulé qui se trouve entre la porte et le pont, au milieu même de la route, on avait creusé des espèces de fosses en grand nombre qui avaient été recouvertes de détritus. Sultan-Kouli-Tchanak et quelques hommes d'armes y furent renversés. A l'aile droite un ou deux hommes d'armes échangèrent quelques coups Page 156. de sabre au milieu du *Keutckeh-Bâg* avec ceux des ennemis qui étaient sortis ; mais comme ils n'avaient pas reçu l'ordre d'engager le combat, ils tournèrent bride aussitôt.

Cependant les habitants de la ville étaient dans une grande consternation. Mukim me députa les begs pour m'offrir de se soumettre et de me rendre Kaboul. Il vint en effet par l'entremise de Bâki-Djagâniâni et me rendit hommage. De mon côté, je m'efforçai, par les procédés les plus gracieux et les plus amicaux, de bannir de son esprit toute espèce d'inquiétude et de soupçon. Il fut convenu que le lendemain il sortirait de la place avec sa suite et tout ce qui lui appartenait, et qu'il la remettrait en mon pouvoir. Les gens qui étaient attachés au service de Khosrev-Châh avaient été habitués à l'indiscipline et au pillage ; ils ne voulurent pas laisser sortir la famille de Mukim. Je déléguai Djihân-Guir-Mirza, Nâcir-Mirza, les grands begs et les officiers de mon intérieur pour veiller à ce que Mukim pût évacuer Kaboul, emmenant avec lui ses clients et tout ce qu'il

possédait, et je lui assignai à lui-même Tipeh[1] comme lieu de résidence. Dès le matin les mirza et les begs s'étant rendus aux portes de la ville remarquèrent que la population était extrêmement agitée. Ils m'envoyèrent dire que tant que je ne serais pas présent sur les lieux, personne ne pourrait calmer cette effervescence. Je montai donc à cheval de ma personne, et après que quatre à cinq individus eurent été percés de flèches et qu'un ou deux autres eurent été mis en pièces par mon ordre, le tumulte s'apaisa. Mukim sortit sain et sauf avec tous ceux de sa maison et alla camper à Tipeh. Ce fut dans les derniers jours du mois de rebi'-ul-âkhir que, par un effet de la libéralité du Très-Haut, tout le pays de Kaboul et de Gazna passa sous ma domination sans combat et sans contestation.

La principauté de Kaboul fait partie du quatrième climat et se trouve ainsi au centre du monde habité. Elle a à l'orient Lemganât[2], Peïchâver, Hachnagar et une partie de l'Inde. A l'occident sont des régions montagneuses où sont situés Kernoud et Gour. Actuellement ces mêmes montagnes servent d'habitation et de retraite aux Hezâreh et aux Nekderi. Au nord on rencontre les districts de Koundouz et d'En-

1. A environ trois milles au sud d'Ak-Seraï et à gauche de la route qui conduit de cette place à Kaboul.

2. Bâber dit tantôt « Lemgânât » et tantôt « Lemgân. » Je crois que dans le premier cas il veut parler de tous les districts dont Lemgân est le chef-lieu.

derâb, dont Kaboul est séparée par la chaîne de l'Hindou-Kouch. Enfin au midi sont Fermol, Nagar, Benou et l'Afganistân. C'est un pays étroit, mais s'étendant en longueur de l'orient à l'occident. Les montagnes l'environnent de tous les côtés et la ville elle-même confine à la région montueuse. Au sud-ouest de cette place se trouve une montagne de médiocre hauteur sur le sommet de laquelle un roi Page 157.
de Kaboul a bâti un palais, ce qui lui a fait donner le nom de Châh-Kaboul. Cette montagne commence au défilé de Divrin et se prolonge jusqu'au défilé de Dih-Ya'koub, sur un pourtour d'environ deux *cher'i;* ses flancs sont entièrement couverts de jardins. Dans le temps de mon oncle paternel, Ouloug-Beg-Mirza, Veïs-Etekeh, précepteur du mirza, a fait passer au pied de cette montagne un canal dont l'eau sert à fertiliser tous les jardins situés sur le même plan. A l'extrémité de ce canal il y a un faubourg appelé Gulkeneh, lieu très-retiré, où Veïs-Etekeh allait très-souvent faire des parties de plaisir. Parfois les convives s'amusaient à y parodier ce vers de Hâfiz :

« Heureux le temps où, libres et sans contrainte, durant quelques jours, nous habitions Gulkeneh, insoucieux de notre réputation. »

Au sud de la place et à l'orient de Châh-Kaboul se trouve un vaste étang qui a près d'un *cher'i* de tour. Trois sources peu considérables sortent de Châh-Kaboul dans la direction de Kaboul : il y en a deux qui sont dans les environs de Gulkeneh. A

côté de l'une d'elles est un monument funèbre qui porte le nom de *Khodja-Chems*, et près de l'autre on voit la place où se tenait (*kadem-gâh*) Khodja-Khizr. Ces deux endroits servent de but de promenade aux habitants de Kaboul. La troisième fontaine est située vis-à-vis de Khodja-Abd-us-Samed et porte le nom de *Khodja-Rouchenaï*. De la montagne Châh-Kaboul se détache un pic que l'on appelle *Akabeïn*, indépendamment duquel on rencontre une éminence peu considérable sur laquelle se dresse le château de Kaboul. La ville fortifiée s'étend elle-même au nord du château qui est à une très-grande hauteur et dans un très-bon air. Sa position domine le grand lac, dont j'ai déjà parlé, et les trois prairies nommées *Sieh-seng*, *Song-kourgan* et *Tchalak* qui se déploient à ses pieds. A l'époque de la verdure ces prairies offrent un coup d'œil charmant. Durant l'été le vent qui souffle à Kaboul est celui du nord connu sous le nom de *vent de Pervân*[1]. Dans le château sont des habitations garnies de fenêtres et exposées au nord, où on jouit d'une température délicieuse. Molla-Mohammed-Mu'ammaï récita un jour à Bedi'-uz-Zemân-Mirza le vers suivant, où il décrivait le château de Kaboul :

Page 158. « Bois du vin dans le château de Kaboul et fais circuler la coupe sans relâche ; là se trouvent à la fois une montagne, une mer, une ville et une vaste plaine. »

1. C'est-à-dire, sans doute, venant de Pervân, ville située au nord de Kaboul.

Les habitants de l'Hindoustân appellent Khoraçân tout ce qui est en dehors de l'Hindoustân, comme les Arabes comprennent sous le nom d'Adjem tous les peuples qui ne sont pas d'origine arabe. Entre l'Hindoustân et le Khoraçân, par la route de terre, il y a deux places principales, Kaboul et Kandahâr. Les caravanes qui viennent de Kachgar, du Fergana, du Turkestân, de Samarkand, de Bokhara, de Balkh, de Hiçâr, de Badakhchân, se rendent à Kaboul; celles qui viennent du Khoraçân se rendent à Kandahâr. Kaboul est le point intermédiaire entre l'Hindoustân et le Khoraçân, et offre un marché des plus avantageux. Quand même ses négociants feraient le voyage du Khataï (la Chine septentrionale) et du Roum, ils ne réaliseraient pas plus de profits. Chaque année il vient à Kaboul de sept à huit ou dix mille chevaux. Les caravanes de l'Hindoustân y amènent de dix à quinze ou vingt mille personnes et apportent avec elles des esclaves, des cotonnades, du sucre candi, du sucre raffiné et du sucre brut, des épices. Il y a beaucoup de marchands qui ne se contentent pas d'un gain de trente ou de quarante pour dix (300 ou 400 pour 100). On peut se procurer à Kaboul les articles du Khoraçân, de l'Irâk, du Roum et de la Chine; et c'est le véritable entrepôt de l'Hindoustân.

Dans ce pays la région chaude et la région froide sont contiguës. A une journée de Kaboul on peut atteindre des cantons où il ne tombe jamais de

neige, tandis qu'à deux heures de distance il y en a dont la neige ne se retire jamais, sauf les cas exceptionnels où l'été est assez chaud pour la fondre. Dans tous les districts qui dépendent de Kaboul, soit chauds soit froids, et dans un rayon très-rapproché on trouve une grande quantité de fruits. Les fruits des régions froides, à Kaboul même et dans les villages environnants, sont les raisins, les grenades, les abricots, les pommes, les coings, les poires, les pêches, les prunes, les jujubes, les amandes, les noix qui y abondent. J'ai rapporté de ce pays des cerisiers à fruit aigre (*alou-balou*) qui, plantés chez nous, ont produit d'excellentes cerises et n'ont cessé de prospérer. Quant aux produits particuliers aux régions chaudes, tels que les oranges, les oranges amères, les *amlouk* et les cannes à sucre, on les apporte de Lemganât; j'en ai rapporté moi-même des cannes à sucre que j'ai fait planter dans nos pays. Les *djelgouzeh* (espèce de pistaches) viennent de Bokhara. Le miel arrive en grande quantité des montagnes situées aux extrémités de la principauté de Kaboul et où on élève des abeilles; mais il n'en vient pas des montagnes de Gazna. La rhubarbe (*rivâdj*) de Kaboul, ses coings, ses prunes, ses con-
Page 159. combres sont d'excellente qualité. On y récolte une espèce de raisin d'un goût exquis, nommé *âb-engour* (raisin juteux). Les vins y sont très-capiteux, surtout celui que l'on cueille sur les pans de la *montagne de Khodja-Khand-Se'id* et qui est célèbre pour sa vio-

lence, quoiqu'on n'en parle plus guère actuellement que par tradition. *L'homme ivre seul connaît le charme du vin; les gens qui ont leur raison ne savent pas l'apprécier.*

Les céréales ne réussissent pas bien dans ce pays : on y considère comme une bonne récolte celle qui rend 14 ou 15 pour 1. Les melons n'y sont pas bons, sauf toutefois ceux qui proviennent de graines du Khoraçân, et dont la qualité n'est pas mauvaise. Le climat de Kaboul est délicieux, et il n'existe pas de pays au monde qui puisse lui être comparé sous ce rapport. Dans les nuits d'été on ne saurait se passer d'une pelisse de fourrure; l'hiver, quoique la neige tombe la plupart du temps en grande quantité, le froid n'y est jamais très-intense. Samarkand et Tebriz sont aussi renommées pour la salubrité de leur climat, mais il y fait très-froid.

Il existe aux environs de Kaboul quatre belles prairies. Au nord-est et à une distance de quatre milles se trouve celle de *Song-Kourgan*. L'herbe en est d'une excellente qualité et très-bonne pour les chevaux; les moustiques y sont rares. Au nord-ouest, à une distance de deux milles, s'étend sur un vaste espace la prairie de *Tchalak* où les chevaux ont beaucoup à souffrir des moustiques pendant l'été. A l'ouest est celle de *Dirrin*, qui en renferme proprement deux : celle de *Tipeh* et celle de *Kouch-Nâdir*. A ce compte il y en aurait cinq en tout, au lieu de quatre. Ces deux prairies ne sont éloignées de Ka-

boul que d'un *cher'i.* Quoique d'une étendue restreinte, elles l'emportent sur toutes les autres, autant par la qualité de l'herbe qui convient parfaitement aux chevaux que par le manque absolu de moustiques. A l'Orient se trouve la prairie de *Sieh-Seng*. Entre elle et la *Porte des corroyeurs,* et à égale distance de l'une et de l'autre, on rencontre le tombeau de Koutlouk-Kadem. Cette prairie est peu estimée à cause des moustiques dont elle est infestée durant l'été. Outre cette dernière, il y a encore celle de *Kemri* qui lui est contiguë, ce qui porterait à six le nombre des prairies qui entourent Kaboul; mais on n'en compte généralement que quatre.

Le pays de Kaboul est naturellement très-fort et un ennemi n'y peut pénétrer que difficilement. La chaîne de l'Hindou-Kouch se dresse entre Kaboul d'une part, Balkh, Koundouz et Badakhchân, d'autre part. On peut franchir ces montagnes par sept passes, dont trois se trouvent à *Pendj-Chir*. La plus haute des trois est le *col de Djevâk*[1]; plus bas est le
Page 160. *col de Taoul;* plus bas encore celui de *Bazarak*. La meilleure de ces passes est celle de *Taoul,* qui doit probablement son nom à ce qu'elle est plus longue que les autres. La plus directe est celle de *Bazarak:* cette dernière, ainsi que celle de *Taoul,* aboutit à Serâb. Les gens de Serâb appellent le col de Bazarak *Barendi*, du nom d'un personnage qui est des-

1. Le persan lit *Khevâk.*

cendu par là. Il y a aussi la route de Pervân, appelée communément *les sept petits* (heft-betcheh), parce qu'il y a sept cols entre Pervân et le grand col. Deux routes venant d'Enderâb se rejoignent au grand col et mènent à Pervân par les *sept petits*. C'est un chemin des plus difficiles. Il y a trois routes partant de Gour-Bend. La plus rapprochée de celle de Pervân est nommée *Jangui-Yol* (la nouvelle route) : par son col on descend à Veliân et à Khindjân. Une autre route passe par le *col de Kiptchak* et descend au confluent du *Kizil-Sou* avec la rivière d'Enderâb ; elle est facilement praticable. Il y a de plus une route qui passe par le *col de Chebertau*, et une qui passe par le *col de Pendj-Chir*. L'été, lorsque les eaux sont hautes, on franchit le *col de Chebertau* et on passe par Bamiân et Sikân. L'hiver on prend par Ab-Dereh. Durant la mauvaise saison, pendant quatre ou cinq mois, toutes les routes sont interceptées et on ne peut franchir que le *col de Chebertau* en passant par Ab-Dereh. L'été, au moment de l'envahissement des eaux, ces mêmes routes deviennent impraticables comme en hiver, attendu que tous les abords d'Ab-Dereh sont inondés. Entreprendre alors de passer par les montagnes, en laissant de côté les fonds sillonnés par les eaux, n'est pas non plus d'une exécution possible. Ce n'est qu'à l'automne, pendant trois ou quatre mois, à l'époque où la neige est en petite quantité et où les eaux sont en décroissance, que ces routes deviennent praticables. En traversant

les montagnes on est très-exposé aux attaques des mécréants voleurs de grands chemins.

La route qui vient du Khoraçân passe par Kandahâr et est parfaitement unie; on n'y a pas un seul col à franchir. Quatre routes aboutissent de l'Hindoustân à Kaboul. L'une passe par Lemganât : on y rencontre un col de médiocre hauteur sur le mont Khaïbar. La seconde passe par Benguech; la troisième par Nagar; la quatrième par Fermol. Sur toutes on a à franchir des cols de médiocre importance. Ceux qui suivent ces directions traversent le Sind à trois gués différents. Les uns le passent à Nilâb et viennent par Lemganât. Durant l'hiver on passe à gué le Sind, au-dessus de son confluent avec la rivière de Kaboul, puis la rivière de Sevâd et celle
Page 161. de Kaboul. Dans la plupart de mes expéditions contre l'Hindoustân, je me servis des gués. Toutefois, lors de la campagne où je défis Sultan-Ibrahim et m'emparai du pays, je traversai le fleuve à Nilâb à l'aide de bateaux. A part les gués en question, le fleuve du Sind ne peut être traversé qu'à l'aide d'embarcations. Ceux qui passent au gué de Dincout prennent la route de Benguech. Quant à ceux qui franchissent le fleuve au gué de Tchoupareh, s'ils s'acheminent par Fermol, ils aboutissent à Gazna; si au contraire ils prennent par la plaine, cette route les conduit à Kandahâr.

La population de la principauté de Kaboul est très-variée. Dans les vallées et dans les plaines il y

a des Turks, des *Aïmak* et des Arabes. Dans les villes et dans quelques villages ce sont les *Sart* qui dominent; dans d'autres villages ou districts sont établis des Pechaï, des Paratchi, des Tadjik, des Bereki, des Afgans. Les montagnes situées à l'occident sont habitées par les Hezâreh et les Nekderi : quelques-uns parmi eux se servent de la langue mongole. Les montagnes du nord-est comprennent le Kâfiristân, comme Kattour et Guebrek; au sud-est l'Afganistân. On parle dans la principauté environ onze à douze langues, telles que l'arabe, le persan, le turk, le mongol, l'hindou, l'afgan, le pechaï, le paratchi, le guebri, le baraki, le lamgani : en aucun autre pays du monde on ne rencontre une pareille diversité de populations et d'idiomes.

La principauté de Kaboul se divise en quatorze *touman*. A Samarkand, à Bokhara et dans ces quartiers on appelle *touman* les subdivisions territoriales qui dépendent d'un grand centre : c'est ce qu'on nomme *Ardjin* à Endidjân, à Kachgar et aux environs, et *Pargana* dans l'Inde. Quoique Badjour, Sevâd, Peïchâver et Hachnagar dépendissent autrefois de Kaboul, ces pays, à l'heure qu'il est, ont été désolés par les déprédations des Afgans ou sont entrés sous leur domination, et ne sont plus le siége d'aucun gouvernement.

Situé à l'est, le gouvernement de Lemganât se divise en cinq *touman* et deux *beuluk*. Le plus considérable de ces *touman* est celui de Nengnahâr, que

quelques chroniques appellent Niguerhâr, et dont l'administrateur réside à Adinapour. Ce district se trouve à treize *igadj* à l'est de la ville de Kaboul, à laquelle il se relie par une route extrêmement difficile. On y a à franchir trois ou quatre cols de médiocre hauteur, et il s'y rencontre deux ou trois dé-
Page 162. filés. Elle était désolée par les *Karkhdji*[1] et par tous les voleurs de grands chemins de race afgane, de sorte que tout cet espace n'était qu'un désert; mais depuis que j'y ai installé des *Karatouni*, au bord du Kourouk-Saï, cette route n'offre plus aucun danger. Le *col de Bâdâm-Tchechmeh* forme la ligne de démarcation entre la région chaude et la région froide. Il neige du côté qui regarde Kaboul et nullement du côté du Kourouk-Saï et de Lemganât. Une fois au pied de ce col on trouve tout un autre monde : les arbres, les plantes, les animaux, les usages et les coutumes ne sont plus les mêmes. Le district de Nengnahâr renferme sept cours d'eau. Il produit du riz et du froment excellents. Les oranges, les citrons et les grenades y abondent et sont de bonne qualité. L'an 914 (1508-1509) je créai un jardin en face du château d'Adinapour, au midi et sur le flanc d'une hauteur, et je lui donnai le nom de *Bâg-i-Vefâ* (jardin de la fidélité). Il donne sur la rivière qui coule entre lui et le château. Il produit beaucoup d'oranges, de citrons et de grenades. L'année même où, après avoir vaincu

1. La version persane lit *Khirildji.*

Behâr-Khan, je m'emparai de Lahor et de Dibalpour, j'en rapportai des bananiers que je fis planter dans ce jardin; ils y avaient très-bien pris. L'année d'avant on y avait mis des cannes à sucre qui avaient parfaitement réussi. J'en avais aussi expédié à Badakhchân et à Bokhara. Pour en revenir au jardin, il est sur un site élevé et pourvu d'eaux courantes. L'hiver, la température y est douce. Au milieu se trouve une éminence d'une médiocre hauteur. Un ruisseau capable de faire aller un moulin traverse le jardin et coule sans interruption de deux collines qui sont dans son enceinte. Les quatre plates-bandes du milieu occupent précisément le dos de cette éminence. Au sud-ouest du jardin il y a un bassin décagone, auprès duquel sont des bosquets d'orangers et de grenadiers, et dont le pourtour est tout semé de trèfle; c'est le site le plus remarquable de ce jardin, qui est fort beau et paraît dans toute sa splendeur à l'époque où les oranges sont jaunes.

Le *kouh-i-sefid* (mont blanc) se trouve au sud du Nengnahâr qu'il sépare du district de Benguech. Il n'y existe pas de routes pour les cavaliers. Neuf cours d'eau sortent de ses flancs où la neige ne décroît jamais : c'est sans doute à cette particularité qu'il doit son nom de *mont blanc*. Dans la région inférieure il ne tombe jamais de neige; l'intervalle de l'une à l'autre est d'une demi-journée de chemin. Au pied de la montagne sont des Page 163.

endroits dont la température est délicieuse ; les eaux y sont si fraîches qu'on n'a pas besoin de glace.

Le *sourkh-roud* (rivière rouge) coule au midi du château d'Adinapour, lequel est situé sur une hauteur qui domine à pic la rivière de quarante à cinquante coudées d'élévation. Au nord se dresse un bloc isolé. Ce château est d'une très-grande force. La montagne est située entre Nengnahâr et Lemganât. Toutes les fois qu'il neige à Kaboul, il neige également sur son sommet. C'est à ce signe que les gens de Lemgân reconnaissent qu'il est tombé de la neige à Kaboul. Quant aux routes qui conduisent à Lemganât et à Kaboul, on peut prendre par le Kourouk-Saï, franchir le *col de Debri,* traverser le Bârân-Souï à Boulân et arriver ainsi à Lemganât. Il y a un autre chemin qui traverse le Kourouk-Saï au-dessous de Kourabouk, franchit le Bârân-Souï à Alouk-Nour et aboutit à Lemgân au sortir du *col de Bâdidj.* On arrive encore à ce col en passant par Bedrav et Karanaïgrik.

Quoique Nengnahâr soit un des cinq *touman* qui dépendent de Lemgân, on donne proprement le nom de Lemganât aux trois *touman* suivants : Alicheng, l'un d'entre eux, confine par le nord à l'Hindou-Kouch. Les montagnes ainsi appelées forment une vaste chaîne, très-escarpée et couverte de neige, appartenant tout entière au Kâfiristân. La partie de cette région la plus voisine d'Alicheng est Meïl, d'où

sort la rivière[1] d'Alicheng. C'est dans ce *touman* qu'on trouve le tombeau de Mehterlâm, père du prophète Noé. Dans quelques chroniques Mehterlâm est appelé Lemek et Lemekân. Or on a eu souvent occasion de remarquer que les peuples de ces contrées échangent volontiers le *kef* contre le *gaïn*. De là vient probablement le nom de Lemgân donné au pays par allusion au personnage appelé Lemegân. — Vient ensuite le *touman* d'Alingâr. La partie du Kâfiristân qui en est la plus voisine est Guevâr, d'où sort la rivière d'Alingâr. Ces deux cours d'eau (celui d'Alicheng et celui d'Alingâr), après avoir traversé Alicheng et Alingâr, se réunissent en un et tombent dans le Bârân-Souï, au-dessous du troisième *touman* qui est celui de Mendraor.

Quant aux deux *beuluk*, dont j'ai parlé plus haut, l'un est celui de Dereh-i-Nour (vallée de la lumière), dont le site est d'une incomparable beauté. En tête de la vallée est placé le château qui s'élève sur un pic aux deux côtés duquel coule la rivière, et dont Page 164.
le pied est entouré de nombreux cours d'eau; on ne peut y arriver que par la route. Ce pays produit des oranges, des citrons et les fruits particuliers aux régions chaudes; on y trouve même des dattiers, mais en petite quantité. Les bords de la rivière qui coule des deux côtés du château sont entièrement couverts

1. C'est par erreur que le texte porte « *yoli* », la route, au lieu de « *roudi* », la rivière, comme lit la version persane.

d'arbres parmi lesquels domine celui qui produit *l'amlouk*, appelé par certaines tribus turkes *Kara-yemich*. Ce fruit est très-abondant à Dereh-i-Nour, mais je ne l'ai trouvé nulle part ailleurs. Le raisin y est aussi très-commun et la vigne grimpe après les arbres. Le vin de Dereh-i-Nour est renommé à Lemganât. Il y en a deux espèces : le *erreh-tachi* (la pierre à scie) et le *souhân-tachi* (la pierre à lime). Le premier tire sur le jaune ; le second est d'un beau rouge pur, mais a moins de qualité que l'autre. Toutefois aucun d'eux ne vaut sa réputation. On trouve des singes dans les vallées supérieures. On en rencontre dans l'Hindoustân à une altitude moindre ; dans les hautes régions il n'y en a pas. Autrefois les habitants de ce pays élevaient des porcs ; de mon temps ils ont renoncé à cette coutume.

Le *touman* de Kouner et de Nourguil est en dehors de Lemganât. Situé en plein Kâfiristân il forme la limite extrême de la principauté de Kaboul. Quoique égal en superficie aux *touman* de Lemgân, il est moins riche et rapporte moins. La rivière de Djagân-Seraï sort du Kâfiristân au nord-est, traverse toute la circonscription, puis après avoir opéré sa jonction avec le Bârân-Souï à Kameh-Bouï coule dans la direction de l'est. Nourguil est à l'ouest de ce cours d'eau, tandis que Kouner est sur la rive orientale. Seïd-Ali-Hamadâni étant en voyage mourut à un *cher'i* au-dessus de Kouner ; quant à ses disciples, ils parvinrent jusqu'au Khottalân. A l'en-

droit où il mourut il y a maintenant un monument funéraire, autour duquel je fis les tournées prescrites par la religion, lorsque je m'emparai de Djagân-Seraï l'an 926 (1519). Ce pays produit en abondance des oranges, des citrons et du *gurindj* (sorte de sésame). On y apporte du Kâfiristân des vins très-violents. Les habitants m'ont raconté une particularité qui paraît impossible, mais qui a généralement cours parmi eux. La partie basse du *touman* est appelée *Milteh-Kendi*, la région inférieure à celle-ci étant dans les dépendances de Dereh-i-Nour et de Atar. Dans la contrée montagneuse qui Page 165 comprend Kouner, Nourguil, Badjour, Sevâd et tous ces parages, c'est un fait avéré que, lorsqu'une dame vient à mourir, on pose son corps sur un cadre que quatre personnes soulèvent des quatre côtés à la fois. Si la défunte n'a pas commis d'actions criminelles, son cadavre donne involontairement une secousse telle aux porteurs que, quelques efforts qu'ils fassent pour le maintenir en équilibre, il tombe du haut du cadre; si, au contraire, elle a été coupable, le corps ne bouge pas. Pareille chose ne m'a jamais été racontée que dans ce pays; mais les habitants de Badjour, de Sevâd et de toute cette contrée montagneuse sont unanimes à affirmer le fait. Lorsque Haïder-Ali-Badjouri, qui était sultan de Badjour et gouvernait ses états avec beaucoup de justice, perdit sa mère, sans verser de larmes, sans vouloir accepter de compliments, condoléances, sans se couvrir de

noir, il se contenta de dire : « Mettez le corps sur le cadre; s'il ne bouge pas, je le brûlerai. » On obéit, et le cadavre s'agita, comme il le devait en pareille circonstance. Le sultan, à cette nouvelle, se revêtit de noir et reçut les compliments de condoléance.

Le *beuluk* de Djagân-Seraï ne renferme qu'un seul village et n'a pas grande valeur. Il est situé tout à l'entrée du Kâfiristân. Quoique musulmans, ses habitants ont adopté les mœurs des païens par suite de leur contact perpétuel avec eux. Le grand fleuve qui est connu sous le nom de *Djagân-Seraï-Souï* arrive du nord-est de Djagân-Seraï, derrière Badjour. Il reçoit en outre le tribut des eaux d'une petite rivière qui sort d'un district du Kâfiristân appelé *Pitch*. On trouve à Djagân-Seraï un vin jaunâtre et violent qu'on ne saurait comparer en quoi que ce soit à celui de Dereh-i-Nour. Il n'y a, du reste, dans ce pays ni raisin ni vignes, et le vin[1] y est apporté du Kâfiristân situé en amont de la rivière et du *Pitch*[2], dont les habitants me vinrent en aide lorsque je m'emparai de Djagân-Seraï. Le vin est d'un usage si fréquent parmi les païens du *Pitch* que chacun d'eux portait suspendue à son cou une outre de ce liquide, dont il buvait au lieu d'eau, tout en marchant.

Kameh, quoique ne constituant pas un territoire

1. J'ai rectifié ici le texte imprimé à l'aide de la version persane.

2. Au lieu de « *hitch-kim* » que porte le texte, j'ai lu « *pitch* », avec la version persane.

à part et faisant partie des dépendances de Nengnahâr, porte cependant le titre de *beuluk*.

Le *touman* de Nidjrav comprend une région accidentée située au nord-est de Kaboul. Les montagnes qui le dominent sont en plein Kâfiristân. C'est un endroit perdu, mais très-beau, abondant en raisins et en fruits de toute espèce. On y récolte aussi beaucoup de vin que l'on fait *cuire*. L'hiver on y engraisse quantité de poules. Les habitants sont adonnés au vin, délaissent la prière et vivent comme des païens. Leurs montagnes sont riches en pins, en *pins-djelgouzeh*, en chênes et en arbres à fleurs. Les trois premières essences se rencontrent encore à une altitude moindre; au-dessus de Nidjrav elles disparaissent complétement : elles font partie des végétaux propres à l'Hindoustân. Ici on s'éclaire en guise de flambeau avec des branches de *djelgouzeh* qui brûlent comme de la chandelle; c'est très-curieux à observer. Dans les montagnes de Nidjrav se trouve le *roubeh-perân* (renard-volant) : c'est un animal plus grand que l'écureuil. Entre ses pattes de devant et ses cuisses se développe une membrane semblable à celle de la chauve-souris. On m'apportait continuellement des individus de cette espèce. On disait qu'ils pouvaient voler du haut d'un arbre à la distance d'une portée de flèche; je n'ai pas été témoin du fait. J'en fis placer un près d'un arbre; il grimpa lestement et monta jusqu'au haut. Lorsqu'on voulut l'en faire descendre, il déploya les

Page 166.

membranes qui lui servaient d'ailes et, manœuvrant comme s'il volait, il se trouva en bas sans le moindre mal. Dans les mêmes montagnes on rencontre aussi le *nerha-kouchi* appelé également *bou-kalemoun*. De la tête à la queue son plumage est de cinq à six couleurs différentes et brillant comme le cou du pigeon. Il est de la taille de la perdrix royale, dont il n'est très-probablement qu'une variété particulière à l'Hindoustân. Les gens du pays me racontèrent un fait étrange. Durant l'hiver, disaient-ils, ces oiseaux viennent s'abattre sur les flancs de la montagne. Si, dans leur vol, ils passent au-dessus d'une vigne, ils restent frappés d'impuissance et on les prend sans difficulté. Il existe à Nidjrav une espèce de rat appelé *rat-musqué* à cause de l'odeur qui s'exhale de son corps ; mais je n'ai pas eu occasion d'en voir.

Le *touman* de Pendjhir se trouve sur la route et tout près du Kâfiristân. C'est le lieu de passage des brigands païens. Son voisinage des infidèles fait qu'on n'en retire pas grand'chose. Depuis mon expédition dans ces parages et ma conquête de l'Hindoustân, les infidèles ont fait irruption sur Pendjhir, où ils ont tué beaucoup de monde et semé partout la ruine et la dévastation.

Le *touman* de Gour-Bend doit probablement son nom à ce qu'il renferme la passe qui conduit dans le Gour, attendu qu'on nomme *bend* dans ces contrées les cols ou passes de montagnes. Les Hezâreh sont en possession des vallées intermédiaires.

Ce district ne renferme que quelques villages dont le revenu est médiocre. On dit que dans les montagnes il y a des mines d'argent et de lapis-lazuli. Page 167.
Les villages situés dans la région la plus élevée sont Meteh, Guedjeh et Pervân; douze ou treize autres sont répandus sur le flanc des montagnes. On y récolte des fruits et des vins capiteux, parmi lesquels il faut mettre au premier rang celui de Khodja-Khand-Se'id. Tous ces villages sont assis sur le flanc de la montagne. Ils payent une certaine somme d'impositions, quoiqu'ils ne soient pas soumis à une perception régulière. Plus bas, entre les derniers contre-forts de la montagne et le Bârân-Souï gisent deux bandes de terrain uni appelées l'une *Kereh-i-Tâziân* (la cellule des Arabes), l'autre *Decht-i-Cheïkh* (la plaine du Cheïkh). Là croît en abondance la plante appelée *Djikin-Taleh*. C'est le rendez-vous général des Turks et des Aïmak. Les pieds de la montagne sont couverts de toutes sortes de tulipes aux riches couleurs. J'en fis compter une fois jusqu'à trente-deux ou trente-trois variétés différentes. Il en existe une, entre autres, dont le parfum rappelle de loin celui de la rose rouge et que nous nommâmes *lâleh-i-gul-bouï* (la tulipe senteur de rose). On ne la rencontre que dans un coin du *Decht-i-cheïkh* et nulle part ailleurs. Au pied de cette même montagne, plus bas que Pervân, on trouve encore la *tulipe à cent feuilles*, qui croît dans un espace très-restreint au sortir du défilé de Gour-Bend et ne se voit pas

ailleurs. Entre ces deux plaines se dresse un monticule avec une bande sablonneuse qui règne du sommet à la base ; il est connu sous le nom de *Khodja-Rig-i-Revân* (Khodja au sable mouvant). On prétend que, pendant l'été, il sort de ce sable comme un son de timbales et de tambours.

Il y a aussi les villages qui dépendent directement de Kaboul. Au nord-ouest de cette capitale existe une haute montagne toute couverte de neige. Celle de l'année vient s'ajouter à celle des années précédentes, dont il est bien rare qu'elle ne trouve plus aucune trace. Lorsque les glacières de Kaboul sont épuisées, c'est à cette montagne, à une distance de trois *cher'i,* qu'on va chercher la neige dont on se sert pour frapper l'eau. Vient ensuite la montagne de Bamiân qui est très-escarpée. De ses flancs sortent le Hirmend, le Sind, le Dougâbeh et le Balkhâb. On peut, dit-on, boire dans un jour à chacun de ces quatre cours d'eau. La plupart des villages de la banlieue sont bâtis au pied de cette montagne. On y trouve beaucoup de vergers qui produisent une grande abondance de raisin et de toute espèce de fruits. Parmi tous ces villages il n'en est pas de comparables à ceux d'Istâlif et d'Istergatch qu'Ouloug-
Page 168. Beg-Mirza surnommait Khoraçân et Samarkand. Celui de Pamgân [1], qui fait partie de cette banlieue,

1. Le texte imprimé porte par erreur « Lemgân. » Il s'agit ici du village nommé aujourd'hui « Pagmân. »

n'égale pas, il est vrai, ses rivaux pour la qualité des raisins et des fruits, mais il les dépasse de beaucoup sous le rapport du climat, grâce à la neige dont est couverte la montagne du même nom. On ne rencontre que rarement des villages comparables à celui d'Istâlif. Il est traversé par un cours d'eau considérable, dont les deux rives sont bordées de vergers et de jardins verdoyants. L'eau en est si fraîche que le besoin d'eau glacée ne se fait pas sentir, et sa limpidité est extrême. Il y a dans le territoire de ce village un verger appelé *Kara-Bâg-i-Kelân*, dontOuloug-Beg-Mirza s'était emparé par la force; j'en acquis la possession, en en payant le prix aux propriétaires légitimes. En dehors de ce verger croissent de grands platanes qui couvrent de leur ombrage un gazon bien vert. Au milieu du verger il y a un canal d'eau courante capable de faire tourner un moulin, et dont les bords sont garnis d'une rangée de peupliers et d'autres arbres. Autrefois ce canal avait un cours sinueux et irrégulier; je l'ai fait creuser en ligne droite, ce qui a beaucoup ajouté à la beauté du lieu.

Au-dessous de ces villages, à deux milles ou deux milles et demi plus haut que la plaine, sur le flanc de la montagne et à la naissance du jardin, on voit une fontaine connue sous le nom de *Khodja-Seh-Yârân*. Sur ses bords mêmes et aux environs il y a trois espèces différentes d'arbres. De nombreux platanes poussent au-dessus d'elle et y répandent un ombrage agréable.

A droite et à gauche, sur des éminences qui sont à la naissance du jardin, croissent beaucoup de chênes. Excepté ces deux bouquets de chênes, on ne rencontre cet arbre nulle autre part dans les montagnes, à l'ouest de Kaboul. Sur le devant de la fontaine, du côté qui regarde la plaine, on voit un épais bosquet d'arbres de Judée (Argavân), le seul qui existe dans ce pays. D'après la tradition, ces trois espèces d'arbres sont le produit de l'intervention miraculeuse de trois saints personnages, et c'est de là qu'est venu le nom de *Seh-Yârân* (les trois compagnons). J'ai fait garnir de pierres de taille les bords de la fontaine que j'ai convertie en un bassin décagone enduit de chaux et de plâtre. Tout autour du bassin règne un talus régulier et de bon air qui donne sur le bosquet d'arbres de Judée. A l'époque où les fleurs de ces arbres s'épanouissent, il est impossible de rien
Page 169. voir au monde de plus beau que ce lieu tout diapré de nuances rouges et jaunes. Au sud-ouest de cette fontaine est une vallée que traverse une eau courante d'une demi-force de moulin. J'y ai fait pratiquer une saignée, à l'aide de laquelle j'ai conduit l'eau sur le mamelon qui est également au sud-ouest de la plaine de *Seh-Yârân*, et qui a été couronné par un terre-plein circulaire autour duquel ont été plantés des saules. C'est un lieu de repos des plus agréables. Au-dessus du terre-plein et à côté du mamelon, j'ai aussi fait planter une vigne. La date de l'établissement de ce canal est

exprimée par les mots : *Djouï-Khoch* [1] (ruisseau gracieux).

Le *touman* de Lohouguer a pour village principal Djarkh d'où sont originaires Molla-Ya'koub et Molla-Zâdeh-Molla-Osmân. Au même *touman* appartient aussi le village de Sedjâvend qui a donné le jour à Khodja-Ahmed et à Khodja-Younous. Il y a beaucoup de jardins à Djarkh; mais c'est le seul village du Lohouguer qui en possède. La population est connue sous le nom d'*Avgân-Châl*, mot qui est bien connu à Kaboul et qui n'est probablement que la corruption du terme *afgân-chi'âr* (qui a des manières d'Afgans).

Le *vilâïet* ou, suivant d'autres, le *touman* de Gazna. La ville de Gazna, que quelques-uns écrivent Gaznin, a été la capitale de Sebek-Tekin, de Sultan-Mahmoud et de leurs descendants. Sultan-Chehâb-ed-Din-Gouri, appelé Mu'iz-ed-Din dans les *tables nâciriyennes* et dans quelques histoires de l'Inde, y avait aussi installé le siége de son gouvernement. Elle fait partie du troisième climat. Il en est qui la nomment Zaboul et qui entendent par Zaboulistân tout le district qui en dépend. Certains géographes comprennent même Kandahâr dans le Zaboulistân. Gazna est située à l'occident de Kaboul et à une distance de quatorze *igadj*. En partant de Gazna au point du jour, on peut arriver à Kaboul entre la prière

1. Ces mots, en tenant compte de leur valeur numérale, donnent en effet le nombre 925 qui correspond à l'année chrétienne 1519.

de midi et celle de l'après-midi. D'Adinapour à Kaboul, quoiqu'il n'y ait pas plus de treize *igadj*, la route est tellement mauvaise qu'on ne peut la franchir en un jour. Le *vilâïet* de Gazna est d'une médiocre étendue. Sa rivière est d'une force de quatre à cinq moulins ; elle fertilise le territoire de la ville et celui de quatre à cinq villages. Il y en a trois à quatre autres qui sont fertilisés par des cours d'eau souterrains. Les raisins de Gazna sont supérieurs à
Page 170. ceux de Kaboul, et les melons y sont en plus grande quantité. Elle produit des pommes d'une excellente qualité et qu'on exporte dans l'Hindoustân. La grande culture y offre beaucoup de difficultés. Quelle que soit la superficie des terres ensemencées, il faut chaque année y créer, pour ainsi dire, un sol nouveau; mais les récoltes y sont aussi plus abondantes qu'à Kaboul. On cultive dans ce pays la garance, dont on expédie toute la récolte dans l'Hindoustân; c'est de tous les produits celui qui est le plus profitable aux habitants. Ceux qui vivent en plaine sous la tente sont les Hezâreh et les Afgans. La vie à Gazna est bon marché comparativement à Kaboul. La population est musulmane, appartient au rite hanéfite et professe une orthodoxie sans tache. Beaucoup de fidèles y pratiquent le jeûne de trois mois. Les femmes et les membres de la famille mènent une existence modeste et très-retirée. Molla-Abd-ur-Rahman a été un des personnages éminents de Gazna. Profondément versé dans la science, il se

consacrait sans relâche à l'enseignement. Il était distingué par son amour pour la religion, sa piété et sa vertu. Il quitta ce bas monde l'année même de la mort de Nâcir-Mirza. Le tombeau de Sultan-Mahmoud se trouve dans un des faubourgs de Gazna surnommé à cause de cela *revzah* (le jardin); on y cueille le meilleur raisin de toute la ville. On voit aussi dans cette capitale les tombeaux de Sultan-Mes'oud et de Sultan-Ibrahim, fils de Sultan-Mahmoud. Les monuments funèbres de saints personnages y sont en grande quantité. L'année même où je m'emparai de Kaboul, lorsque après avoir ravagé Kohat, Banou-Decht et l'Afganistân et y avoir tué beaucoup de monde, j'arrivai à Gazna en passant par Douki et en suivant le bord de l'Ab-i-Istâdeh (lac au sud de Gazna), on me dit que, dans un des villages dépendant de cette ville, il y avait un mausolée qui éprouvait des secousses chaque fois qu'on y récitait des prières. J'allai le visiter et je vis qu'il remuait à un moment donné; mais après, je découvris qu'il y avait là une supercherie de ceux qui étaient préposés à sa garde. Sur le tombeau on avait installé une sorte d'échafaudage en forme de carcan, lequel se mettant en mouvement chaque fois qu'on le heurtait, le tombeau lui-même semblait s'ébranler sur sa base : c'est exactement ce qui arrive aux personnes qui posent le pied dans une embarcation et croient voir le rivage se mouvoir devant elles. J'ordonnai aux gardiens de se tenir éloignés de l'échafaudage

et de réciter plusieurs prières ; le tombeau resta immobile. Je fis détruire l'échafaudage, à la place duquel on construisit une voûte qui couvrait le mausolée. Quant aux gardiens, je les menaçai de ma colère, s'ils avaient encore recours à une pareille imposture.

Gazna n'est qu'une place de très-médiocre importance, et il paraîtra toujours étrange que des souverains, qui avaient en leur pouvoir l'Hindoustân et
Page 171. le Khoraçân, aient fait leur capitale d'une ville aussi peu importante. Du temps des sultans (gaznévides), il y avait dans ce pays trois ou quatre digues. L'une d'elles, d'une grande dimension, avait été construite par un sultan sur la rivière même de Gazna, au nord et à trois *igadj* en amont de cette ville. Sa hauteur était de quarante à cinquante aunes sur environ trois cents de longueur. Elle servait à accumuler les eaux qu'on distribuait ensuite dans les cultures au fur et à mesure des besoins. Quand Ala-ed-Din-Djihân-Souz-Gouri s'empara du pays, il ruina cette digue et fit mettre le feu aux tombeaux d'un grand nombre de princes de la famille royale. Il porta la dévastation et la flamme dans la ville de Gazna, dont il pilla et massacra les habitants : l'œuvre de destruction fut accomplie dans toute sa rigueur. Depuis cette époque la digue n'a pas été restaurée. L'année même où je me suis emparé de l'Hindoustân, j'ai envoyé de l'argent par Khodja-Kelân pour réparer cet ouvrage si utile, et j'espère qu'avec la grâce de Dieu on en

viendra à bout. Une autre digue est celle de Sikhen, située à l'est de Gazna à une distance de deux à trois *igadj*. Elle est ruinée depuis de longues années et il n'est pas possible de la restaurer. Une troisième digue est celle de Serdih, qui est en bon état.

On raconte dans les chroniques qu'il y a à Gazna une fontaine merveilleuse : si on jette dans ses eaux des ordures et des immondices, il s'en élève à l'instant même une agitation, un débordement, une pluie et un vent violent accompagné de neige. J'ai lu quelque part qu'un roi de l'Inde assiégeant Sebek-Tekin dans Gazna, ce prince fit jeter des ordures dans la fontaine. Tous les phénomènes décrits plus haut se produisirent sur-le-champ, et, grâce à cette ruse, Sebek-Tekin se délivra des attaques de son ennemi. Durant mon séjour à Gazna, je n'ai pu réussir, malgré toutes mes recherches, à trouver personne qui me donnât des renseignements sur cette fontaine. Gazna et Khârizm sont renommées dans ces contrées pour la rigueur de leur hiver, exactement comme Sultaniyeh et Tebriz dans les deux Irâk et dans l'Azerbaïdjân.

Le *touman* de Zermet est situé au sud de Kaboul et au sud-est de Gazna, à douze ou treize *igadj* de la première de ces deux villes, à sept ou huit de la seconde. Il renferme huit villages. Guerdiz est la résidence du *daroga*. Dans l'enceinte de Guerdiz, les Page 172. maisons ont pour la plupart trois ou quatre étages. Cette place ne laisse pas que d'être forte, et chaque

fois qu'elle s'est mise en état d'hostilité contre Nâcir-Mirza, elle lui a causé beaucoup d'embarras. Les habitants de Zermet appartiennent à la catégorie des *Avgân-Châl*. Ils cultivent la terre en céréales, mais ils n'ont ni arbres, ni vergers, ni jardins. Au midi de ce *touman* est une montagne connue sous le nom de *montagne de Berkestân*, au pied de laquelle, sur un endroit élevé, se trouve une fontaine. On voit là le tombeau de Cheïkh-Mohammed-Muslimân.

Le *touman* de Fermol est de peu d'importance. Il produit des pommes d'assez bonne qualité qu'on exporte dans le Moultân et l'Hindoustân. C'est de Fermol qu'étaient natifs les *cheïkh-zâdeh*, descendants de Cheïkh-Mohammed-Muslimân, qui étaient traités avec tant d'égards dans l'Hindoustân, du temps des Afgans.

Le *touman* de Benguech est tout entouré d'Afgans détrousseurs de grands chemins, tels que les *Khoukiâni*, les *Khorlodji*, les *Bouri*, les *Lender*. Grâce à sa position reculée, ses habitants ne se soumettent pas volontairement à payer l'impôt. Des affaires importantes, comme la conquête de Khandahâr, de Balkh, de Badakhchân et de l'Hindoustân, ne m'ont pas permis de m'occuper de soumettre ce canton. Si Dieu m'est favorable et que j'en trouve jamais l'occasion, je suis bien décidé à établir mon autorité sur Benguech et sur les pillards ses voisins.

Un des districts (*beuluk*) dépendant de Kaboul est celui d'Ala-Saï, situé à deux ou trois *cher'i* de

Nidjrav, d'où on s'y rend en tirant droit à l'est. Arrivé à un lieu appelé *Keureh*, on descend directement à Ala-Saï par un col de médiocre hauteur. De ce côté le *col de Keureh* est le point intermédiaire entre la région chaude et la région froide. C'est par là qu'a lieu le passage des oiseaux au printemps, et les habitants de Djigân, l'une des dépendances de Nidjrav, y en prennent une grande quantité. Tout le long de la montée du col les oiseleurs construisent des abris de pierre derrière lesquels ils s'installent. Une des extrémités du filet est fixée à demeure sur un développement de cinq à six aunes, tandis que l'autre extrémité est assujettie à terre, à l'aide d'une pierre. A la moitié de sa longueur on attache un morceau de bois de trois à quatre coudées dont le bout reste dans la main d'un des oiseleurs placés à l'affût, et qui observe tout ce qui se passe à travers les ouvertures pratiquées dans la cachette. On soulève le filet à l'approche des oiseaux, qui s'y engagent d'eux- Page 171.
mêmes, et l'on en prend par ce procédé une grande quantité. D'après une version évidemment exagérée, le nombre des victimes est quelquefois si considérable qu'on ne peut même pas suffire à leur couper la gorge. Les grenades d'Ala-Saï sont célèbres dans tout ce pays, car il n'y en a pas qui puissent leur être comparées, quoiqu'elles ne soient pas elles-mêmes de la première qualité. On les transporte toutes dans l'Hindoustân. Les raisins de ce district sont assez estimés. Quant aux vins, ils l'emportent

par leur force et leur couleur sur ceux de Nidjrav.

Le district de Bedrav est limitrophe de celui d'Ala-Saï; il ne produit point de fruits. Les cultivateurs, tous infidèles, y récoltent des céréales. De même que, dans le Khoraçân et à Samarkand, la population nomade se compose de Turks et de Aïmak, de même dans ces contrées elle est composée d'Hezâreh et d'Afgans. Les Hezâreh de la tribu de Sultan-Mes'oudi sont les plus grossiers de tous les Hezâreh, comme les Afgans-Mehmendeh sont les moins civilisés de tous les Afgans.

Le revenu de la principauté de Kaboul en comptant la contribution foncière, les droits de péage et l'impôt levé sur les pasteurs s'élève à huit *lak de châkroki* (environ 800,000 fr.).

La partie montagneuse qui s'étend à l'est de la principauté de Kaboul présente deux aspects différents, et il en est de même de celle qui s'étend à l'ouest. Les montagnes d'Enderâb, de Khâst et de Badakhchanât sont couvertes de pins, riches en sources et sillonnées de mamelons recouverts d'une terre molle. Les végétaux, les hauteurs et les vallées présentent un aspect uniforme et très-beau. La plante appelée *bouteh-keh* s'y rencontre en grande quantité et convient parfaitement aux chevaux. C'est sous ce nom qu'elle est connue dans la province d'Endidjân, et j'ignorais alors pourquoi on le lui avait donné. J'ai appris depuis, lorsque j'étais dans le pays de Kaboul, qu'on ne la désigne ainsi que parce qu'elle

sort de terre par rejets (*bouteh-bouteh*). Les campements d'été (*yaïlak*) du Hiçâr, du Khottalân, de Samarkand, de Fergana et du Mogoulistân présentent le même aspect que ceux de ce pays, quoiqu'il n'y ait d'ailleurs aucun rapport entre ces derniers et ceux de Fergana et du Mogoulistân; mais la physionomie générale des montagnes et des *yaïlak* des deux contrées est la même. Les montagnes de Nidjrav, de Lemganât, de Badjour et de Sevâd produisent en abondance des cyprès, des chênes, des oliviers et des lentisques. Quant aux plantes, elles diffèrent de celles qu'on rencontre dans la première région; elles sont abondantes et vigoureuses, mais on n'en peut tirer rien de bon; elles ne conviennent ni aux chevaux ni aux moutons. Quoique ces montagnes ne soient pas aussi élevées que celles dont nous avons parlé d'abord et qu'elles se présentent à l'œil sous Page 174.
un aspect peu imposant, l'accès n'en est pas moins étrangement difficile. Ce ne sont que monticules se succédant les uns aux autres sur une ligne uniforme; mais tous, monticules et pics, reposent sur des rochers d'une grande force. Nulle part le passage n'est praticable pour les chevaux. Ces montagnes sont fréquentées par bon nombre des oiseaux et des quadrupèdes de l'Hindoustân, tels que le perroquet, le *chârak* (le sansonnet)? le paon, le *nevhah* (sorte de francolin)? le singe, le *nil-gav* et le *keuteh-paï* (espèce d'antilope), sans compter les oiseaux et les quadrupèdes dont on n'a jamais entendu parler dans l'Hindoustân.

Les montagnes situées à l'ouest de Kaboul sont celles de Dereh-i-Zindân, de Dereh-i-Souf, de Gourzvân, de Gardjistân : elles offrent toutes un caractère uniforme. On n'y trouve de pâturages que dans les vallées. Les pics et les hauteurs ne produisent pas un seul bouquet d'herbe, comme dans la chaîne dont il a été question plus haut. Les arbres et surtout les pins n'y croissent pas en aussi grande quantité; mais le fourrage est très-bon pour les chevaux. Les sommets présentent des surfaces unies sur lesquelles on peut galoper. C'est là aussi que la terre est cultivée en céréales. Les cerfs sont en très-grand nombre dans ces montagnes. Les eaux courent dans des ravins profonds dont les pentes à pic sont pour la plupart impraticables. C'est une chose digne de remarque que, tandis que dans toutes les montagnes les parties élevées sont les plus difficiles à aborder, dans celles-ci, au contraire, les régions situées le plus près du pied sont le plus escarpées. Les montagnes de Gour, de Kerbou et de Hezâreh présentent le même caractère. Les pâturages s'y rencontrent également dans les vallées. Les arbres sont rares dans les régions élevées, au point que le pin lui-même n'y croît pas. L'herbe y est bonne pour les chevaux et les moutons. Les cerfs y sont en grande quantité. Les montagnes, dont nous avons parlé plus haut, sont d'autant plus abruptes que l'on se rapproche le plus de leur base; il n'en est pas de même dans celles qui nous occupent pour le moment. Celles

de Khodja-Ismaël, de Decht-i-Douki et de l'Afganistân présentent un aspect uniforme : hauteur médiocre, sol généralement dénudé, eaux rares, végétation nulle, la physionomie en est triste et sévère. Au surplus elles sont dignes de leurs habitants, car comme dit le proverbe : Ce qui n'est pas trop large ne reste pas vide [1]. » Sur toute la surface de la terre on ne trouve que peu de montagnes d'une nature aussi pauvre.

S'il tombe beaucoup de neige à Kaboul durant l'hiver, on y trouve d'excellent bois, qu'il est facile de se procurer, puisqu'on peut le faire venir dans une seule journée. On y brûle du lentisque, du chêne, de l'amandier et du *karkand*. Le meilleur de tous est le lentisque qui fait un feu clair et dont la fumée répand Page 175. une odeur aromatique ; il produit d'ailleurs une braise qui tient bien et répand une bonne chaleur. Le chêne est aussi un bois très-estimé, quoiqu'il ne fasse pas un feu très-clair ; mais il chauffe très-convenablement et donne une braise d'une bonne tenue. Le chêne a cette propriété singulière que, si on met le feu à une de ses branches chargées de feuilles vertes, elle s'enflamme en petillant fortement et brûle en un instant d'un bout à l'autre avec des craquements :

1. *Gueïng bolmagantcha boch bolmas.* La traduction persane porte une leçon qui est peut-être préférable, mais qu'elle n'a pas traduite, *ting bolmagoundja bou touch bolmas :* « Qui ne se ressemble pas ne se rencontre pas. » M. Leyden a eu sans doute sous les yeux une autre leçon, car il traduit « a narrow place is large to the narrow-minded. »

c'est un spectacle très-divertissant à voir. L'amandier est le bois le plus commun et dont l'usage est le plus répandu, mais sa braise n'a pas de durée. Le *karkand* pousse en buissons d'épines très-bas : soit vert, soit sec, il brûle également bien. C'est uniquement de ce bois que se servent les habitants de Gazna.

La principauté de Kaboul est entourée d'une ceinture de montagnes qui se présentent à l'œil sous forme d'arches verdoyantes[1], laissant dans leurs intervalles des plaines et des vallées où se rencontrent la plupart des villages et des terrains cultivés. Les cerfs et le gros gibier en général y sont rares. En automne et en été le cerf rouge, appelé communément *arkargueldja,* fréquente certains passages qui lui sont connus pour se rendre soit à ses stations d'hiver, soit à celles d'été. Les jeunes gens qui possèdent des faucons ou des chiens interceptent ces passages et s'emparent du gibier. Dans les environs du *Petit-kaboul* et du Sourkhâb on trouve aussi des onagres. Le cerf blanc ne se rencontre pas dans ces parages. Cet animal existe à Gazna ainsi que l'onagre, et sa chair y est plus succulente que presque partout ailleurs. L'été Kaboul offre d'excellents en-

1. Littéralement *comme des ponts de trèfle.* La version persane, adoptant sans l'expliquer le mot turk *yourountchika,* porte *în kouhistân misl-i-kurethâï yourountchika wâki' choudeh.* Ce pays montagneux se trouve être en forme de globes de trèfle. M. Leyden a traduit, j'ignore pourquoi, par « like so many mounds. »

droits pour la chasse des oiseaux, le passage de ceux-ci s'effectuant en grande partie le long des rives du Bârân. Ce fait s'explique par cette particularité qu'à l'est et du côté de Gazna règne une chaîne de montagnes, tandis que dans la direction opposée, là où se déroule le cours du Bârân, il y a la grande passe de l'Hindou-Kouch, la seule qui existe dans ces parages. Les oiseaux sont donc obligés de passer par là. Si par hasard il y a du vent ou que quelques nuages viennent à s'amonceler au-dessus du col de l'Hindou-Kouch, le passage devenant impraticable pour eux, ils s'abattent tous dans la vallée du Bârân. C'est à ce moment-là que les riverains en prennent des quantités considérables. Vers la fin de l'hiver les canards se montrent en foule sur les bords du Bârân; ils sont alors très-gras. Viennent ensuite les grues, les *karkara* et d'autres grands oiseaux qui se présentent en troupes innombrables. Dans ce pays on fabrique des lacets qui servent à prendre les grues; on attrape par le même moyen un grand nombre de hérons, de *karkara* et de pélicans; ces derniers toutefois ne se prennent qu'accidentellement. Voici la manière dont on procède dans cette chasse : on fabrique un lacet mince de la longueur d'un jet de flèche; à l'une des extrémités de ce lacet on attache solidement une flèche, tandis qu'on assujettit un anneau de corne à l'autre extrémité. Alors on prend un morceau de bois de l'épaisseur du poignet et de la longueur d'un empan autour duquel on

Page 176.

enroule le lacet, en commençant par le bout où est fixée la flèche jusqu'à ce qu'on arrive à l'autre extrémité. Cette opération terminée, on assujettit fortement l'anneau, puis on retire le morceau de bois sur lequel on a roulé le lacet, qui se présente alors sous la forme d'un trait creux couvert extérieurement des replis d'une corde. On saisit l'anneau et on lance la flèche à l'encontre des oiseaux qui surviennent. Cet engin rencontrant les ailes ou le cou du gibier s'y enroule et le fait tomber à terre. C'est par ce procédé que tous les riverains du Bârân prennent une grande quantité d'oiseaux, mais il offre de grandes difficultés dans la pratique et exige pour réussir des nuits pluvieuses et obscures. Dans ces circonstances les oiseaux, fuyant les atteintes des animaux carnassiers, volent sans s'arrêter et sans s'élever bien haut, jusqu'au lever de l'aurore. Ils se guident sur le fil de l'eau dont la ligne blanchâtre se dessine à leurs yeux au milieu des ténèbres, et qu'ils parcourent sans cesse dans leur frayeur, tant que le jour n'a pas paru, soit en amont, soit en aval : c'est le bon moment pour leur jeter le lacet. Je le lançai moi-même une fois pendant la nuit, mais il se rompit et l'oiseau ne put être retrouvé; toutefois, le lendemain matin, on me rapporta l'oiseau et le lacet rompu. Les riverains du Bârân capturent par ce moyen un nombre considérable de hérons. Les plumes qu'on porte sur la tête viennent de ces oiseaux : c'est un des articles exportés de Kaboul dans l'Irâk et le Khoraçân.

Il existe une corporation d'oiseleurs composée de deux à trois cents chefs de famille que l'un des descendants de Timour-Beg a fait venir des environs de Moultân. Leur unique industrie consiste à attraper des oiseaux. Ils creusent des étangs au bord desquels ils plantent de longues branches d'arbre[1] et sur le milieu desquels ils dressent des filets; ils prennent ainsi toute espèce d'oiseaux. Indépendamment de ces oiseleurs de profession, tous les habitants, riverains du Bârân, se livrent à cette chasse, et, soit qu'ils emploient le lacet, soit qu'ils tendent le filet, ils ont l'adresse de se rendre maître d'une grande quantité d'oiseaux de tous les genres.

A la même époque a lieu le passage des poissons dans le Bârân, et l'on en prend beaucoup à l'aide de filets et de clayonnages (*tchetch*) que l'on dresse à cet effet. En automne, lorsque la plante appelée *queue d'önagre* (kolan-koïrougui), arrivée à maturité, a donné des fleurs et noué des graines, on en ramasse dix à douze charges, sans compter vingt à trente charges d'une autre plante nommée *gueuk-chibâk;* on apporte le tout sur le bord de la rivière, on le hache en petits morceaux et on le jette dans l'eau; au même instant on entre dans le courant et Page 177.

1. Le mot arabe *milvâh*, dont se sert Bâber, se dit proprement de ce qui est long et effilé, et désigne aussi la chouette que l'on attache par la patte pour servir d'appeau aux oiseaux de proie; mais je me suis déterminé à traduire comme je l'ai fait sur l'autorité de la version persane qui a rendu par *châkh-hâ furou berdeh* posant des branches.

on se met en devoir de prendre le poisson qui est tout étourdi. En aval de cet endroit on choisit une place convenable pour y dresser le *tchetch* qu'on installe de la manière suivante : on prend de jeunes branches de saule, de l'épaisseur du doigt, qu'on entrelace en forme de clayonnage ; puis on place cette espèce de barrière en forme de poche à l'endroit de la chute d'eau. Tout autour on entasse des pierres de manière à ce que l'eau tombe avec bruit sur le clayonnage et continue ensuite sa course, tandis que le poisson reste sur cette barrière. Cependant les pêcheurs, qui ont suivi le fil de l'eau en faisant main basse sur le poisson enivré, arrivent au *tchetch*, où ils en capturent encore beaucoup. Ce mode de pêche est employé dans le Gul-Bahâr, dans le Pervân et dans l'Istâlif (trois affluents du Bârân).

A Lemganât on emploie un singulier procédé pour prendre le poisson en hiver. Là où il y a des chutes d'eau on choisit des emplacements que l'on creuse en forme de fosses, dont on garnit le fond avec des pierres, comme le foyer d'une cheminée. Sur cette base on entasse des pierres au travers desquelles est ménagée une ouverture placée au-dessous de la chute d'eau. Les pierres sont disposées de telle sorte que le poisson ne peut entrer ou sortir que par cette ouverture. L'eau coulant par-dessus les pierres, ces appareils servent de viviers. Chaque fois qu'il y a besoin de poisson, on ouvre une de ces fosses et on prend en un instant quarante à cinquante pièces.

Voici comment se fait cette opération. Ces fosses étant pratiquées dans des endroits bien connus, sauf une seule ouverture, on place tout à l'entour des jarres à riz, sur lesquelles on pose des pierres. A cette ouverture est adaptée une sorte d'appareil, en forme de clayonnage, dont les deux extrémités viennent se rejoindre à un même point. Dans l'intérieur de ce même appareil on en fixe un autre, également en forme de clayonnage, en ayant soin que l'orifice de l'un corresponde à celui de l'autre, et que la longueur du second ne soit que la moitié de celle du premier. L'orifice de l'appareil intérieur est étroit : le poisson, qui a pénétré par là et qui a débouché par l'autre issue tournée en dedans du clayonnage, entre dans le grand appareil. L'orifice inférieur de celui-ci est combiné de telle manière que le poisson ne peut pas sortir. Quant à l'orifice inférieur et interne du second appareil, voici ce qui arrive : le poisson, après avoir pénétré par l'ouverture supérieure, passe un à un par la bouche intérieure. Les extrémités des branches qui forment cette dernière sont taillées en pointe. Le poisson qui a franchi cette bouche et qui a pénétré dans l'intérieur du grand clayonnage n'a donc plus pour s'échapper que l'orifice de sortie qu'on a eu soin de boucher. S'il veut reprendre le chemin qu'il a suivi, il en est empêché par les pointes que lui présente l'orifice intérieur du petit appareil. Lorsqu'on a solidement fixé le grand clayonnage à l'ouverture ménagée, comme je l'ai dit

Page 178.

plus haut, on découvre la partie supérieure du réservoir, dont le pourtour est fermé par les jarres à riz, et on commence par s'emparer de tout ce qui tombe sous la main. Le poisson qu'on ne peut pas saisir ainsi, n'ayant qu'une seule issue pour s'échapper, tombe forcément dans le clayonnage dont elle est garnie et devient la proie du pêcheur. Je n'ai vu nulle autre part mettre en pratique ce procédé de pêche.

Quelques jours après la prise de Kaboul, Mukim demanda la permission de se retirer à Kandahâr. Comme il était couvert par les clauses d'un traité, je le laissai rejoindre son père et son frère aîné, en toute sécurité, en compagnie de tout le personnel qui formait sa suite et avec tout son bagage. Lui parti, je partageai le territoire de Kaboul entre les mirza et les begs qui avaient cherché refuge auprès de moi. Gazna, avec toutes ses dépendances, fut attribuée à Djihân-Guir-Mirza. Nâcir-Mirza eut pour sa part le *touman* de Nengnahâr, Mendraor, Dereh-i-Nour, Kouner, Nour-Guil et Djigân-Seraï. Les begs et les hommes d'armes, qui m'avaient accompagné au milieu des vicissitudes de ma fortune, reçurent les uns des villages, les autres des domaines; mais je ne confiai à aucun d'eux un gouvernement. Ce ne fut pas seulement en cette circonstance, mais encore dans toutes les autres où Dieu fit prospérer ma fortune, que je traitai avec plus de libéralité les begs et les hommes d'armes étrangers qui étaient mes hôtes

que mes anciens partisans et les gens d'Endidjân; et ce sont justement ces derniers que, par une fatalité étrange, on m'a toujours reproché de favoriser au préjudice de tous les autres! Le proverbe a bien raison de dire : « Que n'inventera pas un ennemi? que n'entrera-t-il pas dans un rêve [1]? On peut fermer la porte d'une ville; on ne saurait fermer la bouche à ses adversaires. »

De nombreuses familles ayant émigré de Samarkand, de Hiçâr et de Koundouz s'étaient rendues à Kaboul. Cette principauté d'une maigre importance, Page 179. plus propre à être gouvernée militairement qu'à être soumise à une administration régulière, ne pouvant fournir des contributions en argent à tant de monde, je jugeai à propos de distribuer des vivres aux femmes des émigrants, tandis qu'eux-mêmes monteraient à cheval pour nous aider dans nos courses. En conséquence de cette détermination, j'imposai une contribution de trente mille charges d'ânes de grains aux habitants de Kaboul, de Gazna et de toutes leurs dépendances. Comme j'ignorais alors quelles étaient les ressources de ces contrées, elles eurent extrêmement à souffrir d'un si lourd fardeau. Ce fut précisément dans ces circonstances que j'inventai l'écriture dite *bâberi*.

Une forte contribution en moutons et en chevaux ayant été imposée aux Hezâreh de Sultan-

1. *Duchmen nei dimas tuchka nei guirmas.*

Mes'oudi, des collecteurs furent envoyés pour la recueillir. Quelques jours après ils me donnèrent avis que les Hezâreh refusaient de payer et prenaient l'attitude de la révolte. Précédemment ces rebelles avaient déjà commis à plusieurs reprises des déprédations sur les routes de Guerdiz et de Gazna. En conséquence nous montâmes à cheval pour faire une battue chez les Hezâreh de Sultan-Mes'oudi. Prenant par la route de Meïdân, nous franchîmes de nuit le *col de Nerkh*, et à l'heure de la prière du matin nous tombâmes sur les Hezâreh dans les environs de Tchitau. Après les avoir bien battus nous revînmes par la route de Seng-Sourâkh, et Djihân-Guir-Mirza prit congé de moi pour se rendre à Gazna. Comme j'arrivais à Kaboul, Yâr-Huceïn, fils de Deria-Khan, vint de Behreh se mettre à ma disposition.

Quelques jours plus tard je mis mon armée sur le pied de guerre et j'appelai auprès de moi des hommes qui connaissaient bien le pays. Nous passâmes en revue la situation des contrées environnantes. Les uns me conseillèrent de marcher sur Decht, les autres sur Bengueech ; d'autres opinèrent pour une expédition contre l'Hindoustân, et ce fut ce dernier parti qui prévalut.

Ce fut dans le mois de Cha'bân, au moment où le soleil était dans le signe du verseau, que je partis de Kaboul, me dirigeant vers l'Hindoustân. Prenant par la route de Bâdâm-Tchechmeh et de Djigdalik,

j'arrivai après six marches à Adinapour. N'ayant jamais vu les régions chaudes et les abords de l'Hindoustân, je n'eus pas plus tôt atteint Nengnahâr qu'un monde tout nouveau s'offrit à mes regards. Plantes, arbres, animaux, oiseaux, usages et coutumes, tout m'était inconnu et me frappait d'étonnement; et en effet il y avait bien de quoi. Nâcir-Mirza, qui avait Page 180.
pris les devants pour se rendre dans son gouvernement, vint se mettre à ma disposition à Adinapour. Comme les *Aïmak* des régions froides avaient émigré avec leurs familles du côté de Lemganât pour y prendre leurs quartiers d'hiver, je restai dans cet endroit un ou deux jours, jusqu'à ce que je me fusse incorporé leurs contingents et les troupes qui étaient restées en arrière. Après avoir dépassé Djouï-Châhi je vins camper à Kouch-Gunbez. Nâcir-Mirza reçut l'autorisation de s'y arrêter pour tirer de son gouvernement des ressources destinées à ravitailler ses gens; puis il devait me suivre à deux ou trois journées de distance.

Après avoir quitté Kouch-Gunbez je m'avançai jusqu'à Guerm-Tchechmeh, où je campai. Là on m'amena un des principaux d'entre les Kakiâni, natif de Pekh, qui se trouvait avec les gens d'une caravane. Je le pris avec moi pour profiter de sa parfaite connaissance des localités. Une ou deux marches me conduisirent à Djâm-Roud en passant par Khaïber. J'avais entendu parler de Gouri-Ketri, lieu célèbre de dévotion des Djogui et des Hindous, qui y

viennent de très-loin pour s'y raser les cheveux et la barbe. Je profitai de ma présence à Djâm pour aller visiter Bekrâm. J'y vis un arbre, aux proportions colossales, et je me promenai dans les environs. Mon guide était Melik-Bou-Se'id-Kemeri, lequel ne répondit à aucune de mes nombreuses questions sur l'emplacement de Gouri-Ketri. Je repris donc le chemin de mon campement, et j'allais y arriver, lorsque le même personnage avoua à Khodja-Mohammed-Emin que Gouri-Ketri était dans le voisinage de Bekrâm, et que s'il ne me l'avait pas dit, c'est parce que cet endroit était semé de cavernes sombres et de passages périlleux. Le khodja lui reprocha aussitôt sa fourberie et me répéta ses paroles; mais comme il était déjà tard et que la route était longue nous ne pûmes retourner sur nos pas.

A cette même station on délibéra sur le passage du Sind et sur la direction que nous devions prendre. Baki-Djagâniâni représenta qu'il ne fallait pas songer à traverser le fleuve pour le moment, mais qu'il était opportun d'envahir un canton nommé Kohat, qui n'était situé qu'à deux journées de marche et dont la population était nombreuse et opulente. Il produisit à l'appui de son opinion plusieurs natifs de Kaboul qui confirmèrent la vérité de ses paroles. Jamais je n'avais entendu parler de ce lieu; mais voyant que le personnage le plus influent de mon armée était d'avis qu'il fallait y marcher, et qu'il faisait paraître des témoins en faveur de ses paroles, je dus

renoncer au passage du Sind et à l'expédition dans l'Hindoustân. Je quittai donc Djâm et, traversant le Bâreh, je vins camper dans le voisinage de Mohammed-Pekh et d'Abâni. A cette époque les Afgans Kakiâni se trouvaient sur le territoire de Peïchâver, et la crainte de mon armée les avait poussés à se retirer au pied des montagnes environnantes. Khosrev-Kakiâni, un de leurs chefs, étant venu me présenter ses hommages dans mon camp, je le retins avec l'homme de Pekh pour utiliser sa grande connaissance des localités. Page 181.

Nous décampâmes à minuit et, ayant dépassé Mohammed-Pekh, au lever de l'aurore, nous tombâmes vers les onze heures sur la vallée de Kohat. Nous y ramassâmes une grande quantité de bœufs et de buffles, sans compter bon nombre de prisonniers, que je fis mettre à part et relâcher. Les maisons renfermaient des approvisionnements énormes en grains. Mes coureurs poussèrent jusqu'au bord du Sind et vinrent me rejoindre après une nuit passée au campement. L'armée ne retira pas de cette expédition tous les avantages que Bâki-Djagâniâni lui avait promis; aussi ce chef en eut-il beaucoup de confusion.

Après avoir campé deux jours à Kohat, je réunis mes coureurs et nous tînmes conseil sur la direction que nous devions prendre. Il fut décidé qu'après avoir fait une course chez les Afgans des environs de Benguech et de Banou, nous reviendrions par la

route de Nagar ou de Fermol. Yâr-Huceïn, fils de Deria-Khan, qui était venu à Kaboul m'offrir ses services, demanda qu'il fût enjoint officiellement aux Dilezak, aux Youçouf-zeï et aux Kakiâni de se soumettre à son obéissance. A ce prix il s'engageait à faire triompher mes armes au-delà du Sind. Je lui accordai ce qu'il désirait et il reçut l'autorisation de partir de Kohat.

Quant à nous, nous quittâmes également Kohat et remontâmes vers Benguech par la route de Hengou. Entre Kohat et Hengou se trouve une vallée, bordée de montagnes de chaque côté, et que traverse la route. Lorsqu'en poursuivant notre marche nous fûmes entrés dans cette vallée, les Afgans de Kohat et des environs, réunis sur les montagnes qui la surplombaient, poussèrent le cri de guerre et commencèrent à faire un grand bruit. Melik-bou-Se'id-Kemeri, qui connaissait parfaitement tout l'Afganistân, était notre guide dans cette expédition. Il nous informa qu'à quelque distance en avant, se dressait à la droite de la route une éminence isolée, et que si les Afgans quittaient la montagne où ils se tenaient
Page 182. actuellement pour aller y prendre position, il nous serait facile de les y envelopper. Grâce à Dieu, tout se passa bien. Les Afgans délaissèrent leur poste et gravirent le pic en question. Je détachai un corps de troupes pour aller s'emparer sur le champ du défilé qui était entre les deux montagnes. Le reste de l'armée reçut l'ordre de s'avancer contre les re-

belles des deux côtés à la fois et de les châtier comme ils le méritaient. Ceux-ci, déconcertés par cette attaque de front et de flanc, ne purent même pas combattre. On tomba sur eux à coups de sabre et on en prit en un instant cent à cent cinquante, dont les têtes me furent apportées, sauf un petit nombre auxquels on laissa la vie sauve. Lorsque les Afgans se voient dans l'impossibilité de résister, ils se présentent devant leurs ennemis en tenant de l'herbe entre les dents, comme pour leur dire : « Je suis ton bœuf[1]. » Nous fûmes témoins du fait en cette occasion : les rebelles vaincus arrivèrent à nous, ayant de l'herbe dans la bouche. Je fis mettre à mort ceux qu'on m'avait amenés vivants, et les têtes furent dressées en pyramide à l'endroit même où nous campâmes.

Le lendemain nous continuâmes notre marche et vînmes camper à Hengou. Les Afgans de ce canton avaient fait un *senguer* d'une montagne isolée. Cette expression, que j'avais entendue pour la première fois en arrivant à Kaboul, désigne chez ces peuples une montagne fortifiée. A peine arrivés, mes soldats brisèrent tous les obstacles que leur présentait le *senguer* et rapportèrent avec eux les têtes de cent à deux cents rebelles qu'on dressa également en pyramide. Étant partis de Hengou nous vînmes camper, au bout de la seconde marche, dans un endroit

1. *Min sining oioung dourmin.*

appelé *Til*, au bas du Benguech supérieur. Là encore mes soldats firent une course contre les Afgans des environs. Quelques-uns des coureurs, qui avaient attaqué un *senguer*, en revinrent très-légers de butin.

Ensuite nous décampâmes et, cheminant en dehors de la route, nous atteignîmes au second jour de marche une pente des plus abruptes qu'il nous fallut descendre. De là nous franchîmes un long défilé et nous vînmes camper à Banou. Hommes, chameaux et chevaux eurent beaucoup à souffrir dans la descente et dans le défilé; la plus grande partie des bœufs que nous avions capturés y resta. La route ordinaire était à notre droite à un ou deux *kurouh* de distance (environ deux ou quatre milles), tandis que celle que nous suivîmes n'était pas praticable pour les cavaliers. Comme c'est par cette dernière et par ce défilé que les bergers et les pâtres font descendre leurs troupeaux, on la nomme *guious-*
Page 183. *fend-liâr* (route des moutons), le mot *liâr* signifiant route dans la langue des Afgans. Nous avions pour guide Melik-bou-Se'id-Kemeri et la plupart des soldats pensèrent qu'il avait eu quelque intention secrète en nous faisant prendre à main gauche. Aussitôt qu'on a dépassé les montagnes de Benguech et de Nagar, le territoire de Banou offre une plaine parfaitement unie, au nord de laquelle se dressent ces montagnes. La rivière de Benguech débouche dans la plaine de Banou qu'elle fertilise. Au sud on trouve Tchoupara et le cours du Sind, à l'orient Dinkout et

à l'occident Decht, que l'on nomme aussi Bazâr et Tak. Dans ces contrées les tribus afganes Kourani, Kivi, Sour, Içа-Khaïl, Niâzi, s'adonnent à l'agriculture.

En arrivant à Banou je fus informé que les tribus du plat pays s'étaient réfugiées dans un *senguer*, au milieu des montagnes situées au nord. Je donnai le commandement d'un corps de troupes à Djihân-Guir-Mirza avec ordre de marcher contre les rebelles. Le *senguer* appartenait à la tribu de Kivi : il fut enlevé en un instant et on fit main basse sur tous ses défenseurs; on coupa et on rapporta un grand nombre de têtes. Les vainqueurs prirent là beaucoup d'étoffes. Une pyramide de têtes fut élevée à Banou comme on l'avait fait dans d'autres localités. Après la prise du *senguer*, l'un des chefs des Kivi, nommé Châdi-Khan, vint me présenter ses hommages, en tenant de l'herbe entre ses dents. A sa considération je fis grâce de la vie aux prisonniers.

Lors de l'expédition contre Kohat, il avait été convenu qu'après avoir battu les Afgans de Benguech et de Banou, nous reviendrions par la route de Nagar ou bien par celle de Fermol. La course contre Banou étant terminée, des personnes qui connaissaient bien le pays me représentèrent que Decht n'était pas loin, que la population y était nombreuse, la route excellente et conduisant à Fermol. Il fut donc résolu qu'on ferait une course sur Decht et qu'on prendrait ensuite la route de Fermol.

En conséquence nous partîmes le lendemain et vînmes camper au village de Içа-Khaïl, sur le bord de la rivière de Banou. Les habitants, à la nouvelle de mon approche, s'étaient retirés dans les montagnes de Tchoupareh. Je quittai Içа-Khaïl, et mes soldats, après avoir forcé un *senguer* dans les montagnes de Tchoupareh, en ramenèrent des bœufs, du bétail et des étoffes. Le soir même de ce jour, les Afgans d'Içа-Khaïl essayèrent contre nous une attaque de nuit qui n'eut aucun succès, grâce aux précautions dont nous nous entourions dans toute cette marche. Pour éviter toute surprise, l'aile droite, l'aile gauche, Page 184. le corps de bataille, l'avant-garde, se tenaient chacun à leur poste et sous les armes. Tout autour du camp et à une distance d'un peu plus d'une portée de trait on posait des sentinelles à pied. Chaque nuit toute l'armée se tenait prête ainsi à tout événement. Trois ou quatre des officiers de mon intérieur étaient désignés à tour de rôle pour faire des rondes nocturnes, l'une desquelles je dirigeais en personne. Quiconque ne s'était pas rendu à son poste avait le nez fendu et était promené autour des rangs. A l'aile droite se tenaient Djihân-Guir-Mirza, Bâki-Djagâniâni, Chirim-Tagaï, Seïd-Huceïn-Ekber et d'autres begs encore. Mirza-Khan, Abd-ur-Rezzâk-Mirza, Kâcim-Beg et d'autres begs occupaient l'aile gauche. Aucun des grands begs n'était posté au centre qui était réservé aux officiers de ma maison. A l'avant-garde on voyait Seïd-Kâcim, le grand maître du

palais, Baba-Ogouli, Allah-Berdi et quelques autres begs. Toute l'armée était divisée en six corps, chacun desquels était chargé à son tour de former l'arrière-garde pendant une nuit et un jour.

Cependant nous quittâmes notre campement au pied des montagnes et, marchant dans la direction de l'occident, nous vînmes faire halte sur un plateau sans eau; toutefois les soldats s'en procurèrent pour eux et leurs bêtes en creusant le lit du torrent. On n'avait qu'à fouiller le sol à la profondeur d'une aune[1] ou d'une demi-aune pour que l'eau en sortît. Cette propriété n'est pas particulière au torrent dont je parle; elle appartient également au lit de toutes les rivières dans l'Hindoustân, où il suffit pour se procurer de l'eau de creuser à une demi-aune de profondeur. Admirable disposition de la Providence, grâce à laquelle, dans un pays où il n'existe d'eau courante que dans les grands fleuves, ce précieux liquide se rencontre pour ainsi dire à la surface du sol sur le parcours des torrents desséchés! Étant partis le matin, ma cavalerie légère atteignit dans l'après-midi les villages de Decht. Les coureurs tombèrent sur quelques-uns de ces villages, où ils prirent du bétail, des étoffes et des chevaux communs. Toute cette nuit jusqu'à l'aurore, et le lendemain jusqu'à midi, les bêtes de charge, les chameaux et les fan-

1. Le mot *kari*, que la traduction persane rend par *guez*, signifie proprement l'espace compris entre l'épaule et le bout du doigt. Je traduis par « aune, » faute d'avoir un équivalent exact.

tassins qui étaient demeurés en arrière nous rejoignirent successivement. Durant le jour que nous restâmes dans cet endroit, les coureurs enlevèrent une grande quantité de moutons et de bœufs des villages de Decht. Ayant rencontré des marchands afgans, ils leur prirent des cotonnades, des drogues, du sucre, du sucre candi, des chevaux de prix[1] et des chevaux communs. Mendi-Mogoul démonta
Page 185. Khodja-Khizr-Loukâni[2], l'un des négociants les plus considérables parmi les Afgans, et lui coupa la tête qu'il rapporta. Chirim-Tagaï était resté en arrière des coureurs; il se trouva face à face avec un fantassin afgan dont il reçut un coup qui lui abattit l'ïndex.

Nous nous remîmes en marche le lendemain et allâmes camper, non loin de là, au milieu des villages de Decht. La marche suivante nous conduisit au bord de la rivière Gomal, où nous fîmes halte. Deux routes se dirigent de Decht vers l'occident : l'une, qui est celle de Seng-Sourâkh, passe par Berk et conduit à Fermol; l'autre, côtoyant le cours du Gomal, aboutit également à Fermol, mais sans toucher à Berk. Plusieurs personnes préféraient cette der-

1. *Toptchak atlar,* que la version persane se borne à traduire par *spân-i-toptchak,* signifie proprement « des chevaux gras et aux larges flancs, et dont la robe est teintée de différentes nuances. »

2. La version persane lit « nouhâni. » M. Leyden, qui a lu « Lohâni », dit que ce nom s'applique à la plus grande partie de la tribu de Damân, dont le commerce est l'occupation principale.

nière. Pendant notre séjour à Decht il y avait eu deux ou trois jours de pluies continuelles, à la suite desquelles la rivière s'était si considérablement gonflée que nous avions eu beaucoup de peine à y trouver un gué praticable. Des gens qui connaissaient bien le chemin nous représentèrent que, si nous prenions la route du Gomal, nous serions obligés de le passer plusieurs fois, ce qui serait difficile si les eaux restaient toujours aussi hautes. Nous hésitâmes à nous engager dans cette direction et nous ne nous arrêtâmes à aucun parti. Mon intention était, lorsque les timbales battraient le départ le lendemain matin, de traiter cette question tout en chevauchant et de décider alors par où nous passerions. C'était la fête de *la rupture du jeûne*, et je m'occupais à faire mes ablutions, tandis que Djihân-Guir-Mirza et les begs s'entretenaient ensemble sur ce sujet. Quelques-uns ayant dit que la montagne qui est située à l'ouest de Decht et qu'on appelle *Mehter-Suleïman* étant placée entre Decht et Douki, on trouverait, en la contournant à sa partie saillante, une route très-unie, mais plus longue d'une ou deux marches, tous furent d'avis d'entreprendre l'escalade de ce pic. Lorsque j'eus fini mes ablutions, l'armée tout entière se dirigeait vers les pentes de la montagne, et la plus grande partie avait même passé le Gomal à gué. Comme ces chemins nous étaient complétement inconnus, personne au juste n'en savait le plus ou moins de longueur. Nous nous y engageâmes donc

sur des propos en l'air. Les prières de la fête furent récitées sur le bord même de la rivière. Cette année, la fête du *nevrouz* était tombée tout près de celle de *la rupture du jeûne;* il n'y avait eu entre elles qu'un ou deux jours d'intervalle. J'avais fait à ce sujet un *gazel* commençant ainsi [1] :

Page 186. « Il est joyeux le beïram de ceux qui voient la nouvelle lune et le visage de leur ami. Pour moi, loin de ton visage et de tes sourcils, je n'ai que des chagrins dans le mois du beïram. O Bâber, puisse son visage avoir à tes yeux toute la beauté du nevrouz! puisse l'union intime avec lui être pour toi la fête du beïram; car cent nevrouz et cent beïram ne répandraient pas plus de joie! »

Après avoir traversé le Gomal, nous prîmes la direction du sud, en longeant le flanc de la montagne. Nous avions déjà parcouru un ou deux *kurouh*, lorsque nous découvrîmes un parti d'Afgans établi dans une forte position sur les hauteurs qui sont au pied de la montagne. Nous les chargeâmes à toute bride; la plus grande partie prit la fuite, tandis que les autres, persistant dans leur aveuglement, se retranchèrent sur les contre-forts avancés. Un de ces rebelles se tenait sur un escarpement isolé, dont le côté qui ne nous faisait pas face était probablement taillé en précipice, ce qui ne lui laissait aucune chance pour s'échapper. Sultan-Kouli-Tchanak s'élança contre lui

1. Ces vers, qui commencent par ces mots : *yangui ai yâr yuzi birleh,* sont en pure langue turke et reproduits tels quels dans la version persane. M. Leyden, qui ne paraît pas avoir eu le texte sous les yeux, donne les deux premiers comme persans (persian).

tout armé, le battit et s'en empara. Ce fait d'armes, l'un des plus brillants de ceux qu'il accomplit en ma présence, lui attira de la considération et de l'avancement. Sur une autre pente, Koutlouk-Kadem engagea une lutte avec un Afgan; tous deux se prirent à bras-le-corps et tombèrent d'une hauteur de dix à douze aunes; toutefois il coupa la tête au rebelle et l'apporta. Kieh et un Afgan se saisirent au collet sur une éminence du haut de laquelle ils roulèrent jusqu'à moitié chemin; lui aussi me rapporta la tête de son ennemi. Un grand nombre de ces Afgans furent faits prisonniers; mais on leur rendit la liberté.

Cependant nous décampâmes de Decht et, côtoyant le mont *Mehter-Suleïman*, nous atteignîmes en quatre marches une petite place nommée Bila, qui fait partie des dépendances de Moultân et est située sur le bord du Sind. Les habitants se hâtèrent de passer le fleuve, les uns en entrant dans des embarcations, les autres en se jetant à l'eau. Juste en face de ce village est une île sur laquelle on voyait ceux des indigènes qui étaient restés en arrière. La plupart de mes soldats se lancèrent dans le Sind à cheval et tout armés et le traversèrent ainsi; toutefois le courant en entraîna quelques-uns, tels que Koul-Ahmed-Arouk, tapissier en chef, parmi mes serviteurs, et Kaïtmas-Turkman [1], parmi les gens de

1. *Kaïtmas* est un mot turk qui signifie proprement « qui ne revient pas, qui ne tourne pas le dos. »

Page 187. Djihân-Guir-Mirza. Dans cette île une certaine quantité d'étoffes et de bagages tomba entre les mains de l'armée. Toute la population des environs s'était enfuie en bateau sur l'autre rive du fleuve. Quelques-uns de ceux qui avaient débarqué vis-à-vis de l'île, se fiant sur la largeur du courant à cet endroit, commencèrent à s'escrimer en brandissant leurs sabres. Koul-Baïezid-Bekaoul (officier dégustateur), l'un de ceux qui avaient passé dans l'île, se jeta à l'eau vis-à-vis des rebelles, seul, et sur un cheval sans armure. Le bras du fleuve qui coulait entre l'île et l'autre rive était deux ou trois fois plus large que celui qui nous séparait nous-mêmes de l'île. Après avoir mis son cheval à la nage, il prit pied à une portée de trait des Afgans qui lui faisaient face, l'eau atteignant le bord de la partie de derrière de la selle. Il fit halte environ le temps de *battre du lait en beurre*[1], sans doute pour ramasser toutes ses forces. Personne ne le rejoignit pour lui venir en aide, et d'ailleurs il n'était pas possible de le faire. Alors il s'élança avec impétuosité sur les ennemis. Ceux-ci lui décochèrent une ou deux flèches, mais, ne pouvant tenir devant lui, ils lâchèrent pied. Ce fut ainsi que ce brave,

1. *Bir sout pichimiga yavouk direng kildi*. La traduction persane porte : *nezdik be yek chir poukhten direng kerd*. M. Leyden rend ce passage par « he stopped there as long as milk takes to boil. » Je pense qu'il s'agit plutôt ici de la coagulation du lait, lorsqu'il est battu, que de sa cuisson sur le feu, le mot turk *pichim* ne désignant pas par lui-même l'ébullition, mais la cuisson, la maturité, la confection.

seul, avec un cheval sans armure, dénué de tout appui, mit son cheval à la nage dans un fleuve comme le Sind, le traversa, contraignit les ennemis à prendre la fuite et resta maître du terrain. Ce fut là véritablement un acte héroïque. Après qu'il eut dispersé les rebelles, nos soldats passèrent à leur tour la rivière et prirent des étoffes, du bétail et toute sorte de butin. Précédemment j'avais prodigué les marques de ma faveur et de mon attachement à Koul-Baïezid, à cause de ses services et des beaux faits d'armes qu'il avait accomplis à plusieurs reprises. C'est ainsi que je l'avais élevé de l'emploi de cuisinier au rang d'officier dégustateur. Cette fois je le comblai plus que jamais des témoignages de ma reconnaissance, et je lui accordai les grâces les plus insignes, comme je le dirai plus tard. La vérité est qu'il méritait bien les attentions que j'avais pour lui.

Cependant j'exécutai deux marches en descendant le cours du fleuve que je ne cessai de côtoyer. La cavalerie, qui ne cessait de faire des courses dans tous les sens, éreinta ses chevaux, quoique le butin recueilli ne valût pas la peine qu'il coûtait. Dans ces expéditions on ne ramassait que des bœufs, tandis que dans le pays de Decht c'étaient des moutons et Page 188.
même quelquefois des étoffes qui tombaient entre les mains des soldats. Au delà de Decht on ne trouvait que des bœufs. Dans chacune des marches que nous fîmes sur les bords du Sind, ces animaux étaient en si grande quantité, qu'un seul des gens de service

en ramenait jusqu'à trois à quatre cents. Le nombre en était tel, qu'à chaque étape on en laissait au moins autant qu'on en emmenait.

Pendant trois marches nous suivîmes le bord du Sind. A la quatrième marche nous nous en éloignâmes juste à la hauteur du tombeau de Pir-Kanou, auprès duquel nous allâmes camper. Comme quelques soldats avaient frappé les gardiens du tombeau, je fis mettre en pièces l'un des coupables pour servir d'exemple. Ce tombeau, l'un des lieux de pèlerinage les plus vénérés de l'Hindoustân, se trouve sur le flanc des montagnes qui se relient au *Mehter-Suleïman*. En le quittant nous allâmes camper au point culminant d'un col. La marche suivante nous conduisit à un cours d'eau dépendant du pays de Douki sur le bord duquel nous fîmes halte. Comme nous quittions ce campement, on fit prisonnier et on m'amena une vingtaine d'individus appartenant à Fâzil-Keukultach, *daroga* de Sivi et attaché au service de Châh-Beg, lesquels s'étaient avancés pour nous reconnaître; toutefois comme il n'y avait alors aucune brouille entre moi et leur maître, je les laissai aller avec leurs chevaux et leurs armes.

Nous étant mis en route, nous vînmes camper, au bout de la seconde marche, auprès d'un village nommé Tchoutiali qui relève de Douki. Durant tout le temps que nous avions opéré, soit à une certaine distance du Sind, soit le long de ses rives, nos chevaux, quoique occupés sans relâche à faire des

courses, n'avaient jamais faibli, grâce à la grande quantité de grains et de fourrage vert que nous trouvions. Mais lorsque nous nous fûmes éloignés du fleuve dans la direction de Pir-Kanou, le fourrage lui-même disparut entièrement : parfois à peine en rencontrait-on une petite quantité dans un parcours de deux ou trois marches. Quant au grain, il y en avait disette absolue. Aussi, à partir de ces campements, les chevaux de mes hommes commencèrent-ils à perdre de leur vigueur. A la première halte que nous fîmes après avoir dépassé Tchoutiali, ma grande tente ne put me rejoindre, faute de bêtes de somme pour la transporter. Comme nous étions à ce campement, il tomba sur le soir une si grande pluie, que dans l'intérieur des tentes l'eau montait au-dessus du cou-de-pied. Pour moi, ayant fait mettre des tapis les uns sur les autres, je m'y installai, et ce fut dans cette pénible situation que je passai la nuit jusqu'au lever de l'aurore.

A deux marches de là, Djihân-Guir-Mirza me dit à l'oreille qu'il avait à me parler en particulier. Quand nous fûmes seuls, il m'apprit que Bâki-Djagâniâni était venu lui révéler qu'il avait été résolu de Page 189.
me laisser aller de ma personne au delà du Sind avec sept ou huit ou dix compagnons, tandis que lui, Djihân-Guir-Mirza, serait proclamé pâdichâh. « Mais, lui fis-je observer, quels sont donc les autres conjurés? — Bâki-Beg est le seul qu'il m'ait nommé sur place, répondit-il, j'ignore quels sont les autres. —

Eh bien, ajoutai-je, tâchez donc de le savoir. Il est probable que Seïd-Huceïn-Ekber, Sultan-Ali-Djoura (le page) et quelques-uns des begs, des officiers et des hommes d'armes de Khosrev-Châh en font partie. » La vérité est que, dans cette affaire, Djihân-Guir-Mirza se conduisit très-bien avec moi et s'acquitta de tous les devoirs de la fraternité. Il me récompensa par ce procédé de la générosité avec laquelle je l'avais traité lorsqu'il se trouvait à Kâhmerd, par suite des suggestions criminelles de ce misérable Khosrev-Châh.

Nous étant remis en route, nous ne fûmes pas plus tôt arrivés au campement que je donnai à Djihân-Guir-Mirza le commandement de ceux de mes soldats dont les chevaux étaient encore en état de marcher, avec ordre de faire une course contre les Afgans établis aux alentours. Ce fut précisément dans ces quartiers que les chevaux de l'armée commencèrent à faiblir. Il y avait tel jour où jusqu'à deux et trois cents d'entre eux étaient hors d'état de suivre. Nombre de soldats d'élite se virent réduits à faire la route à pied. Châh-Mahmoud-Oglaktchi, l'un de mes meilleurs officiers, eut tous ses chevaux fourbus et fut contraint de continuer à pied. Cette désorganisation de la cavalerie se prolongea jusqu'à Gazna. Au bout de trois ou quatre marches, Djihân-Guir-Mirza ramena une certaine quantité de moutons qu'il avait enlevés à un parti d'Afgans.

Après deux ou trois autres journées, nous attei-

gnîmes l'*Ab-i-Istâdeh* [1]. Là une vaste nappe d'eau se développa à nos yeux. L'œil ne pouvait découvrir l'autre bord : l'eau et le ciel se confondaient ensemble à l'horizon. Les montagnes et les hauteurs qui se dessinaient dans le lointain semblaient suspendues entre les nuages et la terre, exactement comme ces montagnes fantastiques qui flottent au milieu de l'espace dans le mirage. Dans ce vaste réservoir viennent s'accumuler toutes les eaux qui, à l'époque des pluies du printemps, se précipitent de la vallée de Ketteh-Vâz, de la plaine de Zermet, de la rivière de Gazna, des prairies de Kara-Bâg, ainsi que le résidu de celles qui ont servi aux irrigations, lors de la crue d'été. Comme nous étions à environ deux milles de l'Ab-i-Istâdeh, nous fûmes témoins d'un phénomène étrange : une teinte toute rouge, Page 190. semblable au crépuscule, se montrait coup sur coup entre le ciel et l'eau, puis disparaissait ; ce qui se continua ainsi jusqu'à ce que nous fussions arrivés au bord du lac. Une fois là, nous reconnûmes que ce fait était dû à la présence d'une espèce d'oies rougeâtres (*baglan-kaz*). Ces oiseaux, qui se comptaient non pas par dix mille, ni même par vingt mille, mais par bandes innombrables, battaient l'air de leurs ailes, dont les plumes rouges se montraient et disparaissaient alternativement. Les bords du lac étaient

1. *L'eau-tranquille*. C'est le nom du grand lac qui se trouve au sud-ouest de Gazna.

garnis des œufs de ces oies et d'une quantité prodigieuse d'oiseaux de toutes les espèces. Deux Afgans, qui étaient venus pour récolter de ces œufs sur le rivage, ne nous eurent pas plutôt aperçus qu'ils se précipitèrent dans les flots. Quelques-uns de mes hommes les poursuivirent jusqu'à près d'un mille de distance et me les ramenèrent. Dans un si long parcours l'eau se maintint toujours à la même profondeur et ne dépassa pas le ventre des chevaux. Il est probable que ce manque de profondeur tient à la configuration générale du pays, qui est plat. Nous vînmes camper au bord de la rivière de la plaine de Ketteh-Vâz, qui se jette dans l'*Ab-i-Istâdeh*. Cette rivière est à proprement parler un torrent dont le lit est presque toujours à sec. Plusieurs fois nous avons eu à le traverser et nous n'y avons pas vu d'eau courante. En cette seule occasion, nous le trouvâmes tellement gonflé par les pluies d'été que nous ne pûmes absolument pas y trouver un gué. Il était peu large, mais très-profond. Il nous fallut mettre à la nage les chevaux et les chameaux. Quelques soldats attachèrent à des câbles le gros bagage et le tirèrent ainsi d'un bord à l'autre. Après avoir passé ce torrent nous prîmes par Keuhneh-Nâni[1] et, traversant la *digue de Serdih* (au sud-est de Gazna),

1. *Le vieux nâni*, dont il est question ici, est au nord de l'*Ab-i-Istâdeh* et ne doit pas être confondu avec un autre Nâni, situé à une marche au sud de Gazna.

nous arrivâmes à Gazna. Djihân-Guir-Mirza nous y donna l'hospitalité un ou deux jours, nous fournissant des vivres et m'offrant des présents.

Cette même année, il y avait eu presque partout de si grandes crues d'eau que nous ne pûmes pas traverser à gué la rivière de Dih-Ya'koub. Je fis donc amener une embarcation qui venait d'être construite par mes ordres; on la lança à l'eau juste en face de Kemeri, et les soldats s'en servirent pour passer. En suivant cette direction, nous franchîmes le col de Sedjâvend et, poussant en avant, nous traversâmes la rivière en bateau à la hauteur de Kemeri, après quoi nous arrivâmes à Kaboul dans le mois de zil-hidjdjeh. Quelques jours avant d'y parvenir, Seïd-Youçouf-Beg était mort d'une inflammation d'entrailles[1].

Nâcir-Mirza m'avait demandé l'autorisation de s'arrêter deux ou trois jours à Kouch-Gunbez, à la condition de me rejoindre aussitôt qu'il aurait ravitaillé ses gens à l'aide des ressources de son gouvernement. Mais il ne fut pas plus tôt séparé de nous qu'il fit marcher son armée contre Dereh-i-Nour, sous prétexte que les habitants avaient montré quelques velléités d'indépendance. Il a déjà été question de la force du château de Dereh-i-Nour et des inégalités de la campagne environnante, laquelle est parsemée de rizières. Fazli, qui commandait l'expédition, négligeant toute précaution, ne craignit pas de disper- Page 191

1. *Kouloundj zahmeti bileh tingri rahmetiga barib tour.*

ser ses soldats en maraudeurs sur cette route sans dégagement, et dans ce pays si tourmenté. Les gens de Dereh-i-Nour se précipitèrent sur les pillards qu'ils surprirent en désordre, tandis que le reste de l'armée perdit contenance elle-même et se mit à fuir. Les vainqueurs tuèrent quelques hommes et s'emparèrent d'une grande quantité de chevaux et d'armes. Une expédition commandée par un général tel que Fazli ne pouvait pas avoir une autre issue. Quoi qu'il en soit, que ce fût par suite de ce revers ou par suite d'un manque de droiture, Nâcir-Mirza ne se mit pas en devoir de nous suivre. Les fils d'Eïoub, Youçouf et Behloul, les plus méchants, les plus brouillons, les plus stupides, les plus orgueilleux des hommes, qui avaient reçu, le premier Alinkâr, et le second Alicheng, devaient accompagner Nâcir-Mirza avec quelques contingents levés dans leurs gouvernements; lorsqu'ils virent que celui-ci ne venait pas, ils refusèrent eux-mêmes de marcher et restèrent tout l'hiver à boire et à se divertir avec lui. Durant cette saison ils ne firent qu'une course contre les Afgans-Turkolâni. L'été Nâcir-Mirza, entraînant avec lui les *Aïmak* et les tribus de l'extérieur qui étaient venues de Lemganât avec leurs familles et leurs troupeaux, s'avança jusqu'aux bords du Bârân. Comme il se trouvait dans ces cantons, on apprit que les habitants de Badakhchân s'étaient ouvertement révoltés contre les Euzbegs, dont ils avaient tué quelques-uns.

Voici ce qui était arrivé. Cheïbâni-Khan, après avoir donné Koundouz à Kanber-Ali-Beg, s'était rendu à Khârizm. Kanber, dans le but de se concilier l'affection des gens de Badakhchân, envoya dans cette ville Mahmoud, fils de Mohammed-Makhdoumi. Mubârek-Châh, dont les ancêtres avaient été begs des rois de Badakhchân, leva l'étendard de la révolte, coupa la tête du fils de Makhdoumi et de quelques Euzbegs, et se fortifia dans le *Château de la victoire*, appelé auparavant *Châf-Tiver*, mais auquel il donna ce nouveau nom. De son côté, Mahmoud-Kourtchi, l'un des écuyers de Khosrev-Châh, qui se trouvait alors en possession de Khamlingân, mit cette place en état de défense, après avoir fait mourir le vézir de Cheïbâni-Khan à Roustâk, et plusieurs Euzbegs. Un habitant de Râg, dont les ancêtres avaient été aussi au nombre des begs des rois du pays, se mit sur le pied de la résistance dans cette ville. Djihân-Guir le Turkoman, l'un des clients de Veli, frère de Khosrev-Châh, qui, au milieu de tous ces troubles, s'était séparé de son chef, rassembla autour de lui quelques soldats déserteurs et vagabonds et des *Aïmak*, et se retira chez les Turks. A la nouvelle de ces événements, Nâcir-Mirza, poussé par l'ambition de s'emparer de Badakhchân, et sollicité d'ailleurs par les conseils de quelques insensés à courte vue, se dirigea vers ces cantons par la route de Chebertau et d'Ab-Dereh, traînant avec lui les familles et les troupeaux de toutes les tribus qui avaient émigré de chez elles.

Page 192.

Cependant Khosrev-Châh et Amed-Kâcim s'enfuirent d'Edjer et prirent le chemin du Khoraçân. En route ils rencontrèrent Bedi'-uz-Zemân-Mirza et Zoun-Noun-Beg, auxquels ils se joignirent pour aller présenter leurs hommages à Sultan-Huceïn-Mirza à Herat. Ainsi ces hommes qui, durant tant d'années, avaient été en état d'hostilité ouverte contre le mirza, qui n'avaient reculé devant aucune indignité, qui avaient blessé sans ménagement le cœur de leur prince, se présentaient maintenant devant lui, dans une attitude humble et misérable, et tout cela grâce à moi seul. En effet, si je n'avais pas réduit Khosrev-Châh à l'impuissance en le privant du concours de tous ses adhérents, si je n'avais pas enlevé Kaboul à Mukim, fils de Zoun-Noun, jamais ces rebelles n'auraient consenti à faire leur soumission. Quant à Bedi'-uz-Zemân-Mirza, il était dans leurs mains comme une pâte qu'on façonne à son gré, et il ne savait pas s'écarter en quoi que ce fût de leurs paroles. Sultan-Huceïn-Mirza les accueillit avec bonté, ne leur reprocha aucun de leurs méfaits et leur fit même des cadeaux. Au bout de peu de temps Khosrev-Châh demanda la permission de se rendre dans son gouvernement, alléguant que lui seul pouvait le reconquérir en entier. Comme il était dépourvu d'armes et de ressources pour entreprendre une pareille expédition, on fit valoir des prétextes pour lui refuser ce qu'il désirait. Mais plus on différait de le
Page 193. laisser partir, plus il multipliait ses sollicitations.

Comme il devenait importun, Mohammed-Berendouk lui dit avec beaucoup d'à-propos : « Quand vous aviez trente mille hommes à vos ordres et que le pays tout entier était en votre pouvoir, qu'avez-vous fait, et que pourriez-vous maintenant avec cinq cents hommes contre les Afgans, qui en sont les maîtres? » En vain lui donna-t-on beaucoup de conseils pleins de bon sens; comme son jour fatal était arrivé, il n'en tint aucun compte. Il redoubla d'instances et finit par obtenir son congé. Il partit donc avec trois à quatre cents hommes qui lui étaient dévoués et pénétra tout droit sur le territoire de Dehâneh.

Sur ces entrefaites, comme Nâcir-Mirza avait pris la même direction, Khosrev-Châh eut une entrevue avec lui dans les environs de Dehâneh. Les chefs de Badakhchân avaient sollicité la venue de Nâcir-Mirza seul, et nullement celle de Khosrev-Châh. Néanmoins quoi que pût faire le premier, le second ne voulut jamais se rendre à ses raisons, ni prendre le chemin de la région montueuse. Son projet était de se servir du nom et de l'autorité de Nâcir-Mirza pour s'emparer du pays. N'ayant pu parvenir à s'accorder, ils formèrent leurs rangs non loin d'Ichkemich [1], se revêtirent de leurs armes et étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque Nâcir-Mirza se retira du côté de Badakhchân. Khosrev-Châh, avec un ramassis d'aventuriers et de volon-

1. Cette ville est située au sud-ouest de Koundouz.

taires se montant à un millier d'hommes, bons ou mauvais, se mit en marche avec la prétention d'assiéger Koundouz, et vint camper à Khodja-Tchâr-Tâk, à un ou deux *igadj* de cette place.

A l'époque où Cheïbâni-Khan, après avoir pris Sultan-Ahmed-Tenbel dans Endidjân, s'était dirigé sur Hiçâr, ce mouvement avait déterminé la fuite de l'ennemi, qui avait quitté le pays sans combat et sans la moindre résistance. Arrivé devant Hiçâr, Cheïbâni-Khân y avait trouvé Chirim-Djoura et une poignée de braves qui, quoique abandonnés par leurs chefs, s'étaient refusés à capituler et avaient fortifié la place. Alors Cheïbâni-Khan, confiant le siége à Hamzah-Sultan et à Mehdi-Sultan, s'était rendu de sa personne à Koundouz, dont il avait confié le gouvernement à son frère cadet Mahmoud-Sultan. Ensuite, sans perdre un instant, il avait tourné ses armes vers le Khârizm contre Huceïn-Soufi. Il n'était pas encore parvenu à Samarkand que son frère cadet, Mahmoud-Sultan, mourut à Koundouz, dont le gouvernement fut donné après lui à Kanber-Beg de Merv, le même qui commandait dans Koundouz
Page 194. lorsque Khosrev-Châh s'y présenta. Kanber-Beg dépêcha aussitôt des courriers à Hamzah-Sultan et aux autres sultans qui étaient restés en arrière pour leur demander du secours. Hamzah-Sultan s'étant avancé jusqu'à Seraï, sur le bord de l'Amou, envoya ses troupes à Koundouz sous la conduite de ses fils et de ses begs. A peine arrivées, ces forces sortirent contre

l'ennemi. Khosrev-Châh se vit hors d'état de leur tenir tête, et ce *gros misérable* [1] ne put même prendre la fuite, de sorte que les gens de Hamzah-Sultan le démontèrent sur-le-champ. Ils tuèrent son neveu Ahmed-Kâcim, Chirim-Djoura et quelques braves hommes d'armes. Quant à Khosrev-Châh, on l'amena à Koundouz, où il reçut le coup mortel. Sa tête fut envoyée au Khârizm à Cheïbâni-Khan. Comme il l'avait dit de son vivant, il ne fut pas plus tôt arrivé dans les environs de Koundouz que ceux de ses gens qui se trouvaient à mon service commencèrent à changer du tout au tout. La plupart décampèrent et se retirèrent à Khodja-Rivâdj et dans les quartiers environnants. Or mes forces se composaient en grande partie d'hommes qui lui avaient appartenu. Les Mongols partirent bel et bien, et tout prenait la tournure d'une entente dirigée contre moi, lorsque la nouvelle de sa mort calma cette effervescence comme l'eau qu'on jette sur le feu.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 911

(1505-1506).

Dans le courant du mois de moharrem, ma mère, Koutlouk-Nigâr-Khanum, fut attaquée d'une érup-

1. *Tenbel-merdek.* Le mot *tenbel,* qui est employé souvent comme nom propre, signifie proprement « gras, corpulent, paresseux, qui se remue difficilement de sa place. »

tion (*hasbeh-marazi*). On eut recours à la saignée, mais elle ne produisit pas grand effet. Il y avait là un médecin du Khoraçân, nommé Seïd-Tabib, qui lui donna du melon d'eau, suivant la méthode de son pays. Malgré tout, comme son heure fatale était arrivée, elle entra dans la miséricorde de Dieu, un dimanche, après six jours de maladie. Ouloug-Beg-Mirza avait planté au pied de la montagne un jardin auquel il avait donné le nom de *Jardin du Nevrouz*. C'est dans ce jardin, et du consentement de ses héritiers légitimes, que fut transporté le corps et que moi et Kâcim-Keukultach nous le confiâmes à la terre. J'étais encore en deuil de ma mère qu'on m'apprit la mort du petit khan, mon oncle maternel, Alatcha-Khan et de ma grand'mère, Içan-Devlet-Begum. Comme le quarantième jour du deuil approchait, Mihr-Nigâr-Khanum, femme de Sultan-Ahmed-Mirza, et Mohammed-Haçan-Gourgan-Doglat arrivèrent du Khoraçân auprès de ma tante maternelle, Châh-Begum, la mère des khans. Leur présence ranima notre chagrin et nous nous laissâmes
Page 195. aller sans mesure à la douleur qui nous brûlait [1]. Après que toutes les cérémonies du deuil eurent été accomplies, que les distributions de vivres eurent été faites aux pauvres et aux malheureux, qu'on eut fait la lecture du Koran et la récitation des prières

1. Le texte imprimé porte mal à propos *kazaklar oti*. J'ai lu *firâklar*, comme l'indiquent le sens et la version persane.

pour le repos de l'âme des défunts; ayant satisfait à tout ce que mon amitié pour eux exigeait et déposé le deuil, libre maintenant de toute préoccupation de ce genre, je cédai aux instances de Bâki-Djagâniâni et montai à cheval pour marcher contre Kandahâr. Dans le cours de cette expédition j'étais arrivé à la *Prairie de Kouch-Nâdir,* lorsque je fus pris par la fièvre. Par un effet très-bizarre de mon mal, on avait beau me secouer pour me tirer de ma torpeur, mes yeux se refermaient au même instant, vaincus par le sommeil. Quatre ou cinq jours plus tard j'entrai en pleine convalescence.

Sur ces entrefaites, il y eut un tremblement de terre si violent qu'une grande partie des remparts de la forteresse et des murs des jardins fut renversée. Dans la ville et dans les villages environnants beaucoup de maisons s'écroulèrent et de nombreuses victimes périrent sous les décombres. Pas une des maisons du village de Pamgân[1] ne resta debout, et soixante-dix à quatre-vingts chefs de famille restèrent ensevelis sous les murs. Entre Pamgân et Biktoub un terrain, dont la largeur était d'environ un jet de pierre, s'enfonça à une profondeur d'une portée de trait et fit place à des sources qui jaillirent à la surface. Sur un espace d'environ six à sept *igadj* qui sépare Istergatch de Meïdân, le sol était tellement bouleversé qu'il était parsemé de boursoufflures

1. Au sud-ouest de Kaboul.

ou d'enfoncements de la hauteur d'un éléphant. Il y avait des fissures où un homme aurait pu se cacher. Au moment où le tremblement de terre se fit sentir, il s'éleva des nuages de poussière du sommet de toutes les montagnes. Nour-Allah le guitariste (*tanbourtchi*) jouait un morceau à mes côtés, ayant près de lui un autre instrument. A cet instant il les saisit tous les deux; mais il était si peu maître de lui qu'ils s'entre-choquèrent l'un contre l'autre. Djihân-Guir-Mirza se tenait dans la galerie de l'étage supérieur d'un des pavillons construits par Ouloug-Beg-Mirza à Tipa; à la première secousse, il se précipita au dehors et en fut quitte pour la peur. L'un de ses familiers, qui se trouvait aussi dans la salle haute, vit la voûte s'abîmer sur lui; mais Dieu le conserva sain et sauf; lui et son maître n'éprouvèrent aucun mal. La plupart des maisons de Tipa furent renversées de fond en comble. Ce même jour il y eut jus-
Page 196. qu'à trente-trois secousses, et, un mois durant, on en ressentit deux à trois chaque nuit et chaque jour. Les begs et les soldats furent chargés de réparer les brèches des tours et des remparts du château. Grâce au zèle qu'ils y mirent, tous les dommages furent réparés dans l'espace de vingt jours à un mois.

Cependant nous résolûmes de poursuivre notre premier projet; toutefois, comme nous n'avions pas encore décidé si nous marcherions droit sur Kandahâr, ou si nous ferions des battues dans la montagne et dans la plaine pour y recueillir du butin,

lorsque nous fûmes campés au-dessous de Cheniz[1], je réunis Djihân-Guir-Mirza et les begs pour tenir conseil avec eux. Il fut résolu, d'après les vives instances de Djihân-Guir-Mirza et de Bâki-Djagâniâni, que l'on prendrait la route de Kilât[2]. En arrivant à Tâzi, je fus informé que Chir-Ali-Djoura, Kitchik-Bâki-Divâneh et quelques autres avaient formé le projet de prendre la fuite. Je les fis arrêter. Chir-Ali-Djoura, qui fut convaincu de s'être rendu coupable de plusieurs actes de rébellion et de félonie, soit quand il était attaché à ma personne, soit quand il servait un autre maître dans tel ou tel pays, fut abandonné à la rigueur de la loi. Quant aux autres, on se contenta de les priver de leurs chevaux et de leurs armes, et on les laissa aller.

En arrivant à Kilât, nous fîmes une attaque générale, sans même prendre le temps de nous armer et de nous équiper. Le combat fut très-opiniâtre. Le frère aîné de Khodja-Kelân, Kitchik-Beg, était un homme de la plus grande bravoure. Plusieurs fois il s'était distingué en ma présence, le sabre à la main, comme j'ai eu occasion de le dire dans ces mémoires. Dans cette affaire, il s'attaqua à une tour située au sud-ouest de la place, et il était sur le point de l'es-

1. Cheniz est au nord de Chachgou et à l'ouest de la route qui va de cette ville à Lora.

2. Kilât se trouve à l'est de Kandahâr dans la vallée de Ternek et se nomme maintenant « Kilât-i-Guildji. » Il y a une autre Kilât dans le Deïlem, entre Kazvin et Khelkhal.

calader lorsqu'un coup de javelot l'atteignit à l'œil et lui fit une blessure dont il mourut un ou deux jours après la prise de Kilât. Kitchik-Bâki-Divâneh, le même qui avait été arrêté lorsqu'il s'apprêtait à déserter avec Chir-Ali, trouva là l'expiation de sa faute. Comme il pénétrait dans l'intérieur de la porte au pied du rempart, il fut tué d'un coup porté à la tête. Une ou deux autres personnes y périrent également. Le combat se prolongea avec cette opiniâtreté jusqu'à l'heure de la prière de l'après-midi. Au moment où les assaillants, épuisés des efforts qu'ils avaient faits, se sentaient défaillir, les assiégés de-
Page 197. mandèrent quartier et remirent la place entre nos mains. Zoun-Noun-Argoun avait donné Kilât à Mukim, et il s'y trouvait deux des clients de celui-ci, Ferrukh-Argoun et Kara-Boulout. Tous deux se présentèrent devant moi, le carquois et le sabre pendus au cou, et je leur accordai leur pardon. Mon intention n'était pas de me montrer sévère vis-à-vis des gens de cette catégorie. Au moment où des ennemis comme les Euzbegs étaient installés tout près de nous, si je m'étais laissé aller à quelque acte de rigueur, quel effet cela ne pouvait-il pas produire sur ceux qui en auraient entendu parler, ou qui en auraient été les témoins oculaires? Comme cette expédition avait été entreprise sur les instances de Djihân-Guir-Mirza et de Bâki-Beg, je voulus confier au premier la garde de Kilât; mais il ne l'accepta pas. Bâki-Beg, de son côté, ne m'ayant pas donné

à cet égard de réponse satisfaisante, cette conquête, qui nous avait coûté tant d'efforts, nous devint inutile. Nous nous en éloignâmes donc en nous dirigeant vers le midi, et nous revînmes à Kaboul, après avoir fait des courses chez les Afgans de Savâ-Seng, d'Ala-Tag et des contrées environnantes. Le soir même de mon arrivée, comme je m'étais rendu au château, laissant dans le *tchehâr-bâg* ma tente et mes écuries, un voleur *Khizildji* parvint à me dérober un cheval bai tout armé et le poignard que je portais habituellement.

Depuis que Bâki-Djagâniâni s'était joint à nous sur les bords de l'Amou, personne n'avait joui d'une considération et d'une influence comparables à celles qu'il exerçait. Il ne se décidait rien et ne se faisait rien sans son avis et sa participation. Cependant il n'avait jamais eu pour moi la déférence convenable, et, bien loin que ses manières eussent été ce qu'elles auraient dû être d'un homme comme lui, il s'était rendu coupable de toute espèce d'actes grossiers et répréhensibles. C'était un personnage sordidement avare, envieux, d'un mauvais cœur, à courte vue, d'un naturel pervers. Le fait suivant donnera une idée de sa vilenie. Lorsqu'il abandonna Termiz pour venir se joindre à moi avec sa famille et ses biens, quoiqu'il possédât en propre peut-être trente à quarante mille moutons, dont un grand nombre passaient devant nous quand nous étions au campement, il n'en donna pas un seul à mes braves compagnons

23

d'armes, qui souffraient toutes les angoisses de la faim. A la fin cependant, lorsque nous fûmes arrivés à Kâhmerd, il se décida à en donner une cinquantaine. Quoiqu'il m'eût lui-même proclamé pâdichâh,
Page 198. il faisait battre les timbales devant sa porte. Il ne se conduisait en ami avec personne et ne pouvait voir personne. Il avait reçu de moi le droit de *tamga* [1], dont se compose le revenu de Kaboul, la charge de *daroga* de Kaboul, la propriété de Pendjhir, de Kedi-Hezâreh et de Keuchlik; de plus, je l'avais fait grand maître du palais. Toutes ces grâces n'avaient pu le satisfaire et lui inspirer de la reconnaissance. En vain avait-il en mainte occasion nourri des projets perfides, comme je l'ai raconté plus haut, sans que jamais je lui en eusse témoigné de mécontentement; il ne cessait de m'adresser des suppliques pour obtenir la permission de se retirer. Je la lui refusais, tout en le comblant de présents et en m'excusant auprès de lui sur les raisons qui m'empêchaient de le satisfaire. Il se tenait pour battu pendant un ou deux jours; puis il revenait à la charge. A la fin ses demandes et ses importunités dépassèrent les limites. Son caractère et ses actes m'avaient réduit à l'extrémité : je lui accordai son congé. Il ne l'eut pas plus tôt obtenu qu'il s'en repentit, se donna beaucoup de mouvement et n'y gagna rien. Il me fit représenter

1. Le droit de *tamga* consiste en une estampille appliquée, moyennant une certaine redevance, sur tout ce qui est importé dans le pays, soit bétail, soit denrées alimentaires, soit étoffes.....

par un intermédiaire que je m'étais engagé à ne pas l'inquiéter sur sa conduite, tant qu'il ne se serait pas rendu coupable de neuf fautes. Je lui envoyai à mon tour Molla-Baba, qui lui rappela, un à un, onze griefs que j'avais à faire valoir contre lui. N'ayant rien à répondre, il prit congé de moi et se retira dans la direction de l'Hindoustân avec sa famille et tout ce qu'il possédait. Quelques-uns de ses clients, après l'avoir conduit jusqu'au delà de Khaïber, revinrent sur leurs pas. S'étant joint à la caravane de Bâki-Kakiâni, il passa par Nilâb [1]. A cette époque Ketcheh-Kout était occupé par Yâr-Huceïn-Deria-Khan, lequel, faisant valoir à son profit les ordres qu'il avait reçus de moi à Kohat, avait enrôlé à son service un parti d'Afgans-Dilezak et Youçouf-Zeï, sans compter bon nombre de *Djet* et de *Gudjour* affluant autour de lui, et n'avait d'autre occupation que de piller les habitants et de battre les grands chemins. En apprenant l'arrivée de Bâki, il intercepta la route, l'arrêta avec tous ceux qui l'accompagnaient, le mit à mort et s'empara de sa femme. Quoique pour ma part j'eusse laissé partir Bâki sans lui faire aucun mal, sa propre perversité se dressa devant lui comme un obstacle et il fut pris dans les lacs qu'il avait dressés.

« Remets au destin celui qui a mal agi envers toi,

1. Le texte imprimé porte : *nilâb bi guendji*, ce qui ne donne pas de sens. J'ai corrigé d'après la version persane.

« Car le destin se mettra à ton service et se chargera de ta vengeance. »

Cet hiver nous restâmes campés au *tchehâr-bâg* jusqu'à ce qu'il eût neigé une ou deux fois. Depuis que nous étions revenus à Kaboul, les Turkomans-Hezâreh s'étaient rendus coupables de toute espèce
Page 199. de méfaits et d'actes de brigandage. Bien résolu à leur infliger un châtiment, je vins m'installer dans le palais qu'Ouloug-Beg-Mirza a construit dans la ville et qui porte le nom de *Bostân-Seraï*. J'en partis au mois de cha'bân pour attaquer les Turkomans-Hezâreh. Des coureurs furent envoyés en avant à Tchenglik, à l'entrée de Dereh-i-Khoch, où ils battirent un détachement de Hezâreh. Une troupe d'ennemis s'était embusquée dans une grotte située non loin de Dereh-i-Khoch. Cheïkh-Dervich-Keukultach, l'un de mes fidèles compagnons dans la plupart de mes expéditions, qui exerçait alors la charge de *kourbegui* (porte-armure), remarquable par sa force à bander un arc et son habileté à décocher un trait, était arrivé tout près de l'ouverture de cette grotte sans y soupçonner aucun danger, lorsqu'un des Hezâreh qui y étaient cachés le blessa au sein d'un coup de flèche dont il mourut le jour même. La plus grande partie des Turkomans-Hezâreh ayant établi ses campements d'hiver à Dereh-i-Khoch, c'est de ce côté que nous nous dirigeâmes.

Le Dereh-i-Khoch est une singulière vallée. A environ un demi-*kurouh* (un mille à peu près) de son

embouchure se trouve un défilé. La route est tracée sur le flanc de la montagne et surplombe un précipice de cinquante à soixante aunes. Au-dessus de la route est un sentier à pic par lequel un cavalier seul peut passer à la fois. Après avoir franchi le défilé, nous marchâmes ce jour-là jusque vers deux heures de l'après-midi, et nous campâmes sans avoir pu atteindre l'ennemi. Mes gens ayant trouvé un chameau gras aux Hezâreh me l'amenèrent. On l'égorgea et nous en mangeâmes une partie en brochettes. On fit bouillir le reste dans des vases et on le consomma ainsi. Jamais aussi délicieuse viande de chameau n'avait été mangée; quelques-uns ne purent la distinguer de la viande de mouton.

Nous nous remîmes en route de très-grand matin dans la direction du campement d'hiver des Hezâreh. Comme le premier *quart*[1] était accompli, un homme arriva des avant-postes et m'apprit que, dans un défilé, les Hezâreh avaient obstrué le passage de la rivière avec des branches d'arbres et qu'ils en étaient aux mains avec mes gens dont ils avaient arrêté la marche. Au su de cette nouvelle, nous pressâmes le pas de nos chevaux et, après avoir parcouru un bout de chemin, nous arrivâmes à l'endroit où les Hezâreh tenaient ferme contre leurs assaillants. Cet hiver il était tombé une grande

1. Le texte se sert du mot sanscrit *pahar*, qui désigne un espace de trois heures. Il veut donc dire ici : vers les neuf heures du matin.

abondance de neige, de sorte qu'il était très-difficile de marcher en dehors de la voie tracée. La glace couvrait entièrement les bords du torrent et s'amoncelait avec la neige en telle quantité que partout, en dehors de la route, il était impossible de le traverser. A l'endroit même où on pouvait aborder, les Hezâreh avaient coupé et entassé un énorme mon-
Page 200. ceau de branches d'arbres. Eux-mêmes se tenaient soit à cheval, soit à pied, dans le lit même de la rivière, ou sur ses bords, et ne cessaient de nous envoyer des flèches. Mohammed-Ali-Mubchir, l'un des begs que j'avais récemment admis à mes faveurs, homme de guerre rempli de bravoure et digne de tous les égards, s'avança sans cuirasse vers le point de la route où étaient amoncelées les branches d'arbres : atteint d'une flèche dans les reins, il expira sur place. Nous étions venus en toute hâte et la plupart de nous n'avaient pas leur armure. Une ou deux flèches passèrent par-dessus nous. Ahmed-Youçouf-Beg, tout hors de lui, me dit tout d'un coup : « Il y aurait folie à vous avancer ainsi sans être armé. Voilà deux ou trois flèches que je vois passer au-dessus de votre tête. — Calmez-vous, lui répondis-je, voilà bien des fois que pareille chose passe au-dessus de ma tête. » A ce moment même, à notre droite, Kâcim-Beg, qui avait trouvé le moyen de traverser la rivière avec son cheval, ne se fut pas plus tôt mis en devoir de charger les Hezâreh, que ceux-ci, hors d'état de tenir, prirent la fuite.

Ceux de nos gens qui jusqu'alors avaient été aux prises avec eux se lancèrent à leur poursuite, en abattant ceux qu'ils pouvaient atteindre. Kâcim-Beg fut déclaré seigneur de Benguech en récompense de ce fait d'armes. Khâtim-Kour-Begui, dont la conduite dans cette expédition avait été digne d'éloges, fut gratifié de la charge de *kour-begui* en remplacement de Cheïkh-Dervich-Keukultach, qui en était titulaire. Keupek-Kouli-Baba s'était également bien montré : je lui en témoignai ma satisfaction par le don d'un village.

Cependant Sultan-Kouli-Tchanak s'était mis à suivre les traces de l'ennemi ; mais la neige était si épaisse qu'il fallait se creuser des tranchées en dehors desquelles il était impossible d'avancer. Je me mis moi-même de la partie avec les braves dont je viens de parler et, arrivés non loin des quartiers d'hiver des Hezâreh, nous mîmes la main sur des troupeaux de moutons ou de chevaux. Je ramassai en personne quatre à cinq cents moutons et vingt-cinq chevaux, au partage desquels j'admis Sultan-Kouli et deux à trois autres de mes intimes. Il m'est arrivé deux fois dans ma vie de faire moi-même une razzia : dans cette circonstance d'abord, et puis dans une autre où, revenant du Khoraçân, je me joignis à des coureurs qui enlevèrent à ces mêmes Turkomans-Hezâreh une grande quantité de moutons et de chevaux. Pour en revenir à notre affaire, les femmes et les jeunes enfants des Hezâreh avaient

gravi à pied des sommets neigeux où ils se tenaient en sûreté. Nous ne mîmes pas beaucoup d'ardeur à les poursuivre, et d'ailleurs il se faisait tard; nous revînmes donc sur nos pas et campâmes dans les huttes mêmes des Hezâreh. Cet hiver, il avait telle-
Page 201. ment neigé que, dans l'endroit même où nous étions, si on sortait de la route, la neige s'élevait jusqu'au bord de l'arrière de la selle. Ceux qui sortaient de nuit pour faire le guet étaient forcés par la profondeur de la neige de rester à cheval jusqu'au lever de l'aurore.

Le lendemain nous commençâmes notre retraite et, abandonnant les quartiers d'hiver des Hezâreh dans l'intérieur de Dereh-i-Khoch, nous vînmes camper à Djenglik. Yârek-Tagaï et quelques autres, qui étaient restés sur nos derrières, reçurent l'ordre d'aller s'emparer de ceux des Hezâreh qui avaient lancé des flèches sur Cheïkh-Dervich. Ces misérables, dont le sang était figé par la peur, se tenaient cachés dans une grotte. Mes gens y étant allés les enfumèrent et en prirent soixante-dix à quatre-vingts qu'ils passèrent pour la plupart au fil de l'épée.

Une fois l'expédition contre les Hezâreh menée à bonne fin, nous résolûmes d'aller percevoir l'impôt à Nidjrav, et nous nous rendîmes en conséquence dans les environs d'Aï-Togdi en descendant le cours du Bârân. Comme j'étais dans ce pays, Djihân-Guir-Mirza vint de Gazna pour me présenter ses hommages. Sur ces entrefaites, le treize du mois de

ramazan, j'eus une attaque de sciatique tellement violente que, quarante jours durant, je restai dans l'impossibilité de me retourner d'un côté sur l'autre sans l'aide de mains étrangères.

Parmi les vallées de Nidjrav celle de Badjgân et surtout le chef d'un des villages situés dans cette dernière, Huceïn-Gaïbi-Aga et son frère cadet s'étaient fait remarquer par leur esprit d'indépendance et par leur audace. J'envoyai contre eux des troupes dont je donnai le commandement à Djihân-Guir-Mirza et auxquelles se joignit Kâcim-Beg. L'expédition, s'étant mise en marche, monta à l'assaut, prit de force les hauteurs que l'ennemi avait fortifiées et fit subir à une partie de ces rebelles le châtiment qu'ils méritaient. Comme je souffrais toujours de ma sciatique, on me fit une espèce de litière sur laquelle on me transporta des bords du Bârân jusqu'à la ville où on me déposa dans le *Bostân-Seraï*. J'y demeurai un certain nombre de jours durant cet hiver. Mes souffrances n'étaient pas encore entièrement passées qu'il me vint un furoncle (dabgouli) à la joue droite. On le perça avec la lancette et on m'administra des purgatifs. Une fois rétabli, j'allai me promener au *tchehâr-bâg*.

Djihân-Guir-Mirza vint me présenter ses hommages. Depuis que les fils d'Eïoub, Youçouf et Behloul s'étaient mis à son service, ils n'avaient cessé de lui prêcher la révolte et le désordre. Dans cette occasion le mirza ne fut pas avec moi ce qu'il était

précédemment. Au bout de peu de jours il partit de très-grand matin, se revêtit de son armure et prit en toute hâte la route de Gazna. S'étant emparé du
Page 202. château de Nâni, il tua une partie de ses défenseurs et pilla toute la population. Ensuite ayant emmené avec lui tous ceux de ses gens qui étaient sous sa main, il se dirigea vers Bâmiân, en passant au milieu des Hezâreh. Dieu sait bien que jamais ni moi ni aucun des miens n'avions rien fait ou dit qui pût donner lieu à de tels actes de violence. Par la suite, voici ce qui m'a été raconté sur l'origine de cette affaire-là. Comme Djihân-Guir-Mirza se rendait de Gazna à Kaboul, Kâcim-Beg et les autres begs allèrent au-devant de lui. Le prince ayant lancé un faucon contre une caille, celui-là étendait ses serres pour saisir sa proie, lorsque la caille s'abattit d'elle-même. Aussitôt tous les assistants de crier : « La tient-il? la tient-il? — Laisse-t-on jamais échapper un ennemi si incapable de se défendre? reprit Kâcim-Beg; sans doute il le prendra. » Il n'en fallut pas davantage pour blesser ces gens-là et les décider à se mettre en garde contre moi. On allégua un ou deux autres mots encore plus méchants et à plus grande portée que celui-là. Quoi qu'il en soit, après avoir mis Gazna en état de défense, le mirza se retira de sa personne chez les *Aïmak* en passant chez les Hezâreh. A cette époque les *Aïmak*, quoique ne faisant pas cause commune avec Nâcir-Mirza, n'étaient pas entrés chez les Euzbegs, mais se tenaient

à Yaï, à Esteràb et dans les campements d'été des environs.

Sur ces entrefaites Sultan-Huçeïn-Mirza, décidé à repousser les entreprises de Mohammed-Cheïbâni-Khan, appela à lui tous ses enfants. Il me dépêcha à cet effet Seïd-Afzal, fils de Sultan-Ali-Khâb-Bin. Plusieurs raisons me conseillaient impérieusement de marcher du côté du Khoraçân. Premièrement, quand un puissant pâdichâh comme Sultan-Huçeïn-Mirza, successeur de Timour-Beg, rassemblait autour de sa personne et mandait de toutes parts ses enfants et ses begs pour attaquer un ennemi comme Cheïbâni-Khan, si les autres se rendaient à cet appel sur leurs pieds, je devais y aller, moi, même sur la tête; si les autres s'y présentaient avec des bâtons, j'y paraîtrais, n'eussé-je pour toute arme qu'un caillou. En second lieu, puisque Djihân-Guir-Mirza était parti avec des intentions si hostiles à mon égard, il fallait de toute nécessité ou calmer cette irritation, ou parer à ses funestes conséquences.

Dans le courant de cette même année, Cheïbâni-Khan avait assiégé Huçeïn-Soufi dans Khârizm pendant dix mois. Durant ce siége il y avait eu beaucoup de combats où les hommes d'armes de Khârizm s'étaient montrés très-braves, sans jamais faiblir. Page 203.
Leurs archers avaient déployé une telle vigueur qu'il n'était pas rare que leurs traits perçassent le bouclier et la cuirasse, et même quelquefois la double cuirasse. Ils avaient supporté dix mois de suite toutes

les horreurs d'un siége, sans espoir de secours d'aucun côté, lorsque quelques hommes d'armes, agissant légèrement et manquant de cœur, s'entendirent avec les Euzbegs et les introduisirent dans la place. Prévenu de ce qui se passait, Huçeïn-Soufi accourut de sa personne. Comme il était occupé à frapper et à renverser ceux des assaillants qui avaient pénétré dans l'enceinte, son page lui décocha par derrière une flèche qui le tua. Alors il ne resta plus personne pour combattre, et la place fut prise. Que la miséricorde de Dieu soit sur Huçeïn-Soufi, qui n'hésita jamais à exposer courageusement sa vie! Cheïbâni-Khan, après avoir confié Khârizm à Keupek-Bi [1], se rendit à Samarkand.

Vers la fin de cette année, dans le mois de zilhidjdjeh, Sultan-Huçeïn-Mirza, qui marchait à la tête d'une armée contre Cheïbâni-Khan, ne fut pas plus tôt arrivé à Baba-Ilâhi qu'il entra dans la miséricorde de Dieu.

Ce prince était né à Herat l'an 842 (1438-1439), du temps de Châh-Rokh-Mirza. Il était fils de Mansour, fils de Baïkara, fils d'Omar-Cheïkh, fils d'Émir-Timour. Baïkara-Mirza et Mansour-Mirza n'avaient jamais occupé le trône. Sa mère, Firouzeh-Begum, était petite-fille de Timour-Beg, et lui-même se trouvait être le petit-fils de Mirân-Châh-Mirza.

1. Il est à remarquer que le titre de *bi* est toujours appliqué aux Euzbegs au lieu de celui de « beg, » dont il semble être l'équivalent.

Comme on le voit, Sultan-Huçeïn-Mirza avait une origine doublement illustre et était de race royale. Sa famille se composait de deux fils et de deux filles nés du même père et de la même mère, savoir : Baïkara-Mirza, Sultan-Huçeïn-Mirza, Aka-Begum et une autre princesse, Boudekeh Begum[1], qu'Ahmed-Khan avait épousée. Quoique l'aîné, Baïkara-Mirza, fût subordonné à son frère et n'occupât pas la première place au *divân*, partout autre part les deux frères étaient assis sur le même coussin. Baïkara-Mirza avait reçu de son cadet le gouvernement de Balkh, qu'il conserva pendant plusieurs années. Il avait trois fils : Sultan-Mohammed-Mirza, Sultan-Veïs-Mirza et Sultan-Iskender-Mirza. Aka-Begum était l'aînée du mirza. Cette princesse, devenue la femme de Sultan-Ahmed-Mirza, en avait eu un fils, Kitchik-Mirza, lequel était d'abord entré au service de son oncle maternel; mais plus tard il abandonna le métier des armes et se livra tout entier à l'étude. Page 204.
On dit qu'il était arrivé à un haut degré d'instruction et qu'il avait même de l'instinct poétique. Voici un quatrain en persan de sa composition :

« Longtemps je me suis complu dans l'éloge de mes perfections, je me suis donné comme modèle dans les belles manières de la piété; aujourd'hui que l'amour est venu, qu'est-ce que la piété, que la

1. La version persane ne la nomme pas et se contente de dire : *ve yek dokhter-i-diguer*, « et une autre fille. » M. Leyden, qui ne suit pas le texte original, porte simplement « and another sister. »

perfection ? grâce à Dieu, qui a permis que je m'éprouvasse moi-même. »

Ces vers rappellent tout à fait un des quatrains du *Molla* (Djâmi). A la fin de sa vie Kitchik-Mirza fit le pèlerinage et accomplit les tournées saintes. Boudckeh-Begum était aussi l'aînée du mirza, lequel, à l'époque la plus tourmentée de son existence, l'avait mariée à Ahmed-Khan-Hadji-Tarkhan. De cette alliance était né un fils qui se rendit à Herat, où il fut longtemps au service du mirza.

Sultan-Huçeïn-Mirza était un homme aux yeux étroits, à la stature de lion. Au-dessous des reins ses membres étaient grêles. Quoique avancé en âge et ayant la barbe blanche, il portait des vêtements de soie de couleur voyante, rouge et verte. Il se coiffait d'un bonnet d'agneau noir ou bien d'un *kalpak* (coiffure des Turkomans). Parfois, les jours de fête, il se rendait à la prière, ayant un petit turban à trois plis, tout lâche et roulé négligemment, dans lequel était plantée une plume de *karkara* (sorte de grue).

Dans les premiers temps de son règne il s'était mis dans la tête de faire réciter dans la chaire les noms des douze imans; mais Ali-Chir-Beg et quelques autres l'en empêchèrent. Dans la suite il se conforma dans tous ses actes à la foi orthodoxe et à la religion du peuple. Par suite d'une douleur qu'il ressentait dans les jointures, il ne pouvait pas

faire la prière. Il n'observait pas non plus le jeûne. Il était d'un naturel enjoué et de bonne composition. Par tempérament il était assez porté à dépasser les limites, soit dans les actes, soit dans les paroles. En plusieurs occurrences il fit preuve d'un grand respect pour la loi. Une fois, entre autres, un de ses fils ayant commis un meurtre, il le livra aux vengeurs du sang versé pour être envoyé au tribunal. Pendant six ou sept ans à partir de son avénement au trône il marcha dans les voies de la pénitence; ensuite il s'adonna à la boisson. Durant près de quarante années qu'il fut pâdichâh dans le Khoraçân, il ne se passa pas de jour qu'il ne bût après la prière de midi; mais jamais il ne touchait au vin dans la matinée. Suivant son exemple, ses enfants, ses soldats et les habitants des villes s'abandonnaient sans contrainte au plaisir et à la débauche. Brave et plein de cœur, il paya souvent de sa personne, le sabre à la main, ou plutôt il n'y avait pas de combat où il ne s'escrimât Page 205.
avec beaucoup de valeur. De tous les descendants de Timour-Beg il n'y en a jamais eu un qui maniât le sabre comme Sultan-Huçeïn-Mirza. Ce prince avait des dispositions pour la poésie : il avait même composé un *divân* où il se servait de la langue turke sous le pseudonyme de Haçan. Quelques-uns de ses vers n'étaient pas mal, mais le *divân* tout entier était sur le même mètre. En dépit de son grand âge et de la majesté souveraine dont il était revêtu, Sultan-Huçeïn-Mirza avait un goût enfantin pour élever

des béliers et des pigeons avec lesquels il jouait. Il prenait aussi du plaisir à faire combattre des coqs.

Dans le cours de ses expéditions il lui arriva une fois de passer à la nage le Gouragan[1] et de battre à plate couture un parti d'Euzbegs. Dans une autre occasion Sultan-Abou-Se'id-Mirza avait envoyé en course trois mille hommes sous le commandement de Mohammed-Ali. Sultan-Huçein-Mirza tomba sur eux en droite ligne et les défit, quoiqu'il n'eût avec lui que soixante braves. C'est là un de ses plus beaux faits d'armes. Une autre fois encore il combattit contre Sultan-Mahmoud-Mirza à Ester-Abâd et le mit en déroute. Ce fut aussi à Ester-Abâd qu'il remporta un avantage signalé sur Sa'ad, fils de Huceïn, le turkoman[2]. Après son avénement au trône il livra bataille à Yâdkâr-Mohammed-Mirza à Khaberân[3] et resta vainqueur. Plus tard étant parti en course de Serpoul sur le Mourgâb, il s'empara dans le *Bâg-i-zâgân (le Jardin des corneilles* à Herat) de la personne de Yâd-Kâr-Mohammed-Mirza qu'il trouva malade et couché. Cette prise lui assura la possession paisible du Khoraçân. Il remporta également

1. Il s'agit sans doute ici du Gourgan, affluent du sud-est de la mer Caspienne.

2. C'est ainsi que porte le texte original. La version persane lit « Hucein-Turkman-sa'adlik, » et M. Leyden « Hussain Turkomân *Saadlîmek.* »

3. Ville et district du Khoraçân entre Serakhs et Abiverd, patrie du célèbre poëte Anveri.

une victoire sur Sultan-Mahmoud-Mirza à Tchikman, dans les environs d'Endekhoud et de Chouprougân. Il ne fut pas moins heureux contre Aba-Bekr-Mirza. Celui-ci, à son arrivée de l'Irâk, s'était joint aux Turkomans *du mouton noir,* avait battu avec leur aide Ouloug-Beg-Mirza à Tekâneh et à Khimâr, et s'était emparé de Kaboul; puis, à la nouvelle des troubles qui agitaient l'Irâk, il avait évacué cette ville, traversé Khaïber, passé par les cantons de Khochâb et de Moultân pour déboucher à Sivi. Ensuite, continuant sa marche, il s'était rendu maître de Kermân, où il n'avait pu se maintenir. Au moment où il pénétrait dans le Khoraçân, Sultan-Huceïn-Mirza était tombé sur lui à l'improviste et l'avait fait prisonnier. Dans une autre occasion, à Poul-Tcherâg, il triompha d'un de ses fils, Bedi'-uz-Zemân-Mirza. Une autre fois encore, à Halva-Tchechmeh, il battit deux de ses fils, Aboul-Muhcin-Mirza et Keupek-Mirza[1]. Il conduisit une armée contre Koundouz qu'il assiégea, mais dont il ne put s'emparer. Il fit également une tentative infructueuse contre Hiçâr, Page 206. dont il fut obligé de lever le siége. Dans une expédition qu'il dirigea contre le gouvernement de Zoun-Noun, le *daroga* de Bost (sur la rive gauche de l'Helmend, au-dessous de sa jonction avec l'Ourguendâb) lui remit cette place; mais il n'obtint aucun autre

1. La version persane passe sous silence cette expédition, dont la traduction anglaise ne parle pas non plus.

avantage et se retira en abandonnant sa conquête. Dans ces deux ou trois affaires on vit un grand et belliqueux pâdichâh comme Sultan-Huceïn-Mirza s'en retourner inutilement sans avoir rien exécuté de digne de sa puissance. Dans une rencontre qu'il eut sur la *prairie de Nichin* avec son fils Bedi'-uz-Zemân-Mirza, lequel avait uni ses forces à celles de Châh-Beg, fils de Zoun-Noun, il remporta la victoire. Cette journée fut signalée par un concours de circonstances véritablement extraordinaires. Sultan-Huceïn-Mirza n'avait auprès de lui que peu de troupes, la plus grande partie de ses forces ayant été expédiées dans la direction d'Ester-Abâd. Eh bien, ce même détachement, revenant de son expédition, le rejoignit le jour même de la bataille! D'autre part on vit arriver le même jour Sultan-Mes'oud-Mirza qui, après avoir été contraint de céder Hiçâr à Baï-Soungar-Mirza, s'était mis en route pour venir trouver Sultan-Huceïn-Mirza. Enfin Haïder-Mirza, qui avait été à la rencontre de Bedi'-uz-Zemân-Mirza à Sebzâr[1], fut le troisième qui arriva à ce singulier rendez-vous.

La domination de Sultan-Huceïn-Mirza s'étendait sur le Khoraçân, ayant Balkh à l'orient, Bestâm et Damgân à l'occident, Khârizm au nord, Kandahâr

1. Il s'agit sans doute ici de Sebzevâr, le chef-lieu du district de Beïhak. Cette phrase ne se trouve pas dans la version persane, ni par conséquent dans la traduction anglaise.

et le Seïstân au midi. Une fois qu'une ville de l'importance de Herat fut tombée entre ses mains, il n'eut plus d'autre occupation, la nuit comme le jour, que de s'adonner au plaisir et à la joie. De leur côté tous ceux qui étaient attachés à son service faisaient exactement comme leur maître. Celui-ci avait complétement délaissé les soucis des conquêtes et de la conduite des armées : aussi plus il allait, plus il voyait décroître le nombre de ses clients et diminuer ses états sans aucune compensation d'autre part.

Ce prince avait eu quatorze fils et onze filles, savoir : 1° Bedi'-uz-Zemân-Mirza, l'aîné de tous ses enfants, dont la mère était la fille de Sandjar-Mirza de Merv; 2° Châh-Garib-Mirza. Celui-ci, qui était contrefait, ne payait pas de mine, mais n'en était pas moins bien doué. Si son corps était impotent, sa parole était pleine de force. *Garib* était son surnom poétique. Il avait composé un *divân* où se trouvaient des vers turks et des vers persans. Voici un distique persan de sa façon :

« En passant j'ai vu une beauté de fée dont je suis devenu fou, quel est son nom, où est sa demeure? c'est ce que je ne saurais dire. »

Pendant un certain temps Sultan-Huceïn-Mirza avait confié le gouvernement de Herat à Châh-Garib-Mirza. Ce prince mourut du vivant même de son père ne laissant ni fils ni fille; 3° Muzaffer-Mirza, Page 207.

l'enfant favori de son père, quoique ses mœurs et ses actes n'eussent rien de séduisant. Cette partialité de Sultan-Huceïn-Mirza provoqua souvent des révoltes chez ses autres fils. La mère de ces deux derniers princes était Khadidjeh-Begum, l'une des concubines de Sultan-Abou-Se'id-Mirza. Elle avait eu également du mirza une fille nommée Ak-Begum; 4° Aboul-Muhcin-Mirza, et 5° Keupek-Mirza, dont le vrai nom était Mohammed-Muhcin, avaient tous deux pour mère Letifeh-Sultan-Agatcha; 6° Abou-Turâb-Mirza, dont on vantait dès les premiers temps les progrès dans la vertu. Lorsqu'il apprit que la maladie de son père devenait de plus en plus grave, effrayé par les bruits étranges qui couraient, il prit la fuite avec son frère cadet Mohammed-Huceïn et se retira dans l'Irâk. Là, abandonnant le métier des armes, il embrassa la vie religieuse et on n'a plus entendu parler de lui. Il avait un fils appelé Sohrab-Mirza. A l'époque où je m'emparai de Hiçâr après avoir battu les sultans qui avaient à leur tête Hamzah-Sultan et Mehdi-Sultan, ce jeune prince était à mon service. Borgne, d'une laideur repoussante, le moral chez lui ne valait pas mieux que le physique. A la suite d'un acte d'iniquité dont il se rendit coupable, ne pouvant plus rester près de moi, il me quitta. Un nouveau crime qu'il commit dans les environs d'Ester-Abâd lui attira un châtiment mortel de la part de Nedjem-Sâni; 7° Mohammed-Huceïn-Mirza. Étant en Irâk il se trouva enfermé dans un

même lieu avec Châh-Ismaël [1], dont il se constitua dès lors le disciple. Plus tard il devint un hérétique des plus endurcis, et, reniant l'exemple de son père et de ses frères aînés ou cadets, il mourut à Ester-Abâd, sans s'être converti, dans l'égarement et dans l'erreur. Il avait une réputation de bravoure chevaleresque qui n'a été justifiée, que je sache, par aucun fait éclatant, digne d'être raconté. Il avait des dispositions pour la poésie, et voici un distique de sa façon :

« A la poursuite de quel gibier t'es-tu donc ainsi souillé de poussière? où as-tu donc passé que tu es tout en nage et le feu dans le cœur? »

8° Feridoun-Huceïn-Mirza, homme d'une grande vigueur pour bander un arc, et très-habile tireur. On dit que son arc, pour être courbé, n'exigeait pas un poids de moins de quarante *batman* [2]. Quoique très-brave, il n'était pas heureux à la guerre. Partout où il combattit, il fut vaincu. A Ribât-i-Doudez Feridoun-Huceïn-Mirza et son frère cadet Ibn-Huceïn-Mirza combattirent avec les coureurs de Timour-Sultan, d'Obeïd-Sultan et de Chaïbak-Kan et furent défaits. Cependant, dans cette occasion, Fe- Page 208.

1. Il s'agit ici du fameux fondateur de la dynastie des *Sefevides* qui, en sa qualité de *chiite*, était considéré par Bâber comme un hérétique.

2. C'est-à-dire environ 600 livres. Ce passage me laisse des doutes. Le mot *guirdhiyeh*, arrondi, circulaire, que j'ai traduit par « pour être courbé », c'est-à-dire bandé, est rendu par M. Leyden par « double-stringed », j'ignore pourquoi.

ridoun-Huceïn-Mirza eut une conduite très-brillante. A Damgân Feridoun-Huceïn-Mirza et Mohammed-Zemân-Mirza tombèrent entre les mains de Cheïbâni-Kan, qui épargna leur vie et leur rendit la liberté. Plus tard, lorsque Châh-Mohammed-Divâneh se fortifia dans Kilât, Feridoun-Huceïn-Mirza se retira auprès de lui. A la prise de cette place par les Euzbegs, il tomba entre leurs mains et fut mis à mort. Les trois derniers princes dont je viens de parler devaient le jour à une concubine du mirza, de race euzbègue, nommée Mingli-Bi-Agatcha; 9° Haïder-Mirza, dont la mère était Pâïendeh-Sultan-Begum, fille de Sultan-Abou-Se'id-Mirza. Du vivant même de son père, il jouit quelque temps du gouvernement de Mechhed et de Balkh. A l'époque où Sultan-Huceïn-Mirza assiégeait Hiçâr, il obtint pour son fils la fille de Sultan-Mahmoud-Mirza et de Khan-Zâdeh-Begum, à la suite de quoi il conclut la paix et leva le siége de devant Hiçâr. De ce mariage naquit une fille, Châd-Begum, qui plus tard vint à Kaboul et fut donnée à Adil-Sultan. Quant à Haïder-Mirza, il quitta ce bas monde avant son père; 10° Mohammed-Ma'soum-Mirza. Son père, qui lui avait donné le gouvernement de Kandahâr, se fonda là-dessus pour lui faire épouser une fille d'Ouloug-Mirza. A l'arrivée de cette princesse à Herat, Sultan-Huceïn-Mirza donna un grand gala (*touï*) et fit élever un magnifique pavillon. Quoique Mohammed-Ma'soum-Mirza eût reçu Kandahâr en apanage,

Châh-Beg-Argoun y faisait seul *la pluie et le beau temps* [1], le mirza ne jouissant d'aucune espèce d'autorité ni d'influence. Aussi se décida-t-il à abandonner Kandahâr et à retourner en Khoraçân, où il mourut aussi du vivant de son père; 11° Ferrukh-Huceïn-Mirza, dont l'existence ne fut pas non plus très-prolongée et qui partit de ce monde avant Ibrahim-Huceïn-Mirza, son frère cadet; 12° Ibrahim-Huceïn-Mirza, prince doué assez heureusement. L'abus qu'il faisait du vin de Herat le conduisit au tombeau du vivant de son père; 13° et 14° enfin Ibn-Huceïn-Mirza et Mohammed-Kâcim-Mirza, dont il sera parlé plus tard. La mère de ces cinq derniers princes était une concubine nommée Papa-Agatcha. Page 209

L'aînée de toutes les filles était Sultanum-Begum, l'unique enfant de Djouli-Begum, fille d'un des begs des *Azak*. Elle parlait avec beaucoup d'art et avec une remarquable facilité. Son frère aîné l'avait donnée en mariage à Sultan-Veïs-Mirza, fils cadet de Baïkara-Mirza, dont elle avait eu une fille et un fils. La fille avait été mariée à Içan-Kouli-Sultan, le frère cadet de Ilbars-Sultan [2], l'un des sultans des *Cheïbân*. Quant au fils, c'était Mohammed-Sultan-Mirza, auquel j'ai conféré cette année même le gouvernement de Kanoudj. A cette même date, Sulta-

1. *Ak kelsa kara kelsa Châh-Beg-Argoun idi.*

2. Le texte porte *ilibars*, la version persane et la traduction anglaise *dilbars*.

num-Begum, emmenant son petit-fils de Kaboul, était en route pour l'Hindoustân lorsque, arrivée à Nilâb, elle a dû exécuter les ordres de son créateur. Ses gens sont retournés en arrière, rapportant ses os, tandis que son petit-fils se rendait auprès de moi.

Les quatre filles que Sultan-Huceïn-Mirza avait eues de Pâïendeh-Sultan-Begum étaient : 1° l'aînée de toutes, Ak-Begum, donnée en mariage à Mohammed-Kâcim-Arlat, petit-fils de Bigueh-Begum, la sœur cadette de Bâber-Mirza (petit-fils de Châh-Rokh-Mirza, mort en 1457). De cette alliance était née une fille nommée Kara-Gueuz-Begum qu'avait épousée Nâcir-Mirza; 2° Kitchik-Begum pour laquelle Sultan-Mes'oud-Mirza avait beaucoup d'inclination. Mais en dépit de tous ses efforts, Pâïendeh-Sultan-Begum, qui ne le voyait pas d'un bon œil, ne voulut pas la lui donner. Elle fut mariée dans la suite à Molla-Khodja, qui était de la race de Seïd-Ata; 3° Bigueh-Begum, et 4° Aga-Begum. Ces deux princesses avaient été données en mariage, la première à Bâber-Mirza, et la seconde à Sultan-Murâd-Mirza, tous deux enfants de Râbi'ah-Sultan-Begum.

De Mingli-Bi-Agatcha le mirza avait eu deux filles. L'aînée, Baïram-Sultan, avait été donnée à Seïd-Abd-Allah-Mirza, de la famille des seïds d'Endekhoud et petit-fils, par sa mère, de Baïkara-Mirza. De ce mariage était né un fils, Seïd-Birkeh, qui était venu se mettre à mon service lorsque j'eus pris Samarkand. Par la suite il s'en alla du côté d'Our-

guendj, où il éleva des prétentions au trône. Il périt à Ester-Abâd de la main des *Kizilbach*. L'autre fille, Fâtimeh-Sultan, était devenue la femme de Yâdkâr-Mirza, descendant de Timour-Beg.

Les filles de Papa-Agatcha et du mirza étaient au nombre de trois : 1° Sultan-Nijâd-Begum, que Page 210.
Sultan-Huceïn-Mirza avait mariée à Iskender-Mirza, le plus jeune fils de son frère aîné; 2° Begum-Sultan, qu'on avait donnée à Sultan-Mes'oud-Mirza après qu'il eut perdu la vue. De cette alliance étaient nés une fille et un fils. La fille fut élevée par Apak-Begum, femme de Sultan-Huçeïn-Mirza; puis elle vint de Herat à Kaboul, où elle fut donnée à Seïd-Mirza-Apak. Après que les Euzbegs eurent tué Sultan-Mes'oud-Mirza, Begum-Sultan, prenant avec elle son fils, se dirigea vers la *ke'abeh*, et j'ai appris que tous deux résidaient actuellement à la Mecque. La troisième fille avait été donnée en mariage au seïd d'Endekhoud, appelé Seïd-Mirza, nom sous lequel il était le plus généralement connu.

Le mirza avait eu encore une fille, Aïcheh-Sultan, d'une concubine nommée Zubeïdeh-Agatcha, petite-fille de Haçan-Cheïkh-Timour. Cette fille fut donnée en mariage à Kâcim-Sultan, de la race des sultans de Cheïbân, dont elle eut un fils, Kâcim-Huceïn-Sultan, qui vint se mettre à mon service dans l'Hindoustân. Il m'accompagnait dans l'expédition contre Rana-Sanka, et il y gagna le gouvernement de Bedâoun. Après la mort de Kâcim-Sultan, Aïcheh-

Sultan épousa un de ses parents, Bouran-Sultan, dont elle eut un fils, Abd-Allah-Sultan. Celui-ci est actuellement à mon service et, tout jeune qu'il est, il ne s'acquitte pas mal de ses devoirs.

La première de toutes les femmes qu'eut épousées Sultan-Huceïn-Mirza était Bigueh-Sultan-Begum, fille de Sandjar-Mirza de Merv, qui fut la mère de Bedi'-uz-Zemân-Mirza. Cette princesse, d'une méchante nature, faisait beaucoup souffrir Sultan-Huceïn-Mirza. Réduit à l'extrémité par ce caractère difficile, il finit par la répudier et recouvra la paix. Que pouvait-il faire? Le droit n'était-il pas de son côté?

« Une méchante femme dans la maison d'un homme de bien, c'est pour lui, dès ce monde, tous les tourments de l'enfer. »

Puisse le Dieu tout-puissant n'infliger à aucun musulman un pareil fléau! Mon Dieu, qu'il ne reste pas sur la terre de femmes de mauvaise nature et d'un caractère mal fait!

2° Djouli-Begum, la fille d'un des begs des Azak, dont il avait eu Sultanum-Begum;

Page 211. 3° Cheher-Bânou-Begum, fille de Sultan-Abou-Se'id-Mirza, qu'il avait épousée après être monté sur le trône. A la bataille de Tchikman, alors que toutes les femmes du mirza sortirent de leur litière pour monter à cheval, elle seule ne quitta pas sa litière, pensant bien qu'elle n'avait rien à craindre de son frère cadet (Sultan-Mahmoud-Mirza contre

lequel avait lieu la bataille). Le mirza, informé de sa conduite, la répudia et épousa à sa place sa sœur cadette Pâïendeh-Sultan-Begum. Après la conquête du Khoraçân par les Euzbegs, celle-ci se retira dans l'Irâk, où elle mourut dans l'éloignement de sa famille;

4° Khadidjeh-Begum, d'abord concubine de Sultan-Abou-Se'id-Mirza, dont elle avait eu une fille, Ak-Begum. Elle s'était rendue à Herat à la suite de la défaite essuyée par Sultan-Abou-Se'id-Mirza dans l'Irâk. Là, Sultan-Huceïn-Mirza l'avait prise pour femme et s'y était fort attaché, au point de l'élever du rang de concubine à celui de *begum*. Dans la suite son influence était arrivée au plus haut degré. Par ses manœuvres elle fut la cause de la mort de Mohammed-Mumin-Mirza. Si les fils de Sultan-Huceïn-Mirza se mirent en état de rébellion contre leur père, c'est à elle qu'il faut s'en prendre avant tout. Elle se considérait comme douée d'une raison supérieure; ce n'était qu'une femme dénuée de bon sens et mauvaise langue; de plus elle était hérétique. Châh-Garib-Mirza et Muzaffer-Huceïn-Mirza lui devaient le jour;

5° Apak-Begum, dont il n'eut ni fils ni fille. Papa-Agatcha, pour laquelle il avait tant d'affection, était sa sœur de lait. Apak-Begum, n'ayant pas d'enfants, soignait ceux de Papa-Agatcha comme s'ils eussent été les siens. Lorsque le mirza se trouvait malade, elle lui prodiguait les soins les plus tendres et tels

qu'aucune autre de ses femmes n'aurait pu les lui rendre. L'année même où je me rendis dans l'Hindoustân, elle vint me trouver de Herat et je la reçus avec les plus grands égards. Comme j'étais occupé à faire le siége de Tchendiri, je reçus la nouvelle qu'elle avait accompli les décrets de la Providence à Kaboul;

6° Letif-Sultan-Agatcha, une autre de ses concubines favorites (tchârchenbehi), qui avait donné naissance à Aboul-Muhcin-Mirza et à Keupek-Mirza;

7° Mingli-Beg-Agatcha l'euzbègue, l'une des femmes de la suite de Cheher-Bânou-Begum. Elle fut mère d'Abou-Turâb-Mirza, de Mohammed-Hu-
Page 212. ceïn-Mirza, de Feridoun-Huceïn-Mirza et de deux filles;

8° Papa-Agatcha, sœur de lait d'Apak-Begum. Le mirza l'ayant vue en devint amoureux et la prit pour femme. Il en eut cinq fils et quatre filles, comme je l'ai déjà dit;

9° Bigui-Sultan-Agatcha, qui ne lui donna ni fils ni fille.

Il avait encore un grand nombre de concubines ou de maîtresses d'un rang inférieur, et je me suis borné à parler ici de celles de ses femmes qu'il considérait le plus. Il est étrange qu'un grand pâdichâh, tel que Sultan-Huceïn-Mirza, ayant pour capitale une ville de l'Islâm comme Herat, ne comptât que trois fils, sur quatorze, dont la naissance ne fût pas illégitime. Aussi la débauche et le vice étaient-ils en

grand honneur non-seulement chez ce prince, mais encore chez ses enfants et parmi toutes les tribus qui relevaient de lui. Sans doute ce fut par suite de la malédiction que leur attira une pareille conduite que tous ces rejetons de race royale disparurent entièrement dans l'espace de sept à huit ans, à l'exception du seul Mohammed-Mirza.

Les émirs de Sultan-Huceïn-Mirza étaient :

1° Mohammed-Berendouk-Berlas, de la race de Djakou-Berlas. Ce Mohammed-Berendouk, fils d'Ali, fils de Berendouk, fils de Djihân-Châh, fils de Djakou-Berlas, était beg au service de Bâber-Mirza. Plus tard il fut en faveur auprès de Sultan-Abou-Se'id-Mirza (le grand-père de Bâber), qui lui confia conjointement avec Djihân-Guir-Berlas l'administration de Kaboul et le nomma en outre gouverneur d'Ouloug-Beg-Mirza. Après la mort de son père, Ouloug-Beg-Mirza se disposait à faire un mauvais parti aux deux *berlas* lorsque ceux-ci, ayant tout découvert, prirent avec eux Djihân-Guir-Mirza, emmenèrent leurs hordes et se dirigèrent vers Koundouz. Arrivés au sommet de l'Hindou-Kouch, ils renvoyèrent le mirza à Kaboul avec beaucoup d'égards et se rendirent eux-mêmes en Khoraçân auprès de Sultan-Huceïn-Mirza, qui leur fit un fort bon accueil. Mohammed-Berendouk-Berlas était un homme très-expérimenté et d'une discrétion à toute épreuve. Il était passionné pour les faucons à un point tel, que si l'un de ces oiseaux venait à périr ou à s'égarer, il

disait en prononçant le nom de ses fils : « Qu'un tel fût mort ou se fût rompu le cou, qu'était-ce que cela en comparaison de la mort ou de la perte de ce faucon ? »

2° Muzaffer-Berlas, qui prit part à toutes les aventures du mirza. J'ignore par quels moyens il avait su plaire à ce prince et arriver aux dernières
Page 213. limites de la faveur. Le crédit dont il jouissait était tel que Sultan-Huceïn-Mirza s'était engagé par un accord à lui céder les deux sixièmes des pays conquis et à ne s'en réserver que les quatre autres sixièmes. Étrange stipulation en vérité ! Comment les affaires pourraient-elles marcher dans un état où le souverain associe un serviteur à son pouvoir ? Il n'aurait certainement pas rempli de tels engagements vis-à-vis de son frère cadet ni de son fils ; comment aurait-il pu les remplir vis-à-vis d'un simple beg ? Une fois maître du trône, il se repentit de ce qu'il avait fait ; mais il était trop tard. Cet homme de rien, à la cervelle brouillée, non content de tout le crédit qu'il avait obtenu, prenait encore des airs de maître à l'égard du mirza, lequel ne pouvait plus rien décider par lui-même. A la fin on dit que Muzaffer-Berlas fut empoisonné ; mais Dieu seul sait ce qui en est ;

3° Ali-Chir-Beg-Nevâï. Celui-ci était moins un de ses begs qu'un de ses amis. Dans leur enfance tous deux avaient été camarades d'école, et ils étaient restés très-intimes. Expulsé de Herat, j'ignore

pour quelle faute, par Sultan-Abou-Se'id-Mirza, il se retira à Samarkand, où il resta plusieurs années. Ahmed-Hâdji-Beg lui servait alors de protecteur et de patron. On sait tout ce qu'il y avait de distinction dans la nature d'Ali-Chir-Beg. Cette élégance de manières, que le public attribuait à l'orgueil de sa haute fortune, était innée chez lui, et il ne s'en départit pas un instant tout le temps qu'il demeura en disgrâce à Samarkand. C'était un homme d'un mérite incomparable. Depuis qu'on fait des poésies en langue turke, personne n'en a fait d'aussi nombreuses et d'aussi excellentes que lui. Il a composé six livres de *mesnevi :* cinq pour servir de pendants au *Khamseh* (de Nizâmi) et un dans le même mètre que le *Mantik-ut-Taïr* (de Ferid-ed-Din-Attâr) sous le titre de *Liçân-ut-Taïr* (le langage des oiseaux). Il est l'auteur de quatre recueils de *gazel : Garâïb-us-Sigr* (les merveilles du jeune âge), *Nevâdir-uch-Chebâb* (les raretés de l'adolescence), *Bedâï'-ul-Vast* (les belles productions de l'âge mûr), *Fevâïd-ul-Kibr* (les utilités de la vieillesse). On a aussi de lui de très-beaux quatrains. Plusieurs autres de ses ouvrages sont de peu de valeur et assez médiocres, si on les compare à ceux que je viens de citer. De ce nombre sont les modèles de lettres *incha* dont il a formé un recueil à l'imitation de Mevlâna-Djâmi. On y trouve réunies toutes les lettres qu'il a écrites à différents personnages pour toutes les affaires possibles. Il a composé sous le titre de *Mizân-ul-Evzân* (la balance

des mesures) un traité de prosodie où il y a beau-
Page 214. coup à critiquer. Sur les vingt-quatre variétés de *rubâ'i* (quatrains) il a fait erreur sur quatre. Il s'est également trompé sur les variétés propres à certains mètres. Quiconque a donné quelque attention à l'étude de la prosodie reconnaîtra la vérité de ce que je viens de dire. Ali-Chir-Beg a fait un *divân* persan où il prend le surnom poétique de *Fâni :* on y trouve quelques vers qui ne sont pas mauvais au milieu d'une foule d'autres faibles et sans nulle valeur. Il réussissait aussi dans la musique où il a composé des choses charmantes. Il existe de lui de très-jolies mélodies et des préludes. Les hommes de mérite et de talent n'eurent jamais un protecteur et un appui comparable à Ali-Chir-Beg. Ce fut grâce à son patronage que Ustaz-Koul-Mohammed, Cheïkhi le flûtiste et Huceïn le luthiste, tous les trois artistes consommés, arrivèrent à un si haut point de faveur et de célébrité. Ustaz-Behzâd et Châh-Muzaffer durent leur grande vogue comme peintres aux puissants encouragements qu'il leur prodigua. Il a été donné à bien peu d'hommes de faire le bien au même degré que lui. Il n'eut jamais ni fils, ni fille, ni femme, ni famille. Il parcourut la vie dans de merveilleuses conditions d'indépendance et d'allégement. Après avoir débuté par être gardien du sceau, il parvint à la dignité de beg dans son âge mûr et conserva quelque temps le gouvernement d'Ester-Abâd. A la fin il renonça à la carrière des armes. Bien loin de

rien accepter du mirza, il lui offrait chaque année des sommes considérables. Lorsque Sultan-Huceïn-Mirza revenait de l'armée d'Ester-Abâd, Ali-Chir-Beg s'avança à sa rencontre. Il venait de le saluer en se prosternant et allait se relever, lorsqu'une indisposition subite l'en empêcha : on fut obligé de le soulever à force de bras et de l'emporter. Les médecins ne purent absolument pas déterminer quelle était la nature de son mal, et, dès le lendemain, il s'en alla dans la miséricorde de Dieu. On pouvait lui appliquer un de ses vers qui convenait parfaitement à sa situation :

« Le mal dont je meurs ne laisse pas soupçonner la maladie qui le cause : que peuvent les médecins, condamnés à l'impuissance devant un tel fléau ! [1] »

4° Ahmed-Tevekkul-Berlas, qui, dans les commencements, garda pendant un certain temps le gouvernement de Kandahâr;

5° Veli-Beg, de la famille de Hâdji-Seïf-ud-Din-Beg. Il était un des grands begs du mirza, au service duquel il était spécialement attaché; mais il ne vécut pas longtemps après que celui-ci se fut emparé du trône et mourut subitement. Bon musulman, faisant régulièrement les prières canoniques, c'était un homme simple et loyal;

1. *Bou derdila ki eularmin maraz tchou zâhir imas*
Tabiblar bou belâga ni tchâreh kelgailar.

6° Haçan-Cheïkh-Timour. Bâber-Mirza, qui avait pour lui beaucoup d'égards, lui avait conféré la dignité de beg;

7° Noïan-Beg, dont le père était un des *seïds* de Page 215. Termiz. Du côté de sa mère il était parent de Sultan-Abou-Se'id-Mirza et de Sultan-Huceïn-Mirza. Très en faveur auprès de Sultan-Abou-Se'id-Mirza, il jouissait aussi de beaucoup de considération à la cour de Sultan-Ahmed-Mirza. Quand il alla trouver Sultan-Huceïn-Mirza, il en fut fort bien accueilli. C'était un viveur, ami de la joie, adonné au vin et avide de plaisirs. Haçan-Ya'koub, à cause qu'il avait été à son service, était aussi surnommé Haçan-Noïan;

8° Djihân-Guir-Berlas, qui avait exercé quelque temps les fonctions de gouverneur à Kaboul, conjointement avec Mohammed-Berendouk. Dans la suite, il alla offrir ses services à Sultan-Huceïn-Mirza, qui le traita avec beaucoup de considération. C'était un homme de manières distinguées et gracieuses, et menant une grande existence. Comme il était très-expérimenté dans la chasse et dans l'art de se servir du faucon, Sultan-Huceïn-Mirza s'en rapportait presque toujours à lui pour tout ce qui concernait ces exercices. Il avait été l'ami de Bedi'-uz-Zemân-Mirza, dont il rappelait la sincérité et qu'il se plaisait à louer;

9° Mirza-Ahmed-Ali-Fârici-Berlas. Quoiqu'il ne composât pas de poésies, il avait un jugement qui le rendait capable d'apprécier les belles choses; sa

distinction en faisait un homme remarquable entre tous;

10° Abd-ul-Khâlik-Beg, petit-fils de Firouzeh-Châh-Beg, officier très en faveur auprès de Châh-Rokh-Mirza. De là venait qu'on donnait à Abd-ul-Khâlik le surnom de Firouzeh-Châh. Il fut pendant un certain temps gouverneur du Khârizm;

11° Ibrahim-Douldaï, homme très-habile dans la science de l'administration et du gouvernement. C'était un second Mohammed-Berendouk;

12° Zoun-Noun-Argoun, homme d'une grande bravoure, qui, étant au service de Sultan-Abou-Se'id-Mirza, se distingua entre tous par la manière dont il jouait du sabre. Dans la suite, à Herat, il devint un personnage très-puissant. D'une bravoure au-dessus de tout éloge, il était un peu *braque* (*tilbehrak*) dans sa conduite. Il se sépara de nos mirza pour aller se mettre à la disposition de Sultan-Huceïn-Mirza, qui lui donna le gouvernement de Gour et de Nekderi. A la tête de soixante-dix à quatre-vingts hommes il fit des prodiges de valeur dans ces contrées. Il ne lui fallut qu'une poignée de braves pour mettre dans une déroute complète de gros partis d'Hezâreh et de Nekderi; et il réussit à contenir ces peuples comme jamais personne ne l'avait fait avant lui. Au bout de quelque temps on lui concéda aussi *Zimin-Dâver* (à l'ouest de Kandahâr, sur la rive droite de la rivière Helmend). Son fils, Châh-Chedjâ'-Argoun, quoique très-jeune en- Page 216.

core, l'accompagna dans cette expédition, où il fit le coup de sabre. Sultan-Huceïn-Mirza, déférant au vœu de son père, partagea entre Zoun-Noun-Argoun et Châh-Chedjâ' le gouvernement de Kandahâr. Plus tard, ces deux derniers brouillèrent ensemble le père et le fils et excitèrent des troubles. A la fin, l'année même où, après avoir pris Khosrev-Châh et l'avoir séparé de tous ceux qui étaient attachés à son service, j'enlevai Kaboul à Mukim, le plus jeune des fils de Zoun-Noun, celui-ci et Khosrev-Châh, dépouillés par moi et ne sachant plus que devenir, allèrent se présenter à Sultan-Huceïn-Mirza. Après la mort de ce prince, Zoun-Noun parvint à un haut degré de fortune. On lui donna toute la région mi-montueuse qui dépend de Herat, comme Evbeh et Djakhdjérân[1]. Bedi'-uz-Zemân-Mirza et Muzaffer-Mirza exerçant en commun le souverain pouvoir, Zoun-Noun-Argoun était tout-puissant auprès du premier, tandis que Mohammed-Berendouk-Berlas l'était auprès du second. Quoique homme de cœur, Zoun-Noun-Argoun était tant soit peu *braque* et dépourvu d'acquit; autrement se fût-il jamais laissé prendre à des flatteries qui tournèrent ensuite à sa confusion. Voici l'histoire : à l'époque où il jouissait à Herat de tant de faveur et de pouvoir, quelques cheïkhs et mollas vinrent le trouver et lui dirent : « *Le Pôle* (allusion

1. Ces deux villes sont situées non loin de Herat, la première à l'est, la seconde au sud-est.

à la personne de Mahomet) est en communication avec nous; à toi le surnom de *Hezber-Allah* (le lion de Dieu, surnom d'Ali); car tu auras la gloire de faire prisonniers tous les Euzbegs. » Prenant ce compliment au sérieux, il attacha un foulard autour de son cou (en signe d'engagement) et rendit grâces à Dieu. Cependant Cheïbâni-Khan, ayant marché contre les mirza, était tombé sur eux dans les environs de Batguich sans leur donner le temps de se réunir et les avait mis en déroute. Zoun-Noun, plein de confiance dans la prédiction qu'on lui avait faite, fit face à Cheïbâni-Khan à Kara-Kibât, n'ayant avec lui que cent à cent cinquante soldats. L'ennemi, étant arrivé en grand nombre, enveloppa cette poignée d'hommes, l'assaillit, fit prisonnier Zoun-Noun et le mit à mort. C'était un croyant très-orthodoxe, pratiquant fidèlement la prière canonique et s'astreignant même à réciter des oraisons en dehors de celles que la Loi prescrit. Il était passionné pour les échecs : non content d'y jouer avec une main comme tout le monde, *il s'y mettait des deux mains*[1] et se lançait alors dans tous les coups que son ardeur lui suggérait. Son penchant dominant était l'avarice et la vilenie;

13° Dervich-Ali-Beg, frère cadet de naissance d'Ali-Chir-Beg. Il conserva pendant un certain temps le gouvernement de Balkh et s'en acquitta Page 217.

1. *Il bir ilik bileh oïnaça ol iki ilik bileh oïnar idi.*

fort bien. C'était du reste un homme sans netteté dans les idées et tout à fait dépourvu de mérite. Ce fut grâce à son incapacité que Sultan-Huceïn-Mirza échoua dans sa première tentative contre Koundouz et Hiçâr; aussi fut-il destitué de son gouvernement de Balkh. L'an 906, lorsque je vins moi-même à Koundouz, il se rendit auprès de ma personne. Maté et comme réduit à l'état de momie, il était aussi incapable de remplir les fonctions d'un beg que de s'acquitter convenablement des obligations de l'intimité. Il est certain qu'il devait à Ali-Chir-Beg le haut degré de faveur dont il jouissait;

14° Mogoul-Beg, qui eut quelque temps le gouvernement de Herat, après quoi on lui donna Ester-Abâd. De cette ville il s'enfuit dans l'Irâk, où il se mit au service d'Ya'koub-Beg. C'était un singulier personnage, qui passait tout son temps à jouer aux dés;

15° Seïd-Bedr, homme d'une grande vigueur, mais de manières très-douces et possédant les meilleures façons. Il exécutait un pas des plus gracieux et que personne autre que lui n'exécutait; il est probable qu'il en était l'inventeur. Toujours attaché au service du mirza, il lui tenait fidèle compagnie lorsqu'il se mettait à boire;

16° Eslim-Berlas[1], personnage simple et honnête,

1. Cet article n'est pas dans la version persane et manque également dans la traduction anglaise.

très-versé dans l'art de la chasse au faucon et habile dans plusieurs exercices du corps. Il maniait avec tant de vigueur un arc de la force de trente à quarante *batman,* qu'il traversait la plaque qui servait de but. Dans le champ de tir, il entrait en courant, par l'une des extrémités, se retournait, laissait tomber son arc, le replaçait dans sa main, tirait et atteignait le but. D'autres fois, il attachait un anneau à un fil d'une coudée ou d'une demi-coudée de longueur; puis il fixait l'un des bouts du fil à un morceau de bois et lui faisait imprimer un mouvement de rotation; saisissant ce moment, il décochait sa flèche, qui passait à travers l'anneau. Il faisait ainsi une foule de tours d'une adresse merveilleuse. Il ne quittaït jamais le service du mirza auquel il tenait compagnie dans toutes ses parties;

17° Sultan-Djouneïd-Berlas. Celui-ci ne s'était rendu auprès de Sultan-Huceïn-Mirza que dans les derniers temps. Il est le père de ce Sultan-Djouneïd-Berlas qui, à l'heure présente, lui est associé dans le gouvernement de Djounpour;

18° Cheïkh-Bou-Se'id-Khan-Der-Meïân[1]. On lui avait donné ce surnom soit parce que, dans un combat, il avait amené un cheval au mirza, soit parce qu'il avait repoussé un ennemi qui menaçait la vie de ce prince;

19° Behboud-Beg, employé d'abord dans le corps Page 218.

1. *Der-Meïân* veut dire « qui se place au milieu, qui s'interpose. »

des pages où il s'était distingué par ses services durant le cours des expéditions du mirza. En récompense on lui avait accordé le privilége de voir son nom gravé sur le sceau et sur la monnaie;

20° Cheïkhum-Beg, appelé généralement Cheïkhum-Soheïli, à cause du surnom poétique que lui-même s'était choisi. Il composait des vers dans lesquels les expressions et les pensées visaient à exciter la terreur. En voici un distique :

« Dans la nuit de l'angoisse le tourbillon de mes soupirs a ébranlé le ciel : le torrent de mes larmes, pareil à un dragon, a englouti tout le monde habité. »

C'est une histoire bien connue que, comme il eut récité un jour ce vers en présence de Mevlâna-Abd-ur-Rahman-Djâmi, celui-ci lui dit : « Mirza, voulez-vous simplement réciter des vers ou faire peur aux gens? » Il avait composé un *divân* et il existe de lui des *mesnevi;*

21° Mohammed-Veli-Beg, le fils de Veli-Beg, dont il a déjà été question. Il avait fini par devenir un grand beg à la cour du mirza. Toutefois le haut rang qu'il occupait ne l'avait pas empêché de remplir toujours son devoir de courtisan. De nuit comme de jour il se tenait dans le palais, à tel point qu'il s'y faisait servir sa propre nourriture, ainsi que les vivres qu'il distribuait à ses clients. Un homme si assidu à faire sa cour doit nécessairement obtenir comme lui une grande faveur. N'est-ce pas une pitié que, de

nos jours, il faille des cérémonies pour faire venir au palais un individu qui s'est décerné à lui-même le titre de beg et qui n'a jamais vu à sa suite que cinq à six idiots et aveugles? Il est bien question vraiment de cette assiduité d'autrefois! Tandis que les begs d'aujourd'hui ne sont que des malheureux, les mets que mangeait Mohammed-Veli-Beg, comme ceux qu'il distribuait à ses clients, étaient toujours de bonne qualité. Il entretenait ceux-ci sur un pied toujours uniforme. La plupart du temps il faisait lui-même ses libéralités aux pauvres. C'était du reste un amateur de mauvais propos et une mauvaise langue. L'an 917, lorsque je me rendis maître de Samarkand, Mohammed-Veli-Beg et Dervich-Ali le bibliothécaire étaient à mon service. A cette époque celui-là, qui avait été frappé de paralysie, n'avait plus de sel dans ses paroles, ni rien dans sa personne qui pût mériter une bien grande considération. Il est probable qu'il ne devait sa haute fortune qu'à son assiduité à faire sa cour;

22° Baba-Ali, *le maître du palais*. D'abord bien vu d'Ali-Chir-Beg, sa bravoure l'avait ensuite désigné au choix du mirza, qui l'avait investi des fonctions de *maître du palais* et lui avait conféré la dignité de beg. Younous-Ali, qui actuellement est beg attaché à mon service et l'un de mes confidents les plus Page 219. intimes, est son propre fils. Il en sera parlé plus d'une fois dans ce récit;

23° Bedr-ud-Din, qui d'abord avait été au service

de Mirek-Abd-ur-Rahim, *grand juge* (sadr) de Sultan-Abou-Se'id-Mirza. Doué d'une agilité extraordinaire, on prétend qu'il franchissait d'un bond sept chevaux à la fois. Lui et Baba-Ali étaient amis intimes;

24° Haçan-Ali-Djelaïr, connu d'abord sous le nom de Huceïn-Ali-Djelaïr, qui s'était changé ensuite en celui de Haçan. Son père, Ali-Djelaïr, avait été l'objet des faveurs de Bâber-Mirza qui l'avait créé beg. Plus tard, à l'époque où Yâdkâr-Mohammed-Mirza se rendit maître de Herât, il n'y avait pas à cette cour de personnage plus puissant qu'Ali-Djelaïr. Quant à Haçan-Ali-Djelaïr, il était *grand fauconnier* (kouch-begui) à la cour de Sultan-Huceïn-Mirza. En sa qualité de poëte il prenait le surnom de Tofeïli. Il faisait très-bien les *kacideh*, genre de poésie pour lequel il n'avait pas de rivaux dans son temps. Ce ne fut que l'an 917, quand je pris Samarkand, qu'il se mit à mon service, où il resta cinq à six ans. Il m'a dédié de très-belles *kacideh*. C'était un homme que rien n'arrêtait, un mangeur de tout bien. Il entretenait des *mignons*. Il passait son temps à jouer au *nerd* ou aux dés;

25° Khodja-Abd-Allah-Mervârid. D'abord *grand juge*, il était devenu plus tard l'un des begs admis dans le cercle de la plus étroite intimité. C'était un homme plein de talents. Personne ne jouait du *kanoun* (sorte d'instrument à cordes) comme lui, et la méthode suivie pour pincer les cordes est de son

invention. Calligraphe des plus habiles, il écrivait supérieurement le *ta'lik*. Il était très-versé dans tous les secrets du style épistolaire. Sa conversation était des plus attachantes. Il faisait des vers et avait pris le surnom poétique de *Beïâni*. Quoique ses productions en ce genre fussent d'un degré bien inférieur, comparées aux talents qu'il possédait d'autre part, il n'en était pas moins bon juge en poésie. C'était du reste un débauché qui ne respectait rien. Attaqué d'une éruption de furoncles, fruit de ses excès, il perdit l'usage des mains et des pieds, et, après avoir enduré plusieurs années de suite toute espèce de douleurs et de souffrances, il quitta ce bas monde par suite de ce fléau incurable;

26° Mohammed-Seïd-Ourous, fils de cet Ouroûs-Argoun qui, lorsque Sultan-Abou-Se'id-Mirza se fut emparé du trône, devint un beg puissant et influent. Il y avait à cette époque des braves qui s'étaient signalés par leurs belles actions, et Mohammed-Seïd-Ourous pouvait passer pour un des plus accomplis. C'était un homme à l'arc puissant, aux longues flèches, d'un mâle courage, d'une adresse éprouvée. Page 220.
Le gouvernement d'Endekhoud lui avait été confié pendant quelque temps;

27° Mir-Ali-Mir-Akhor. Ce fut lui qui, ayant envoyé un émissaire à Sultan-Huceïn-Mirza, mit ce prince à même de tomber à l'improviste sur Yâdkâr-Mohammed-Mirza;

28° Seïd-Haçan-Oglaktchi, fils de Seïd-Ogla-

ktchi et frère cadet[1] de Seïd-Youçouf-Beg. Il avait lui-même un fils nommé Mirza-Ferrukh, jeune homme plein de moyens et de capacités. Quant à lui, il était venu se mettre à mon service, l'an 917, lorsque je me rendis maître de Samarkand. Il n'avait composé qu'un petit nombre de vers, mais ils étaient très-bien faits. Il était expert dans le maniement de l'astrolabe et dans la connaissance de l'astronomie. Sa conversation et le commerce avec lui offraient beaucoup de charmes; toutefois il avait le vin un peu querelleur. Il fut tué à la bataille de Goudjdouvân[2];

29° Tangri-Berdi-Samantchi, homme loyal et courageux, sachant bien tenir un sabre. J'ai déjà raconté avec quel entrain il battit à la porte de Balkh le principal des officiers de Khosrev-Châh, Nazar-Bahâder.

Outre tous ceux qui viennent d'être nommés, il y avait plusieurs begs turkomans qui étaient venus se mettre au service du mirza, où ils avaient été traités avec considération. Parmi les premiers arrivés étaient Ali-Djân-Baïender, Seïd-Beg et Tehemten-Beg, l'un l'aîné, l'autre le cadet. Bedi'-uz-Zemân-Mirza avait épousé la fille de Tehemten-Beg, dont il avait eu Mo-

1. La version persane dit « frère aîné de Seïd-Youçouf-Beg. » La traduction anglaise met de même. Cependant le texte original se sert du mot *ini*, qui signifie « frère cadet. »

2. C'est un bourg des dépendances de Bokhara. Bâber y fut défait avec ses auxiliaires persans en octobre 1514.

hammed-Zemân-Mirza. Il y avait encore Ibrahim-Tchagataï et Omar-Beg. Celui-ci, par la suite, s'attacha à Bedi'-uz-Zemân-Mirza. C'était un homme de cœur, loyal et de bonne nature. Un de ses fils nommé Aboul-Fath arriva de l'Irâk pour servir sous mes ordres, et il s'y trouve encore actuellement. C'est un homme très-faible, dépourvu d'énergie, sans consistance : singulier fils pour un pareil père!

Parmi ceux qui n'avaient émigré en Khoraçân que plus tard, alors que Châh-Ismaël s'était déjà rendu maître de l'Irâk et de l'Azer-Baïdjân, il faut citer d'abord Abd-ul-Bâki-Mirza, de la race de Timour-Beg par la branche de Mirân-Châh. Dans des temps plus anciens, les princes de cette famille avaient émigré dans ces pays occidentaux, en laissant de côté toute prétention à la royauté, et s'étaient mis au service des souverains qui leur avaient toujours montré des égards. L'oncle paternel de cet Abd-ul-Bâki-Mirza, Timour-Osman, un des begs les plus puissants et les plus considérés de l'entourage de Ya'koub-Beg, avait été une fois jusqu'à concevoir le Page 221. projet d'envoyer une nombreuse armée contre le Khoraçân. Quant à Abd-ul-Bâki-Mirza, il ne fut pas plus tôt arrivé que Sultan-Huceïn-Mirza lui fit un très-bon accueil et le prit pour gendre, en lui donnant en mariage Sultanum-Begum, la mère de Mohammed-Sultan-Mirza. — Murâd-Beg-Baïender était encore un des derniers arrivés.

Parlons maintenant des grands juges :

1° Mir-ser-Burheneh, originaire d'un des villages d'Endidjân. Il est probable qu'il n'était véritablement pas *seïd*. C'était un homme d'un commerce très-agréable, d'une bonne nature, d'un langage séduisant. Ses critiques et ses décisions étaient tenues en grande estime et faisaient autorité parmi les beaux esprits et les poëtes du Khoraçân. Il perdit malheureusement son temps à composer une histoire fantastique d'une longueur démesurée qui pût faire le pendant des *Aventures fabuleuses d'Emir-Hamzah*[1]. Ce sont autant d'inepties qui choquent la nature et le bon sens;

2° Kemâl-ud-Din-Huceïn-Kâzirguehi. Il affectait les allures d'un *soufi*, quoiqu'il ne le fût pas en réalité. Ceux qui se donnaient ces airs-là se réunissaient auprès d'Ali-Chir-Beg, où ils s'adonnaient aux extases et aux danses mystiques. Kemâl-ud-Din était supérieur par son origine à la plupart de ces sectaires, et ce fut sans doute à ce privilége qu'il dut sa faveur, car il n'avait du reste aucune aptitude dont on puisse parler. Il existe de lui un ouvrage intitulé *Medjlis-el-Ouchchâk* (le salon des amoureux) qu'il a écrit sous le nom de Sultan-Huceïn-Mirza. C'est une composition des plus médiocres, farcie de mensonges et de fadaises, sortie de la plume d'un individu illettré, entaché même dans certains en-

1. L'original est en langue persane. La bibliothèque nationale possède un exemplaire manuscrit plus ou moins complet de la version turke.

droits du soupçon d'infidélité. C'est ainsi, par exemple, qu'il a attribué une passion allégorique à un grand nombre de prophètes et de saints, et qu'il nous fait connaître l'objet de l'amour de chacun d'eux. Quoi de plus stupide que de faire intervenir dans la préface Sultan-Huceïn-Mirza déclarant que c'est bien là son œuvre, tandis que, dans le corps de l'ouvrage, les poésies et les *gazel* de Kemâl-ud-Din-Huceïn sont clairement indiqués comme étant de l'auteur de tout le livre? Ce fut le même personnage qui, par son compliment adressé à Zoun-Noun-Argoun, lui valut le nom de Hezber-Allah.

Parmi les vezirs nous nommerons :

Medjd-ud-Din-Mohammed, fils de Pir-Khodja-Ahmed-Khani, administrateur des revenus (tek-kalemeh-divâni) de Châh-Rokh-Mirza. Avant lui les affaires de Sultan-Huceïn-Mirza étaient conduites sans cet ordre et cette méthode si désirables. Au milieu des prodigalités et des folles dépenses le peuple languissait dans la misère et l'armée était mécontente. Medjd-ud-Din occupait la place de chancelier (pervânatchi) et il était connu sous le surnom de *Mirek*. Un jour le mirza eut besoin d'une somme modique et s'adressa aux membres du divan qui lui répondirent qu'il n'y avait pas d'argent et que les recettes étaient nulles. Medjd-ud-Din-Mohammed, qui était présent, ne put réprimer un sourire. Le mirza lui en ayant demandé la cause, il le pria de lui accorder une audience secrète et là, Page 222.

dévoilant tout le fond de sa pensée, il dit : « Si le mirza veut s'engager à me faire le bras assez long pour que personne ne puisse s'écarter de mes ordres, il ne me faudra que peu de temps pour rendre le pays prospère et les habitants pleins de gratitude, pour garnir le trésor et grossir le nombre des soldats. » Le mirza, ayant souscrit à ce qu'il demandait, lui délégua une autorité absolue dans les provinces du Khoraçân et lui confia la décision de toutes les affaires. Celui-ci se mit aussitôt à l'œuvre de son mieux, et eut bientôt répandu la satisfaction parmi les soldats et les habitants. En même temps il amassa de grosses sommes dans le trésor et fit régner la prospérité dans toutes les parties de l'empire. Toutefois il vécut en mauvaise intelligence avec tous les begs et les gens en place, et Ali-Chir tout le premier. C'est ainsi qu'il se fit d'eux autant d'ennemis qui, par leurs manœuvres, réussirent à le faire arrêter et destituer. Nizâm-ul-Mulk, nommé ministre à sa place, fut arrêté au bout de peu de temps et mis à mort. Alors le mirza fit venir de l'Irâk Khodja-Fazl et le nomma ministre. A l'époque où je vins à Kaboul, ce personnage avait été fait beg et c'était lui qui était chargé dans le divan d'apposer le sceau.

Il ne faut pas oublier non plus de citer Khodja-Ata. Quoiqu'il ne fût pas revêtu, comme ceux dont je viens de parler, de la dignité de premier ministre, il n'en est pas moins vrai que, dans toutes les dé-

pendances du Khoraçân, aucune affaire importante ne se décidait sans son avis. C'était un homme craignant Dieu, pratiquant la prière et sincèrement attaché à la religion; ce qui ne l'empêchait pas de vaquer avec assiduité aux affaires de l'État.

Voilà quels furent les vezirs de Sultan-Huceïn-Mirza. Par un rare privilége, sous le règne de ce prince, le Khoraçân et surtout la ville de Herat regorgèrent d'hommes d'un mérite incomparable. Quiconque s'occupait d'une spécialité concentrait toute son activité sur les moyens d'y parvenir à la perfection.

Parmi les célébrités de cette époque il faut citer d'abord Mevlâna-Abd-ur-Rahman-Djâmi, qui n'eut pas de rival, parmi ses contemporains, dans les sciences profanes et divines. Ses poésies sont connues de tout le monde. Quant au mérite du molla, il Page 223.
est de beaucoup trop élevé pour avoir besoin d'être défini. Tout ce que j'ai voulu, c'est mentionner un nom si vénérable dans ces humbles pages, comme pour leur porter bonheur et effleurer en passant une parcelle de tant de nobles qualités;

2° Le *cheïkh-ul-islâm*, Seïf-ud-Din-Ahmed, de la famille de Mevlâna-Se'ad-ud-Din-Teftâzâni, qui avait toujours fourni, depuis l'époque de son fondateur, un *cheïkh-ul-islâm* au Khoraçân. C'était un homme très-instruit, également versé dans les lettres et dans la théologie. Il avait beaucoup de piété et d'attachement à la religion. Quoique *châfi'ite*, il respectait les partisans des autres sectes orthodoxes. On

dit que, pendant près de soixante-dix ans, il ne manqua jamais la prière du vendredi. Lorsque Châh-Ismaël s'empara de Herat, il le fit martyr. Sa race s'éteignit avec lui;

3° Mevlâna-Cheïkh-Huceïn. Quoique sa célébrité et son avancement datent du règne de Sultan-Abou-Se'id-Mirza, comme il brillait encore du temps de Sultan-Huceïn-Mirza, j'ai cru devoir en parler ici. Il était très-versé dans la philosophie, dans la logique et dans la rhétorique. Il est comme l'inventeur de l'art de dire beaucoup de choses en peu de mots et de mettre la plus scrupuleuse exactitude dans les paroles dont on se sert. Du temps de Sultan-Abou-Se'id-Mirza, il était au nombre des intimes du souverain et jouissait d'une grande influence. Il intervenait dans la décision de toutes les affaires importantes. Personne ne s'acquitta jamais mieux que lui des fonctions d'*inspecteur de police*. La faveur dont l'avait honoré Sultan-Abou-Se'id-Mirza attira sur un homme d'un pareil mérite des traitements indignes, sous le règne de Sultan-Huceïn-Mirza;

4° Molla-Zâdeh-Molla-Osman, natif du village de Djarkh dépendant du *touman* de Lohouguer, l'un de ceux qui relèvent de Kaboul. Comme dès le temps d'Ouloug-Mirza il avait donné des leçons, quoique n'ayant encore que quatorze ans, on s'était habitué à lui donner le surnom de *Molla-Mâder-Zâd* (maître de naissance). Ayant quitté Samarkand, il alla faire ses *tournées* au temple de la ke'abeh et se rendit en-

suite à Herat, où Sultan-Huceïn-Mirza le retint et le garda à sa cour. C'était un homme très-savant, auquel personne, à cette époque, ne pouvait être comparé : on prétend même qu'il s'était élevé jusqu'au degré de l'*idjtihâd*, sans toutefois en exercer les prérogatives. On cite de lui cette parole : « Celui qui a entendu dire une chose peut-il jamais l'oublier [1]? » Il avait en effet une puissante mémoire;

5° Mir-Djemâl-ud-Din-Muhaddis, qui n'avait pas de rival dans le Khoraçân pour la connaissance des *hadis*. Il vit encore à l'heure présente et est d'un âge très-avancé; Page 224.

6° Mir-Murtâz, très-versé dans les sciences philosophiques et métaphysiques. Le surnom de *murtâz* (l'ascète) lui avait été donné à cause de la fréquence de ses jeûnes. Sa passion pour les échecs était portée à un tel point que, s'il lui tombait sous la main deux personnes capables de faire sa partie, il jouait avec l'une, sans cesser de retenir l'autre par le pan de son vêtement, comme pour lui dire de ne pas s'éloigner;

7° Molla-Mes'oud-Chirvâni;

8° Molla-Abd-ul-Gafour-Lâri, disciple et élève de Mevlâna-Abd-ur-Rahman-Djâmi, sous la direction duquel il avait lu la plus grande partie des ouvrages de ce maître. On lui doit une sorte de commentaire sur les *haleines* (une des compositions les plus mys-

1. *Kichi bir nimehni kim ichitti ieneh nitchoun onoutour.*

tiques de Djâmi). Quoique très-versé dans les sciences profanes, il était loin d'être étranger aux connaissances spirituelles. C'était un homme tout à fait dénué de prétentions et ne faisant aucune cérémonie. A quiconque on donnait le titre de molla, il ne manquait jamais d'exposer devant lui quelque point de doctrine [1]. Si on lui signalait quelque part un derviche, il n'avait pas de repos qu'il ne fût parvenu à le joindre. Lorsque je me rendis dans le Khoraçân, Molla-Abd-ul-Gafour était malade. Après avoir fait mes dévotions au tombeau du molla (Djâmi), j'allai rendre visite à Abd-ul-Gafour, qui se trouvait dans la medreceh du molla, où il mourut quelques jours après sans avoir pu recouvrer la santé;

9° Mir-Ata-Ullah-Mechhedi. Très-versé dans les lettres arabes, il a composé sur la *Kâfiyeh* (la rime) un traité persan qui est très-estimable. On peut seulement lui reprocher de n'avoir cité pour exemples que des vers de lui, qu'il fait toujours précéder de ces mots : « Comme on le voit dans ce vers de votre serviteur. » Quelques-uns de ses adversaires ont fait à propos de son *Traité de la rime* quelques observations bien fondées. Il y a encore de lui relativement à l'art métrique un excellent ouvrage intitulé *Bedâï'-us-Sanâ'* (les merveilles de l'art). Quant à ses opinions religieuses, elles n'étaient pas tout à fait conformes à la voie droite ;

1. *Aning alida djuzou tartmakdin 'âri yok idi.*

10° Kâzi-Ikhtiar, qui remplissait très-bien les fonctions de kâzi. Il a écrit en langue persane un très-bon traité sur la jurisprudence. On a également de lui un recueil de mots tirés du Koran, qui s'élucident les uns par les autres. Lors de l'entrevue que j'eus à Mourgâb avec les mirza, Kâzi-Ikhtiar et Mo- Page 225.
hammed-Mir-Youçouf les accompagnaient et me furent présentés. On vint à parler du caractère *bâberi*. Kâzi me demanda de lui tracer les lettres isolées; ce que je fis. Dans cette même séance il les lut, en traça les éléments et finit par les écrire toutes;

11° Mohammed-Mir-Youçouf, l'élève du *cheïkh-ul-islâm* dont il devint plus tard le successeur. Dans certaines réunions Kâzi-Ikhtiar était assis au-dessus de lui; dans d'autres au contraire c'était lui qui avait le pas. Dans la suite il se prit d'une telle passion pour tout ce qui concerne l'art militaire et le commandement en chef, qu'à part ces deux questions il n'y avait absolument rien à tirer de ses paroles, qui ne présentaient ni sens ni raison. Quoiqu'il n'eût absolument rien de commun avec ces sortes de choses, il ne laissa pas de s'y créer tant de tracas qu'il y jeta au vent fortune, santé et famille. Il était chi'ite.

Parlons maintenant des poëtes. Le plus accompli de tous, celui qu'il faut mettre en tête de la liste, c'est Mevlâna-Abd-ur-Rahman-Djâmi. Viennent ensuite Cheïkhum-Soheïli et Huceïn-Ali-Tofeïli-

Djelaïr qui ont déjà été nommés, avec des détails relatifs à leur caractère, dans le groupe des begs et des familiers de Sultan-Huceïn-Mirza. Açaf-Açafi, qui étant fils de vezir, avait pris le surnom poétique d'*Açaf*. Ses poésies ne manquent ni d'éclat ni de profondeur, quoiqu'elles ne respirent pas assez l'amour et la passion extatique. Il disait avec une certaine coquetterie : « Je n'ai jamais songé à faire un recueil de mes *gazel*. » Il est à croire qu'il y avait là de l'affectation. C'est son frère cadet ou quelqu'un de sa parenté qui a réuni tous ses *gazel*, le seul genre de poésie qu'il ait cultivé, sauf de rares exceptions. A l'époque de mon voyage dans le Khoraçân, il était venu grossir le nombre de mes courtisans.

Binâï, natif de Herat, était fils d'Ustâd-Mohammed-Sebz-Binâ, d'où il avait pris son surnom poétique de *Binâï*. Il y a dans ses *gazel* de la couleur et de l'inspiration, et il a composé un *divân*. On a aussi de lui des *mesnevi:* un entre autres, sur le mètre *mutekârib,* où il traite des fruits : c'est une production insignifiante et de nulle valeur. On en cite encore deux, l'un très-court, sur le mètre *khafif;* le second très-long, également sur le mètre *khafif* et auquel il ne mit la dernière main que sur la fin de ses jours. Dans les commencements il était tout à fait étranger à la musique, et son ignorance
Page 226. l'exposait aux sarcasmes d'Ali-Chir-Beg. Or il arriva qu'une année le mirza alla hiverner à Merv, où Ali-

Chir-Beg le suivit. Binâï, demeuré à Herat, consacra cet hiver à l'étude de la musique avec tant de succès que, avant le retour de la belle saison, il était en état de composer des airs. L'été, comme le mirza fut revenu à Herat, il chanta devant lui un air varié. Ali-Chir-Beg, très-agréablement surpris, le combla d'éloges. On a de lui de très-belles compositions musicales, au nombre desquelles est un air varié connu sous le nom de *nuh-reng* (les neuf modulations) : le thème de cet air et les variations sont sur le mode appelé *râst*. Très-opposé à Ali-Chir-Beg, il s'attira par cela même beaucoup de persécutions. A la fin, n'y pouvant plus tenir, il se dirigea vers l'Irâk et l'Azerbâïdjân, où il trouva un asile auprès de Ya'koub-Beg, qui le traita avec bonté et en fit le compagnon de toutes ses parties. A la mort de son protecteur, il se vit contraint de quitter ces contrées et revint à Herat. Son esprit brillant et caustique ne l'avait pas quitté. L'exemple suivant suffira pour en donner une idée. Durant la partie d'échecs quotidienne, il arriva un jour à Ali-Chir-Beg d'allonger le pied et de toucher le derrière de Binâï. Aussitôt Ali-Chir de dire en plaisantant : « C'est une étrange calamité à Herat : vous ne pouvez pas allonger le pied sans qu'il touche le derrière d'un poëte. — Quand bien même vous le ramèneriez à vous, il toucherait encore le derrière d'un poëte, reprit Binâï. » Une autre fois, celui-ci allait partir pour Samarkand. Il est à propos de faire remarquer qu'Ali-Chir-Beg étant l'auteur

de beaucoup d'inventions parmi lesquelles il y en a de très-bonnes, quiconque avait à son tour trouvé quelque chose de nouveau ne connaissait pas de meilleur moyen de lui donner de la vogue que de le surnommer *'ali-chiri,* parce qu'on ne manquait pas alors d'en attribuer la découverte à Ali-Chir-Beg. L'engouement général était tel, qu'Ali-Chir-Beg, dans un mal d'oreilles, ayant attaché un foulard autour de sa tête, les femmes adoptèrent l'usage de serrer fortement un foulard bleu autour de leur tête sous le nom de *façon d'Ali-Chir.* Donc Binâï, au moment de quitter Herat, va trouver un bourrelier, et, pour lui commander un bât de première qualité, dit un *bât d'Ali-Chir,* expression qui a fait fortune depuis.

Seïfi-Bokhari avait quelque chose du molla, et il justifiait des prétentions à ce titre en montrant la liste détaillée des ouvrages qu'il avait lus. Il a composé un *divân,* sans compter un recueil de poésies ayant trait à tous les métiers et bon nombre d'apo-
Page 227. logues. Quant au *mesnevi,* il n'en existe pas de lui, comme le prouve la citation suivante :

« Quoique le *mesnevi* soit comme la pratique orthodoxe de la poésie, je me suis fait un précepte rigoureux de cultiver le *gazel :* cinq distiques qui charment l'esprit valent mieux, à mon sens, que deux *khamseh* (deux recueils de cinq poëmes en mesnevi). »

Il a laissé sur la prosodie un ouvrage persan auquel on peut reprocher à la fois trop de concision

et de prolixité : de concision, en ce sens qu'il passe sous silence les choses les plus importantes; de prolixité, parce qu'il enregistre les mots les plus clairs et les plus indiscutables, sans en oublier la prononciation et la déclinaison. Il était honteusement adonné au vin et il avait l'ivresse désagréable. La vigueur de son coup de poing était remarquable.

Abd-Allah, *le diseur de mesnevi*, était originaire de Djâm et neveu par sa mère du molla (Djâmi). Sous le surnom poétique de *Hâtifi*, il a écrit des *mesnevi* en pendant du *Khamseh*. Le poëme en *mesnevi* qu'il a composé pour servir de pendant au *Heft-Peïker*[1] (les sept figures) a reçu de lui le titre de *Heft-Manzar* (les sept aspects). Son *Timour-Nâmeh* répond au *Sikender-Nâmeh*. Le plus connu de ses *mesnevi* est son *Medjnoun-u-Leïla*, quoique son mérite ne vaille pas sa réputation.

Mir-Huceïn-Mu'ammâï (le diseur d'énigmes) n'avait pas son pareil pour les énigmes; aussi consacrait-il tout son temps à ces jeux d'esprit. C'était un homme très-humble, dénué de prétention, inoffensif.

Molla-Mohammed-Badakhchi, natif d'Ichkemich. Ichkemich ne dépendant pas de Badakhchân, il est bizarre qu'il se soit donné le surnom poétique de *Badakhchi*. Ses œuvres ne sont pas comparables à celles des poëtes dont je viens de parler. Il a écrit un traité sur l'*Énigme*. Lui-même a fait des énigmes

1. C'est une composition du célèbre poëte persan Nizâmi.

qui ne signifient pas grand'chose. C'était un homme d'humeur très-agréable. Il s'était attaché à moi lorsque j'étais à Samarkand.

Youçouf-Bedi'i, originaire du Fergana, a laissé des *kacideh* qui ne manquent pas de mérite.

Ahi faisait très-bien les *gazel*. Dans les derniers temps il vivait auprès d'Ibn-Sultan-Huceïn-Mirza. On a de lui un *divân*.

Mohammed-Sâlih a composé des *gazel* pleins de de saveur, quoique laissant à désirer sous le rapport de la correction. Il existe aussi de lui des poésies turkes qui ne sont pas mauvaises du tout. Il avait fini par se retirer auprès de Cheïbâni-Khan, qui l'avait traité avec considération. Aussi lui a-t-il dédié un *mesnevi* turk écrit sur le mètre de *Medjnoun*[1], qui est aussi le mètre du *Subheh* (subhet-ul-ebrâr de
Page 228. Djâmi). C'est un ouvrage très-faible et d'une grande platitude. Quand on l'a lu, on ne croit plus au talent de l'auteur. On en peut citer avec éloge le distique suivant :

« Fergana était la patrie de Tenbel, qui en a fait le séjour des fainéants[2]. »

On a aussi appelé Endidjân le *séjour des fainéants*. Dans tous ses *mesnevi* je ne sache pas qu'il y ait un

1. La version persane, suivie par la traduction anglaise, ajoute « remel *muçaddas* », c'est-à-dire sur le mètre *remel* à six pieds.

2. *Boldi tenbelga vatan Fergana kildi Ferganani tenbel khâneh.*

seul distique qui vaille celui-là. Quant à lui, c'était un homme méchant, d'une nature violente et implacable. — Châh-Huceïn-Kâmi a fait des vers qui ne manquent pas de valeur; il réussissait surtout dans le *gazel*. Si je ne me trompe, il y a un *divân* de lui.

Helâli existe encore actuellement. Ses *gazel* sont corrects et d'un style coloré, mais ils n'attaquent guère l'épiderme. Il a fait un *divân*, sans compter un *mesnevi* sur le mètre *khafif*, intitulé *Châh-u-Dervich* (le roi et le derviche). Quoique cet ouvrage renferme quelques vers de bonne qualité, le fond en est creux et la structure très-défectueuse. Les anciens poëtes qui ont composé des *mesnevi* relatifs à l'amour et à la passion ont toujours représenté l'amoureux sous la forme d'un homme et la personne aimée sous la forme d'une femme, tandis que Helâli a fait du derviche l'amant et du roi l'objet adoré. Les vers où il fait parler et agir le roi montrent celui-ci comme une courtisane sans pudeur. Faire reposer tout l'intérêt de son poëme sur un jeune homme, et nous dépeindre ce jeune homme royal sous les traits d'une prostituée, est un procédé tout à fait inqualifiable. Helâli est doué d'une puissante mémoire; on prétend qu'il a dans la tête de trente à quarante mille distiques et entre autres la plus grande partie des vers des deux *Khamseh*. C'est du reste un homme très-versé dans toutes les questions relatives à la variété des mètres, à la rime et à la poésie en général.

Ehli est un homme du commun dont les vers sont dignes d'estime. Il est aussi l'auteur d'un *divân*.

Les calligraphes étaient nombreux dans ce temps-là, mais le plus accompli de tous pour le *neskhi* et le *ta'lik* était Sultan-Ali-Mechhedi, qui a copié beaucoup de livres pour le mirza et pour Ali-Chir-Beg. Il écrivait chaque jour trente distiques pour le premier et vingt seulement pour le second.

Parmi les peintres il faut citer Bih-Zâd, artiste d'un talent très-délicat, mais qui donnait un mauvais développement aux visages imberbes, chez lesquels il exagérait les lignes du menton; quant aux
Page 229. visages barbus, il les représentait très-bien. — Châh-Muzaffer peignait aussi très-habilement. Il rendait les chevelures avec un art des plus délicats. Sa vie ne se prolongea pas bien longtemps. Il existe de lui une œuvre littéraire relative à la vie mystique : elle ne manque pas de valeur, mais il est probable que les paroles ne sont pas de lui. Il quitta ce bas monde juste au moment où il s'élevait haut dans la faveur.

Parmi les musiciens nous citerons :

1° Khodja-Abd-Allah-Mervârid, qui n'avait pas d'égal sur le *kanoun*, comme il a déjà été remarqué ci-dessus;

2° Koul-Mohammed, le joueur de luth, non moins habile sur le *guidjek* (espèce de guitare), qu'il perfectionna en lui donnant trois cordes. Il tenait le premier rang entre les compositeurs et les instrumentistes pour l'art avec lequel il composait un pré-

lude et l'habileté incomparable dont il faisait preuve dans le développement du thème;

3° Cheïkhi, le flûtiste, très-grand joueur aussi de luth et de *guidjek*. Dès l'âge de douze à treize ans il s'était signalé par son talent sur la flûte. Un jour qu'il avait exécuté un morceau en présence de Bedi'-uz-Zemân-Mirza, Koul-Mohammed, n'ayant pu réussir à exécuter le même morceau sur le *guidjek*, s'en prit à l'imperfection de cet instrument. Cheïkhi, saisissant aussitôt le *guidjek* des mains de Koul-Mohammed, joua le morceau d'une manière irréprochable. On raconte de lui qu'il était tellement profond dans la science de la musique que, quelque mélodie qu'il entendît, il disait aussitôt : « Voilà qui est sur tel ton, de tel compositeur. » Au surplus, il a peu composé, et on n'a guère de lui qu'un ou deux airs variés;

4° Châh-Kouli, le joueur de *guidjek*. Originaire de l'Irâk, il vint dans le Khoraçân, où il acquit une grande renommée, grâce à un travail soutenu. Il a composé beaucoup d'airs variés, de préludes et de morceaux ;

5° Huceïn, le joueur de luth, qui non-seulement jouait de cet instrument avec beaucoup de charme, mais encore chantait, en s'accompagnant, des paroles charmantes de sa composition. Il faisait ce tour de force de se servir d'un luth n'ayant que deux cordes. On pouvait seulement lui reprocher de faire trop de façons pour jouer. Un jour Cheïbâni-Khan

lui ayant ordonné de jouer, il le fit de mauvaise grâce et n'y mit aucun talent; en outre il ne se servit pas de son luth, mais d'un mauvais instrument qui n'allait pas. Cheïbâni-Khan, comprenant ce qui en était, commanda qu'on lui donnât séance tenante bon nombre de horions sur le cou; et c'est ma foi une des bonnes choses qu'il ait faites dans sa vie! Ces petites gens, se donnant des airs d'importance, méritent encore plus que cela.

Page 230. Un des plus célèbres compositeurs était Goulâm-Châdi, fils d'un chanteur. Quoiqu'il fût lui-même instrumentiste, il ne pouvait à ce titre figurer au nombre des virtuoses que je viens de nommer. Il a composé de très-jolis thèmes et de charmants airs variés, comme personne n'était capable d'en faire dans ce temps-là. A la fin Cheïbâni-Khan l'envoya à Mohammed-Emin-Khan, khan de Kazân, et depuis on n'en a plus entendu parler. Il y avait encore Mir-Gazev, qui n'était pas instrumentiste, mais qui a composé de charmants morceaux, quoiqu'en petit nombre; Binâï, auteur de thèmes et d'airs variés très-jolis, et enfin l'incomparable Pehlevân-Mohammed-Bou-Se'id, lutteur de premier ordre, ce qui ne l'empêchait pas d'être poëte et de se livrer à la composition musicale. Il existe de lui un charmant air varié sur le ton *tchehâr-gâh*. C'était un homme d'un commerce des plus agréables. L'habileté qu'il avait acquise dans l'art de la lutte tenait du prodige.

Au moment où Sultan-Huceïn-Mirza quitta ce

bas monde, il ne se trouvait à portée de suivre les événements, en fait de princes du sang, que Bedi'-uz-Zemân-Mirza et Muzaffer-Huceïn-Mirza. Ce dernier était le fils favori du mirza; Mohammed-Berendouk-Berlas, grand maître du palais, lui servait de gouverneur; sa mère, Khadidjeh-Begum, était la plus considérée de toutes les princesses, femmes du mirza, et il voyait se grouper autour de lui la plupart des gens attachés à son père. Les choses étant ainsi, Bedi'-uz-Zemân-Mirza, ne sachant trop que faire, jugeait plus expédient de ne pas quitter son quartier. Muzaffer-Mirza et Mohammed-Beg, ayant été le trouver de leur personne, l'arrachèrent à toutes ses hésitations et le ramenèrent avec eux. Quant aux restes de Sultan-Huceïn-Mirza, on les rapporta à Herat, où ils furent ensevelis avec une pompe toute royale dans la medreceh que ce prince avait fondée. Zoun-Noun se trouvait présent à cette cérémonie. Mohammed-Berendouk-Beg, Zoun-Noun-Beg et les autres begs, qui avaient survécu à Sultan-Huceïn-Mirza et qui avaient accompagné les mirza, se réunirent et d'un commun accord élevèrent conjointement au trône de Herat Bedi'-uz-Zemân-Mirza et Muzaffer-Huceïn-Mirza. Le premier choisit pour son ministre Zoun-Noun-Beg et le second Mohammed-Berendouk-Beg. Le *daroga,* représentant de l'autorité de Bedi'-uz-Zemân-Mirza dans Herat, fut Cheïkh- Page 231.
Ali-Tagaï, tandis que le *daroga,* représentant Muzaffer-Mirza, était Bou-Sunnet-Ali-Keukultach. N'é-

tait-ce pas une chose étrange et inouïe que cette association dans l'exercice de la souveraineté? On vit alors se réaliser tout le contraire de ce qu'a dit Cheïk-Sa'adi dans le Gulistan :

« Dix derviches dorment dans un grossier manteau, tandis que deux pâdichâh ne tiennent pas dans un monde entier. »

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 912

(1506-1507).

Durant le mois de moharrem, j'entrepris une expédition dans le Khoraçân, à l'effet de repousser les Euzbegs, en prenant par la route de Gour-Bend et de Chebertau. Comme Djihân-Guir-Mirza était sorti de Gazna dans d'assez mauvaises dispositions, et qu'il était à craindre que, s'il attirait à lui les *Aïmak*, les fauteurs de troubles n'en profitassent pour causer du désordre, je résolus de me séparer de ma famille à Achtar-Cheher (sur la route de Balkh à Kaboul), en préposant à sa garde Veli-Khâzin et Devlet-Kadem, pour étendre la main le plus tôt possible sur les *Aïmak*. En conséquence, nous partîmes équipés à la légère et arrivâmes le même jour au fort de Zohâk. Ensuite nous franchîmes le *col de Gunbezek*, dépassâmes Sâïkân, traversâmes le *col de Dindân-Chiken* et vînmes camper dans la prairie de Kâhmerd. J'avais eu soin de dépêcher Seïd-Afzal-

Khâb-Bin et Sultan-Mohammed-Douldaï auprès de Sultan-Huceïn-Mirza pour lui faire connaître les circonstances de notre départ de Kaboul.

Cependant Djihân-Guir-Mirza, qui était resté en arrière, ne fut pas plus tôt arrivé à la hauteur de Bâmiân qu'il se dirigea vers cette place en compagnie de vingt à trente personnes. Comme il en approchait, il aperçut le campement de ma maison que nous avions laissé en arrière. S'imaginant que je me trouvais là en personne, il tourna bride sur-le-champ. Arrivé à son camp, il le leva sans vouloir rien écouter et tirant droit devant lui, sans tourner la tête, il ne s'arrêta qu'aux environs de Tekkeh-Aulang (dans les montagnes à l'ouest de Bâmiân).

Sur ces entrefaites, Cheïbâni-Khan avait mis le siége devant Balkh que défendait Sultan-Kalendjak. En outre, il envoya deux ou trois sultans avec trois à quatre mille hommes pour battre le pays de Badakhchân. Ce fut à cette occasion que Mubârek-Châh-Vezir vint se joindre à Nâcir-Mirza (l'un des frères de Bâber), quoiqu'il existât précédemment entre eux des dissentiments et des brouilles. Tous deux cam- Page 212
paient avec leur armée au-dessous de Kechem, à Châkhdân, sur la rive orientale du Kechem-Souï, lorsqu'au lever de l'aurore, les Euzbegs qui n'avaient pas bougé tentèrent une surprise et, traversant le Kechem-Souï, marchèrent sur Nâcir-Mirza. Celui-ci se retira aussitôt sur une hauteur d'où, après avoir rallié ses soldats et fait sonner la trompette, il fon-

dit sur les Euzbegs, qui perdirent contenance au premier choc. L'eau du Kechem-Souï était très-haute, et cependant c'était par là qu'ils étaient venus et qu'il leur fallait maintenant retourner. Beaucoup d'entre eux périrent sous le fer des flèches ou des sabres, et un plus grand nombre encore furent faits prisonniers, sans compter tous ceux qui se noyèrent. Mubârek-Châh-Vezir était campé au-dessus du mirza dans la direction de Kechem. Ceux des Euzbegs qui étaient chargés de l'assaillir le contraignirent à se réfugier sur une hauteur. Nâcir-Mirza ne se fut pas plus tôt débarrassé de ses ennemis qu'à la nouvelle du péril de ses alliés il marcha contre les assaillants. De leur côté, les begs du Kouhistân, réunissant toute leur cavalerie et leur infanterie, se lancèrent en avant. Les Euzbegs, ne pouvant soutenir un pareil effort, prirent la fuite, laissant aux mains du vainqueur de nombreux prisonniers. Beaucoup d'autres trouvèrent la mort sous l'atteinte des flèches et des sabres, ou dans l'eau. Le nombre des victimes peut être évalué à mille ou quinze cents. Ce fut un beau triomphe pour Nâcir-Mirza. Quelqu'un de ses gens m'en apporta la nouvelle, comme je me trouvais dans la vallée de Kâhmerd.

Je n'avais pas encore quitté ces parages que mes troupes revinrent chargées de vivres d'une excursion qu'elles avaient faites à Gouri et à Dehneh. Sur ces entrefaites, des lettres m'arrivèrent de la part d'Afzal et de Sultan-Mohammed-Douldaï que j'avais

envoyés dans le Khoraçân, m'annonçant la mort de Sultan-Huceïn-Mirza. Cela ne m'empêcha pas de continuer ma route vers le Khoraçân, autant pour l'honneur de ma maison que pour d'autres motifs importants. En conséquence je traversai la vallée d'Edjer, descendis par Toub, Mindagân et Balkh-Ab[1] et gravis ensuite le *Kouh-i-Sâf*. Là je fus informé que les Euzbegs étaient en train de piller Sân et Tchârik. Kâçim-Beg, que j'envoyai avec un détachement à la poursuite de ces maraudeurs, marcha contre eux, les rencontra, les battit à plate couture et rapporta bon nombre de têtes.

En attendant ceux que j'avais envoyés à la recherche de Djihân-Guir-Mirza et des *Aïmak*, je demeurai plusieurs jours dans les campements d'été du *Kouh-i-Sâf*. Les daims pullulaient dans ces pa- Page 233.
rages, et nous nous amusâmes une fois à leur faire la chasse. Au bout de très-peu de temps, tous les *Aïmak* arrivèrent et me présentèrent leurs hommages. De son côté, Djihân-Guir-Mirza leur expédia à plusieurs reprises des émissaires et entre autres Imâd-ed-Din-Mes'oud; mais, au lieu de remplir leur mission, ils se rendirent auprès de moi. Force fut donc au mirza de venir me trouver à Dereh-i-Baï au sortir du *Kouh-i-Sâf*. J'étais trop préoccupé des affaires du Khoraçân pour faire grande attention à

1. La version persane porte « ayant franchi les cols de Balkh-Ab par la route de Toub et de Mindagân. »

lui et aux *Aïmak :* je continuai donc mon chemin par Gourzvân, Almar, Kiçar et Tchitchektau, et, traversant la passe de Fakhr-ed-Din[1], j'arrivai à un endroit nommé Dereh-i-Bâm qui fait partie des dépendances de Bâdguis[2]. Tout ce pays était divisé et les habitants exposés aux déprédations de quiconque avait le bras un peu long; nous nous crûmes donc en droit, nous aussi, d'imposer des contributions aux *Aïmak* et aux Turks cantonnés dans ces parages et de commencer à les recueillir. Dans l'espace d'un ou deux mois on prit bien trois cents *touman* de daims (trois millions!)

Quelques jours avant notre arrivée, la cavalerie légère du Khoraçân et les gens de Zoun-Noun-Beg avaient mis en déroute à Pend-Dih et à Mervtchak les coureurs euzbegs et en avaient tué un bon nombre.

Cependant Bedi'-uz-Zemân-Mirza, Muzaffer-Mirza, Mohammed-Berendouk-Berlas et Châh-Beg, fils de Zoun-Noun-Argoun, s'étaient décidés à marcher contre Cheïbâni-Khan, qui tenait assiégé dans Balkh Sultan-Kalendjak. En conséquence, ils sollici-

1. Le texte porte *Fakhr-ed-din oloumidin otoup*, et la version persane *ez oloum-i-Fakhr-ed-din gouzechteh*. Si *oloum* était un nom propre, comme le croit M. Leyden, le texte ne porterait pas *oloumi*. J'ai donc lu *yoloumi*, qui fait un sens parfait, le mot *yoloum* signifiant « un gué, une passe. »

2. Ce canton, que le *Merâcid* nomme *Bâzguis*, est situé au nord-ouest de Herat et a poür chef-lieu Baun et Bâmiin, deux villages situés à proximité l'un de l'autre.

tèrent le concours de tous les fils de Sultan-Huceïn-Mirza et sortirent eux-mêmes de Herat pour exécuter leur entreprise. Arrivés sur le territoire de Bâdguis, ils furent rejoints à Tchehil-Dokhterân par Aboul-Muhcin-Mirza, qui venait de Merv. Après lui ce fut Ibn-Huceïn-Mirza venant de Toun et de Kaïn[1]. Quant à Keupek-Mirza, qui se trouvait alors à Mechhed, il accueillit fort mal les propositions qu'on lui fit et, écoutant les conseils de la pusillanimité, il refusa de marcher. Il nourrissait des sentiments hostiles contre Muzaffer-Mirza et disait que, du moment qu'on le reconnaissait pour pâdichâh, il ne voyait pas trop sur quel pied il pourrait se présenter devant lui. Le spectacle de tous ses frères, aînés ou cadets, réunis dans un commun accord contre un ennemi aussi redoutable que Cheïbâni-Khan et tout prêts à marcher, ne put vaincre ces stupides Page 214
révoltes de l'amour-propre, et il ne bougea pas de sa place. Quoique lui-même attribuât à un pur mouvement d'orgueil sa détermination de ne pas marcher, je crois qu'il en faut plutôt chercher la cause dans le manque de cœur. Il est certain que dans ce monde de pareils actes ne sauraient s'oublier. Pourquoi un homme raisonnable se conduira-t-il de telle manière que sa réputation en soit toujours ter-

1. Ces deux villes sont situées dans le Kouhistân ou partie montagneuse qui avoisine Herat, dont Kaïn est distante de huit journées de marche.

nie? Pour peu qu'on jouisse d'un atome de bon sens, se refusera-t-on jamais à un acte qui doit vous conquérir l'approbation universelle? Les sages l'ont dit avec raison : « Une bonne renommée, c'est une seconde existence. » Pour ma part, je reçus aussi des envoyés, et, peu après, Mohammed-Berendouk-Berlas en personne. Je n'avais aucun motif de ne pas prendre part à cette affaire, d'autant plus que c'était pour elle, après tout, que j'avais déjà parcouru cent ou deux cents *igadj*. Je partis donc avec Mohammed-Beg. Sur ces entrefaites, les mirza s'étaient avancés jusqu'au Mourgâb, et ce fut là que je les rencontrai, le lundi 8 du mois de djemâzî-ul-âkhir. Aboul-Muhcin-Mirza était venu au devant de moi à un *kurouh* de chemin. Lorsque nous fûmes à une petite distance l'un de l'autre, nous mîmes pied à terre, chacun de notre côté, et, faisant quelques pas, nous nous embrassâmes, après quoi nous remontâmes à cheval. Nous poussâmes de l'avant et nous étions tout près du campement, lorsque Muzaffer-Mirza et Ibn-Huceïn-Mirza en sortirent pour nous recevoir. Comme ils étaient plus jeunes que Aboul-Muhcin-Mirza, ils auraient dû aller plus loin que lui à ma rencontre. Sans doute ce qui les avait mis ainsi en retard, c'était la pesanteur qui suit l'ivresse et nullement l'orgueil ; ce manque de procédé n'avait d'autre cause que l'étourdissement causé par le plaisir; un calcul offensant n'y entrait pour rien. Muzaffer-Mirza m'ayant adressé un compliment

de bienvenue, nous nous embrassâmes sur le dos de nos montures; puis j'embrassai de la même manière Ibn-Huceïn-Mirza. Nous étant remis en marche, nous vînmes mettre pied à terre devant la résidence de Bedi'-uz-Zemân-Mirza, où se trouvait réunie une foule immense. La presse y était telle que, plusieurs personnes, au milieu de l'encombrement, faisaient trois ou quatre pas en avant, sans que leurs pieds touchassent le sol. D'autres, qui pensaient qu'elles devaient se tenir près de nous pour y remplir quelque office, se voyaient réduits, en dépit de tous leurs efforts, à rester à quatre ou cinq pas en arrière. Cependant nous arrivâmes à la tente qui servait de salle du conseil à Bedi'-uz-Zemân-Mirza. Il avait été convenu que, en entrant dans la tente, je fléchirais le genou, tandis que le mirza se lèverait et s'avancerait jusqu'à l'extrémité de son estrade (*'irk*), où nous nous embrasserions. En conséquence, je n'eus pas plus tôt pénétré dans la tente que je fléchis le genou; puis je continuai à m'avancer sans faire une Page 235
pose. Bedi'-uz-Zemân-Mirza, qui s'était levé tout doucement, s'avançait de son côté, sans se presser. Kâcim-Beg, qui épousait chaudement mes intérêts et qui considérait mon honneur comme le sien, me tira par ma ceinture et retint mon élan. Je marchai donc gravement jusqu'à l'endroit convenu où nous nous embrassâmes. On avait dressé dans cette vaste tente quatre lits de repos. Les tentes de Bedi'-uz-Zemân-Mirza avaient toujours une sorte de porche

ménagé sur le côté, et c'était près de ce porche qu'il se tenait constamment assis. On avait donc dressé à cette place même un lit de repos sur lequel Bedi'-uz-Zemân-Mirza et Muzaffer-Mirza s'assirent l'un près de l'autre. A droite en avait été dressé un autre que je partageai avec Aboul-Muhcin-Mirza. Il y en avait un troisième à gauche et au-dessous de celui de Bedi'-uz-Zemân-Mirza, sur lequel prirent place Kâcim-Sultan, l'un des sultans des Euzbegs *Cheïbâni,* gendre du mirza et père de Kâcim-Huceïn-Sultan et Ibn-Huceïn-Mirza. Plus bas que la place qui m'était destinée, et à main droite, se trouvait un quatrième lit de repos où se mirent Djihân-Guir-Mirza et Abd-ur-Rezzâk-Mirza. Quant à Mohammed-Berendouk-Beg, à Zoun-Noun-Beg et à Kâcim-Beg, ils prirent place à droite, mais bien au-dessous de Kâcim-Sultan et d'Ibn-Huceïn-Mirza. On servit à manger, et, quoique nous ne fussions pas en partie de plaisir, on apporta du vin en même temps, ainsi que des vases d'or et d'argent pour le boire. Autrefois nos ancêtres observaient très-scrupuleusement les usages établis par Djenguiz. Soit dans les réunions privées, soit dans les audiences publiques, les festins solennels ou les simples repas, qu'ils fussent assis ou qu'ils se levassent, ils ne se seraient rien permis de contraire à la règle. Après tout, cette règle de Djenguiz n'avait pas reçu une sanction décisive qui contraignît chacun à la pratiquer. Lorsque quelqu'un laisse après lui de bons principes de con-

duite, il faut sans doute les mettre à exécution. Mais si vos pères ont mal fait, vous devez chercher à mieux faire. Après avoir mangé, je montai à cheval et je regagnai l'endroit où était mon campement. La distance qui le séparait de celui des mirza était d'un *cher'i*. Page 236.

Dans la seconde entrevue que j'eus avec lui, Bedi'-uz-Zemân-Mirza ne me reçut pas avec autant d'égards que la première fois. En conséquence, je chargeai Mohammed-Berendouk-Beg et Zoun-Noun-Beg de lui représenter que, « quoique jeune, je n'en étais pas moins d'une haute extraction ; que deux fois déjà je m'étais assis par la force des armes sur le trône de mon père, qui était celui de Samarkand ; qu'après tous les combats que j'avais soutenus contre des étrangers ennemis des princes de notre maison, il était malséant de retrancher quoi que ce fût des honneurs qui m'étaient dûs. » En recevant ce message, il reconnut qu'il avait eu tort, comme cela devait être en effet, et me rendit tous les honneurs que je pouvais désirer.

Lors d'une troisième visite que je fis à ce prince, il y eut un grand festin après midi. A cette époque je ne buvais pas de vin. La fête était magnifique ; on avait dressé les tables avec le plus grand luxe. On servit des brochettes de volaille, d'oie et toute espèce de plats. On vante beaucoup les festins donnés par Bedi'-uz-Zemân-Mirza, et la vérité est qu'ils étaient de la plus grande magnificence. Tandis que

j'étais campé sur les bords du Mourgâb, j'assistai deux ou trois fois aux parties de réjouissance du mirza ; mais comme il savait que je ne buvais pas, il me laissa toujours ma pleine et entière liberté. Une autre fois je me trouvai à une fête que donnait Muzaffer-Mirza. Ali-Djelaïr et Mir-Bedr, qui étaient alors à son service, y assistaient également. Lorsque les têtes furent échauffées, Mir-Bedr dansa avec beaucoup d'habileté ; il est probable que le pas qu'il exécuta était de sa composition.

Cependant il y avait déjà quatre mois que les mirza, après avoir quitté Herat, avaient formé une ligue et s'étaient réunis sur les bords du Mourgâb. Sultan-Kalendjak, réduit à la dernière extrémité, rendit Balkh aux Euzbegs. Ceux-ci, maîtres de cette place et entendant parler de la coalition qui les menaçait, reprirent la route de Samarkand. Les mirza, auxquels personne ne peut contester toutes les qualités qui font le charme de la société et qui embellissent les relations et les rapports des hommes entre eux, étaient tout à fait étrangers à ce qui concerne l'état militaire, la tenue des armes, la bravoure déployée au milieu des combats. Comme nous étions campés sur les bords du Mourgâb, on apprit que Hakk-Nazar-Tchapani, accompagné de quatre à cinq cents hommes, s'était mis à piller les environs de Tchitchek-Tau. Tous les mirza réunis en conseil ne purent trouver le moyen d'en-
Page 217. voyer un parti de cavalerie légère contre les pillards.

La distance qui sépare le Mourgâb de Tchitchek-Tau n'est que de dix *igadj*. Je demandai à marcher, mais l'amour-propre s'en mêlant, on ne voulut pas me le permettre.

La retraite de Cheïbâni-Khan[1] ayant eu lieu au moment où l'année était déjà très-avancée, il fut convenu que les mirza prendraient chacun leurs quartiers d'hiver dans l'endroit le plus convenable, et que, dès le commencement du printemps, on se réunirait pour expulser l'ennemi. Quant à moi, on insista beaucoup pour me faire hiverner dans les environs du Khoraçân. Il y avait à cela de graves objections. Kaboul et Gazna étaient tout en feu; de tous côtés s'y trouvaient des rassemblements de Turks, de Mongols, d'*Aïmak*, d'Akhchâm, d'Afgans, de Hezâreh; entre le Khoraçân et Kaboul; par la route la plus courte, qui est celle des montagnes, en admettant que la neige et la glace ne la rendent pas impraticable, il y a au moins un mois de marche; il n'en faut pas moins de quarante à cinquante jours si on prend par la plaine; le pays ne m'était pas encore soumis de bon cœur; aucun de nos partisans ne jugeait donc prudent de prendre mes quartiers d'hiver là où je me trouvais. Je fis valoir ces motifs auprès des mirza, mais ils refu-

1. Je lis ainsi, quoique le texte et la version persane portent « Cheïbak-khan », nom qui paraît désigner le personnage plus souvent appelé « Cheïbâni-Khan. »

sèrent de s'y rendre et redoublèrent d'insistances pour me retenir. Plus je cherchais à m'excuser auprès d'eux, plus ils s'efforçaient de peser sur ma décision. A la fin, Bedi'-uz-Zemân-Mirza, Aboul-Muhcin-Mirza et Muzaffer-Mirza, montant à cheval, vinrent me trouver dans ma tente et me pressèrent vivement de ne pas m'éloigner pendant l'hiver. Je cédai, ne pouvant pas refuser en face, surtout lorsque de tels pâdichâh étaient venus en personne pour vaincre toutes mes résistances. Je dirai en outre que j'étais possédé du plus vif désir de voir Herat, cette ville incomparable dans tout l'univers, pour l'embellissement de laquelle Sultan-Huceïn-Mirza n'avait négligé ni dépenses ni soins, et qui, sous le règne de ce prince, avait gagné en splendeur dix ou plutôt vingt pour un. Ces considérations me déterminèrent à hiverner dans le pays. Aboul-Muhcin-Mirza s'en alla dans son gouvernement de Merv. De son côté, Ibn-Huceïn-Mirza partit pour Toun et Kaïn. Bedi'-uz-Zemân-Mirza et Muzaffer-Mirza prirent eux-mêmes la route de Herat. Je les suivis à deux ou trois jours d'intervalle, en me dirigeant par Tchehil-Dokhterân et Tach-Ribât. Toutes les *begum*, ma tante paternelle, Pâïendeh-Sultan-Begum, Khadidjeh-Begum, Afak-Begum et toutes les filles de Sultan-Abou-Se'id-Mirza, les *begum* mes tantes paternelles, étaient réunies dans la
Page 238. medreceh de Sultan-Huceïn-Mirza. Lorsque j'allai pour leur rendre visite, je les trouvai rassemblées

dans le mausolée du mirza. Je fléchis d'abord le genou devant Pâïendeh-Sultan-Begum que j'embrassai. Ce fut ensuite le tour d'Afak-Begum que j'embrassai également, mais sans m'incliner d'abord. Pour Khadidjeh-Begum, je la saluai le genou en terre, puis je l'embrassai. Nous restâmes là un certain temps, jusqu'à ce que ceux qui savaient le Koran par cœur l'eussent récité tout entier; après quoi, nous nous rendîmes à la medreceh du sud où l'on avait dressé la tente de Khadidjeh-Begum. Cette princesse me fit servir à manger. Après le repas, j'allai chez Pâïendeh-Sultan-Begum, où je restai cette nuit. On m'avait d'abord assigné un lieu de campement dans le *Jardin neuf* et j'allai m'y installer dès le lendemain matin. J'y demeurai une nuit, mais comme je ne m'y trouvai pas bien, on m'abandonna pour mon usage la demeure d'Ali-Chir-Beg que j'occupai aussi longtemps que dura mon séjour à Herat. Tous les deux ou trois jours je me rendais au *Bâg-i-Djihân-Ara* (le jardin qui orne le monde) pour y saluer Bedi'-uz-Zemân-Mirza.

Quelques jours après, Muzaffer-Mirza m'invita à aller chez lui. Il demeurait alors dans le *Jardin blanc* avec Khadidjeh-Begum. Djihân-Guir-Mirza m'accompagna dans cette visite. Après le repas, qui fut servi dans la demeure de Khadidjeh-Begum, Muzaffer-Mirza nous emmena dans le *Palais de la joie* qui a été construit par Bâber-Mirza. Là on se mit à boire du vin. Le *Palais de la Joie* se trouve au milieu

du jardin. De proportions restreintes, puisqu'il n'a que deux étages (*âchiân*), c'est un charmant petit édifice. C'est surtout à l'étage supérieur qu'on a prodigué tous les embellissements. A chacun des quatre angles on a ménagé un cabinet. L'espace intermédiaire forme une salle intérieure ornée de quatre balcons correspondants aux quatre emplacements laissés libres par les cabinets. Chacun des côtés de la salle est orné de peintures. C'est Bâber-Mirza qui a bâti le palais, mais c'est Sultan-Abou-Se'id-Mirza qui a fait faire les peintures où sont représentés ses combats et ses faits d'armes. Sur le balcon tourné vers le nord on dressa deux lits de repos, se faisant face l'un à l'autre et tournés également vers le nord.
Page 239. Muzaffer-Mirza et moi, nous prîmes place sur l'un d'eux; Sultan-Mes'oud-Mirza et Djihân-Guir-Mirza se partagèrent l'autre. Comme Muzaffer-Mirza était notre hôte, il me plaça au-dessus de lui. Alors il fit remplir les coupes, et les échansons commencèrent à les distribuer aux convives. Ceux-ci se mirent à avaler les vins clarifiés, exactement comme si c'eût été l'*eau de la vie*. Peu à peu la réunion s'échauffa et le vin monta aux têtes. Alors ce devint une idée fixe de me faire boire moi-même et de me faire entrer dans la bande joyeuse. Quoiqu'à cette époque je n'eusse jamais bu de manière à être pris de vin, et que les jouissances de l'ivresse et l'extase qu'elle engendre me fussent inconnues par expérience, j'avais grande envie d'en goûter à mon tour et mon

cœur souhaitait ardemment de parcourir ces régions enchantées. Dans mon enfance, je n'y avais jamais pensé et je n'avais pas éprouvé par moi-même les effets du vin. Après la mort de mon père, j'avais dû à l'heureuse influence de Khodja-Kâzi de me préserver de tout excès et de vivre dans la piété. Je m'étais toujours abstenu de toucher à des mets douteux; à plus forte raison ne devais-je pas penser au vin. Dans la suite, sous l'empire de la jeunesse et de l'effervescence des passions, je conçus beaucoup de penchant pour la boisson; mais personne ne m'excitait à céder à ce désir et n'en soupçonnait même l'existence. Quelle que fût donc mon inclination, il m'était difficile de me laisser aller par ma propre initiative à un acte de cette importance que je n'avais jamais commis. Je réfléchis que si je ne cédais pas maintenant aux obsessions dont j'étais entouré, alors que j'étais dans une ville de luxe comme Herat où l'on trouve toutes les ressources imaginables pour passer la vie gaiement et où toutes les jouissances d'une existence recherchée et délicieuse s'offrent pour ainsi dire d'elles-mêmes, jamais je ne connaîtrais ce que c'était que le vin. Je me déterminai donc à boire et à tenter le voyage de ces régions inconnues. « Cependant, me disais-je encore, Bedi'uz-Zemân-Mirza est l'aîné, et j'ai refusé de prendre la coupe de sa main et dans sa propre demeure; si je la reçois maintenant de la main de son frère cadet et dans sa demeure, celui-là n'en sera-t-il pas

offensé ? » J'exposai franchement le motif de mon hésitation; on trouva que j'avais raison et on ne me pressa plus de boire pour cette fois. Il fut donc convenu qu'à la première occasion où Bedi'-uz-Zemân-Mirza et Muzaffer-Mirza se trouveraient réunis, je
Page 240. boirais sur l'invitation qui m'en serait faite par ces deux princes.

Parmi les musiciens présents à la fête étaient Hâfiz-Hâdji, Djelâl-ud-Din-Mahmoud, le joueur de flûte, et Châdi-Betcheh, le harpiste, frère cadet de Goulâm-Châdi. Le premier chantait avec beaucoup de talent. Les gens de Herat chantent ordinairement d'une voix peu élevée, ménagée avec grâce et toujours égale. Djihân-Guir-Mirza avait un musicien nommé Mir-Djân, originaire de Samarkand, qui chantait à pleine voix, durement et inégalement. Ce prince, échauffé par le vin, lui ordonna de chanter, ce qu'il fit sur un ton des plus élevés, rude et sans aucun charme. Les natifs du Khoraçân sont habitués à une vie très-délicate; aussi en entendant cela, les uns se bouchaient les oreilles, les autres faisaient la grimace, mais aucun ne se permettait d'arrêter le chanteur, par respect pour le mirza. Après la prière du soir nous quittâmes le *Palais de la Joie* pour nous rendre à la nouvelle résidence d'hiver fondée par Muzaffer-Mirza. Quand nous y fûmes arrivés, Youçouf-Ali-Keukultach, poussé par l'ivresse, se mit à danser, ce qu'il fit avec beaucoup de grâce, attendu qu'il possédait tous les principes de la musique. Ce-

pendant la compagnie était devenue des plus gaies. Muzaffer-Mirza me donna un sabre avec son ceinturon, une cuirasse garnie de peau d'agneau et un beau cheval gris de fer. Ce fut là que Djanik chanta en langue turke. Muzaffer-Mirza avait deux esclaves appelés, l'un Ketteh-Mâh, et l'autre Kitchik-Mâh. Comme toutes les têtes étaient échauffées par l'ivresse, ils firent quelques misérables bouffonneries. L'orgie se prolongea jusqu'à une heure avancée; puis la compagnie se sépara. Quant à moi, je passai la nuit dans ce palais. Lorsque Kâcim-Beg apprit qu'on m'avait pressé de boire du vin, il en envoya prévenir Zoun-Noun-Beg. Celui-ci en prit occasion pour faire des remontrances très-énergiques aux mirza, qui renoncèrent entièrement à toute tentative de ce genre.

Cependant Bedi'-uz-Zemân-Mirza, ayant su que Muzaffer-Mirza m'avait reçu chez lui, convoqua une réunion dans le *Makvi-Khâneh*, au milieu du Bâg-i-Djihân-Ara, et m'y invita avec quelques-uns de mes intimes et de mes hommes d'armes. Ceux qui m'approchaient ne pouvaient guère se permettre de boire à cause de moi, et quand il leur arrivait de le faire, une fois tous les mois ou tous les quarante jours, ils avaient soin d'attacher le cordon de la porte et éprouvaient de continuelles alarmes. Tels étaient les hommes qui se trouvaient invités. Aussi ils ne furent pas plus tôt arrivés qu'ils s'ingénièrent par tous les moyens possibles à boire, tantôt en me prenant en Page 241.

défaut, tantôt en se cachant avec leurs mains. Cependant il y avait de ma part une tolérance qui ressemblait fort à une permission vis-à-vis de tous ceux qui étaient de la partie, partie qui rappelait tout à fait celles de mon père et de mes parents. On façonna des huttes (*mouleh*). Ils les établissent en taillant des baguettes minces, de la longueur du bout recourbé de l'arc, qu'on place entre des branches naturelles ou façonnées artificiellement, je l'ignore; elles ont une jolie apparence. A ce festin on servit devant moi une oie rôtie; comme il ne m'était jamais arrivé de dépecer un oiseau et de le couper en petits morceaux, je n'y portai pas la main. Bedî'-uz-Zemân-Mirza me demanda pourquoi je ne me souciais pas de ce plat. Sur ma réponse que je n'étais pas capable de découper, il se mit aussitôt à défaire l'oie et, après l'avoir découpée, la replaça devant moi. C'était un homme d'une adresse incomparable pour toutes les opérations de ce genre. A la fin de la séance il me fit présent d'un poignard richement orné, d'une pelisse et d'un beau cheval.

Durant les vingt jours que je demeurai à Herat, je n'en laissai pas passer un sans monter à cheval pour aller visiter les lieux que je ne connaissais pas. Notre guide dans ces excursions était Youçouf-Ali-Keukultach, qui emportait toujours de quoi manger. A part le couvent de Sultan-Huceïn-Mirza, je n'oubliai guère aucun but de promenade qui offrît quelque intérêt. C'est ainsi que je visitai la Blanchisserie,

le Jardin d'Ali-Chir-Beg, le Moulin à papier, le Palais du trône, le Poul-Gâh, le Kehdestân, le Jardin de belle vue, le Jardin de délices, l'Avenue de la Blanchisserie, Khatireh-i-Sultan-Ahmed-Mirza[1], Takht-i-Sefer, Takht-i-Nevâï, Takht-i-Berker, Takht-i-Hâdji-Beg, Takht-i-Cheïkh-Behâ-ed-Din-Omar, Takht-i-Cheïkh-Zeïn-ed-Din, le mausolée et le tombeau de Mevlâna-Abd-ur-Rahman-Djâmi, l'Oratoire choisi, le Bassin aux poissons, la colonne (sâk) de Suleïman, Bellouri (palais de cristal), nommé primitivement Aboul-Velid, Imâm-Fakhr, le Jardin de l'Avenue, les medreceh et les mausolées du mirza, la medreceh et le mausolée de Gueuher-Châd-Begum, ainsi que sa grande mosquée, le Jardin des corneilles, le Jardin neuf, le jardin de Zubeïdeh, le Palais blanc bâti par Sultan-Abou-Se'id-Mirza en dehors de la porte de l'Irâk, Pourân[2], le Soffa des archers, Tcher-galang, Mir-Vahid, le pont de Mâlân, le Portique du Page 242.
khodja, le Jardin blanc, le Palais de la joie, le Jardin qui embellit le monde, le Kiosque, le Makvi-Khâneh, le Palais aux iris, les Douze tours, le grand bassin qui se trouve au nord du Jardin qui embellit le monde, ainsi que les quatre palais qui sont aux quatre coins, les cinq portes de la ville fortifiée, la

1. Le mot *khatireh* est arabe et peut peut-être se traduire par « la fantaisie. » Le mot persan *takht*, qui signifie « trône, » se rendrait bien ici par « le siége » ou « le palais. »

2. *Pourân* est le nom d'un saint illustre, très-vénéré à Herat, et peut-être s'agit-il ici du lieu où il résidait.

Porte du roi, la Porte de l'Irâk, la Porte de Pirouz-Abâd, la Porte belle, la Porte de Kiptchak, le Bâzâr du roi, le Grand marché, la Medreceh du cheïkh-ul-islâm, la Grande mosquée des rois, le Jardin de la cité, la Medreceh de Bedi'-uz-Zemân-Mirza sur le bord de la rivière Endjîl, la résidence d'Ali-Chir-Beg connue sous le nom d'*Unsiyeh* (la liaison intime), son mausolée et la grande mosquée attenante dite *Kodsiyeh* (la sainteté), sa medreceh dite *Kholâciyeh* (la pureté) et son couvent appelé *Ikhlaciyeh* (la purification), ses bains et son hôpital surnommés, les uns *Safâiyeh* (la propreté) et l'autre *Chafâiyeh* (la santé); je mis à profit mon court séjour pour aller tout voir.

Avant que tous ces troubles n'éclatassent, Habibeh-Sultan-Begum avait amené en Khoraçân sa fille, Ma'soumeh-Sultan-Begum, la plus jeune des filles de Sultan-Ahmed-Mirza. Un jour que j'étais allé rendre visite à ma *petite mère* (ekem[1]), la jeune princesse, qui se trouvait avec elle, me vit et conçut aussitôt un violent penchant pour ma personne. Il en résulta qu'après un échange secret de messages et de conférences avec ma *petite mère*, j'appelais ainsi Pâïendeh-Sultan-Begum, et ma *belle-sœur* (yenga), j'appelais ainsi Habibeh-Sultan-Begum; il fut con-

1. Le mot *eke* appartient à la langue mongole et signifie proprement « mère. » Je l'ai rendu par « petite mère, » pour bien exprimer que c'est ici un terme de tendresse.

venu que ma *belle-sœur*, prenant sa fille avec elle, se rendrait à Kaboul à ma suite.

Cependant Mohammed-Berendouk-Beg et Zoun-Noun-Beg ne cessaient de faire les plus grands efforts pour me déterminer à hiverner sur place, quoiqu'ils ne pussent me fournir ni un endroit convenable pour m'y installer, ni tout ce dont j'avais besoin pendant la mauvaise saison. L'hiver arriva enfin, et il tomba de la neige dans les montagnes qui me barraient le chemin, ce qui augmenta mes inquiétudes au sujet de Kaboul. Comme on ne m'avait donné ni un emplacement favorable pour l'hivernage ni un campement d'hiver convenablement installé, je ne balançai plus à agir. Ne pouvant m'expliquer clairement, je saisis le prétexte de chercher des quartiers d'hiver et je sortis de Herat, le 7 du mois de cha'bân, en prenant la direction de Bâdguis. A chaque campement je m'arrêtais un ou deux jours, afin de laisser le temps de rejoindre à ceux qui se dispersaient dans le pays pour y lever des contributions et y ramasser des ressources. Je mis tant de lenteur dans ma marche que nous n'avions dépassé Lenguer-Mir-Guiâs que de deux ou trois stations, Page 243
lorsque la lune de ramazân se montra. Quelques-uns des hommes d'armes envoyés en expédition pour approvisionner mon armée nous rattrapèrent en route; d'autres ne reparurent qu'à Kaboul après vingt jours ou un mois d'absence; d'autres enfin ne revinrent pas et se mirent au service des mirza. Parmi

ces derniers était Sidim-Ali-Derbân, qui s'attacha à Bedi'-uz-Zemân-Mirza. De tous les clients de Khosrev-Châh, il n'en était pas un seul que j'eusse traité avec autant d'égards. Lorsque Djihân-Guir-Mirza avait évacué Gazna, c'était à Sidim que j'avais donné le gouvernement de cette ville. Lui-même l'avait délégué au frère cadet de sa femme, Dost-Engou-Cheïkh, et s'était rendu de sa personne à l'armée. La vérité est que, de tous ceux qui avaient servi Khosrev-Châh, il n'y avait pas d'hommes plus recommandables que Sidim-Ali-Derbân et Muhibb-Ali-Kourtchi. A un naturel généreux et à de grandes manières Sidim joignait beaucoup de bravoure. Sa maison était toujours le rendez-vous de nombreux hôtes. Quoique très-généreux, il savait ménager ses ressources et user de tout avec mesure. Esprit fin et enjoué, causeur plein de verve, contant avec infiniment de charme, il avait un heureux caractère et aimait beaucoup la plaisanterie. Malheureusement il était extrêmement adonné au vice et à l'amour des garçons. Dans sa religion il n'était pas très-orthodoxe et on pouvait lui reprocher de se couvrir du masque de l'hypocrisie. Son humeur caustique y était bien pour une certaine part; mais il y avait quelque chose de très-fondé dans cette accusation. Lorsque Bedi'-uz-Zemân-Mirza eut remis Herat à Cheïbak (Cheïbâni-Khan) et que Châh-Beg se fut rendu auprès du mirza, celui-ci fit mettre à mort Sidim, qui avait compromis la bonne harmonie entre lui et Châh-Beg

par des paroles à double entente, et son corps fut jeté dans les eaux du Hirmend. Quant à Muhibb-Ali, il en sera question à la suite du récit des événements actuels.

Après avoir dépassé Lenguer-Mir-Guiâs et atteint les villages qui sont à la limite du Gardjistân [1], nous arrivâmes à Tchakhtcherân. Au delà de Lenguer, dans les environs du Gardjistân, nous avions trouvé de la neige sans interruption, et elle devenait de plus en plus épaisse à mesure que nous avancions. Non loin de Tchakhtcherân elle dépassait les genoux des chevaux. Tchakhtcherân appartenait à Zoun-Noun, qui y était représenté par un de ses clients nommé Mirek-Djân-Irdi. Nous payâmes tout le grain qui nous fut fourni au nom de Zoun-Noun. A deux ou trois marches au delà de Tchakhtcherân la neige Page 244. devint si épaisse qu'elle montait au-dessus de l'étrier; il arrivait même très-souvent que les pieds des chevaux ne touchaient pas le sol; et cependant il neigeait sans interruption. Au delà de Tcherâg-Dân la route elle-même avait complétement disparu. Quand nous eûmes atteint les environs de Lenguer-Mir-Guiâs, nous délibérâmes sur le chemin que nous devions prendre pour atteindre Kaboul. Moi et la plus grande partie des assistants nous fûmes d'avis

1. Ce pays, qu'on appelle aussi *Garchistân*, *Gouristân* et *Garch-ech-Char*, a pour bornes, à l'ouest, Herat; à l'est, le Gour; au nord, Merv-er-Roud; et au sud, Gazna.

que, l'hiver étant arrivé, s'engager dans les montagnes nous exposerait à beaucoup d'embarras et de perplexités; que la route de Kandahâr, quoique un peu plus détournée, ne nous présenterait aucune difficulté. Kâcim-Beg fit preuve de beaucoup d'impéritie, en soutenant que cette route était trop longue et qu'il fallait prendre la plus courte. Nous nous y engageâmes donc, ayant pour guide un certain Sultan-Pechâi. J'ignore si ce fut par suite de son âge avancé, ou parce qu'il s'égara, ou bien parce que la neige était d'une épaisseur inaccoutumée, mais il perdit la route et ne put nous conduire. Comme c'était à l'initiative de Kâcim-Beg que nous devions de nous trouver dans cette position, lui et ses fils, se piquant d'honneur, marchèrent en avant, battant la neige et découvrant la voie. Un jour cependant, elle fut tellement encombrée que toute trace en avait disparu et qu'il nous fut impossible d'avancer. Ne sachant plus que faire, nous retournâmes sur nos pas et campâmes à un endroit où il y avait du bois à brûler. De là nous chargeâmes soixante-dix à quatre-vingts hommes d'élite de redescendre en suivant notre piste, jusqu'à ce qu'ils trouvassent un cantonnement d'Hezâreh ou de n'importe quelle autre peuplade, d'où ils nous ramèneraient un guide. Nous demeurâmes à notre poste trois ou quatre jours en attendant nos gens, mais ceux-ci revinrent sans nous ramener un guide. Mettant toute notre confiance en Dieu, nous fîmes marcher en tête Sultan-Pechâi et

reprîmes le chemin dont nous n'avions pu nous tirer une première fois. Pendant plusieurs jours nous n'avançâmes qu'au prix des plus grandes difficultés, difficultés telles que je n'en avais guère supporté d'aussi rudes dans tous le cours de mon existence. C'est à cette occasion que je composai le distique suivant :

« Est-il une injure de la fortune que je n'aie pas encore éprouvée? Est-il une douleur ou une peine que mon cœur blessé n'ait pas ressentie? »

Pendant près d'une semaine nous battîmes la neige, n'avançant par jour que d'un *cher'i* ou d'un *cher'i* et demi. Ceux qui battaient la neige étaient, outre moi avec dix ou quinze de mes familiers, Kâcim-Beg et ses deux fils, Tangri-Berdi et Kanber-Ali, plus deux ou trois de ceux de sa suite. Nous Page 245.
mettions tous pied à terre pour nous livrer à ce pénible exercice, chacun de nous à tour de rôle précédant les autres de dix-sept à dix-huit aunes et battant la neige. A chaque pas on enfonçait jusqu'à la ceinture ou même jusqu'à la poitrine. Au bout de quelques pas celui qui marchait en tête s'arrêtait épuisé et était remplacé par un autre. Lorsque ces dix à quinze où vingt personnes avaient foulé la neige de leurs pieds, on y faisait passer un cheval sans cavalier, qui y enfonçait jusqu'aux étriers ou même jusqu'à l'arrière de la selle. Ce cheval s'avançait ainsi de dix à quinze pas, après quoi il était à bout de forces. Alors on le faisait ranger de côté et on

tirait à sa place un autre cheval également sans cavalier. C'était ainsi que ces dix, quinze ou vingt personnes, dont je faisais partie, battaient la neige sur laquelle leurs chevaux étaient ensuite tirés par la bride. Le reste des soldats, même les meilleurs et leurs begs, s'engageaient sans mettre pied à terre sur cette route toute fraîchement foulée et battue et cheminaient la tête penchée en avant. Ce n'était pas le moment d'user d'autorité et de contrainte vis-à-vis de qui que ce fût. Dans de pareilles circonstances quiconque a du cœur et de l'énergie s'offre de lui-même pour prendre sa part des corvées. C'est en battant la neige de cette manière et en nous frayant un chemin que nous arrivâmes en trois ou quatre jours d'un lieu nommé Endjoukân au *khavâl-kouti* (la grotte-kouti), qui se trouve au pied du *col de Zerrin*. Le jour même de notre arrivée, il y eut une tempête de neige si violente que chacun de nous craignit pour sa vie. Les habitants du pays appellent *khavâl* les grottes et les anfractuosités qui se trouvent dans la montagne. Comme nous arrivions à cette grotte, la tempête était dans toute sa rage. Nous campâmes auprès du *khavâl*. La neige était très-épaisse et la route ne laissait passer qu'une personne à la fois. Les chevaux eux-mêmes ne cheminaient qu'avec peine sur cette voie nouvellement foulée et battue. Les jours étaient très-courts et ceux qui étaient en tête de la colonne arrivèrent devant la grotte lorsqu'il faisait encore clair. Le défilé con-

tinua jusqu'à l'heure de la prière du soir et du coucher. Ensuite chacun mit pied à terre à l'endroit même où il se trouvait; il y en eut beaucoup qui restèrent en selle jusqu'au lever de l'aurore. La grotte paraissait très-étroite. J'allai à l'entrée avec une pelle et, creusant dans la neige, je m'y ménageai un espace de la dimension d'un coussin. Quoique je fouillasse jusqu'à la hauteur de ma poitrine, je n'arrivai pas jusqu'au sol. Tant soit peu protégé contre le vent, je m'assis à cet endroit. Quelques-uns m'exhortaient à pénétrer dans la caverne, mais je n'en fis rien. « Quoi donc! me disais-je, tandis que mes gens sont tous exposés à la neige et à la tourmente, je serai tranquillement installé dans un abri bien chaud; mes soldats lutteront contre les intempéries de l'air et moi, je me livrerai doucement au sommeil! Non, un tel procédé ne pourrait venir que du manque de cœur et de mon indifférence pour mes frères d'armes! Je veux souffrir tout ce qu'ils souffriront et supporter tout ce qu'ils supporteront; car, comme dit le proverbe persan : *La mort avec ses amis est une fête.* » Je m'installai donc malgré la tempête dans le trou que j'avais creusé. Jusqu'à l'heure de la prière du coucher la neige tomba en tels tourbillons que, dans l'abri où je me tenais accroupi, il s'en accumula l'épaisseur de quatre mains sur mon dos, ma tête et mes oreilles, qui furent saisies par le froid cette nuit-là même. A l'heure de la prière du coucher, quelques-uns d'entre nous qui avaient visité

Page 246.

la grotte avec soin proclamèrent à haute voix qu'elle était très-large et pouvait contenir tous ceux qui étaient là. En les entendant parler ainsi, je secouai la neige dont j'étais couvert et je pénétrai dans la grotte, en invitant à me suivre les soldats qui se tenaient aux alentours. Il s'y trouva facilement place pour quarante à cinquante personnes. Chacun apporta là ce qu'il avait de provisions soit en vivres quelconques, soit en viandes rôties. C'est ainsi que nous trouvâmes un refuge chaud, sûr et commode contre le froid, la neige et la tempête.

Le lendemain, la tourmente avait cessé et nous nous mîmes en marche de bon matin, continuant à battre la neige et à nous frayer un chemin. Nous gravîmes la montagne, mais sans suivre la grande route qui s'élève sur les hauteurs pour aboutir à ce qu'on appelle le *col de Zerrin*. De là nous descendîmes dans la vallée qui est en bas. Comme il était fort tard, lorsque nous arrivâmes au pied de la montagne, nous fîmes halte à l'entrée de la vallée. Le froid fut très-vif dans la soirée et nous eûmes grandement à en souffrir. Beaucoup des nôtres furent perclus des mains et des pieds. Keupek et Aki eurent les pieds gelés, Sevinduk, le Turkoman, eut les mains gelées dans cette même nuit. Le lendemain, de bonne heure, nous nous mîmes en marche pour gagner le fond de la vallée. Quoique sachant bien que ce n'était pas là le vrai chemin, nous descendîmes, mettant
Page 247. notre confiance en Dieu. La descente s'opéra par

des pentes très-escarpées et abruptes. Il était l'heure de la prière du soir, lorsque nous atteignîmes l'autre bout de la vallée. Les vieillards les plus âgés ne se souvenaient pas qu'on eût jamais franchi ce col par une neige aussi épaisse, ou, pour mieux dire, personne n'avait encore tenté ce passage dans une pareille saison. Si nous eûmes beaucoup à souffrir de l'accumulation des neiges, il faut dire aussi que ce ne fut que grâce à elle que nous atteignîmes notre but. Autrement aurions-nous jamais pu traverser des pentes escarpées où il ne se trouvait trace d'aucune route? Si elles n'avaient pas été couvertes de neige, les chevaux et les chameaux n'auraient pas réussi à se tirer du premier mauvais pas que nous rencontrâmes :

« Le bien et le mal qui nous arrivent, si nous savons comprendre, tournent toujours à notre avantage. »

L'heure de la prière du coucher était arrivée lorsque nous atteignîmes Yekeh-Aulang [1], où nous fîmes halte. Les habitants ne furent pas plus tôt informés de notre présence, qu'ils mirent à notre disposition de chaudes demeures, des moutons gras, de l'herbe et du fourrage en abondance pour nos chevaux, et une immense provision de bois et de crottins (*tizek*) pour faire du feu. Après avoir échappé à un

1. Yekeh-Aulang est à trente milles environ au sud-ouest de Bâmiân.

pareil froid et à de telles neiges, trouver sur sa route un si bon village et des habitations bien chauffées, se tirer sains et saufs d'épreuves si périlleuses, pour se voir tout à coup au sein de l'abondance, c'était là une volupté que peuvent seuls comprendre ceux qui ont été soumis aux mêmes épreuves, une jouissance qu'apprécient seuls ceux qui ont traversé de pareils dangers. Après être restés un jour à Yekeh-Aulang, l'esprit tranquille et le cœur satisfait, nous en repartîmes et allâmes camper à deux *igadj* plus loin. Le lendemain, qui était la fête de ramazân, nous passâmes par Bâmiân, franchîmes le *col de Chebertau* et fîmes halte avant d'avoir atteint Djenglik. Les Turkomans-Hezâreh, qui ne soupçonnaient nullement notre arrivée, étaient cantonnés avec leurs familles et leurs troupeaux précisément sur la route que nous suivions. Lorsque nous nous remîmes en marche, le lendemain, nous tombâmes au milieu de leurs parcs à moutons et de leurs huttes. Deux ou trois réunions de parcs furent livrées au pillage. Le reste des Hezâreh, prenant avec eux leurs enfants, abandonnèrent leurs huttes et tout ce qu'ils possédaient et se retirèrent dans les montagnes. A ce moment la nouvelle m'arriva de l'avant-garde qu'une troupe de
Page 248. Hezâreh, barrant la marche à mes gens dans un défilé, les avait assaillis à coups de flèche et les avait empêchés de passer. Je n'eus pas plus tôt reçu cet avis que je me rendis en toute hâte sur les lieux. Une fois arrivé, je vis qu'il n'y avait pas de défilé,

mais seulement quelques Hezâreh postés sur une saillie à pic, d'où ils lançaient des flèches dont l'entassement formait autour de nous comme un pont. Mes braves soldats,

« Voyant se dessiner la silhouette de l'ennemi, restaient immobiles et frappés de stupeur. Je me portai rapidement de ce côté et je m'avançai en criant : En avant! en avant! Mon but était d'exciter l'ardeur des miens et d'engager le combat avec l'ennemi. Encourageant les soldats, je me portai en avant; il n'y eut personne qui n'entendît ma voix. Je n'avais ni cuirasse, ni armure pour mon cheval, ni armes d'aucune espèce; je n'avais que mes flèches et mon carquois. Quand je m'arrêtais, tous s'arrêtaient comme si l'ennemi les eût frappés de mort. Quand tu prends des gens à ton service, c'est pour qu'ils s'arment et défendent ta vie au besoin, non pas pour qu'ils s'arrêtent quand leur chef marche en avant, comme si le serviteur devait goûter du repos tandis que son maître se tord dans la peine. Un serviteur de cette espèce, à quoi sert-il? Il ne t'est d'aucune utilité; il ne vaut pas une cuiller à manger. A la fin, je poussai mon cheval en avant et je le forçai à courir vers la montagne. A cette vue mes soldats s'ébranlèrent à leur tour; seuls les poltrons [1] restèrent en arrière. Étant arrivés vite, nous grimpâmes à la montagne à l'envi l'un de l'autre. Sans nous soucier des flèches, nous marchâmes et nous poussâmes en avant. Tantôt mettant pied à terre, tantôt à cheval, nous avancions avec intrépidité. L'ennemi, qui lançait des flèches du haut de la montagne, voyant notre courage, se mit à fuir. Nous gagnâmes le sommet, poussant devant nous les Hezâreh, les chassant comme des daims sur les cimes et les flancs des hauteurs. Nous perçâmes de flèches, comme du gibier, ceux qui se présentaient à nos coups. Nous pillâmes, pour nous les partager, leurs biens et leurs moutons. Nous fîmes un massacre des Turko-

1. Le texte imprimé porte par erreur *kortagui*. Il faut lire *korkagui*, comme on le trouve du reste dans la version persane qui reproduit cette pièce de vers, en se contentant d'en indiquer le sens en gros.

mans-Hezâreh, nous mîmes leurs gens sous les fers; hommes libres et renommés tombèrent entre nos mains; nous réduisîmes en captivité les femmes et les enfants. »

Je fis rassembler une certaine quantité de moutons sur les dépouilles des Hezâreh et j'en confiai la garde à Yârek-Tagaï; pour moi, je conti-
Page 249. nuai à marcher en avant. Cheminant par monts et par vaux, nous poussions devant nous les chevaux et les moutons des Hezâreh que nous conduisîmes jusqu'au couvent de Timour-Beg, où nous fîmes halte. Quatorze à quinze des principaux chefs rebelles et pillards des Turkomans-Hezâreh étaient tombés entre nos mains. J'avais l'intention de les faire périr au milieu des tourments sur le lieu même de notre campement, pour servir d'exemple à tous ceux qui seraient tentés de les imiter; mais ils rencontrèrent en chemin Kâcim-Beg qui, cédant à un mouvement de pitié hors de saison, les délivra :

« Une terre ingrate ne produit pas le nard; ne lui jette donc pas inutilement la semence de ton labeur. Faire du bien aux méchants, c'est tout comme faire du mal aux bons. »

Poussé par la compassion, il rendit également la liberté à tous les prisonniers.

Tandis que nous faisions des courses chez les Turkomans-Hezâreh, nous apprîmes que Mohammed-Huceïn-Mirza-Doglat, Sultan-Sandjar-Berlas et quelques autres, ayant attiré à eux les Mongols laissés à Kaboul, avaient proclamé pâdichâh Mirza-

Khan (fils de Sultan-Mahmoud-Mirza, oncle de Bâber) et assiégeaient Kaboul. Ils avaient semé parmi la population le bruit que Bedi'-uz-Zemân-Mirza et Muzaffer-Mirza s'étaient saisis de la personne du pâdichâh et l'avait enfermé dans le château d'Herat nommé *Ikhtiâr-ud-Din* ou plus communément *Ala-Kourgan*. Ceux qui commandaient dans la place de Kaboul étaient Molla-Baba-Pechâguiri, Khalifeh, Muhibb-Ali-Kourtchi, Ahmed-Youçouf et Ahmed-Kâcim. Ceux-ci se comportèrent très-bien, mirent la place en état de défense et m'en conservèrent la possession. J'écrivis aux begs qui étaient enfermés dans Kaboul, par l'entremise d'un porte-drapeau attaché au service de Kâcim-Beg et nommé Mohammed d'Endidjân, pour les informer de mon arrivée au couvent de Timour-Beg. Je les prévenais en même temps que j'allais déboucher par le défilé de Gour-Bend, pour tomber à l'improviste sur l'ennemi, et que lorsque j'aurais franchi le Menâr-Tagui, j'annoncerais mon approche par un grand feu; qu'eux, de leur côté, devaient en faire autant dans la citadelle, au-dessus du *Vieux kiosque*[1], qui sert maintenant de trésor, pour me faire savoir qu'ils étaient instruits de ma présence; qu'il leur faudrait en même temps faire une sortie et déployer tous les efforts dont ils étaient capables.

1. Au lieu de *iki keuchk* que porte le texte, je lis *eski keuchk*, ce que confirme la version persane qui porte *keuchk-i-keuhneh*.

29

Toutes ces recommandations ayant été consignées
Page 250. par écrit, je fis partir Mohammed d'Endidjân.

Le lendemain nous partîmes du couvent et vînmes faire halte vis-à-vis d'Uchtur-Cheher. Nous nous remîmes en route de grand matin et, après avoir franchi le défilé de Gour-Bend vers midi, nous débouchâmes à Keupruk-Bachi. Après avoir fait boire et reposer nos chevaux, nous nous éloignâmes de Keupruk-Bachi à l'heure de la prière de midi. Jusqu'à Toutkaoul[1] la neige ne se montra point, mais plus loin nous en trouvâmes une grande quantité. Entre Zemeh-Yakhchi et Menâr, nous eûmes à supporter un froid comme j'en avais rarement éprouvé dans le cours de mon existence. Je dépêchai Ahmed-Yeçaoul et Kara-Ahmed-Yortchi aux begs de Kaboul avec mission de leur dire que nous étions arrivés suivant notre engagement; qu'eux devaient se tenir sur leurs gardes et faire appel à leur courage.

Après avoir passé le Menâr-Tagui, nous fîmes halte à Dâmineh. Comme nous étions exténués de froid, nous allumâmes du feu et nous nous chauffâmes. Ce n'était pas là que nous aurions dû en allumer, mais le froid nous avait tellement abattus que nous ne pûmes faire autrement. L'aurore était sur le point de paraître lorsque nous montâmes à che-

1. *Toutkaoul*, que j'ai considéré comme un nom propre, signifie « passe, passage. »

val et quittâmes le pied du Menâr-Tagui. Entre Menâr et Kaboul la neige montait jusqu'aux genoux des chevaux et était très-compacte. Quiconque s'écartait de la route avait beaucoup de peine à se tirer d'affaire. Nous franchîmes tout cet espace en marchant à la suite l'un de l'autre. Ce fut ainsi que nous arrivâmes à Kaboul dans le temps convenu. Nous n'avions pas encore atteint Bibi-Mâh-Rouï, qu'un grand feu, brillant du haut de la citadelle, nous apprit que notre approche était signalée. Parvenus au pont de Seïd-Kâcim, je dirigeai Chirim-Tagaï, à la tête de l'aile droite, vers le pont de Molla-Baba. Avec l'aile gauche et le centre je pris par le chemin de Baba [1]. A cette époque, là où est maintenant le *jardin de Khalifeh*, il y avait un petit jardin établi par Ouloug-Beg-Mirza à l'instar de l'enclos d'un couvent. Quoiqu'il n'eût conservé ni arbre ni plantation, il avait toujours son enceinte. C'était là où Khan-Mirza avait établi ses quartiers. Quant à Mohammed-Huceïn-Mirza, il était installé dans le *Jardin du paradis* planté également par Ouloug-Beg-Mirza. J'étais arrivé au cimetière attenant à *la ruelle du jardin de Molla-Baba*, lorsque je vis arriver en désordre ceux de nous qui avaient pris les devants et qui étaient refoulés en arrière sous les coups de l'ennemi. Les quatre braves qui

1. La version persane et la traduction anglaise portent « par la route de Baba-Louï. »

avaient pénétré dans l'enclos où campait Khan-
Page 251. Mirza étaient Seïd-Kâcim, le chambellan, Kanber-Ali-Kâcim-Beg, Chir-Kouli-Karaoul, le mongol, et Sultan-Ahmed, le mongol, qui faisaient partie de la troupe de Chir-Kouli. A peine arrivés, ces quatre braves avaient pénétré dans l'enclos où était installé Khan-Mirza. Aussitôt un grand tumulte s'y était élevé, et Khan-Mirza étant monté à cheval s'était enfui. Le frère cadet d'Aboul-Muhcin-Kourbegui, Mohammed-Huceïn, qui était aussi attaché au service de Khan-Mirza, avait frappé et renversé Chir-Kouli ; mais au moment où il allait lui couper la tête, celui-ci était parvenu à s'échapper. C'est ainsi que mes quatre champions, criblés de coups de sabre et de flèche, avaient été refoulés sur nous à l'endroit même dont j'ai parlé. Dans cette ruelle étroite les cavaliers, pressés les uns contre les autres, ne pouvaient ni avancer ni reculer. Je dis aux hommes d'armes qui se trouvaient près de moi : « Mettez pied à terre et tâchez de forcer l'ennemi. »

Dost-Nâcir, Khodja-Mohammed-Ali-Kitâb-Dâr, Baba-Chir-Zâd, Châh-Mohammed et quelques autres mirent effectivement pied à terre et tirèrent sur les assaillants, qui prirent la fuite. Nous attendions avec impatience ceux qui étaient dans la place, mais ils n'arrivèrent pas à temps pour prendre part à l'affaire. Ce ne fut qu'après la dispersion de l'ennemi qu'ils commencèrent à accourir un ou deux à la fois. Je n'avais pas encore pénétré dans le *tchehârbâg* où

Khan-Mirza s'était installé, que deux des assiégés, Ahmed-Youçouf et Seïd-Youçouf, me rejoignirent et entrèrent avec moi dans ce jardin. Voyant que Khan-Mirza avait disparu et s'était enfui, je tournai bride aussitôt, suivi de près par Ahmed-Youçouf. A ce moment, Dost-Serpouli-Piâdeh, que j'avais traité avec beaucoup d'égards à Kaboul à cause de sa bravoure et que j'y avais laissé avec le grade de *koutval* (inspecteur des vivres), venait d'entrer par la porte du *tchehâr-bâg* ayant le sabre nu à la main. En me voyant, il s'avança vers moi en se dressant sur ses étriers. J'avais mis ma cuirasse, mais je n'avais pas encore attaché la courroie, ni placé mon casque sur ma tête. Ahmed-Youçouf cria aussitôt : « Eh! Dost! eh! Dost! » Celui-ci, soit que le froid et la neige m'eussent rendu méconnaissable, soit que l'ardeur du combat l'eût mis hors de lui, n'hésita pas à me décharger un coup de sabre sur mon bras sans défense. Par un effet de la grâce de Dieu il ne me fit pas le moindre mal :

« Quoique l'épée soit capable de bouleverser le monde, elle ne Page 252.
coupera pas une veine sans la permission de Dieu. »

J'avais récité la prière suivante, et c'est par sa vertu que le Tout-Puissant écarta de moi ce coup funeste et détourna de ma personne le dommage qui la menaçait :

« Au nom de Dieu, le miséricordieux, le clément.

O mon Dieu! c'est toi qui es mon seigneur. Il n'y a pas d'autre Dieu que toi. C'est en toi que je mets ma confiance. Tu es le seigneur du trône sublime. Ce que Dieu veut, arrive; ce qu'il ne veut pas, n'arrive pas. Il n'y a de puissance et de force qu'en lui seul. Il est le sublime, le grand. Je sais que Dieu est le tout-puissant, qu'il enveloppe tout de sa science, qu'il tient un compte exact de tout. O mon Dieu! c'est en toi que je cherche un refuge contre le mal qui vient de moi-même ou des autres, ou de tous les pervers, ou de tout ce qui marche sur la terre : saisis-le au passage par les cheveux. Certes tu es le seigneur du trône sublime [1]. »

Cependant étant sorti de là, je vins au *Jardin du paradis* où Mohammed-Huceïn-Mirza s'était installé; mais ce prince avait pris la fuite et s'était caché. Dans une brèche qui était au mur du jardin se tenaient sept à huit hommes munis de flèches et d'arcs. Je poussai mon cheval contre eux. Aussitôt ils lâchèrent pied et s'enfuirent. J'en rejoignis un sur lequel je déchargeai un coup de sabre. Il roula d'une telle manière sous le choc, que je pensai que sa tête avait volé de dessus ses épaules, et je passai outre. L'homme que j'avais frappé de mon sabre était Teuluk-Keukultach, frère de lait de Khan-Mirza, et le coup l'avait atteint à l'épaule. Lorsque j'arrivai à la

1. Cette pièce se compose de fragments empruntés à différents chapitres du Koran.

porte des appartements de Mohammed-Huceïn-Mirza, un Mongol, qui avait été à mon service et que je reconnus bien, m'ajusta en plein visage et à une très-petite distance du haut du toit. En entendant crier de tous côtés : C'est le pâdichah ! il visa autre part, déchargea son arc et s'enfuit. De quelle utilité pouvait-il être de lancer des flèches au moment où son mirza et ses généraux avaient disparu ou étaient tombés entre nos mains? On m'amena en ce lieu même, une corde passée autour du cou, Sultan-Sandjar-Berlas que j'avais traité avec beaucoup d'égards, auquel j'avais donné le *touman* de Nengnahâr et qui, cependant, avait fait cause commune avec les révoltés. Il était tout tremblant et criait : « Qu'ai-je donc fait de mal? — Un homme considérable comme toi, lui répondis-je, peut-il commettre une plus grande faute que de s'associer aux desseins criminels de pareilles gens? » Toutefois, comme il était le fils de la sœur de Châh-Begum, mère du khan, mon grand-père, j'ordonnai qu'on cessât de le traiter ignominieusement, et je lui fis grâce de la vie. Page 251.

Au sortir de ce lieu, j'expédiai avec un corps de troupes Ahmed-Kâcim-Keuhber, l'un des begs qui se trouvaient dans la place, à la poursuite de Khan-Mirza. Châh-Begum et la khanum habitaient près du *Jardin du paradis* une résidence qu'elles s'étaient fait bâtir, et ce fut là où j'allai leur rendre visite. Cependant la populace et les vagabonds s'étant soule-

vés arrêtaient les gens paisibles dans les ruelles et les endroits écartés et se mettaient à piller. Je postai en différents endroits des soldats qui tombèrent sur ces pillards et les chassèrent. Ensuite je me rendis au palais où étaient logées Châh-Begum et la khanum. Mettant pied à terre à l'endroit où je le faisais habituellement, je les abordai en les saluant avec les mêmes cérémonies qu'auparavant. Ces deux princesses étaient extrêmement troublées, la tête basse et toutes honteuses. Elles ne purent ni balbutier une excuse raisonnable, ni même m'adresser les questions que dicte l'amitié. Au surplus je ne m'en souciais guère. Si les conjurés n'avaient pas été sous l'influence d'une mauvaise étoile, il ne leur serait pas arrivé de prêter l'oreille aux paroles de la begum et de la khanum. Khan-Mirza était par sa naissance le petit-fils de Châh-Begum, aux côtés de laquelle il se trouvait nuit et jour. S'il ne voulait pas suivre les avis que lui donnaient les princesses, elles pouvaient parfaitement ne pas le laisser aller et le garder sous leurs yeux. Déjà, à plusieurs reprises, j'étais venu chercher un refuge près d'elles contre les vicissitudes [1] de la fortune et ses rigueurs à mon égard, alors que j'étais séparé de mon trône et de mes États, de mes serviteurs et de mes partisans; ma mère aussi y était venue de son côté; mais nous

1. Au lieu de *zemâneh hemvarliguidin* que porte le texte imprimé, je lis avec la version persane *nahemvarliguidin*.

n'avions eu à nous louer ni de leur accueil ni de leur sympathie. Mon frère cadet (il n'était que son cousin), Khan-Mirza, et sa mère, Sultan-Nigâr-Khanum, possédaient des provinces riches et florissantes, tandis que moi et ma mère n'étions maîtres ni d'une province quelconque, ni d'un village, ni même de quelques oiseaux. Ma mère n'était-elle donc pas la fille de Younous-Khan, et moi n'étais-je pas son petit-fils? Pour ma part, toutes les fois que des membres de cette famille sont venus me demander un asile, je me suis efforcé de tout mon pouvoir de m'acquitter envers eux des devoirs que m'imposaient les liens du sang. Ainsi, lorsque Châh-Begum se réfugia auprès de moi, je lui concédai le district de Page 254.
Pamgân, l'un des meilleurs de Kaboul, et je ne négligeai rien pour lui prouver ma piété filiale et mon dévouement. Dans une autre occasion Sultan-Sei'd-Khan, khan de Kachgar, m'arriva avec cinq ou six hommes démontés et dénués de tout; je l'accueillis comme un des frères cadets de mon sang et je lui donnai le *touman* de Mendraor, l'une des dépendances de Lemgân. A l'époque où Châh-Ismaël s'empara de la personne de Cheïbâni-Khan à Merv, et où moi-même je passai à Koundouz, les habitants d'Endidjân [1] tournèrent leurs regards de mon côté et, ne gardant que quelques-uns de leurs *daroga*,

1. Le texte imprimé est fautif dans ce passage; je l'ai rétabli d'après la version persane.

m'envoyèrent des émissaires. Dans cette circonstance, je donnai à Sultan-Sei'd-Khan mes anciens serviteurs avec des troupes auxiliaires, et je le fis partir avec le titre de khan pour Endidjân, mon pays natal, dont je lui confiai le gouvernement.

Jusqu'à aujourd'hui j'ai traité comme ceux de mon sang tous les membres de cette maison qui sont venus me demander aide et assistance. C'est ainsi que Tchin-Timour-Sultan, Içan-Timour-Sultan, Tokhta-Bouga-Sultan et Baba-Sultan vivent actuellement à ma cour, où ils ont tous trouvé des égards et une affection que je n'aurais pas témoignés à mes propres frères.

Ce que je viens d'écrire n'a pas pour but de récriminer, mais de dire la vérité. Je ne prétends pas en racontant tout cela faire mon éloge à moi-même; tout ce que je veux, c'est dire les choses telles qu'elles se sont passées. Dans les mémoires que je rédige maintenant, je me suis imposé la tâche de ne rien avancer qui ne soit rigoureusement vrai. Je n'ai rien caché des bonnes comme des mauvaises actions de mes parents, et j'ai dit ce que chacun a pu constater des défauts et des mérites de ceux qui m'étaient alliés ou étrangers. J'espère donc que mes lecteurs seront indulgents pour moi, et que ceux qui entendront parler de ce livre ne me jugeront pas avec sévérité.

En sortant de chez les princesses je me rendis au *tchehâr-bâg*, où Khan-Mirza avait été logé et j'écri-

vis des lettres de victoire aux différentes provinces ainsi qu'aux *aïmak* et à tous mes clients. Ensuite je montai à cheval et fis mon entrée dans le château.

Cependant Mohammed-Huçeïn-Mirza, dans sa frayeur, s'était réfugié dans le *cabinet aux tapis* (teuchek-Khâneh) de la khanum où il s'était enfermé dans une housse. J'expédiai parmi les défenseurs de la place Mirim-Divân et quelques autres, avec mission de fouiller les résidences[1] des princesses pour y trouver le fugitif et me le ramener. Ceux-ci étant arrivés à la porte du palais de la khanum le prirent d'abord sur un ton trop rude et trop grossier. Ils finirent toutefois par découvrir Mohammed-Huçeïn-Mirza dans le *cabinet aux tapis* de la khanum et le conduisirent devant moi dans la citadelle. Je le reçus comme auparavant, me levant pour lui faire honneur et ne lui montrant pas mauvais visage. Assurément ce Mohammed-Huçeïn-Mirza, qui venait de tenter contre moi une entreprise si odieuse et qui n'avait rien négligé pour exciter le trouble et la révolte à mon préjudice, méritait bien d'être coupé en morceaux, et je n'aurais été que juste envers lui en le faisant mettre à mort au milieu des tourments; toutefois à cause de la parenté qui existait entre nous, considérant d'ailleurs qu'il avait des garçons et des filles de ma tante maternelle, Khoub-Nigâr-Kha- Page 255.

1. Le texte imprimé porte *bou vâdilarni*, ce qui n'est guère admissible; j'y ai substitué *bou oïlarni*, ce qu'autorise la version persane qui lit *in khânehhara*.

num, j'eus égard à sa situation et je le fis mettre en liberté, avec permission de se rendre dans le Khoraçân. Cet homme sans cœur, cet ingrat, oubliant entièrement la générosité avec laquelle je lui avais fait grâce de la vie, s'en alla auprès de Cheïbâni-Khan en présence duquel il me calomnia et se plaignit de ma conduite. Néanmoins il ne se passa que peu de temps avant que celui-ci ne le fît mettre à mort et ne le récompensât ainsi comme il le méritait :

« Laisse à la fortune le soin de s'occuper de ton ennemi, car, pour assurer ta vengeance, elle se mettra à ton service. »

Cependant Ahmed-Kâcim-Keuhber et les quelques hommes d'armes qui avaient été envoyés à la poursuite de Khan-Mirza l'atteignirent au milieu des collines de Karga-Boulak. Ne pouvant plus fuir, n'ayant ni la force ni le courage de faire usage de ses bras pour sa défense, il tomba entre leurs mains et me fut amené. J'étais assis dans le salon qui est situé à l'angle nord-est du *vieux palais du conseil*. « Viens, lui dis-je, embrassons-nous. » L'émotion qu'il ressentait était telle qu'il tomba et fut renversé deux fois avant de parvenir jusqu'à moi. Après que nous nous fûmes embrassés, je le fis asseoir à mes côtés et tâchai de le rassurer. On apporta un sorbet auquel je goûtai le premier pour lui ôter tout sujet de méfiance et que je lui passai ensuite. Comme ceux qui avaient soutenu le parti de Khan-Mirza soit

soldats, soit simples sujets, soit Mongols, soit Djagataï, étaient toujours soupçonneux et hésitants, je jugeai convenable de me tenir sur mes gardes pendant quelques jours et je donnai ordre qu'il fût interné dans la maison de sa sœur aînée. Toutefois, comme l'agitation et l'incertitude persistaient parmi les populations nomades, je ne crus pas d'une bonne politique de maintenir la présence de Khan-Mirza à Kaboul et, au bout de quelques jours, je lui permis de prendre la route du Khoraçân. Page 256.

Après son départ je fis une excursion du côté de Bârân, de Djâch-Teubeh et des pentes inférieures de Gul-Behâr [1]. Au printemps, le plateau de Bârân et les terrains ondulés de Djâch-Teubeh-et de Gul-Bahâr offrent un aspect ravissant. La verdure y est beaucoup plus belle que dans aucun des autres cantons de Kaboul. Une variété infinie de tulipes s'y épanouissent. J'ordonnai un jour qu'on en comptât les espèces : il s'en trouva trente-quatre. C'est à la louange de ces beaux lieux qu'a été fait ce vers :

« Avec sa verdure et ses fleurs, Kaboul au printemps est un vrai paradis; belles entre toutes, dans cette saison, sont les campagnes de Bârân et de Gul-Bahâr. »

Ce fut pendant cette même excursion que je terminai le *gazel* qui commence ainsi :

1. Ces cantons sont situés au nord de Kaboul dans la région des montagnes.

« Mon pauvre cœur qui, semblable au bouton de rose, se replie sur lui-même en couches sanglantes, pourra-t-il jamais s'épanouir au souffle de cent mille printemps? »

Il est certain qu'au printemps il y a peu d'endroits comparables à ceux-là pour se promener, pour lancer le faucon et pour faire la chasse aux oiseaux, comme j'en ai dit un mot en décrivant les principautés de Kaboul et de Gazna.

Cette même année, les begs de Badakhchân, tels que Mohammed-Kourtchi, Mubârek-Châh, Zobeïr, Djihân-Guir, ayant à se plaindre des procédés et de la conduite de Nâcir-Mirza et de ses familiers, s'allièrent tous ensemble et levèrent des soldats. Après avoir réuni et rangé leurs hommes, soit cavaliers, soit fantassins, dans la plaine qui avoisine le cours du Gueuktcheh (l'une des deux principales branches de l'Oxus), dans la direction d'Yeftel et de Râg, ils s'avancèrent par la route des montagnes jusqu'auprès de Khemdjân. Nâcir-Mirza et les jeunes étourdis qui l'entouraient, ne tenant compte d'aucune considération, ne craignirent pas de venir les attaquer au milieu même des montagnes, sur un terrain accidenté où leur infanterie était nombreuse. Malgré une ou deux charges de cavalerie, l'ennemi tint ferme et, par ses coups, fit reculer les assaillants qui, ne pouvant pas résister, prirent la fuite. Les gens de Badakhchân, après avoir mis en déroute Nâcir-Mirza, pillèrent tous ceux qui étaient sous sa

dépendance et qui lui appartenaient. Quant à celui-ci, vaincu et dépouillé, il passa par Ichkemich et Nârin avec ceux qui l'entouraient, arriva à Kilakaï, remonta le Kizil-Sou (la rivière rouge), suivit la route d'Ab-Dereh, franchit le *col de Chebertau* et arriva enfin à Kaboul à la tête de soixante-dix à quatre- Page 257.
vingts hommes de sa suite qui avaient tout perdu, mourants de faim et nus. Ce désastre était un châtiment providentiel. En effet, deux ou trois années auparavant, Nâcir-Mirza avait soulevé et entraîné en dehors de Kaboul toute la population nomade à la tête de laquelle il était parti dans une attitude hostile. Arrivé à Badakhchân, il en avait fortifié les vallées et les places dans de mauvaises intentions. Il revenait maintenant la tête basse et honteux de sa conduite passée, tout confus et bien embarrassé de la manière dont il m'avait quitté. Quant à moi, bien loin de lui faire mauvaise mine, je le questionnai avec beaucoup de bienveillance et je parvins à le mettre à son aise.

FIN DU PREMIER VOLUME.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

PARIS. — J. CLAVE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [820]



